



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

APPROCHE POSITIVISTE ET APPROCHE DIALECTIQUE . .

EN PSYCHOLOGIE SOCIALE

par Daniel Fortin

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes supérieures
de l'Université d'Ottawa en vue de
l'obtention d'une maîtrise en psychologie



D. Fortin, Ottawa, Canada, 1981

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction de O. J. Ruda, Ph.D., professeur titulaire à l'Ecole de Psychologie de l'université d'Ottawa.

L'auteur remercie le Dr. Ruda pour son encouragement, son intérêt soutenu et ses conseils judicieux.

CURRICULUM STUDIORUM

Daniel Fortin naquit à Lévis, Québec, le 1^{ier} juillet 1946. Il obtint son B.A. (spéc.-psychologie) de l'Université d'Ottawa en 1977.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION.....	vi
1.- LA PROBLEMATIQUE DE LA CRISE EN PSYCHOLOGIE SOCIALE ET LA DIALECTIQUE MATERIALISTE.....	1
A. Emergence d'une situation de crise au sein de la psychologie sociale	1
B. Composantes de la crise	16
C. Le matérialisme dialectique comme référant théorique et méthodologique	39
11.- L'APPROCHE EXPERIMENTALE EN PSYCHOLOGIE SOCIALE; SON DEVELOPPEMENT, SON APPLICATION, SES FONDEMENTS ET SES LIMITES.....	49
A. Origine et développement de la psychologie sociale expérimentale	52
B. L'expérimentation en psychologie sociale comme application de l'approche expérimentale	93
C. Les sources et les appuis philosophiques de l'expérimentalisme	121
D. Fondements gnoséologiques du matérialisme dialectique	129
111.- LA RECHERCHE COMME PROCESSUS SOCIAL; ASPECTS DEONTOLOGIQUES ET IDEOLOGIQUES DE LA PRATIQUE SCIENTIFIQUE.....	152
A. La critique de certaines pratiques scientifiques	154
B. Le sujet humain dans la recherche psycho-sociale	162
C. Le problème de la "neutralité" de la science	184
D. Dimension sociale de l'organisation de la recherche	200
E. L'idéologie et son rapport à la science	215
F. Ethique scientifique et pratique scientifique	233
IV.- ELEMENTS POUR UNE PSYCHOLOGIE SOCIALE ELABOREE DANS LA PERSPECTIVE DU MATERIALISME DIALECTIQUE ET HISTORIQUE..	240
A. Les courants dialectiques en psychologie sociale en Amérique du Nord et en France	240
B. La dialectique comme perspective	254
C. Le matérialisme dialectique et le processus de recherche scientifique	262
D. Le matérialisme dialectique et historique comme théorie sociologique générale et comme méthode des sciences sociales particulières	281
E. Le problème du biologique et du social et la conduite humaine	295
F. Apport méthodologique et théorique du matérialisme dialectique à la science psychologique	302

Chapitres

pages

RESUME ET CONCLUSIONS..... 321

BIBLIOGRAPHIE..... 357

Appendices

1. SUR LA NOTION D'IDEOLOGIE..... 382

2. SOMMAIRE DE Approche positiviste et approche dialectique en psychologie sociale..... 390

INTRODUCTION

La recherche en psychologie sociale, laquelle tire sa définition et sa justification de l'application de l'approche expérimentale, a été de plus en plus sujette aux critiques ces dernières années.

S'appuyant sur une épistémologie néo-positiviste, la psychologie sociale expérimentale nord-américaine, suivant en cela les autres branches de la psychologie, a été portée à négliger ou encore à montrer un certain scepticisme tant vis-à-vis une théorie générale du psychisme que vis-à-vis une théorie de la société. Elle s'est contentée d'accumuler des données de laboratoire et de les analyser avec l'aide d'instruments statistiques de plus en plus subtils. Cette approche exclusivement expérimentaliste a eu pour effet de paralyser tout examen en profondeur de questions théoriques et méthodologiques.

Malgré la présence de problèmes méthodologiques sérieux, la discipline a été peu affectée dans la façon dont elle s'est développée au cours des cinquante dernières années. Pour s'en rendre compte, on a qu'à considérer l'accroissement sans cesse continu du nombre de recherches empiriques. Cela a pour conséquence une contradiction entre d'une part la masse toujours plus grande de matériaux factuels accumulés, un équipement et des techniques de plus en plus sophistiqués et, d'autre part, l'état que l'on pourrait qualifier de lamentable des bases théoriques et méthodologiques. Cette contradiction a eu tendance à prendre des

proportions telles, que nous avons vu l'apparition d'un sentiment de désillusion chez les psychologues sociaux nord-américains au cours de la décennie 1970. Cela a amené un certain nombre d'auteurs à remettre en cause la psychologie comme science.

Cependant tous ne manifestent pas la même incrédulité. Plusieurs se tournent vers un éclectisme méthodologique où chacun avec son propre assemblage tente d'apporter sa solution. D'autres encore voient dans les approches interactionnistes, connues depuis longtemps en sociologie, la possibilité de réorienter la discipline.

Notre angle d'approche sera autre. Un examen des problèmes méthodologiques en psychologie et par conséquent en psychologie sociale implique que l'on retourne constamment aux présupposés théoriques, sans quoi notre compréhension est condamnée à ne conserver qu'une perspective limitée. Le but de ce travail est d'examiner les problèmes de la crise en psychologie sociale dans l'optique du matérialisme dialectique et historique. La perspective dialectique matérialiste, à l'opposé du pluralisme méthodologique et des approches positivistes, considère l'homme dans une perspective unifiée qui, comme nous le montrerons, permet une étude approfondie du psychisme, de la conscience de l'homme, de même que du développement de la société et des interactions entre ces niveaux.

Notre étude comportera deux volets. Le premier volet consistera en un questionnement des fondements gnoséologiques, méthodologiques et idéologiques sur lesquels s'appuie l'expéri-

mentalisme en psychologie sociale. Dans un second volet nous nous attacherons à développer les prémices sur lesquelles prendrait appui une psychologie sociale dialectique. Pour ce faire notre démarche a été divisée en quatre étapes.

Dans une première étape nous nous attacherons à établir les coordonnées de départ de notre étude, ces coordonnées étant d'une part la crise de la psychologie sociale et d'autre part le matérialisme dialectique comme fondement théorique. Ainsi notre premier chapitre sera consacré à un examen de la crise en psychologie sociale. Nous verrons comment elle s'est développée pour dans un second temps examiner ses composantes. Nous regarderons par la suite comment le matérialisme dialectique résout la question du rapport de la philosophie et de la science. Ces considérations nous permettront d'expliquer les assises sur lesquelles s'appuiera l'examen critique que nous ferons de la psychologie sociale contemporaine.

La seconde étape de notre démarche sera consacrée à une appréciation de l'approche expérimentale. Cet examen se fera à trois niveaux: a) au niveau de l'expansion de la psychologie sociale, b) au niveau d'une description de l'approche expérimentale, et des difficultés qu'elle rencontre et c) au niveau des bases gnoséologiques qui l'appuient. Nous concluerons cette deuxième étape par une critique du néo-positivisme, lequel sert de support à l'attitude expérimentaliste en psychologie sociale. Cette critique sera pour nous l'occasion d'établir les notions qui servent de fondements au matérialisme dialectique quant au dévelop-

pement de la connaissance c'est-à-dire a) le caractère objectif de la connaissance, b) la pratique comme critère de vérité et c) le caractère concret de la vérité.

En troisième étape, par le biais de la pratique des chercheurs et des questions déontologiques qu'elle soulève, nous étudierons la question de la "neutralité" de la science. Nous analyserons alors les rapports qui existent entre science et valeurs, et, par conséquent, entre pratique scientifique et pratique sociale. A la suite de quoi nous verrons comment le matérialisme dialectique résout le problème de l'idéologie dans les sciences.

Enfin le quatrième chapitre sera consacré à poser les éléments d'une psychologie sociale dialectique. Nous expliciterons les principes sur lesquels reposent l'approche dialectique et nous verrons ce que ceux-ci impliquent au niveau du processus de la recherche scientifique en général. Le matérialisme dialectique sera ensuite présenté comme une science générale de la société qui offre aux sciences sociales particulières une vue d'ensemble et qui permet d'orienter le chercheur dans ses prémices théoriques et méthodologiques. Dans ce contexte nous montrerons comment il résout le problème du rapport entre le biologique et le social. Nous concluerons sur les implications méthodologiques d'une approche matérialiste dialectique sur les études psychosociales. Cela nous permettra de considérer les apports du matérialisme dialectique à la science psychologique.

CHAPITRE I

LA PROBLEMATIQUE DE LA CRISE EN PSYCHOLOGIE SOCIALE ET LA DIALECTIQUE MATERIALISTE

Nous allons dans ce chapitre examiner la situation de crise en psychologie sociale et présenter l'approche par laquelle nous aborderons cette crise, c'est-à-dire la dialectique matérialiste.

Nous considérerons dans un premier temps l'émergence de la crise pour dans un second temps explorer les composantes qui l'ont provoqué et qui continuent à l'entretenir. Par la suite la dialectique historique-matérialiste comme approche sera considérée comme pouvant résoudre la question de la séparation de la science et de la philosophie et sera en second lieu définie comme instrument critique de connaissance.

A. Emergence d'une situation de crise au sein de la psychologie sociale

Alors qu'au cours de la décennie 60 les chercheurs se préoccupaient de la validité interne en psychologie sociale et des problèmes déontologiques soulevés par la tromperie (anglais: deception), les années 70 ont vu émerger l'expression d'une insatisfaction croissante vis-à-vis l'utilisation de l'approche expérimentale.

Avant 1972, année où M. Brewster Smith publia un article¹ dans lequel il s'interrogeait sur l'avance de la psychologie sociale, les points de vue émis sur l'état de la discipline étaient généralement optimistes. Par exemple, en 1948, Dennis notait à propos des psychologues sociaux:

"My impression is that as a group they are tremendously interested in what they are doing, are sure of the value of their work, and are confident of their ability to achieve worthwhile results."²

Deux ans plus tard, E. G. Boring dans A History of Experimental Psychology³, affirmait que l'application de la méthode scientifique à l'étude du comportement humain pouvait être comptée comme l'une des plus grandes réussites de l'humanité. G. Lindsey dans la préface de la première édition de 1954 du Handbook of Social Psychology disait:

"The powerful weapon of systematic theory is now more nearly within the grasp of the wise psychologist than formerly."⁴

1 M. Brewster Smith, Is Experimental Social Psychology Advancing? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1972, p. 86-96.

2 W. Dennis, The New Social Psychology dans R. Patton (Ed.), Current Trends in Social Psychology, Pittsburg, University of Pittsburg Press, 1948, p. 12-13.

3 E. G. Boring, A History of Experimental Psychology, New-York, Appleton-Century-Crofts, 1950, xvi-699p.

4 G. Lindsey, Préface dans G. Lindsey (Ed.), Handbook of Social Psychology (Vol. 1), Mass., Addison-Wesley, 1954, p. viii.

Dans la seconde édition, les auteurs, Lindsey et Aronson⁵, rapportent la même confiance. Ils ajoutent que le champ de la psychologie sociale a évolué à un rythme si rapide qu'ils ont eu besoin de cinq volumes pour couvrir l'ensemble des développements de la psychologie sociale. A cette époque les voix discordantes sont rares et la publication de la seconde édition du Handbook of Social Psychology peut être considérée comme le point culminant de la confiance que la psychologie sociale a en elle-même.

Les premières critiques que nous pouvons retracer sont celles provenant d'outre-atlantique. Georges Granai, à la suite d'une visite en Amérique au cours des années 50, est l'un des premiers à analyser de façon critique la psychologie sociale américaine. Il note que:

1. "L'attitude psychologiste (des chercheurs) tend à confondre la sociologie avec une inter-psychologie perfectionnée et la société avec un système d'interactions" (souligné par l'auteur);
2. "(La psychologie sociale) est conservatrice et débouche facilement sur une science politique dont la valeur est l'ordre" (souligné par l'auteur);
3. "La plupart des recherches entreprises ont un caractère parcellaire évident et ne laissent pas de décevoir l'observateur étranger qui en retire, peut-être à tort, l'impression d'une science aveugle quant à ses fins."⁶

⁵ G. Lindsey et E. Aronson, Préface à la seconde édition dans G. Lindsey et E. Aronson (Eds.), Handbook of Social Psychology, (2ième éd., Vol. 1), Mass., Addison-Wesley, 1968, p. viii-ix.

⁶ Georges Granai, Remarques sur la situation de la psychologie sociale dans les sciences humaines américaines dans Année Psychologique, 1956, p. 60-61.

Au cours de la décennie 60, d'autres auteurs européens désapprouvent l'application technicienne qui est faite de la psychologie sociale, notamment au niveau de l'utilisation humaine dans l'industrie⁷ et au niveau de l'action psychologique⁸. Certains font une réflexion fondamentale sur la situation théorique de la psychologie sociale et en arrivent, comme Thomas Herbert, à définir cette dernière comme "un enchevêtrement complexe de techniques sans conscience". L'auteur mentionne entre autres que la psychologie sociale consiste "en l'application d'une technique à une idéologie des rapports sociaux"⁹. On retrouve une critique semblable mais développée de façon plus concrète dans le texte de N. V. Novikov Critique de la science bourgeoise du comportement social¹⁰.

Si sur le continent européen les auteurs sont spontanément sensibles aux limites de la psychologie et à sa dimension idéologique, les chercheurs américains de la décennie 60 sont presque exclusivement préoccupés par des questions de méthodologies. Venant d'expérimentalistes, les réflexions touchant la

⁷ Roelens, La vogue des relations humaines dans La Pensée, no. 94, p. 51-67.

⁸ C. Flament et J. F. Le Ny, Psychologie de l'action psychologique dans La Nouvelle Critique, no. 103, p. 48-52.

⁹ Thomas Herbert, Réflexions sur la situation théorique des sciences sociales et, spécialement, de la psychologie sociale dans Cahier pour l'analyse, no. 2, 1966, p. 154.

¹⁰ N. V. Novikov, Critique de la sociologie bourgeoise "du comportement social" dans L'Homme et la société, no. 3, 1967, p. 55-68.

recherche ne sont pas une mise en cause de l'expérimentation en sciences humaines ni une recherche des fondements sur laquelle repose cette expérimentation. Ces réflexions manifestent au contraire le souci de faire correspondre à toutes critiques une solution expérimentale particulière.

Sur le continent américain c'est un philosophe des sciences, Michael Scriven, qui fut l'un des premiers à porter un jugement critique sévère à l'endroit de la psychologie sociale. Il s'exprime ainsi:

"Pure research in social psychology is among the most unproductive fields of human endeavor today, ranking only with mathematical economics as being a king of exciting game for people that like exciting games in this particular field, i.e., nobody except those who do it."¹¹

Ce n'est que timidement que les chercheurs commencent à questionner les bases et la forme que prend la recherche. Les premiers questionnements viennent dans un premier temps de l'extérieur de la psychologie sociale. Marvin D. Dunnette¹² s'appuyant sur le livre Games people play de Eric Berne¹³ identifie

¹¹ Michael Scriven, Views of Human Nature dans T. Wann (Ed.), Behaviorism and Phenomenology, Chicago, University of Chicago, University of Chicago Press, 1964, p. 200 cité par Kenneth King, Experimental Social Psychology: Some Sober Questions about Some Frivolous Values dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 121.

¹² Marvin D. Dunnette, Fads, Fashions, and Folderol in Psychology dans American Psychologist, Vol. 21, 1966, p. 343-352.

¹³ Eric Berne, Games People Play, New-York, Grove Press, 1964, 192p.

~~six~~ jeux qui sont joués par les psychologues quant à la conduite de la recherche. Parmi les pratiques qu'ils déplorent mentionnons:

1. La facilité qu'ont certains chercheurs à déformer les problèmes pour qu'ils s'ajustent aux théories et aux méthodes déjà reconnues.
2. Le fait que les étiquettes qui sont apposées aux phénomènes deviennent très vite des "théories" et que ces "théories" demeurent même après qu'elles ont été réfutées.
3. Le privilège que la différence statistiquement "significative" a sur la différence réelle.
4. L'argument selon lequel toute erreur est bonne puisqu'elle permet aux chercheurs de travailler à sa réfutation.

Si le texte de Dunnette identifie très justement un certain nombre de pratiques incorrectes dans la conduite des recherches en laboratoire, il ne pose toutefois pas les problèmes méthodologiques de fond qui sont soulevés par les attitudes qu'il décrit. Il en fait plutôt une question de moralité.

"I would hope that we might once again witness the emergence of an honest community of scholars all engaged in the zestful enterprise of trying to describe, understand, predict, and control human behavior."¹⁴

Sigmund Koch fait une réflexion qui va plus en profondeur. Sa réflexion touche des problèmes centraux quant à la philosophie de la recherche en psychologie et quant aux effets négatifs.

14 Marvin D. Dunnette, 1966, p. 351.

tifs résultant d'une position faussée vis-à-vis la connaissance. Celui-ci, de façon lente et graduelle, par le biais de la philosophie des sciences et par une réflexion sur les problèmes théoriques et méthodologiques concernant le concept de motivation, en arrive à remettre en doute les fondements de l'approche expérimentale dans la recherche en psychologie. Dans un article qui résume sa démarche il affirme concernant les conséquences d'une étude positiviste de l'homme:

"The idolatry of Science that is characteristic of our age has ensured that this spurious knowledge (the harvest of pseudoknowledge in psychology), whether in whole or in part, be taken seriously (souligné par l'auteur) by people everywhere - even by sensitive, creative or sophisticated people such "knowledge", when assimilated by a person, is no neutral addition to his furniture of confusions: it has an awesome capacity to bias the deepest attitudes of man toward Man to polarize sensibility."¹⁵

Les premières réflexions provenant des psychologues sociaux sur l'état de leur discipline sont presque imperceptibles. Les doutes quant à la quantification des comportements que nécessite l'approche expérimentale s'expriment de façon hésitante et les critiques proviennent de chercheurs qui sont plus près de l'anthropologie culturelle et de la psychologie clinique que de la recherche en laboratoire. Ceux-ci contestent l'obsession expérimentaliste pour la mesure et la statistique. Par exemple Otto

¹⁵ Sigmund Koch, Reflections of the State of Psychology dans Social Research, Vol. 38, 1971, p. 675.

Klineberg affirme à l'encontre des expérimentalistes:

"It is exceptional to find a situation to which all individuals respond in the same fashion, and we cannot fail to be concerned with the observed variations according to culture, class, region, age, sex, and even among individuals when all the above factors are held constant."¹⁶

S. Stanfield Sargent¹⁷ partage la même opinion et affirme en réponse au texte de Gardner Murphy¹⁸ que plusieurs philosophes et psychiatres engagés au niveau de la psychologie sociale ne partagent pas l'enthousiasme de certains psychologues pour la recherche expérimentale et il se range du côté de Klineberg¹⁹ qui affirme que la psychologie sociale doit se préoccuper de l'individu en tant que personne plutôt qu'en tant que généralisation statistique. Il faut cependant mentionner ici qu'à cette époque ces opinions relèvent d'abord d'une polémique entre des traditions méthodologiques différentes et ne peuvent être considérées comme une analyse approfondie de la méthode expérimentale.

Toutefois on commence à prendre conscience des insuffisances de l'expérimentalisme et de la dispersion du contenu

¹⁶ Otto Klineberg, The Place of Social Psychology in a University dans Otto Klineberg et Richard Christie, Perspectives in Social Psychology, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 5.

¹⁷ S. Stanfield Sargent, Discussion of Garner Murphy's Paper dans Otto Klineberg et Richard Christie, Perspectives in Social Psychology, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 34-37.

¹⁸ Gardner Murphy, The Future of Social Psychology in Psychology, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 21-33.

¹⁹ Otto Klineberg, 1976, p. 36.

qu'elle provoque. Henry W. Riecken dans un article traitant de la recherche en sciences sociales fait l'observation suivante:

"We are still working on small aspects of large problems. There is still, unfortunately, less cumulativeness than one might like to see. Individual research pieces often seem to go not very far. One sometimes gets the same impression from the journal literature in social psychology that one gets from listening to a conversation among golfers; everyone is talking, but only about his own game."²⁰

Ainsi les critiques faites au début des années 60 ne sont en général que des remarques fortuites sur l'état de la psychologie sociale. Elles apparaissent inopinément comme par hasard au cours des textes. Il faut attendre les articles de Daniel Katz²¹ et Kenneth Ring²², tous deux publiés en 1967, pour entendre les premiers cris d'alarme et pour que s'expriment des craintes précises concernant l'avenir de l'utilisation de la technologie expérimentale employée en psychologie sociale.

Après avoir été éditorialiste pendant six ans au Journal of Personality and Social Psychology, Katz, à l'occasion de son départ, fait part aux lecteurs de ses craintes devant l'anémie théorique de la psychologie sociale:

²⁰ Henry W. Riecken, Research Developments in the Social Sciences dans Otto Klineberg et Richard Christie, Perspectives in Social Psychology, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 12-20.

²¹ Daniel Katz, Editorial dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 7, 1967, p. 341-344.

²² Kenneth Ring, Experimental Social Psychology: Some Sober Questions about Some Frivolous Values dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 113-123.

"I am afraid, however, that when we leave the area of methodology and its imaginative application to an increasing range of problems we find less spectacular progress in social psychology...We do have more verified pockets of information but we lack systematic knowledge. The technology of the field has developed its theory."²³

Pour sa part, Kenneth Ring, poursuivant la réflexion amorcée par Dunnette s'inquiète de la course à la notoriété et au spectaculaire qui existe entre psychologues sociaux:

"Clever experimentation on exotic topics with a zany manipulation seems to be the guaranteed formula for success which, in turn, appears to be defined as being able to effect a tour de force." (en français dans le texte)²⁴

Si les textes de Katz et Ring ont en commun qu'ils expriment un doute (les premiers clairement exprimés dans des revues de psychologie sociale américaine) quant à la validité de l'affirmation d'un progrès majeur de la psychologie sociale, leurs remarques proviennent de perspectives différentes.

Katz, de tradition expérimentaliste, y voit un problème de terminologie:

"With encapsulated sets of specializations, psychologists do not take advantage of the work closely related to their own research. They often duplicate their efforts but with different terminology. Integration of knowledge becomes difficult in that idiosyncratic labels replace common concepts."²⁵

alors que Ring, se situant dans le prolongement humaniste d'une

23 Daniel Katz, 1967, p. 341.

24 Kenneth Ring, 1967, p. 117.

25 Daniel Katz, 1967, p. 342.

psychologie sociale appliquée de type lewinnienne, est d'avantage conduit à développer une critique centrée sur la pratique des chercheurs et à se questionner sur la dimension morale de cette pratique, critique qui l'amène à demander une réévaluation des valeurs et des buts de la recherche en psychologie sociale.

"A cumulative social psychology is not likely to be a product or even a by-product of fun-and-games values. Instead, we can expect our field to continue its erratic and yet curiously stagnant course, saturated with "cute" experiments and petty quarrels between theorists who often seem more bent on establishing reputations than truth."²⁶

Même si la psychologie sociale a été peu questionnée au cours des années 50 et 60 et même si les quelques textes qui ont été publiés au cours de ces années ne seront que peu repris par la suite (à l'exception du texte de Ring), il est possible d'affirmer que les principaux thèmes qui seront développés ultérieurement ont déjà été effleurés. Les principaux axes d'interrogations sont jetés. Ce qui se dessine à la fin des années 60 et au début des années 70 c'est une profonde remise en cause de l'approche expérimentale comme devant être l'approche privilégiée par laquelle il est possible d'avoir accès à une connaissance cohérente de l'homme social.

Au cours de 1972 et 1973 une série de textes et d'articles donnait le signal à un déferlement d'autocritique au sein de

26 Kenneth Ring, 1967, p. 120.

la psychologie sociale nord-américaine. Parmi ces textes et articles signalons les plus importants: Smith²⁷, Moscovici²⁸, Gergen²⁹, McGuire³⁰, Harré et Secord³¹. Cette vague d'autocritique allait prendre des proportions de plus en plus grandes dans les années qui ont suivi. Nous avons dénombré soixante-quatre textes ou articles critiques (ou tentant de répondre aux critiques) publiés entre 1974 et 1978. L'ampleur de cette vague de remise en question a fait dire à P. F. Secord que l'autocritique était devenue le sport favori des psychologues sociaux.

"A popular sport these days among social psychologists is criticizing ourselves and what we are doing...all of us have heard commentaries on the dullness and triviality of the papers. Throughout the year, we frequently hear complaints about the poor quality of research reports in our leading journals."³²

Il est relativement difficile de se retrouver dans ce

27 M. Brewster Smith, 1972, art. cité.

28 Serge Moscovici, Society and Theory in Social Psychology dans The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, J. Israel et H. Tajfel (Eds.), London, Academic Press, 1972, p. 17-68.

29 Kenneth J. Gergen, Social Psychology As History dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 309-320.

30 William J. McGuire, The Yin and Yang of Progress in Social Psychology: Seven Koan dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 446-456.

31 Rom Harré et P. F. Secord, The Explanation of Social Behavior, Totowa, N. J. Rowman et Littlefield, 1972, vi-327p.

32 Paul F. Secord, Social Psychology in Search of a Paradigm dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 41.

magma de critiques. S'il y a un accord à peu près général à dire que quelque chose ne va pas en psychologie sociale, il n'en est pas de même quant à l'identification des causes, quant aux diagnostics posés et quant aux conclusions qu'il faut en tirer. Les tirs viennent de partout, chacun présentant son point de vue comme étant celui qui résoudra la crise. Certains, se référant à Kuhn, y voient la crise du paradigme expérimentaliste (Berkowitz³³, Gadlin et Ingle³⁴, Secord³⁵, Levine³⁶) alors que d'autres parlent plutôt d'une crise de confiance (Elms³⁷).

Il est impossible ici de passer en revue toutes les thérapeutiques proposées. On peut toutefois les classer grossièrement en deux groupes, celles qui réclament un changement de contenu et celles qui voient la solution au niveau de la méthode. Parmi les partisans d'un élargissement méthodologique nous retrouvons principalement un groupe de chercheurs qui veut sortir la recherche du laboratoire. L'un des principaux représentants

33 Leonard Berkowitz cité par M. Brewster Smith, 1972, p. 86, art. cité.

34 Howard Gadlin et Grant Ingle, Through the One-Way Mirror; The Limits of Experimental Self-Reflection dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 1003-1009.

35 Paul F. Secord, Social Psychology in Search of a Paradigm dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 41-50.

36 Ned Levine, On the Metaphysics of Social Psychology: A Critical View dans Human Relations, Vol. 29, 1976, p. 385-400.

37 Alan C. Elms, The Crisis of Confidence in Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 967-976.

de ce groupe est McGuire³⁸ qui prône un pluralisme méthodologique appliqué dans le milieu naturel. Avec lui nous retrouvons Elms³⁹, et Silverman⁴⁰ qui propose un plus grand nombre d'études à long terme. Il faut aussi mentionner ceux qui préconisent un retour à Lewin et qui voient le salut de la psychologie sociale dans la recherche appliquée: Smith⁴¹, Ring⁴². Il y a enfin ceux qui veulent revenir à la psychologie de groupe comme Steiner⁴³.

Un autre groupe, européen principalement, voit la nécessité d'une activité théorique plus intense. Parmi les principaux représentants de cette opinion mentionnons Pêcheux⁴⁴ et Moscovici⁴⁵, ce dernier faisant figure de chef de file.

38 William J. McGuire, Some Impending Reorientations in Social Psychology: Some Thoughts Provoked by Kenneth Ring dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 124-139.

39 Allan C. Elms, 1975, art. cité.

40 Irwin Silverman, Why Social Psychology Fails dans Canadian Psychological Review, Psychologie Canadienne, Vol. 18, octobre 1977, p. 353-358.

41 M. Brewster Smith, Is Psychology Relevant to New Priorities? dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 463-471.

42 Kenneth J. Ring, 1967, art. cité.

43 Ivan D. Steiner, Whatever Happened to the Group in Social Psychology? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1974, p. 94-108.

44 Michel Pêcheux, Sur la conjoncture théorique de la psychologie sociale dans Bulletin de Psychologie, No. 281, 1970, p. 290-297.

45 Serge Moscovici, Society and Theory in Social Psychology dans J. Israel et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 17-68.

Puis viennent tous les représentants de théories et d'approches régionales. Mentionnons la psychologie culturelle de Triandis⁴⁶, la psychologie environnementale de Barker⁴⁷, Borden⁴⁸, Prochanski⁴⁹, Altman⁵⁰ et Krupat⁵¹. Il faut encore mentionner les approches phénoménologico-sociologiques que sont l'interactionnisme social de Blumer⁵² et de Wilson⁵³, l'ethnomé-

46 H. C. Triandis, Social Psychology and Cultural Analysis dans Journal for the Theory of Social Behavior, Vol. 5, 1975, p. 81-106 aussi Some Universals of Social Behavior dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 4, 1978, p. 1-16.

47 R. Barker, Ecological Psychology, Stanford, Stanford University Press, 1964, vii-242p.

48 Richard J. Borden, One More Look at Social and Environmental Psychology: Away From the Looking Glass and Into the Future dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 407-411.

49 H. M. Proshansky, Environmental Psychology and the Real World dans American Psychologist, Vol. 31, 1976, p. 303-310.

50 I. A. Altman, Environmental Psychology and Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 96-113.

51 Edward Krupat, Environmental and Social Psychology - How Different Must They Be dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 51-53.

52 Herbert Blumer, Society as Social Interaction dans Arnold M. Rose (Ed.), Human Behavior and Social Processes: An Interactionist Approach, Boston, Houghton Mifflin, 1962, p. 179-192.

53 Thomas P. Wilson, Conceptions of Interaction and Forms of Sociological Explanation dans American Sociological Review, Vol. 35, 1970, p. 697-710.

thodologie de Zimmerman⁵⁴ et l'approche éthogéniste de Harré⁵⁵.

Ces multiples approches, même si elles ne répondent qu'en partie aux critiques, ont cependant l'avantage d'ouvrir la psychologie sociale sur des dimensions nouvelles de la réalité psycho-sociologique.

B. Composantes de la crise

A l'origine de cet embouteillage de critiques, de remises en cause et d'auto-questionnements, il est possible d'identifier trois éléments majeurs:

1. Un aveu d'impuissance à cerner la réalité psycho-sociale avec l'instrumentation de recherche utilisée jusqu'ici;
 2. Le développement d'une psychologie sociale européenne qui veut prendre appui sur la réalité culturelle qui lui est propre;
 3. Un resaisissement théorique et un retour à la philosophie.
- Explorons brièvement chacun de ces éléments.

1. Un aveu d'impuissance

L'incapacité de la psychologie sociale expérimentale à fournir une connaissance valide de l'homme social est for-

⁵⁴ D. H. Zimmerman, The Practicalities of Rule Use dans J. D. Douglas (Ed.), Understand Everyday Life, London, Routledge & Kegan Paul, 1971, p. 221-238.

⁵⁵ R. Harré, The Ethnogenic Approach: Theory and Practice dans Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1977, p. 282-314.

mulé de façon explicite par de nombreux auteurs. Koch affirmera:

"The massive 100-year effort to erect a discipline given to the positive study of man can hardly be counted a triumph. Here and there the effort has turned up a germane fact, or thrown off a spark of insight, but these victories have had an accidental relation to the programs believed to inspire them, and their sum total over time is heavily overbalanced by the pseudo-knowledge that has proliferated."⁵⁶

Moscovici pour sa part dira:

"Most of these studies are no more than validations of industrial folklore and miniaturizations of real situations; they contain practically no valuable scientific information."⁵⁷

Les propos de Brewster Smith se font encore plus incisifs:

"I only deplore the sterility of much ritualistic research that is guided more by fetishism for the trappings of science than by any inner light."⁵⁸

Enfin Silverman résume bien la situation de perte de confiance des psychologues sociaux dans leur discipline lorsqu'il dit:

"After more than three decades of progressive expansion, the social psychology establishment finds itself bereft of substance and direction. Even the eminent members of the establishment seem to have abandoned its defense and have become its most vigorous detractors."⁵⁹

S'il y a quatre-vingt-huit ans William James faisait le

⁵⁶ Sigmund Koch, Psychology Cannot be a Coherent Science dans Psychology Today, sept. 1969, p. 14.

⁵⁷ Serge Moscovici, 1972, p. 39.

⁵⁸ Brewster Smith, 1973, p. 465.

⁵⁹ Irwin Silverman, 1977, p. 353.

souhait suivant:

"I wished, by treating Psychology like a natural science, to help her to become one."⁶⁰

rien ne semble indiquer que ce souhait (que de nombreux psychologues ont fait après lui) soit en voie de réalisation, du moins en psychologie sociale.

Concomitant à cette confession d'échec on retrouve la reconnaissance d'un dispersement et d'une fragmentation qui rend presque impossible toute définition de ce que recouvre la psychologie sociale. Volkart dira à ce sujet:

"Social psychology, as a term, is a rather vast umbrella under which a number of different theorists and researchers huddle together for protective reasons; but few of them know to talk to each other."⁶¹

On ne peut que s'étonner de cette prise de conscience tardive. Beaucoup d'étudiants qui entrent en contact pour la première fois avec la psychologie sociale sont frappés, même désorientés par ce manque de cohésion et cela malgré l'effort de nombreux auteurs de manuels pour présenter leur discipline sous une forme cohérente. Komorita⁶², passant en revue cinq manuels de psychologie sociale, remarque non seulement une diversité entre

⁶⁰ William James cité par H. Gadlin et G. Ingle, 1975, p. 1003.

⁶¹ Edmund H. Volkart, Review Symposium dans American Sociological Review, Vol. 36, 1971, p. 899.

⁶² Samuel S. Komorita, Social Psychology Textbooks: Great Diversity in Content and Aims dans Contemporary Psychology, Vol. 13, 1968, p. 337-340.

les manuels eux-mêmes mais note l'extrême superficialité des auteurs qui veulent trop couvrir.

Cet éparpillement se retrouve au niveau de l'activité des chercheurs. Dès 1967, Ring notait que:

"We are a field of many frontiersmen, but few settlers."⁶³

Moscovici se fait encore plus explicite lorsqu'il affirme:

"...c'est un fait, dans son processus de développement, la psychologie sociale offre la physionomie d'un mouvement amiboïde, mobilisant périodiquement l'activité sur des thèmes ou des domaines qui paraissent neufs ou importants, pour les abandonner lorsque leur filon s'est révélé stérile ou s'est épuisé. Mouvement d'étalement, donc, plus que d'ascension ou d'accumulation, dont le flux et le reflux se marquant à un pôle par l'émiettement d'intérêts transitoires."⁶⁴

2. Le développement d'une psychologie sociale européenne

Parallèlement à ce réveil des psychologues sociaux nord-américains et de ce climat qu'il est difficile de ne pas qualifier de pessimiste, il s'est développé au cours des années 60 un embryon de psychologie sociale européenne qui peu à peu a pris de l'ampleur au cours des années 70. Cette psychologie sociale a voulu établir des bases qui lui soient propres, devenant ainsi de plus en plus critique vis-à-vis le contenu et les méthodes de recherches produites de côté-ci de l'Atlantique.

Comme ce fut le cas de Granai en 1955 lors de son voyage dans l'est des Etats-Unis, l'Européen jette spontanément un regard incrédule sur la façon que les chercheurs américains ont de poser

⁶³ Kenneth Ring, 1967, p. 120.

⁶⁴ Serge Moscovici, 1970, p. 20.

et de résoudre les questions en sciences sociales. Ils sont amenés, comme nous l'avons vu, à y voir de manière quasi-naturelle une "science aveugle"⁶⁵ ou un "enchevêtrement de techniques sans conscience"⁶⁶. La réaction de Moscovici au livre de Thibault et Kelley sur la psychologie sociale de groupe⁶⁷ est caractéristique de ce réflexe d'incrédulité du chercheur européen.

"When I tried to read it for the first time several years ago, I could neither understand it nor find much of interest in it...as I read the book I thought of innumerable examples of social interaction which have nothing to do with the equation of supply and demand, such as the conflict and of social identity. These gaps were disturbing, and I never managed to finish the book; yet I knew that it was considered to be an important book, though I could not understand why it should be. I encountered similar difficulties with some of the maxims implicit in a good deal of current research: "We like those who support us"; "The leader is a person who understands the needs of the members of his group; "We help those who helps us"; "Understanding the point of view of another person promotes cooperation"."⁶⁸

Le regroupement des chercheurs européens⁶⁹, dans un pre-

65 Georges Granai, 1956, p. 61.

66 Herbert Thomas, 1966, p. 155.

67 J. W. Thibault et H. H. Kelley, The Social Psychology of Groups, New-York, John Wiley, 1965, xii-313p.

68 Serge Moscovici, 1972, p. 18

69 On retrouvera un bref historique de la psychologie sociale expérimentale européenne dans les articles suivants:

Robert Pagès, La Recherche en Psychologie Sociale dans Revue de l'Enseignement Supérieur, No. 2-3, 1966, p. 93-109.

Henri Tajfel, Some Developments in European Social Psychology dans European Journal of Social Psychology, Vol. 2, 1972, p. 307-322.

Gustave Jahoda et Serge Moscovici, European Association of Experimental Social Psychology dans European Social Psychology, Vol. 6, 1967, p. 292-305.

mier temps, s'est fait à la suite d'une série de conférences qui se sont déroulées sous les auspices de l'Office of Naval Research et de l'American Social Science Research Council (Sorrento en 1963, Frascati près de Rome à la fin de 1964 et Royaumont en mars 1966). Tout comme la conférence d'Ibadan au Nigéria⁷⁰ en 1965, ces conférences avaient comme objet en plus de réaliser un recensement mondial des psychologues sociaux, d'en arriver à constituer une ossature (framework) générale internationale pour la recherche en psychologie sociale et de résoudre les problèmes particuliers de la recherche trans-culturelle⁷¹.

De ces conférences sont sorties deux principaux vecteurs d'analyses et de critiques; l'ethnocentricité de la psychologie sociale nord-américaine et son manque de consistance théorique. Ce n'est toutefois qu'avec la fondation officielle de l'association européenne de psychologie sociale lors de la conférence plénière de Louvain en 1972 et surtout grâce à la publication du périodique European Journal of Social psychology ainsi qu'à la publication de monographies⁷² que la psychologie sociale européenne va s'imposer et porter en Amérique du Nord les interrogations

70 Un compte-rendu de la conférence est donné par M. Brewster Smith, International Conference on Social Psychology in Developing Countries dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 8, 1968, p. 95-98.

71 Jahoda et Moscovici, 1967, p. 299.

72 European Monographs in Social Psychology édité par H. Tajfel et publié par Academic Press.

qu'émettent les psychologues sociaux européens vis-à-vis de nombreuses recherches effectuées sur le continent nord-américain.

La constitution d'une association⁷³ regroupant les chercheurs européens a permis de créer un milieu propice au développement d'une recherche qui non seulement est de moins en moins à la remorque des approches et des définitions de la psychologie sociale nord-américaine mais une recherche qui peut de plus en plus appuyer sa posture critique sur une pratique scientifique.

Au-delà de la publication d'un périodique et de monographies, ce qui a peut-être le plus contribué à faire connaître l'évaluation critique des européens à l'endroit de la psychologie sociale expérimentale classique et ce qui a suscité le plus de commentaires au sein de la psychologie sociale américaine, c'est

73 L'association européenne de psychologie sociale expérimentale fondée en 1972 pour un compte-rendu de l'activité scientifique dans les différents pays européens nous réfère le lecteur aux articles suivants:

Willem Doise, Progress in the Debate on Social Psychology. A Review of Problemi della psicologia sociale dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 383-385.

Social-Psychological Research in Britain dans European Journal of Social Psychology, Vol. 1, 1971, p. 131-137.

Wolfgang Stroebe, Is Social Psychology Really that Complicated? A Review of Martin Irle's Lehrbuch der Sozialpsychologie dans European Journal of Social Psychology, Vol. 6, 1976, p. 509-511.

Helmut Lamm, Social Psychology dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 103-104.

Marie Jahoda, Social Psychology: National or International? A Review of Sozialpsychologie dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 503-510.

la publication par Israël et Tajfel du livre The context of social psychology: a critical assessment⁷⁴. Parmi les auteurs des textes de ce livre, Moscovici est probablement celui qui a su provoquer le plus de réflexions de la part de psychologues américains sur leur façon d'entrevoir la recherche psycho-sociale.

Ce que Moscovici questionne dans son texte c'est la validité des lois psycho-sociologiques développées jusqu'ici en psychologie sociale, validité qui est mise en doute par l'ethnocentricité des concepts et leur application au sein des protocoles expérimentaux. Remarquons que peu d'Américains sont sensibles à cet aspect de la recherche. Les textes de Smith⁷⁵ et de Gergen⁷⁶ ne font qu'effleurer la question. Le commentaire le plus explicite qu'il a été possible de répertorier est celui de M. Sherif.

"Most of the textbooks (especially from psychological social psychologists) should be more appropriately called American social psychology, with further specification "in the 30's or 60's or 70's".⁷⁷

Les nombreuses recherches trans-culturelles mises sur pied par l'énorme machine à subventions que sont les agences fédérales nord-américaines ne changent rien à cet état de fait comme le sou-

74 J. Israel et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, vii-438p.

On retrouvera une revue de cette monographie faite par Gustave Jahoda dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 105-112.

75 Brewster Smith, 1968.

76 Kenneth J. Gergen, 1973, art. cité.

77 Muzafer Sherif, 1977, p. 371.

ligne Moscovici.

"On a trop tendance, dans cette affaire, à croire que la solution se trouve dans la recherche trans- ou cross-culturelle, visant à comparer un même phénomène psychologique à travers plusieurs sociétés ou cultures, à établir des ressemblances et des différences. Une telle perspective est a- ou anti-théorique, car la psychologie sociale y est ramenée à une science de la variabilité, de la différence, par opposition à une science psychologique, science du constant et du général. Nous n'aurions donc pour fonction que de dresser un catalogue des variations exotiques, une description des formes culturelles dans lesquelles un même phénomène se produit, et notre fin dernière serait de montrer que la culture humaine est diverse."⁷⁸

Poursuivant, l'auteur affirme que la solution ne peut être trouvée que par l'intermédiaire de théories plus adéquates c'est-à-dire des théories de plus d'envergure qui permettraient une meilleure saisie du rapport de l'homme à son milieu social.

"...Ceci suppose une connaissance approfondie des cadres culturels et sociaux dans lesquels sont insérés les phénomènes, et, au plan théorique, une certaine conception du rapport de la psychologie sociale à ces systèmes globaux, de sa destination finale."⁷⁹

Moscovici croit donc que l'impasse dans laquelle se trouve la psychologie sociale ne pourra être résolue qu'à la condition qu'on la libère de l'obsession de l'empirique et qu'on encourage un travail théorique. Il voit deux raisons à cette inhibition à tout effort d'élaboration théorique, la première étant qu'on encourage prioritairement la réalisation expérimentale et la seconde

78 Serge Moscovici, 1970, p. 55.

79 Serge Moscovici, 1970, p. 55.

étant la

"...peur réactionnelle de retomber dans la spéculation "philosophique"... (qui fait qu') on ne tolère pas de manipuler des idées si dans un délai plus ou moins bref, elles n'aboutissent pas à une expérimentation, à moins que ce ne soit sous la forme "honorabile" de la formalisation mathématique, aussi faible et contestable soit-elle."⁸⁰

Moscovici n'est pas le seul à contester cette allergie vis-à-vis la réflexion philosophique. Forsyth, analysant l'état de la crise en psychologie sociale, en arrive à la conclusion qu'un effort sérieux de réflexions épistémologiques est nécessaire.

"...questions involving the nature of science cannot be intelligently discussed without adequate familiarity with the philosophical issues upon which they are based. Many of the problems of social psychology are not unique, but are characteristic of all scientific involved suggests that some of our difficulties may arise from the philosophical naivete of the average psychologist, rather than any special characteristic of the field itself."⁸¹

3. Un regain d'intérêt pour les questions de théorie et de philosophie de la connaissance

Cet intérêt pour la philosophie est relativement nouveau en psychologie expérimentale et en psychologie sociale en particulier. Une enquête effectuée en 1965 auprès des psychologues révélait une très faible préoccupation de ces derniers pour la

⁸⁰ Serge Moscovici, 1970, p. 60.

⁸¹ Donelson R. Forsyth, Crucial Experiments and Social Psychological Inquiry dans Personality and Social Psychological Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 458.

philosophie⁸². L'intérêt soudain actuel n'est pas sans lien avec le cul de sac dans lequel se trouve la psychologie sociale. Mais cela ne suffit pas à justifier l'engouement de tout un tronçon de psychologues sociaux pour les écrits philosophiques.

Au cours de la décennie 70 nous avons vu l'annexion à la psychologie sociale de courants philosophiques auxquels elle était jusqu'ici demeurée indifférente.

On peut affirmer, sans craindre de se tromper, qu'avant les années 70, l'empirisme scientifique, comme axe philosophique, occupait une position de monopole qui n'était à peu près pas assiégée. Les nouveaux courants philosophiques qui ont pénétré la psychologie sociale l'ont fait par le biais de la philosophie des sciences et par le biais de divers courants provenant de la sociologie, lorsque ce ne fut pas par les deux à la fois. Ces courants ont en commun qu'ils désignent comme adversaire l'orientation positiviste en sciences sociales. Il est possible de réunir les différents auteurs et leur perspective au sein de trois grandes classes: a) ceux qui se réfèrent à la théorie critique de l'école de Francfort⁸³ ou à des auteurs de cette école; b) un second groupe dont la tentative est d'élaborer une psychologie

82 James M. Klinder et Kenneth J. Gergen, An Assesment of the Current Impact of Philosophy on Psychology dans American Psychologist, Vol. 20, 1965, p. 559.

83 On retrouve une présentation de l'école de Francfort dans l'article de Mario Hirsch, L'école de Francfort une critique de la raison instrumentale dans L'Homme et la Société, No. 35-36, 1975, p. 115-147.

sociale sociologique descriptive et c) une dernière grappe d'auteurs qui se rangent du côté de la théorie de la révolution dans les sciences de Kuhn.

a) La théorie critique

L'ontologie freudo-marxiste qui s'est développée en Allemagne dans la période d'après-guerre au sein de l'école de Francfort avait jusqu'ici surtout touché la sociologie anglo-américaine. Avec les textes de R. Rommetveit⁸⁴, de H. Gadlin et G. Ingle⁸⁵ et de S. Parkovnick⁸⁶, une psychologie sociale critique se développe à partir d'une sociologie critique qui s'appuie entre autres sur les textes d'Habermas⁸⁷ et de Horkheimer⁸⁸. Sur la scène canadienne cette tendance est représentée par le livre Social Psychology as political Economy du professeur P. Archibald⁸⁹, de l'université Western. La "théorie critique" remplit

84 R. Rommetveit, Language Games, Syntactic Structures and Hermeneutics dans J. Israel et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assesment, London, Academic Press, 1972, p. 212-257.

85 H. Gadlin et G. Ingle, 1975, art. cité.

86 Samuel Parkovick, Main Line Experimental Social Psychology: A Re-evaluation, thèse de doctorat présentée à l'université d'état de New-York, 1975, viii-280p.

87 Jurgen Habermas, Connaissance et intérêt, (traduit de l'allemand par G. Cléménçon), Paris, Gallimard, 1976, 386p.

88 Max Horkheimer, Critical Theory: Selected Essays, New-York, Herder & Herder, 1972, xxi-290p.

89 W. Peter Archibald, Social Psychology as Political Economy, Toronto, McGraw-Hill, 1978, vii-296p.

des fonctions variées selon les auteurs. Elle sert de référent théorique principal chez Parkovick alors qu'elle se présente d'avantage comme source d'inspiration pour Archibald et Rommetveit. Enfin elle est utilisée comme contre-point à une critique de l'utilisation de l'approche expérimentale chez Gadlin et Ingle.

Il faut aussi noter un retour aux écrits d'Adorno, en particulier à son texte The Authoritarian Personality⁹⁰. Comme exemple de ce retour mentionnons l'étude du fascisme que fait M. Billig⁹¹. Mentionnons aussi le texte de Wohlfarth⁹² qui se donne comme objectif d'introduire le lecteur anglophone à la pensée d'Adorno.

Retenons que la "théorie critique" a servi jusqu'ici de support à une remise en question de l'approche expérimentale. Quant au développement d'une nouvelle psychologie sociale qui aurait comme fondement la théorie critique on peut affirmer qu'elle n'a guère dépassé le stade du projet. Retenons aussi que même s'ils ont une influence réelle, les tenants de la "théorie critique" ne forment pas un groupe homogène au sein de la psychologie sociale.

90 Theodor W. Adorno, The Authoritarian Personality: Studies in Prejudice, New-York, Harper & Row, 1950, (édition 1969), 990p.

91 Michael Billig, The New Social Psychology and Facism dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 393-432.

92 Irving Wohlfarth, Presentation of Adorno dans New Left Review, Vol. 46, p. 63-80.

b) Les approches sociologiques de l'interaction interpersonnelle

Nous pouvons affirmer qu'il est devenu un lieu commun de critiquer la psychologie sociale contemporaine pour son expérimentalisme strict calqué sur les sciences de la nature de la fin du XIX^{ème} siècle. Cela permet l'arrivée d'une série de modèles qui suggèrent de nouvelles directions; c'est le cas de l'ethnométhodologie, de l'interactionisme symbolique et de l'éthogénie. Les deux premières approches sont demeurées jusqu'ici au niveau de la sociologie c'est-à-dire au niveau de la psychologie sociale sociologique. L'éthogénie par contre est beaucoup plus connue par les psychologues sociaux, cela étant surtout dû à son action polémique et militante pour une modification des approches et des méthodologies orthodoxes. Chacune de ces trois approches, étant identifiées à des auteurs précis qui font figure de leader, elles se présentent comme des blocs relativement cohésifs, comme des factions qui espèrent renverser et se substituer aux courants traditionnels. Elles ont comme caractéristiques communes de vouloir aborder la conduite sociale de l'homme de façon compréhensive plutôt que de façon expérimentale, s'objectant à prédire et à contrôler les comportements comme le font les partisans de l'attitude expérimentaliste. Elles rejettent toutes, les unes autant que les autres, le modèle mécaniste de l'homme.

L'ethnométhodologie est la plus abstraite de toutes ces approches. Tout comme les textes phénoménologiques, les écrits ethnométhodologiques sont relativement difficiles d'accès. On

peut cependant essayer, avec les limites que cela comporte, de la résumer. Son intention est, à partir du point de vue de la phénoménologie, d'étudier les règles implicites qui sous-tendent la conduite quotidienne des acteurs sociaux.

Les ethnométhodologues, parmi lesquels on retrouve comme principaux représentants Garfinkel⁹³, Turner⁹⁴ et Zimmerman⁹⁵, veulent par leur méthode chercher à comprendre comment les membres de la société voient, décrivent et expliquent le monde dans lequel ils vivent. Ils veulent approcher cette étude naïvement, en mettant entre paranthèses toutes présuppositions, toutes définitions à priori et tous jugements, la croyance en l'existence du monde social comme phénomène étant elle-même mise en suspens. Dans ce contexte l'activité de recherche est elle aussi traitée comme problématique et donc soumise à l'étude. Aussi les formulations du chercheur doivent elles-mêmes être sujettes à l'enquête ethnométhodologique. De la même façon que l'attention de l'ethnométhodologie est centrée sur l'interprétation que l'individu fait du monde social, l'interprétation sociologique, comme processus interprétatif, doit être prise elle-même comme phénomène à investiguer. De fait, l'ethnométhodologie peut être décrite comme une

93 H. Garfinkel, Studies in Ethnomethodology, Englewood, Prentice Hall, 1967, xvi-288p.

94 Roy Turner, (Ed.), Ethnomethodology: Selected Reading, Middlesex, England: Penguin, 1974, 287p.

95 D. H. Zimmerman, 1971, ouvr. cité.

approche qui tire ses racines de la psychologie sociale sociologique de Georges Herbert Mead d'un côté et de la phénoménologie husserlienne de l'autre.

L'interactionnisme symbolique, pour sa part, est actuellement le noyau dominant de la psychologie sociale sociologique. Ce courant a pris naissance au cours de la décennie 50 à l'université de Chicago sous l'animation et la direction de Herbert Blumer⁹⁶. Quoiqu'ayant des affinités avec les ethnométhodologues, les interactionnistes diffèrent quant à la méthodologie et donnent priorité à l'observation sur la réduction phénoménologique. L'interactionniste aspire à être un honnête reporter des intentions et des actions des individus en situation sociale. Comme l'a indiqué Meltzer⁹⁷, l'interactionnisme social repose sur trois prémices. Premièrement, les hommes agissent toujours en direction de quelque chose selon la signification que cette chose a pour eux. En second lieu, cette signification est le produit de l'interaction sociale et enfin, troisième prémice, la signification que les acteurs sociaux donnent aux choses se modifie ou se maintient grâce au processus interprétatif. Ainsi la tâche du chercheur est, se centrant sur la signification des comportements sociaux, d'étudier la manière par laquelle les individus créent et

96 H. Blumer, 1962, art. cité.

97 B. N. Meltzer, J. W. Petras et L. T. Reynolds, Symbolic Interactionism: Genesis, Varieties and Criticism, London, Routledge & Kegan Paul, 1975, viii-144p.

maintiennent la réalité sociale.

Les deux approches précédentes, si elles ont eu quelques influences sur les psychologues sociaux, demeurent surtout répandues parmi les sociologues. L'une des raisons de leur influence limitée est due à la palissade institutionnelle qui isole la psychologie sociale des psychologues et la psychologie sociale des sociologues.

La situation est différente pour l'éthogénie même si sous plusieurs rapports elle a beaucoup de parenté avec les approches précédentes. Sa présence au sein de la psychologie sociale est surtout due à la publication de The Explanation of Social Behavior⁹⁸ où Harré et Secord critiquent fortement la pensée gouvernant la recherche contemporaine en psychologie sociale expérimentale. Harré, tout comme Secord, s'étant surtout adressé aux psychologues sociaux, l'éthogénie a réussi à se faire une place au sein de la psychologie sociale et à se proposer comme alternative.

Selon ces auteurs la régularité du comportement humain peut être expliquée selon deux schémas: le premier, celui de la psychologie sociale traditionnelle positiviste, voit les individus comme des objets répondant aux forces exercées par l'environnement; le second schéma, celui de l'éthogénie, pose au départ que l'individu est le propre agent de ses conduites. Dans cette seconde perspective le but du chercheur est de découvrir et d'identifier

98 Rom Harré et P. F. Secord, 1972, ouvr. cité.

les mécanismes par lesquels les comportements ont une régularité. Afin d'accomplir cette tâche les éthogénistes se réclament du modèle dramaturgique de Goffman⁹⁹. Leur but est de dégager les règles sociales qui sous-tendent les comportements pour déterminer leurs significations. Dans un certain sens, l'éthogénie, comme approche, vise à cataloguer les conventions sociales, ces dernières devenant l'explication des comportements sociaux.

Si les partisans de la théorie critique se limitent presque exclusivement à une critique de l'attitude néo-positiviste dans la recherche en sciences humaines, les approches micro-sociologiques, comme nous venons de le voir, complètent leurs critiques par un modèle d'explication des comportements sociaux et proposent ce modèle comme alternative à l'expérimentation en psychologie sociale.

Ces trois modèles micro-sociologiques ont en commun une définition subjective de l'action sociale. Tous focalisent leur attention sur les processus mentaux des individus, ces processus étant désignés comme créateurs de la réalité sociale. On retrouve ici une attitude qui n'est pas éloignée de la définition que Max

⁹⁹ Erving Goffman, Relations in Public, London, Allen Lane, Penguin Books, 1972, p. 124-225 aussi Les rites d'interaction traduit par Alain Kihn, Paris, Les Editions de Minuit, 1974, 230p.

Weber donnait de l'action sociale. Pour celui-ci:

"L'action (humaine) est sociale dans la mesure où, du fait de la signification subjective que l'individu ou les individus qui agissent y attachent, elle tient compte du comportement des autres et en est affectée dans son cours."¹⁰⁰

Georges H. Mead disait la même chose dans une forme plus synthétique:

"We must be others if we are to be ourselves."¹⁰¹

Selon cette perspective c'est chez les sujets avec leurs conceptions et leurs compréhensions de la conduite des autres que se situent le caractère social de l'activité des individus. Le caractère social des conduites provient directement de la signification que les individus donnent à ces conduites. La signification des conduites dépend pour l'ethnométhodologie de la façon dont les individus se définissent dans le monde comme "être-dans-le-monde", alors que pour l'interactionnisme symbolique la signification que donnent les individus à leur réalité sociale surgit de l'interaction qui la produit et que, pour l'éthogénie, la signification des conduites est quelque chose de déjà déterminée par les règles pré-existantes dans le rituel accepté par les partenaires de l'interaction.

¹⁰⁰ Cité par Guy Rocher, Introduction à la sociologie générale (tome 1), Montréal, Hurtubise HMF, 1969, p. 17.

¹⁰¹ Cité par J. Asplund, On the Concept of Value Relevance dans J. Israel et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 269.

c) La théorie critique de Kuhn

Enfin la troisième position philosophique qui a contribué à accroître l'agitation critique au sein de la psychologie sociale provient des tentatives d'élargissement du cadre et des fondements du positivisme contemporain. Jusqu'ici le néo-positivisme s'était limité à définir la logique de l'adoption des théories. Cette position a été maintes fois critiquée comme étant incapable d'expliquer le développement et l'évolution des sciences, du moins incapable d'expliquer, à l'aide de sa notion de cumulativité, les bonds en avant qui se produisaient au sein des sciences. C'est dans un effort d'explication de ces changements qualitatifs au sein des sciences que Kuhn a développé les concepts de "révolution scientifique" et de "paradigme". Son livre The Structure of Scientific Revolution¹⁰², publié une première fois en 1963 et réédité avec des modifications en 1970, semble devenu le livre de chevet de nombreux psychologues sociaux.

Kuhn voit les sciences comme étant dominées en tout temps par un paradigme spécifique. D'une part, les sciences n'ont pas une évolution qui est toujours constante et régulière, elles passent par des périodes de crise et de révolution. Les sciences dites "normales", sont celles qui sont en période d'accumulation de

¹⁰² Thomas Kuhn, The Structure of Scientific Revolutions, 2ième éd., Chicago, University of Chicago Press, 1970, viii-282p.

Le travail de Kuhn est passé en revue par Dudley Shapere, The Paradigm Concept dans Science, Vol. 172, 1971, p. 706-709.

la connaissance, à l'intérieur desquelles les scientifiques à l'aide du paradigme dominant travaillent à élargir ses frontières. Arrive inévitablement un moment où des anomalies apparaissent que le paradigme régnant ne peut expliquer. Si les anomalies s'accumulent au sein d'une science, cette dernière entre dans une période de crise de laquelle elle ne peut sortir qu'à la condition de passer par une révolution où le paradigme en place est renversé par un nouveau qui prend sa place au centre de la science en question. Et le cercle recommence.

Une notion ici est importante qu'il faut expliquer et autour de laquelle toute la conception de Kuhn est charpentée: celle de "paradigme". Cette notion est difficile à saisir non parce que trop complexe mais à cause de l'étendue et de l'imprécision de ce qu'elle détermine. Masterman¹⁰³ a identifié vingt et une façons que Kuhn a d'employer le concept de paradigme. Kuhn affirme lui-même qu'aucune tentative de définition de ce qu'est un paradigme ne peut aspirer à une formulation complète.

Sous le terme "paradigme" sont incluses les lois, les théories, l'application et l'instrumentation d'une science. Le paradigme est à la source des méthodes, des problèmes et des normes acceptées dans le solutionnement des problèmes qui sont définis par la communauté scientifique d'une science à un moment don-

103 M. Masterman, The Nature of a Paradigm dans Imre Lakatos et Alan Musgrave, (Ed.), Criticism and the Growth of Knowledge, Cambridge, University Press, 1970, p. 59-89.

né. Le paradigme est ce qui définit la sélection, l'évaluation et la critique des questions qui se présentent à une science. C'est, dit d'une autre façon, la constellation des croyances, des valeurs, des techniques qui sont partagées par une communauté à une époque donnée.

Ainsi c'est le paradigme qui définit ce que le scientifique doit étudier et ce qu'il ne doit pas étudier; c'est aussi le paradigme qui dicte comment aborder ou ne pas aborder les questions qui sont présentées comme devant être l'objet d'études. Selon cette conception l'activité scientifique est toujours déterminée par un paradigme qui domine la scène dans une science donnée, jusqu'à ce qu'un autre paradigme le renverse. Toutefois les critères d'adoption des théories alternatives ne sont pas entièrement justifiables; il s'agit d'une nouvelle vision du monde à laquelle le savant se convertit après avoir renoncé aux conceptions précédentes. Nous comprenons alors qu'à partir d'une telle position, les opinions les plus diverses se bousculent pour prendre la succession du paradigme expérimentaliste.

Jusqu'ici nous nous sommes attachés à décrire l'origine, le développement et les composantes de la crise dans laquelle se trouve plongée la psychologie sociale. Nous avons vu qu'après un lent mûrissement, cette crise est tout à coup apparue au grand jour provoquant l'éclosion anarchique de critiques provenant d'horizons les plus divers. Nous avons aussi défini la crise comme étant le fruit de la conjonction de divers éléments. Trois composantes ont été développées. La première composante est la pré-

sence d'un doute généralisé quant à l'ampleur, la validité et l'utilité sociale des résultats produits par l'approche expérimentale. La seconde composante réside dans le développement d'une psychologie sociale européenne qui a des exigences théoriques supérieures à celles des nord-américains. Enfin la troisième composante est l'arrivée au sein de la psychologie sociale de positions épistémologiques, sociologiques et philosophiques qui soit l'ont attachée (la théorie critique) soit ont voulu se substituer à elle (éthogénie) ou encore ont contribué à accroître l'agitation et la confrontation de modèles de solutions concurrents.

Nous n'avons pas fait le recensement complet des thèmes et des problèmes qui se présentent dans chacun des secteurs de la psychologie sociale, un tel recensement étant condamné à être incomplet à cause de l'ampleur et de l'étendue du champ que couvre la psychologie sociale. De plus une énumération des diverses difficultés ne saurait constituer en soi une étude des questions théoriques et méthodologiques que soulève la psychologie sociale. Pour cela il faut maintenant se situer à un niveau plus général. Il faut voir en quoi le matérialisme dialectique se présente comme une approche qui va nous permettre de résoudre les questions soulevées par une attitude strictement expérimentaliste des problèmes psycho-sociaux.

C) Le matérialisme dialectique comme référent théorique et méthodologique

Notre étude étant une réflexion théorique, il est nécessaire que nous nous arrêtions sur la nature du rapport qui existe entre la philosophie et la science. L'étude de ce rapport nous permettra d'expliquer notre référence au matérialisme dialectique comme ancrage théorique.

Le rapport entre la philosophie et la science fait partie de plein droit des questions cruciales dont la solution est de première importance pour un grand nombre de problèmes tant théoriques que pratiques qui se posent aujourd'hui et dépassent en cela le cadre de la psychologie sociale. Une seconde circonstance qui oblige à envisager le rapport entre la philosophie et la science se rattache à l'importance toujours plus grande de la conception du monde dans la vie scientifique, le texte de Kuhn n'étant qu'un exemple de cet intérêt pour les fondements philosophiques qui sous-tendent la pratique scientifique. Donc dans ces conditions, les questions liées à la définition de la philosophie et de la science, du caractère de leur interaction, acquièrent une portée à la fois théorique et sociale primordiale.

On peut classer les solutions proposées en deux grands groupes, lesquelles se réfèrent à deux traditions philosophiques divergentes quant à la définition du rôle que joue, dans la formation d'une conception du monde, la connaissance proprement scien-

tifique et les autres formes de connaissances sociales.

Les adeptes du premier groupe, dont le noyau central est constitué de positions positivistes, font des connaissances scientifiques spéciales la seule forme authentique de la connaissance. Dans cette perspective la science est la seule valeur certaine capable de permettre à l'homme de s'orienter dans le monde. Il s'agit ici de la thèse de la "fin des idéologies"¹⁰⁴ qui affirme que les connaissances scientifiques et leurs applications techniques permettent d'apporter une réponse à presque tous les problèmes de société, comme si désormais la politique se ferait toute seule par la logique et la technique. Citons à ce propos J. F. Kennedy, alors président des Etats-Unis:

"The problem of the Sixties as opposed to the kinds of problems we faced in the Thirties demands subtle challenges for which technical answer - not political answers - must be provided."¹⁰⁵

Au niveau du développement de la science, là aussi, la philosophie est rejetée par l'attitude positiviste comme une spéculation sans pertinence voire même nuisible. Le néo-positivisme en science érige en principe une approche réductionniste des problèmes scientifiques et rejette de manière catégorique la valeur que représente l'examen des questions classiques de la philosophie et de la conception du monde, tel le rapport entre l'être et la

¹⁰⁴ D. Bell, The End of Ideology: On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties, New-York, Free Press, 1967, (Première publication 1962), 474p. et Vers la société post-industrielle (Traduit par P. Andler), Paris, Laffont, 1976, 446p.

¹⁰⁵ Cité par Fernand Dumont, Les idéologies, Paris, Presse Universitaire de France, 1974, p. 12.

pensée, entre matière et conscience.

D'autres courants gnoséologiques, tout en reconnaissant la spécificité de la pensée philosophique et de son importance pour les activités humaines, opposent toutefois la philosophie à la science. Selon cette optique, la phénoménologie faisant figure de prototype, la philosophie doit s'orienter vers une perception intuitive de l'être. Des philosophes comme Bergson, Blondel, Dilthey, Scheler, pour nommer que ceux-là, ont été les penseurs qui ont en quelque sorte préparé la voie à l'anti-scientisme contemporain. La philosophie de l'existence de J.-P. Sartre avec son absolutisme de la liberté occupe l'extrême limite de cette orientation gnoséologique.

Ainsi l'existentialisme a servi maintes fois de support aux attaques lancées à la science moderne la rendant seule responsable de tous les maux qui se sont abattus sur l'humanité au cours des trente dernières décennies. La philosophie est ici interprétée comme produisant un type de connaissances supérieures opposées à la science.

C'est donc dans un balancement perpétuel entre ces deux extrêmes, le scientisme et l'anti-scientisme, que semble prise la pensée non-marxiste contemporaine. Il faut avouer que des tentatives de plus en plus nombreuses ont été faites dans la pensée philosophique pour surmonter les excès du scientisme et de l'anti-scientisme et dépasser ainsi l'opposition absolue des points de vue "scientifiques" et "philosophiques". Certains représentants

Certains représentants du courant phénoménologique, rejoignant les positions d'une anthropologie philosophique, soulignent l'importance d'une prise en compte des connaissances sur l'homme fournie par les sciences humaines et prétendent réaliser l'unité philosophique des approches concrètes de l'homme. Le livre Phénoménologie et science de l'homme de S. Strasser¹⁰⁶ est un exemple de cette tentative en sciences humaines. D'un autre côté, les dernières variantes de la philosophie positiviste de la science, telle la conception de la révolution dans les sciences de Kuhn qui introduit dans le débat une vue historique de la théorie des sciences, tendent de plus en plus à reconnaître l'importance de la philosophie pour l'étude scientifique. Malheureusement, de telles tentatives débouchent la plupart du temps sur un relativisme qui, dans la majorité des cas, est étroitement lié à une orientation éclectique en gnoséologie. Ainsi on est passé d'une position métaphysique qui érigeait en absolu tous les contraires, y compris l'opposition entre la vérité et l'erreur, à une position relativiste où s'escamotent toutes les différences. De l'absolutisation des contraires on est passé avec les conceptions éclectiques actuelles à la dogmatisation du relatif dans le développement des connaissances scientifiques, dogmatisation qui dans la plupart des cas se fonde sur une identification erronée des concepts de vérité relative absolue¹⁰⁷.

106 Stephan Strasser, Phénoménologie et Sciences de l'homme, Louvain, Publications Universitaires de Louvain, 1974, 347p.

107 O. J. Ruda, Lexique philosophique-scientifique, Ottawa, Les éditions de l'université d'Ottawa, 1977, p. 163-165.

Voyons comment le matérialisme dialectique résout la question du rapport de la philosophie et de la science sans d'une part tomber dans un subjectivisme volontariste, comme les tenants de l'approche interactionniste en sciences humaines, sans non plus tomber dans l'éclectisme gnoséologique.

Le matérialisme dialectique n'est ni exclusivement une doctrine traitant des lois générales de l'être, comme le sont les sciences métaphysiques contemporaines, l'existentialisme en particulier, ni exclusivement une méthode de pensée appliquée à tous les domaines de la connaissance scientifique comme le préconise le positivisme. Le matérialisme dialectique a justement comme particularité de s'interroger sur l'objet de la philosophie (la question du rapport de l'être à la pensée) d'une manière différente des solutions métaphysiques et positivistes.

En premier lieu le matérialisme dialectique ne conçoit pas qu'il soit possible de connaître les lois de la réalité objective sans généraliser les résultats des différents domaines des sciences. En cela il s'écarte d'une philosophie métaphysique qui se donne comme objectif de découvrir les principes généraux de l'être sans tenir compte des données fournies par les sciences de la nature et de la société. Le vice de la pensée existentialiste, en particulier, consiste en son refus de tenir compte des résultats des connaissances scientifiques et à vouloir rester à l'écart de celles-ci. Par exemple l'ontologie fondamentale de Heidegger, opposant radicalement la philosophie et la science, propose la

création d'une théorie générale de l'existence. En effet, pour Heidegger, la seule question qui doit gouverner la philosophie est la question du sens de l'être¹⁰⁸.

Le positivisme, on le sait, rejette tout simplement cette ontologie en déclarant que les problèmes liés à la doctrine de l'être sont des pseudo-problèmes. Toutefois en rejetant la question de l'être le positivisme supprime par le fait même la question du rapport de la pensée à l'être aboutissant ainsi à une méthode vide de contenu et à un formalisme opérationnel.

Pour le matérialisme dialectique l'être existe et se définit d'abord en opposition à la pensée. L'être existe en dehors et indépendamment de la réponse à la question: "Est-ce que nous concevons ou non?" D'autre part, il ne peut y avoir de notion d'être en dehors de son rapport à la conscience. Le matérialisme dialectique considère donc comme sans objet toute discussion sur l'être en général abstrait de toute détermination et il affirme que la philosophie commence précisément au moment où se pose la question du rapport de la pensée à l'être. Ce que le matérialisme dialectique reproche aux doctrines métaphysiques de l'être c'est conséquemment de ne pas poser le problème du rapport de la pensée à l'être.

Ainsi l'étude des rapports dynamiques entre la pensée et l'être est le point de départ de toutes les catégories philosophi-

¹⁰⁸ Jean-Pierre Cotten, Heidegger, Paris, Seuil, 1974, p. 35 et A. De Waelelens, La philosophie de Heidegger,

ques du matérialisme dialectique, à commencer par les catégories de matière et de conscience, et ses catégories sont comprises comme étant à la fois ontologique (leur contenu est pris dans le monde objectif, dans l'être) et gnoséologique (en elle se résout la question du rapport de la connaissance de l'être par la pensée). Donc les catégories du matérialisme dialectique d'une part correspondent aux formes universelles de l'être en mouvement et, d'autre part, coïncident avec les lois du reflet actif de la réalité dans la conscience des hommes¹⁰⁹.

Le monde objectif en mouvement et ses lois intéressent les hommes non comme objet de contemplation mais comme objet de l'activité pratique transformatrice, sensible et matérielle de ces derniers. Ici nous touchons à une autre particularité du matérialisme dialectique. La métaphysique ou l'ontologie, en général, exclut l'activité pratique des hommes de l'examen de l'être, s'efforçant de concevoir ce dernier sous une forme pure ou abstraite. De même le positivisme considère les connaissances scientifiques séparément des autres formes de l'activité humaine et néglige le lien organique de la science avec la réalité naturelle, sociale et spirituelle sous ses divers aspects. Cette tendance conduit en fait à dévaluer entièrement le rôle de toute une série de facteurs influençant le développement des sciences et ayant un caractère spécifique à chaque étape de son évolution. Une telle interprétation des sciences hors de leur contexte historico-social, non seu-

109 O. J. Ruda, 1977, p. 158.

lement ne tient pas compte des lois du développement de la science dans son ensemble, mais nie l'existence des facteurs déterminant l'activité de chaque chercheur lorsqu'il avance une nouvelle théorie.

La volonté du positivisme de fermer la science sur elle-même est liée à l'interprétation du processus de la connaissance scientifique comme une activité purement individuelle objective du chercheur. Une telle interprétation de la connaissance scientifique nous conduit inévitablement à voir dans celle-ci exclusivement un ensemble d'affirmations hypothétiques à valeur pragmatique et instrumentale.

Donc sur le plan de la philosophie, contrairement aux positions métaphysiques et existentielles, le matérialisme dialectique se refuse non seulement à étudier la pensée sans rapport à l'être ni l'être dissocié de la pensée mais il se refuse aussi à étudier l'être et ses formes sans le considérer du point de vue de l'activité transformatrice de l'homme. De ce fait la dialectique matérialiste n'exclue pas le but humain de l'examen de la réalité et s'oppose à ce qu'on considère l'homme sous une forme abstraite détachée de son évolution historique concrète. Dans les catégories de base du matérialisme dialectique la réalité (naturelle, sociale et individuelle) se reflète sous l'aspect des buts de l'activité pratique de l'homme à une étape déterminée de son développement.

Contrairement à l'anti-scientisme qui oppose l'homme aux

lois objectives de la réalité, le matérialisme dialectique considère qu'on ne peut pas opposer l'homme et les lois universelles de la nature (découvertes à travers le processus historique) de la pratique scientifique et que la connaissance de ces lois est indispensable pour comprendre l'homme ainsi que les principes de son activité matérielle et idéelle.

Donc, pour résumer, le matérialisme dialectique envisage la philosophie et la science comme complémentaires l'une l'autre dans un tout harmonieux. Selon lui aucun des domaines de l'activité humaine ne peut se développer chacun de son côté. Il dépasse a) une ontologie qui se contente d'examiner seule de son côté de façon abstraite les formes générales de l'être; b) une étude des lois de la connaissance qui à la limite se réduirait à une logique formelle sans contenu; c) une étude des lois et des formes de la réalité objective isolée et ignorante des lois et des formes de l'évolution de la société.

Ainsi la philosophie du matérialisme dialectique voit dans la connaissance scientifique un processus social; cela signifie qu'il n'est possible de comprendre la nature de la science et d'en montrer les lois de développement qu'en la considérant dans son lien organique avec toute la culture matérielle et intellectuelle de la société. Il est évident pour le matérialisme dialectique que le développement des différents domaines de la connaissance scientifique dépend non seulement du niveau des forces productives mais aussi des divers facteurs politiques et idéologiques.

Donc parce que le matérialisme dialectique souligne l'insuffisance des conceptions postulant l'autonomie complète du développement des sciences et parce qu'il considère les sciences comme étant une des sphères de la production sociale, il se présente comme le meilleur instrument pour analyser la crise actuelle en psychologie sociale. C'est précisément par l'analyse concrète de la nature sociale de l'activité scientifique qu'il est possible de comprendre l'interaction entre les sciences particulières (ici la psychologie sociale) et les autres sphères de l'activité humaine y compris la philosophie.

Nous allons dans les chapitres qui vont suivre examiner la psychologie sociale dans son ensemble. Pour l'utilité de notre étude nous avons divisé notre examen selon deux aspects différents et complémentaires: a) l'aspect des fondements philosophiques de l'approche expérimentaliste; b) les aspects idéologiques de la pratique scientifique. Ces deux aspects se présentent comme les lieux critiques majeurs de la psychologie sociale nord-américaine actuelle. Le premier est lié à l'insatisfaction croissante des chercheurs devant le peu de résultats non contestés produits par les méthodes développées à partir d'un fond philosophique néo-positiviste. L'aspect idéologique va nous permettre de considérer les critiques adressées à la psychologie sociale tant au plan déontologique qu'au plan des valeurs qui motivent le chercheur dans la pratique scientifique.

CHAPITRE II

L'APPROCHE EXPERIMENTALE EN PSYCHOLOGIE SOCIALE;
SON DEVELOPPEMENT, SON APPLICATION, SES FONDEMENTS ET SES LIMITES

La critique des méthodes employées en psychologie sociale apparaît très tôt au cours de la décennie 60. Elle prend au début la forme de l'identification des artefacts qui nuisent à la validité interne des expériences. Les efforts principaux ont été dirigés vers l'examen de l'interaction sujet-expérimentateur et vers l'étude de l'effet de cette interaction sur le résultat de la recherche. Le but est alors d'affûter la méthodologie expérimentale et d'éliminer les facteurs parasites perturbant à l'oeuvre dans l'expérience.

Avec l'arrivée des années 70, la critique se fait plus virulente vis-à-vis la méthode expérimentale. Elle est attaquée non seulement dans ses modalités d'application mais dans ses fondements mêmes. On lui reproche de se modeler sur une conception de la science qui relève davantage du XIX^{ème} siècle. Corollairement on lui fait grief d'être calquée sur les méthodes employées en sciences naturelles en particulier en science physique.

Gadlin et Ingle, à la suite d'une recension de textes examinant les fondements et le développement de l'expérimentation

en laboratoire, affirmait:

"Generally, the consensus of these writers is that emerging 20th-century psychology closely mirrored 19th century physics, in both method and assumptions, and that the then-prevailing tenets of natural science were isomorphically transposed to the study of human behavior."¹

Kenneth J. Gergen² est l'un des principaux critiques de l'utilisation des méthodes développées par les sciences naturelles du XIX^{ème} siècle. Il conteste leur capacité de saisir la réalité sociale. Pour ce dernier le succès des sciences de la nature à établir des lois générales doit être attribué premièrement à la stabilité des événements naturels, laquelle stabilité ne se retrouve pas dans les phénomènes humains. La méthode expérimentale étant impossible d'application il est conduit à nier le caractère scientifique de la psychologie sociale.

Les auteurs ne partagent pas tous le même scepticisme vis-à-vis la méthode expérimentale et, de façon générale, les réflexions critiques sur la validité de l'approche expérimentale n'ont pas modifié beaucoup la production littéraire des psychologues sociaux. La réaction la plus courante de la part des cher-

¹ Howard Gadlin et Grant Ingle, Through the One-Way Mirror; The Limits of Experimental Self-Reflection dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 1004.

² Kenneth J. Gergen, Social Psychology As History dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 309.

cheurs semble être, comme le note Muzafer Shérif, "business as usual", ou encore "just sharpen the technical tools".³ Pour certains le ton est à l'optimisme:

"Technology may not so much contain the seeds of its own destruction as the facilities for its own reform."⁴

alors que pour d'autres il s'agit tout simplement d'avoir une bonne dose de courage:

"If you want to know what to do research on, just think of the one experiment on human social behavior that you always wanted to read about, and then go out and do it."⁵

Indépendamment des attitudes adoptées, qu'elles soient pessimistes, agressives ou encore qu'elles optent pour un certain optimisme, l'approche expérimentale en laboratoire conserve encore aujourd'hui une position qu'il n'est pas difficile de qualifier d'hégémonique.

Nous proposons dans ce chapitre un examen de la méthode expérimentale. Nous ferons d'abord un exposé historique du développement de l'approche expérimentale en psychologie sociale pour dans un second temps voir en quoi elle consiste. Une fois située dans son développement et définie dans son application, nous examinerons les critiques qui sont adressées à l'approche expérimentale.

³ Muzafer Shérif, Crisis in Social Psychology: Some Remarks Towards Breaking Through the Crisis dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 372.

⁴ Daniel Katz, Editorial dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 193.

⁵ Elliot Aronson, Research in Social Psychology As a Leap of Faith dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 193.

tale. Il nous restera alors à identifier les coordonnées philosophiques qui lui servent de support et à conclure sur un questionnement de ces présupposés

A. Origine et développement de la psychologie sociale expérimentale

Vouloir faire l'histoire de la psychologie sociale c'est buter sur une difficulté. La psychologie sociale est une discipline sans histoire et cela dans un double sens.

D'une part il n'y a pas à proprement parler d'histoire écrite de la psychologie sociale expérimentale. Quelques auteurs, quoique rares, ont au cours des dernières années ressentis et exprimés cette absence:

"Social psychologists have not been particularly interested in the history of their field."⁶

"Social psychologists have shown little interest in the history of their field, in part because of the complexity and difficulty of historical analysis, and in part because of the perspective most psychologists seem to hold toward history."⁷

"Further, we find a notable lack of history in (text-books). Most offer a paragraph or two about early experiments. Those that attempt a systematic presentation

6 Franz Samelson, History, Origin Myth and Ideology: "Discovery" of Social Psychology dans Journal of the Theory of Social Behavior, Vol. 4, 1978, p. 217.

7 Steve R. Baumgardner, Critical History and Social Psychology's "Crisis" dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 460.

do so in terms of a chronology of topical fads."⁸

D'autre part il y a très peu de préoccupations de la part des psychologues sociaux nord-américains à considérer leurs activités dans une perspective de développement. Les textes de psychologie sociale ont d'avantage tendance à additionner des contenus qui n'ont que peu de liens les uns avec les autres. Les thèmes auxquels se sont adressés les psychologues sociaux au cours des cinquante dernières années ressemblent beaucoup plus à une succession de modes dont l'espérance de vie ne dépasse guère dix ou quinze ans. Ce manque de perspective historique de son propre développement prive la psychologie sociale d'une boussole qui lui permettrait de comprendre comment et pourquoi elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

Les textes historiques, à l'exception de quelques-uns,⁹ ne dépassent guère un récit chronologique d'auteurs et de thèmes

8 Irwin Silverman, Why Social Psychology Fails dans Canadian Psychological Review, Psychologie Canadienne, Vol. 18, 1977, p. 356.

9 Nous référons ici en particulier à quatre textes:

Franz Samelson, History, Origin Myth and Ideology: "Discovery" of Social Psychology dans Journal of the Theory of Social Behavior, Vol. 4, 1978, p. 217-231.

T. Kushnir, The Importance of Familiarization with the History of Experimental Social Psychology: a Tribute to J. F. Dashiell dans European Journal of Social Psychology, Vol. 8, 1978, p. 407-411.

Steve R. Baumgardner, Critical History and Social Psychology's "Crisis" dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 460-465.

Ivan D. Steiner, Whatever Happened to The Group in Social Psychology? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1974, p. 94-108.

expérimentaux. L'un des seuls textes d'histoire de la psychologie sociale, celui de Gordon W. Allport, The historical background of Modern Social Psychology¹⁰, se limite à la période pré-expérimentale et ne réserve que cinq des quatre-vingts pages qu'il contient à l'histoire de la psychologie sociale expérimentale contemporaine. Ce dernier texte, comme l'a démontré Franz Samelson, a d'avantage comme fonction de fournir à la psychologie sociale un fondement mythologique originaire que d'expliquer de façon critique son développement. Dans le texte de Allport, comme l'explique Samelson, Auguste Comte fait surtout figure de père mythique:

"Allport's whole procedure seems circular. We learn what we already know to be true, except that somebody had these ideas, if vaguely and mixed with old-fashioned notions, a century ago. Such treatment of history amounts not to a critical examination of the past, but to the creation of an origin myth."¹¹

Selon nous deux éléments peuvent servir de fils conducteurs à une compréhension du développement de la psychologie sociale. En premier lieu, les thèmes qu'a privilégié la psychologie sociale au cours de son histoire ne peuvent être isolés du contexte social duquel ils ont émergé. Une étude historique montrant que les choix de contenus faits par la psychologie sociale ont été largement déterminés par des facteurs extra-scientifiques (ce qui expliquerait en partie son manque de constance) demande à être é-

¹⁰ Gordon W. Allport, The Historical Background of Modern Social Psychology dans G. Lindzey et E. Aronson (Eds.), Handbook of Social Psychology, (2ième éd., Vol. 1), Mass., Addison-Wesley, 1968, p. 1-80.

¹¹ Franz Samelson, 1978, p. 122 et 123.

crité. Une telle étude historique, nous pensons, révélerait l'interpénétration d'idéologies, de positions philosophiques, de forces politiques et montrerait leurs liens avec les concepts psychosociaux qui ont été développés au cours des diverses étapes par lesquelles la discipline a passé.

Le deuxième élément qui explique l'orientation qu'a prise la psychologie sociale au cours des cinquante dernières années est à chercher dans l'utilisation qui a été faite de l'approche expérimentale. Au cours de l'exposé historique qui va suivre nous appuierons principalement sur ce second élément. Nous croyons que l'approche expérimentale choisie par la psychologie sociale et les fondements philosophiques supportant cette approche n'est pas sans lien avec cette façon a-historique qu'a la discipline de considérer son propre développement. Les auteurs s'appuient généralement sur une philosophie des sciences qui conçoit l'histoire scientifique comme une série de réfutations d'hypothèses.

1. Les origines

Comme le mentionne Robert Pagès¹² nous pouvons faire remonter les origines de l'expérimentation en sociologie à Pascal et à ses calculs sur la probabilité, à Leibniz qui se préoccupait de créer des questionnaires (les premiers tests), à Concordet et à sa

¹² Robert Pagès, L'Expérimentation en Sociologie dans Gérard Lemaire et Jean-Marie Lemaire, Psychologie sociale et expérimentation, Paris, Mouton et Bordas, 1969, p. 103-122.

théorie du vote, sans oublier de mentionner Le Marquis de Laplace. Nous pourrions aussi mentionner l'expérimentalisme réformateur de Charles Fourier.

C'est toutefois de façon tardive et fragmentaire que la méthode expérimentale a été appliquée à des phénomènes psycho-sociaux. Pour Wundt qu'on considère à juste titre comme fondateur de la psychologie scientifique, l'étude des processus supérieurs est bannie du laboratoire. Ces processus ne peuvent être saisis que grâce à l'observation comparative des phénomènes sociaux¹³. Wundt a voulu compléter ses recherches en laboratoire par l'énorme travail qu'a constitué sa Psychologie des peuples (Volkerpsychologie) dont le premier volume paraît en 1900 et le dixième en 1920. Cette dernière a cependant exercé peu d'influence directe sur la psychologie sociale expérimentale actuelle. On en fait à peu près jamais mention, du moins dans les textes anglo-américains.

La psychologie de Gabriel Tarde¹⁴, lorsqu'elle est mentionnée dans les rétrospectives historiques est présentée comme un système de philosophie sociale s'appuyant sur une métaphysique qui ne permet pas la vérification empirique. Tarde et Le Bon sont surtout

¹³ Maurice Reuchlin, Histoire de la Psychologie, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 18.

¹⁴ Pour un exposé de la psychologie sociale de Gabriel Tarde on pourra consulter Jean Milet, Gabriel Tarde et la Psychologie sociale dans Revue Française de sociologie, Vol. 13, 1972,

connus des psychologues sociaux américains par ce qu'ils ont influencé le sociologue E. A. Ross, l'auteur du premier livre de psychologie sociale publié en Amérique. On peut affirmer sans craindre de se tromper que ce livre marque le point culminant du développement de la rencontre de la psychologie de la suggestibilité de Charcot avec la sociologie.

Mais c'est véritablement avec le livre de McDougall, Introduction to Social Psychology publié anecdotiquement la même année que le livre de Ross (1908), qu'une psychologie sociale prend forme au sein de la psychologie américaine. Dans son texte McDougall affirme que les conduites sociales sont fondamentalement instinctives.¹⁵ Ainsi à l'instar de Freud, McDougall propose une psychologie non-rationnelle basée sur des forces impulsives. Pour le professeur de Harvard c'est aux instincts qu'il faut recourir si l'on veut comprendre le comportement ou le modifier. Il faut remarquer ici que, ce qui chez McDougall a attiré les Américains, ce n'est pas son effort pour systématiser et donner des fondements à la nouvelle psychologie sociale (bien que ce fut un élément important dans la bataille entre psychologues et sociologues à savoir qui pourraient réclamer la paternité de la discipline naissante). Ce qui était le plus propice à attirer les Américains dans la formulation que McDougall faisait de la psychologie sociale, c'était sa volonté d'appliquer celle-ci aux problèmes de la société, ce qui n'était pas possible avec la psychologie

¹⁵ Gordon W. Allport, 1968, p. 56-58.

introspective. L'application sociale de la psychologie était précisément le but de la psychologie fonctionnaliste et de la philosophie utilitariste de John Dewey. De plus la dominance que les facteurs biologiques prenaient dans les instincts, faisait que cette dernière n'avait aucune difficulté à trouver une place de choix au sein de la pensée post-darwinnienne des années 1910-1920.

2. La décennie 1920

Au milieu de la décennie 1920, Dewey dans son livre Human Nature and Conduct: an Introduction to Social Psychology¹⁶ cessa d'appuyer la position de McDougall et rejeta la théorie des instincts pour un concept qu'il qualifia de plus souple: les habitudes. Contrairement aux instincts de McDougall, les habitudes pour Dewey, ne sont pas totalement irrationnelles; ce sont plutôt des dispositions apprises qui aident l'homme dans ses transactions avec l'environnement. Ce faisant Dewey ouvre la psychologie sociale au behaviorisme watsonnien et initie un débat qui va marquer la décennie à venir.

C'est au cours de nombreuses polémiques du début des années 1920 que prennent forme aux Etats-Unis les principes qui vont guider la psychologie sociale future.

Deux éléments vont y contribuer. D'une part la première guerre mondiale avait permis aux psychologues de se conquérir une

¹⁶ John Dewey, Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology, New-York, The Modern Library, 1957, xiv-306p.

place au sein de la société américaine, conquête qui s'était faite surtout par l'entremise du développement des instruments psychotechniques. C'est contre ce pouvoir grandissant des tenants d'une psychologie technique appliquée que Edwin Boring allait entreprendre une lutte acharnée, ce qui contribua d'un côté à cristalliser la dichotomie entre psychologie pure et psychologie appliquée, ce qui d'un autre côté amena la psychologie à affirmer son indépendance vis-à-vis la philosophie. Comme il le reconnaît lui-même, Boring écrivit son History of Experimental Psychology partiellement pour démontrer que la philosophie avait joué un rôle historique important dans le développement de la psychologie mais aussi pour affirmer que la philosophie avait rempli sa fonction et qu'elle était devenue anachronique voire nuisible au développement futur de la psychologie¹⁷.

D'autre part l'attaque militante que Watson, à partir d'un behaviorisme strict, déclencha vis-à-vis la théorie des instincts de McDougall et la psychologie structuraliste de Titchner, contribua à enraciner dans la psychologie académique américaine l'étude des comportements par l'entremise de procédés de laboratoire. A remarquer toutefois qu'à cette époque la psychologie expérimentale faisait presque exclusivement figure de polémique. Citons à cet

17 Pour un exposé de la pensée de Boring voir:
John M. O'Donnell, The Crisis of Experimentalism in the 1920's: E. G. Boring and His Uses of History dans American Psychologist, Vol. 34, 1979, p. 289-295.

effet Koch et Baumgardner. Koch dira:

"By the late 1920's, there was much objective experimentation but few bodies of clearly stated predictive principles comparable to the crowning achievements of physics: its theories. Instead, experimentation sometimes seemed aimless, "theoretical" hypotheses but loosely related to data, and debate idle".¹⁸

Baumgardner pour sa part affirmera:

"McDougall and Watson had little experimental data in the first place and went far beyond what they did have. McDougall largely became a whipping post for the extremes of Watson and certainly did not lose the "battle" because Watson had more convincing data."¹⁹

Les attaques des behavioristes vis-à-vis la théorie des instincts eurent comme effet que de nombreux jeunes chercheurs adoptèrent la position watsonnienne. En psychologie, Karl Lashley (qui prônait une affiliation de la psychologie avec la biologie et la médecine) commença un programme de recherches qui avait comme objet d'étayer la thèse du conditionnement de Watson sur des bases physiologiques²⁰.

Du côté de la psychologie sociale Floyd Allport²¹ fait figure de chef de file. Aux "instincts" de McDougall il substitue la notion de réactions nerveuses. Il considère celles-ci comme

18 Sigmund Koch, Reflections on the State of Psychology dans Social Research, Vol. 38, 1971, p. 685.

19 Steve R. Baumgardner, 1976, p. 463.

20 Sigmund Koch, 1971, p. 388.

21 On retrouvera un exposé sur la pensée de Floyd Allport dans Garland P. Brooks et Ronald W. Johnson, Floyd Allport and the Master Problem of Social Psychology dans Psychological Reports, Vol. 24, 1978, p. 295-308.

déterminées par l'hérédité biologique mais aussi modifiées par le conditionnement social. Il se sépare toutefois de Watson lorsqu'il affirme qu'il est impossible de comprendre réellement le lien stimuli-réponses si on fait abstraction de la conscience. En ce sens on peut affirmer que Floyd Allport est l'un des premiers néo-behavioristes. Pour celui-ci, c'est justement parce que la conscience est modifiée que les individus se comportent différemment lorsqu'ils sont en groupe. Reprenant les expériences de Tripplett de 1898 qui comparaient la performance des cyclistes lorsqu'ils évoluaient seuls ou en groupe, F. Allport développe son concept de "facilitation sociale".

Le texte d'Allport Social Psychology de 1924 a encore comme caractéristique une opposition radicale à toute affirmation qu'un groupe organisé ou qu'une institution sociale puisse posséder une conscience collective qui serait séparée de l'esprit des individus membres. Il en tire donc comme conséquence qu'il ne peut y avoir de psychologie de groupe:

"There is no psychology of groups which is not essentially and entirely a psychology of individuals. Social psychology must not be placed in contradistinction to the psychology of the individual; it is a part of the psychology of the individual, whose behavior it studies in relation to that sector of the environment comprised by his fellows. There is likewise no consciousness except that belonging to individuals. Psychology in all its branches is a science of the individual. To extend its principles to larger units is to destroy their meaning."²²

²² Cité par Robert A. Baron, Donn Byrne et William Griffitt, Social Psychology: Understanding Human Interaction, Boston, Allyn & Bacon, 1974, p. 8.

Ainsi Allport en s'opposant d'une part à toute référence à la théorie des instincts et d'autre part à toute idée affirmant l'existence d'une pensée collective fonda une psychologie sociale dont l'objet d'études principal était les comportements individuels et construisait ainsi la charpente sur laquelle se développerait la recherche à venir. Le behaviorisme de Floyd Allport continue encore aujourd'hui après cinquante ans de teinter la psychologie sociale expérimentale²³.

3. La décennie 1930

Si les années 20 ont été marquées par la controverse entourant l'existence des instincts et la polémique concernant le niveau à partir duquel le comportement social devait être étudié, la décennie 30 se présente comme une période de consolidation. A partir de 1930 il y eut un accroissement constant des publications académiques présentant des données qui tentaient de répondre à toute une série de problèmes aussi variés les uns que les autres. Trois caractéristiques particularisent les premières années de la décennie 1930: a) l'aspect appliqué de plusieurs recherches; b) les débuts d'une psychologie de groupe et c) l'influence du développement d'une anthropologie culturelle urbaine.

²³ Soulignons qu'au cours de la décennie 1920, l'experimentaliste, comme attitude, touche non seulement la psychologie académique mais s'adresse également aux problèmes de l'industrie. Elton Mayo (qui est à la psychologie industrielle ce que Floyd Allport est à la psychologie sociale) travailla sur l'instabilité du personnel d'une filature de Philadelphie et conduisit une série d'expériences sur la productivité ouvrière aux ateliers Hawthorne

Au cours des années 30, sans doute à cause de la crise, les psychologues sociaux sont de plus en plus préoccupés, suivant en cela le chemin tracé par Dewey, de la pertinence sociale de leurs travaux. En 1936 est fondée la Society for the Psychological Study of Social Issues (SPSSI) qui a comme but:

"To bring theory and practice into focus on human problems of the group, the community, and the nation as well as the increasingly important ones that have no national boundaries."²⁴

A noter que l'on retrouve la même préoccupation chez les sociologues, en particulier avec la publication en 1939 par Robert Lynd de Knowledge for What?²⁵

Gardner Murphy de l'université de Columbia joua un rôle important dans le développement d'une psychologie sociale débouchant sur une application sociale. Celui-ci transmet à ses étudiants son intérêt pour une approche inter-disciplinaire et sa préoccupation pour une application de la psychologie sociale. Parmi eux se trouvait Muzafer Sherif et Rensis Likert. Muzafer Sherif est célèbre pour avoir un des premiers conduit une expérience en laboratoire portant sur un groupe. Ce sont ses recher-

de la Western Electric Company. Ainsi c'est dans le cadre de la grande industrie et de ses préoccupations de rentabilité économique qu'allaient prendre forme les premiers laboratoires psychosociologiques en milieu nature.

²⁴ Alan C. Elms, Social Psychology and Social Relevance, Boston, Little Brown, 1972, p. 2.

²⁵ Robert Lynd, Knowledge for What? The Place of Social Science in American Culture, Princeton, Princeton University Press, 1939, x-268p.

ches portant sur l'illusion auto-cinétique et le concept de "normes de groupe" qui en résulta, qui allaient introduire l'étude des groupes en psychologie sociale, études qui, on se rappelle, avaient été fortement critiquées par F. H. Allport. Ainsi était réintroduit de façon tout à fait nouvelle la notion de suggestion qui avait été pour un temps mise de côté par les psychologues sociaux. Depuis la psychologie des instincts de McDougall l'intérêt des psychologues s'était transféré sur ~~des~~ variables individuelles. Il faut encore noter que les expériences empiriques en psychologie sociale s'étaient limitées avant Sherif à l'étude des variables psycho-sociales influençant la performance. Sherif démontre de façon expérimentale que l'influence du groupe fait plus que faciliter l'exécution d'une tâche mais agit au niveau de la perception. Nous pouvons dire que d'une certaine façon l'expérience de Sherif est à la source ou du moins va fournir un support aux approches cognitivistes qui vont se développer après la seconde guerre.

Parallèlement à la recherche en laboratoire se développa un autre aspect de la psychologie sociale appliquée, la mesure des attitudes. Particulièrement nombreuses aux Etats-Unis, les études portant sur les attitudes (attitudes politiques dans la majorité des cas) se sont développées parallèlement au sondage d'opinions. Il s'agit la plupart du temps d'études plus descriptives qu'explicatives.

S'appuyant sur le terrain déblayé par Bogardus, Thurstone

à la fin des années 20 avait été le premier à introduire l'outil statistique aux fins d'examen et de mesure des attitudes. A sa suite en 1932, Likert développa une procédure qui permettait aux répondants d'exprimer un degré d'accord à propos d'un énoncé. Il ouvrait de ce fait la psychologie sociale sur un domaine qui lui était jusque-là inaccessible, celui du jugement appréciatif. Cela provoqua un essort rapide de toute une série d'échelles de mesure. Parmi les plus connues nous retrouvons l'échelle de fascisme d'Adorno²⁶ et l'échelle de machiavélisme de Christie²⁷. Il convient de noter ici que ce n'est pas la première fois que la psychologie utilisait des échelles de mesure, comme instrument²⁸.

Une autre caractéristique des années 30 c'est la percée de l'anthropologie culturelle américaine. C'est un professeur à l'université de Londres, Bronislaw Malinowski²⁹, qui ouvrit la voie à

²⁶ T. W. Adorno, The Authoritarian Personality: Studies in Prejudice, New-York, Harper & Row, 1950, (Ed. 1969), 990p.

²⁷ R. Christie, The Machiavellis Among Us dans Psychology Today, Vol. 4, 1970, p. 82-86.

²⁸ Déjà au début des années 1900 Alfred Binet anticipait sur les développements ultérieurs en construisant son échelle d'âge mental (qui est en fait une échelle hiérarchique avant la lettre) dans laquelle tout niveau mental atteint implique les niveaux inférieurs. Il faut encore mentionner que Binet avait dès les débuts du siècle étudié l'interaction au sein de groupes naturels et avait tenté d'en abstraire les mécanismes dans des conditions contrôlées.

²⁹ L'anthropologue anglais s'opposa au Totem et Tabou de Freud dans Bronislaw Milinowski traduit par Dr. S. Jankélévitch La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives, Paris, Payot, 1969, 132p.

l'attitude culturaliste en s'opposant aux thèses freudiennes et en prônant la nécessité d'étudier directement sur le terrain la vie familiale et le comportement sexuel des individus et de les mettre en rapport avec la totalité de la culture. Les méthodes développées par Mar Malinowski furent adoptées par les anthropologues américains qui se mirent à étudier les tribus indiennes nord-américaines pour par la suite s'adresser aux cultures urbaines. Entre 1920 et 1940 l'école de Chicago qui fut l'épicentre de la sociologie nord-américaine produisit une somme considérable d'études urbaines et rurales sous forme d'études de communauté. Parmi les plus connues citons Middletown de R. et H. Lynd publié en 1929³⁰, Yankee-City Series de Warner, et al publié de 1941 à 1959³¹ et enfin celle qui est la plus souvent citée en psychologie sociale, Street Corner Society de W. F. Whyte³². Whyte séjourna comme observateur-participant au sein d'une bande de la communauté italienne de Boston entre 1937 et 1940 et étudia son organisation hiérarchique. L'étude de Whyte allait servir de prototype à l'étude des structures, du statut des membres, du développement des normes dans les groupes.

30 R. S. Lynd et H. M. Lynd, Middletown: a Study in American Culture, New-York, Harcourt, Brace & World, 1956, x-550p.

31 W. L. Warner et al, Yankee-City Series, New Haven, Yale University Press, 1963, 432p.

32 W. F. Whyte, Street Corner Society, Chicago, The University of Chicago Press, 1956, xxii-366p.

Un second mouvement ayant à sa direction Abram Kardiner débuta au milieu des années 30 sous le thème "culture et personnalité". Professeur à l'université Colombia il se donna pour tâche de systématiser en intégrant dans une seule structure dynamique le psychisme et le culturel. Selon Kardiner (il suit en cela la trace des psychanalystes) les premières expériences émotives ont un effet permanent sur la personnalité. Celles-ci ayant lieu dans un certain contexte social, un certain type "d'institution primaire" (règles alimentaires, mœurs familiales, interdits sexuels), elles tendent à produire une structure de personnalité particulière qu'il appelle "personnalité de base". Cette personnalité de base à son tour modèle les institutions juridiques, sociales, religieuses, morales et détermine ainsi les particularités principales d'une culture, ces particularités étant les éléments constitutants des "institutions secondaires".

Tout comme chez Kardiner on retrouve chez plusieurs auteurs une volonté d'unir et d'unifier le psychologique au social. Les plus importants sont Wilhelm Reich qui milite pour la création d'une société non-répressive, Harry Stack Sullivan qui donne priorité aux relations interpersonnelles, Karen Horney qui insista sur l'importance des facteurs sociaux dans les névroses et Erich Fromm qui s'efforça de démontrer que la culture est une réalité dynamique à l'intérieur même des individus. Nous pourrions inclure dans ce groupe les membres de l'institut de recherche de Francfort auquel appartenait Adorno, Horkheimer et Marcuse. Ces auteurs ont

eu à peu près aucune influence sur la psychologie sociale nord-américaine. Ces mouvements, quoiqu'ayant produit une quantité appréciable d'études théoriques, ont été éphémères. Produits par la dépression et l'immigration puis entretenus par leurs promoteurs pendant la deuxième guerre mondiale, ils étaient virtuellement terminés au début des années 50. Ils laissaient toutefois derrière eux une psychologie du moi qui allait influencer largement la psychologie clinique américaine des années 60.

4. Fin de la décennie 1930 et la décennie 1940

Ce qui va amener la psychologie sociale à prendre un tournant qui continue à la marquer aujourd'hui et lui donner un nouveau souffle tant sur le plan théorique que pratique, c'est l'apport intellectuel qu'a fourni l'immigration à la veille de la seconde guerre mondiale (immigration produite par la montée du nazisme et de l'anti-sémitisme en Europe). Cette période se caractérise par le développement d'une problématique nouvelle. On se demande par quelle aberration les Allemands ont-ils pu choisir Hitler comme chef. De cette problématique ont découlé les travaux portant sur le fascisme, l'autorité, le leadership, la démocratie. Il est à remarquer comme le mentionne Pêcheux³³ qu'après la chute de l'Allemagne cette problématique se convertit en direction des régimes socialistes de l'Europe de l'Est.

³³ Michel Pêcheux, Sur la conjoncture théorique de la psychologie sociale, dans Bulletin de Psychologie, No. 281, 1970, 572p.

Les Européens n'arrivèrent toutefois pas dans un milieu vierge. Le terrain avait été préparé par quinze ans de tâtonnements et de tentatives diverses. La psychologie sociale avait déjà atteint une certaine vitesse de croisière. La première édition de Experimental Social Psychology publiée par Murphy et Murphy en 1931 recensait plus de huit cents études et la seconde édition de 1937 en ajoutait encore plusieurs centaines³⁴. La plupart des questions auxquelles on essaie de répondre sont pour la plupart à visées pragmatiques.

C'est donc la situation politique internationale, d'une part par la préoccupation sociale qu'elle soulevait et d'autre part par l'immigration qu'elle a provoquée, qui allait modifier le contenu des thèmes abordés par la psychologie sociale. Adorno allait étudier la personnalité autoritaire, à partir de laquelle il développa les échelles de fascisme et d'autoritarisme. Lewin avec la collaboration de Leppitt et White vont étudier la manière dont le type de leadership influence la conduite des membres d'un groupe. Ces travaux ont ouvert la psychologie sociale à tout un courant de recherches sur les groupes, leur dynamique, leurs structures, leurs décisions, leur atmosphère et leur cohésion.

On peut être surpris de la popularité qu'a eu Lewin, lui

34 G. Murphy et L. B. Murphy, Experimental Social Psychology, New-York, Harper, 1931, 572p. et G. Murphy, L. B. Murphy et T. M. Newcomb, Experimental Social Psychology, (Ed. rév.), New-York, Harper, 1937, xii-1121p.

qui s'appuyait sur une tradition philosophique tout à fait différente de celle à laquelle les Américains étaient habitués. En effet, en Amérique du Nord, les conceptions lockiennes et humiennes dominent. Dans la pensée de Lock, la science est constituée en cherchant les unités élémentaires, lesquelles sont isolées, étudiées et additionnées plus tard. La conception humienne de la causalité, pour sa part, trouve suffisant d'établir une corrélation temporelle entre deux événements. Dans cette perspective l'événement psychologique est conçu comme un effet découlant d'une cause ou d'une chaîne de causes, donc n'ayant aucune origine active. A l'opposé, la conception de Lewin s'appuie sur la pensée kantienne qui assume que le scientifique a un rôle actif, c'est-à-dire qu'il construit et ordonne la réalité pour la connaître³⁵. Nous pensons qu'un examen approfondi de la pensée de Lewin révélerait que l'essentiel n'a pas été assimilé par le courant expérimentaliste et que de fait dans sa tentative de développer une philosophie de la science psychologique il n'a été à peu près pas suivi. Benjamin Walman dira à ce propos:

35 Miriam A. Lewin, Kurt Lewin's View of Social Psychology: The Crisis of 1977 and the Crisis of 1927 dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 159-172.

"The conceptual system of the neo-positivists has created several problems for psychology. Borrowing conceptual systems and methods from other fields (methodological reductionism) has not proved successful, and we are witnessing an interest in developing a philosophy of science particularly suited for psychology. K. Lewin was a forerunner of this idea, though the pattern he developed in theory formation did not attract too many."³⁶

Soulignons qu'il en fut de même pour Adorno de qui la psychologie sociale positiviste a retenu que la dimension quantitative de l'échelle F, laissant ainsi de côté les éléments de fond de son étude, de même que sa méthode d'analyse qualitative des matériaux d'entrevue, analyse sans laquelle, l'échelle de fascisme perd toute sa signification. La méthode herméneutique d'Adorno reposant sur une approche dialectique (hégélienne) mariée à des éléments de phénoménologie, fait figure de corps étranger dans le courant expérimentaliste nord-américain. On ne peut s'étonner comme l'affirme Suzan Buck-Morss³⁷ et Michael Billig³⁸ que les éléments centraux de ses travaux et sa manière de définir les phénomènes de façon critique aient été mis de côté et rejetés comme non pertinents.

Un bref examen de la psychologie sociale post-lewinienne

³⁶ Benjamin B. Wolman, Concerning Psychology and the Philosophy of Science dans Benjamin B. Wolman (Ed.), Handbook of General Psychology, Englewood Cliffs, New-Jersey, Prentice-Hall, 1973, p. 45.

³⁷ Suzan Buck-Morss, The Adorno Legacy dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 707-713.

³⁸ Michael Billig, The New Social Psychology and "Facism" dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 393-432.

nous permet de remarquer qu'il y a eu division de la psychologie sociale expérimentale de la psychologie sociale appliquée, deux aspects que Lewin tenait comme indissociables³⁹. Nous pouvons encore observer avec Steiner⁴⁰ que la psychologie sociale de groupe à laquelle Lewin avait donné un essor marqué a perdu peu à peu de sa vigueur au profit d'une psychologie sociale s'appuyant de plus en plus sur l'individu.

On peut faire l'hypothèse que Lewin est arrivé à un moment où le vieux behaviorisme craquait de toute part et qu'il fallait le réformer. Les éléments de la pensée de Lewin qui ont été retenus par la psychologie sociale ont pris racines sur un néo-positivisme qui demandait à être théorisé. Tolman avait déjà ouvert la voie avec ses notions de "variables intervenantes", de "drive", de "carte cognitive" et d'"attente". Ainsi avec Tolman et Lewin prend forme un nouveau paradigme S-H-R qui est en fait une modification de l'ancien paradigme behavioriste S-R à l'intérieur duquel on a introduit la possibilité de faire intervenir des variables hypothétiques. Ce courant atteindra sa maturité au cours des années 50 avec les études sur la perception de Heider⁴¹, celles sur

39 Voir à ce propos Kenneth Ring, Experimental Social Psychology: Some Sober Questions about Some Frivolous Values dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 113-123.

40 Ivan D. Steiner, 1977, art. cité.

41 F. Heider, The Psychology of Interpersonal Relations, New-York, Wiley, 1958, ix-322p.

les relations interpersonnelles de Newcomb⁴² et celles sur le changement des attitudes de Festinger⁴³. Ainsi on retenait de Lewin sa façon de formaliser la réalité, formalisation qui allait faire dire que la psychologie sociale était la plus formalisée des sciences sociales.

L'Amérique du Nord a retenu un autre élément de la pensée lewinnienne. Lewin par sa théorie du champ social a donné au pragmatisme de la psychologie sociale américaine cette pratique qui prit le nom de dynamique de groupe. De cette étude des groupes sociaux est sortie la méthode qui a été appelée "T-Goup"⁴⁴. En effet, quelques mois avant la mort de Lewin en 1947 était formé à Bethel dans le Maine le premier laboratoire de formation par le groupe, lequel allait être à l'origine de la multiplication et de l'explosion d'expériences de groupe de toutes sortes dont nous avons été témoin à la fin de la décennie 60 et au début de la décennie 70.

La fin des années 40 et le début des années 50 ont donc presque entièrement été dominées par la pensée lewinnienne tant dans le domaine de la recherche que celui de l'application quoi-

42 T. M. Newcomb, Interpersonal Balance dans R. P. Abelson et al (Eds.), Theories of Cognitive Consistency: a Sourcebook, Chicago, Rand McNally, 1968, p. 28-51.

43 Leon Festinger, A Theory of Cognitive Dissonance, Stanford, Stanford University Press, 1957, xi-291p.

44 K. D. Benne, History of the T-Group in the Laboratory Setting dans L. P. Bradford et al (Eds.), T-Group Theory and Laboratory Method, New-York, Wiley, 1967, p. 80-135.

que ces deux domaines ont eu de plus en plus tendance à s'éloigner l'un de l'autre, l'aspect expérimental se centrant de plus en plus sur l'étude de l'individu dans l'environnement temporaire qu'est le laboratoire et la psychologie de groupe appliquée devenant pour sa part de moins en moins théorique. Ainsi on perdait peu à peu la perspective lewinnienne selon laquelle la recherche en laboratoire et la recherche en milieu naturel devaient être indissolublement liées se fécondant l'une l'autre. L'inter-fertilisation des deux domaines de recherche est devenue de moins en moins fréquente. Les expériences de groupe ont perdu leur caractère expérimental.

5. La décennie 1950

Avec la guerre et le développement de la psychologie de groupe, la psychologie sociale a acquis ses lettres de noblesse. A cette époque il y a au sein de la psychologie en général un surplus d'optimisme. La libération du behaviorisme et le développement du cognitivisme stimulent le développement toujours plus considérable de mini-théories. La perception, la cognition et la psychologie du langage deviennent de nouveaux champs d'exploration. L'optimisme général stimule tous les domaines de recherche.

A cette époque nous voyons se confirmer une tendance qui couvait depuis le début de la guerre, la division de la psychologie sociale en deux groupes de plus en plus distincts, la psychologie sociale psychologique et la psychologie sociale sociologique. Jusqu'au début des années 40 les psychologues et les socio-

logues s'intéressant à la psychologie sociale ont des rapports réciproques. Même si la plupart des psychologues sociaux s'identifiaient soit à la sociologie ou soit à la psychologie, cette identification n'était pas complète. A partir des années 50 la division va devenir de plus en plus visible, les psychologues s'enfermant dans leurs laboratoires et les sociologues se désintéressant de plus en plus de travaux des premiers.

L'optimisme de l'après-guerre et le statut qu'avait obtenu la psychologie sociale au sein de la psychologie va amener les psychologues sociaux à vouloir donner une définition de leur discipline afin de légitimer en quelque sorte la position que leur discipline avait acquise. En 1948 Kretch et Crutchfield définissent la psychologie sociale comme "la science du comportement des individus en société". La même année Vaughn dit d'elle qu'elle est "l'étude de l'individu en situation sociale". En 1950 Newcomb parle de l'interaction sociale comme étant son domaine principal d'intérêt. Sherif et Sherif en 1956 la présentent comme "l'étude scientifique de l'expérience et du comportement de l'individu en relation aux situations sociales". En 1958 Sargent et Williamson disent d'elle qu'elle est "l'étude scientifique des individus définie comme membres de groupes et qu'elle met l'emphasis sur les relations sociales interpersonnelles"⁴⁵.

⁴⁵ Voir à ce propos Otto Klineberg, The Place of Social Psychology in a University dans Otto Klineberg et Richard Christie Perspectives in Social Psychology, New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 4.

L'énumération des différentes définitions qu'on a données à la psychologie sociale pourrait encore être allongée. Régulièrement au début de chaque manuel les auteurs entreprennent à chaque fois de donner une définition de la psychologie sociale. Ce qui fait dire à Aronson:

"There are almost as many definitions of social psychology as there are social psychologists."⁴⁶

Silverman dira que la psychologie sociale se définit uniquement par "l'institution dont elle est le produit:

"There were scattered research enterprises which, at best, could be superficially bound under the label, social psychology, but these did not provide any manner of breakthrough or unique conceptual coherence. Social psychology became an institution solely on the basis of the vision that complex social phenomena could be fruitfully studied by experimental methods."⁴⁷

Quant au contenu, la psychologie sociale a été marquée au cours des premières années de la décennie 50 par l'étude des patterns de communication dans les groupes et leurs effets sur la performance et ~~la~~ la satisfaction. Le but central de ces études était de hausser le rendement de la productivité des unités militaires et industrielles. A ce sujet Goerges Granai, de retour d'un voyage aux Etats-Unis, affirme:

46 Cité dans Irwin Silverman, 1977, p. 354.

47 Irwin Silverman, 1977, p. 355.

"Très fréquemment, le social scientist limite nécessairement ses horizons de recherche aux problèmes qui lui sont posés par les organismes gouvernementaux ou les entreprises privées et pour la solution desquels il reçoit une aide financière. Une telle politique de la recherche stimule principalement les disciplines psychologiques d'une part, et les techniques d'analyse et de prévision économiques, d'autre part, susceptibles les unes et les autres de fournir des applications immédiates à des niveaux restreints de la société américaine."⁴⁸

Ces études étant liées à l'entreprise, elles perdront bientôt beaucoup d'intérêt lorsqu'on découvrira qu'il y a peu de liens entre la performance et la satisfaction. Collins et Guetzkow mentionnent à ce propos:

"Since early studies failed to reveal a positive correlation between satisfaction and productivity, satisfaction appears to have lost its place as one of the central variables in social psychology."⁴⁹

La préoccupation des chercheurs se transportera alors au niveau des changements d'attitudes. Le groupe de Yale dont Hovland fait figure de chef de file établit un programme de recherches qui fait varier toute une série de facteurs au niveau de la source de communication, des caractéristiques du message et des propriétés de l'audience. Le groupe compléta par la suite son étude par un approfondissement des processus psychologiques impliqués dans les changements d'attitudes. Parmi les variables étudiées mentionnons

⁴⁸ Georges Granat, Remarques sur la Situation de la Psychologie Sociale dans les Sciences Humaines Américaines dans Année Psychologique, Vol. 56, 1956, p. 65.

⁴⁹ Cité par Sege Moscovici, Society and Theory in Social Psychology dans The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, J. Isreal et H. Tajfel (Eds.), London, Academic Press, 1972, p. 24.

les effets attribuables à l'ordre de présentation des arguments dans une communication persuasive, la relation entre personnalité et suggestibilité, le relation entre l'organisation des attitudes et les changements de ces dernières. Ces questions ne sont pas sans lien avec les efforts de propagande que faisait le gouvernement américain. Elles ne sont pas non plus isolées du développement de la jeune discipline qu'est à cette époque la publicité.

C'est aussi le thème des changements des attitudes qui va stimuler les chercheurs d'orientation cognitive. Parmi ces derniers mentionnons les partisans de l'hypothèse de l'équilibre qui veut rendre compte du changement d'attitude par le jeu d'une réorganisation cognitive comme c'est le cas pour les modèles de Heider et de Newcomb. Festinger pour sa part avancera la théorie de la dissonance cognitive selon laquelle la question n'est pas de modifier la conduite par le biais des attitudes mais au contraire d'agir sur ces dernières par le biais du changement de comportement. A la même époque Asch⁵⁰ fait ses expériences sur la conformité. Il étudie les différentes formes de pression et de contrôle que le groupe exerce sur ses membres.

On peut affirmer que de façon générale ce qui a mobilisé les chercheurs pendant une bonne partie des années 50 est d'une part de découvrir comment les attitudes peuvent être modifiées et d'autre part d'expliquer la conformité et la résistance aux chan-

50 S. E. Asch, Opinions and Social Pressure dans Scientific American, No. 193, 1955, p. 31-35.

gements. On attribue généralement les causes de cet intérêt particulier de la part des chercheurs à des raisons d'ordre social. Steiner l'explique par la sérénité politique et sociale qui existait au cours des années 50:

"The political and social serenity of the 50's was followed by a decade during which attitudes, dissonances, and individualistic approach to social perception dominated social psychology".⁵¹

alors que Moscovici y voit le résultat d'une pression d'un groupe social sur un autre:

"The aim was set in advance: it was the reconversion of an industrial firm. The management had difficulties with the workers and in order to achieve its aims it wished to reduce their resistance. All that pertained to the attitudes of the workers was conceived as "resistance" while the intentions of the management were seen as fostering "change", and thus progress."⁵²

La fin de la décennie 50 est marquée par le développement embryonnaire de deux courants qui vont avoir un impact sur la psychologie sociale au cours des années 70: il s'agit de la naissance de la pensée interactionniste en sociologie et les premiers pas d'une psychologie sociale en Europe.

Le mouvement interactionniste dans la psychologie sociale sociologique (qui est à la fois la cause et le résultat du désintérêt des sociologues pour la psychologie sociale des psychologues) prend sa source dans la pensée de Georges Herbert Mead. Pour celui-ci le moi est conçu comme un système d'attitudes sociales intériorisées. Ces attitudes sont le résultat des rôles que

⁵¹ Ivan D. Steiner, 1977, p. 105.

⁵² Serge Moscovici, 1972, p. 25.

l'enfant joue librement et de ceux qu'il jouera plus tard dans le jeu réglementé que lui imposera la vie sociale. Mead affirme que la perception que nous avons de nous-mêmes dépend des réactions que nous provoquons chez les autres et de notre perception de ces réactions. La pensée de Mead, selon laquelle la signification que nous donnons aux réalités est déterminée par la perception de notre rôle dans l'interaction sociale, sera reprise à la fin des années 50 par Goffman⁵³ avec sa vision dramatique des rapports humains et par Blumer⁵⁴ dans sa définition d'une sociologie interactionniste. Cette conception du rapport inter-individuel, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, sera reprise et deviendra le noyau des écrits de Harré⁵⁵ et de sa perspective éthogénique de la psychologie sociale.

La France d'après-guerre a montré une avidité de sciences et de technicités⁵⁶. L'Amérique était là, prête à lui offrir ce qu'elle possédait. C'est avec l'introduction par Gurvitch de la sociométrie au centre d'études sociologiques, c'est aussi à l'oc-

53 Erving Goffman, Les Rites d'Interaction traduit par Alain Kihm, Les Editions de Minuit, 1968, 230p.

54 Herbert Blumer, Society as Symbolic Interaction dans Arnold M. Rose (Ed.), Human Behavior and Social Process, Boston, Houghton Mifflin, p. 179-192.

55 Rom Harré, The Ethogenic Approach: Theory and Practice dans Advance in Experimental Social Psychology, Vol. 10, p. 283-314.

56 Pour un court exposé des débuts de la psychologie sociale en France Robert Pagès, La Recherche en Psychologie Sociale dans Revue de l'enseignement supérieur, No. 2-3, 1966, p. 93-109.

casion d'une enquête comparative internationale sur les phénomènes de groupe dirigée en 1954 par Festinger et Schachter que les Français prennent contact avec la psychologie sociale américaine. Par la suite une série de laboratoires de psychologie sociale vont commencer à se former dans les universités⁵⁷. La psychologie sociale s'est développée par la suite de façon constante jusqu'à ce qu'elle, comme le mentionne Moscovici "atteigne la masse critique qui autorise une production dynamique et originale".⁵⁸

6. La décennie 1960

Il est difficile de décrire la voie qu'a prise la psychologie sociale au cours de la décennie 1960. Steiner dira que jamais les psychologues sociaux n'avaient tant parlé à propos de tout et de rien⁵⁹. James House parle de fractionnement de la psychologie sociale de la façon suivante:

"Beginning in the 1950s, and culminating in the late 1960s, the forces tending to fractionate social psychology came to the fore once more".⁶⁰

Koch insistera sur la multiplication des modèles:

57 Le laboratoire de la Sorbonne constitué en 1953 sous la direction de Daniel Lagache et de Robert Pagès, le laboratoire de psychologie expérimentale dirigé par Paul Fraise et G. de Montmollin et l'institut des sciences humaines appliquées créé par Roger Daval en 1955.

58 Serge Moscovici, Préface à D. Jodelet et al, La Psychologie Sociale, une Discipline en Mouvement, Paris-La Haye, Mouton, 1970, p. 9.

59 Ivan D. Steiner, 1972, p. 100.

60 James S. House, The Three Faces of Social Psychology dans Sociometry, Vol. 40, 1977, p. 163.

"The strategy becomes that of turning to the revered natural sciences, especially the engineering disciplines, not merely for prefabricated methods but prefabricated answers as well. Thus we get the models based on computer simulation or on transpositions to the events generated by actual human subjects of a variety of developments in applied mathematics, ranging from information theory to the theory of games."⁶¹

Quitte à être général, nous affirmerons que la psychologie sociale de la décennie 60 a deux caractéristiques principales: la première est la progression géométrique des thèmes et des sujets auxquels se sont adressés les psychologues sociaux et corollairement la multiplication des mini-modèles (souvent à base mathématique) explicatifs, la seconde est un appui de plus en plus marqué sur la méthodologie et la stratégie de la recherche.

Sans espérer être exhaustif, mentionnons certains thèmes qui ont fait leur apparition au cours des années 60: l'agression et la violence, l'attraction inter-personnelle, l'étude de la coopération et de la compétition par l'entremise du dilemme du prisonnier, l'imitation et le modeling, la formation des impressions, le risky shift, l'obéissance et l'acquiescement, etc... Parallèlement nous avons vu la multiplication de mini-théories qui sont construites à partir d'orientations théoriques générales. Parmi ces dernières on retrouve celles qui sont des variantes de la théorie d'apprentissage et celles qui appartiennent aux groupes hétérogènes des théories d'allégeance cognitiviste. Enfin mentionnons tout ce groupe de théories qui s'appuient sur une vision froide et

⁶¹ Sigmund Koch, 1971, p. 687.

calculatrice de l'homme. Donnons un rapide échantillon des principales: information-processing theory, décision theory, balance theory, cognitive dissonance theory, cognitive consistence theory, equity theory, etc...

Au plan de la méthodologie de la recherche, c'est-à-dire au niveau du développement de nouvelles façons d'approcher la réalité psycho-sociale, les années 60 ont été caractérisées par une accessibilité et un développement des programmes pour l'ordinateur. Des calculs qui pouvaient prendre auparavant des mois avaient maintenant la possibilité d'être réalisés en quelques minutes. L'arrivée de l'ordinateur a aussi donné accès à des modèles de simulation mathématique. Les premiers cas de simulation ont été utilisés principalement dans l'étude de la diffusion des innovations notamment par T. Hagerstrand, l'étude du changement d'attitudes par Abelson ainsi que pour l'étude du processus d'évolution du moral en matière militaire⁶².

L'ordinateur a de plus ouvert la voie à l'étude des structures logico-mathématiques des données qu'est l'analyse factorielle. L'usage de l'ordinateur amena donc une formalisation poussée qui trop souvent repose beaucoup plus sur une utilisation des possibilités limites de la mathématique que sur l'analyse de la réalité qu'on veut reproduire.

62 A ce sujet on consultera le chapitre sur l'expérimentation et la simulation dans Jean Grisez, Méthodes de la Psychologie Sociale, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, p. 87-91.

Parmi les développements méthodologiques des années 60 il faut aussi mentionner le recours accru à des variables physiologiques dans les protocoles expérimentaux. Le prototype de ces travaux est celui de Schachter et Singer⁶³ sur l'interaction entre les facteurs physiologiques et sociaux comme variables dépendantes quant aux états émotionnels.

Cependant ce qui a peut-être le plus marqué la psychologie des années 60 c'est l'attention portée à la stratégie de la recherche. Il s'agit ici de l'étude des variables qui sont susceptibles de réduire la validité des résultats obtenus. Nous allons examiner dans les sections qui vont suivre en quoi consiste cette préoccupation stratégique. Disons pour l'instant que celle-ci, ajoutée au fait que les chercheurs ont été plus habiles à démontrer l'existence de parasites annulant la validité des recherches, a été un des éléments qui a servi de démarreur principal au questionnement actuel dont est l'objet de psychologie sociale.

7. La décennie 1970

S'il est difficile de faire une synthèse de la psychologie sociale des années 60, cette synthèse est encore plus difficile à réaliser lorsque nous considérons la décennie 70. La décennie 70 est encore trop près de nous pour qu'un tamisage se soit réalisé et qu'on puisse dégager ce qui est déterminant pour le futur. A

⁶³ S. Schachter et J. Singer, Cognitive, Social, and Physiological Determinants of Emotional State dans Psychological Review, Vol. 69, 1962, p. 379-399.

première vue, la psychologie sociale des années 70 semble être la continuation et le prolongement des grandes tendances des années antérieures. Certains nouveaux thèmes de recherche sont apparus, en particulier l'étude du comportement sexuel⁶⁴ (thème qui a été stimulé par les études sur la pornographie et la violence commandée par les grandes agences américaines) qui est un prolongement en quelque sorte sur le plan de la psychologie sociale des études de Master et Johnson⁶⁵. Ce type d'études est aussi le résultat de l'explosion libertaire de la fin des années 60. Mentionnons encore les recherches portant sur le comportement alimentaire et l'obésité⁶⁶. On peut aussi remarquer tout récemment l'émergence d'études portant sur l'intimité⁶⁷. Toutes ces l'addition de nouveaux secteurs de recherche changent peu de choses et ne fait qu'ajouter à la diversité déjà existante.

Ce qu'on remarque dans un certain nombre de textes du début des années 70 c'est la revendication pour une psychologie so-

64 Donn Byrne, Social Psychology and the Study of Sexual Behavior, dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 3-30.

65 W. H. Masters et V. E. Johnson, Human Sexual Response, Boston, Little, Brown, 1966, xiii-366p.

66 Judith Rodin, Research on Eating Behavior and Obesity: Where Does it Fit in Personality and Social Psychology? dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 333-355.

67 Ellen Berscheid, Privacy: A Hidden Variable in Experimental Social Psychology dans Journal of Social Issues, Vol. 33, 1977, p. 85-101.

ciale plus adaptée et plus proche de la réalité sociale. Dans cette lignée mentionnons le livre de Elms: Social psychology and Social Relevance⁶⁸, le texte de Rappoport et Kren⁶⁹ et le texte de B. Smith⁷⁰. De façon générale on peut dire que cet effort de sortir du laboratoire et de retourner à une réalité sociale concrète est une tentative de la psychologie sociale de répondre aux critiques qui lui sont adressées par les groupes raciaux minoritaires américains. Les mouvements de libération féminins ont aussi eu un impact dans le sens de remettre en question de nombreux présupposés implicites de la recherche et ont suscité un bon nombre de nouvelles études.

Il faut encore ajouter que la psychologie sociale des débuts de 70 a été marquée par la politisation du milieu universitaire qui a résulté de l'opposition à la guerre du Vietnam. A ce sujet Ring affirmera:

"It seems safe to assume that many social psychologists have been diverted from more academic or commercial preoccupations by the domestic unrest of the sixties and, of course, by the current Vietnam situation".⁷¹

En 1969, la convention nationale de l'APA avait pour thème "La Psychologie et les Problèmes de la Société". Par la suite la di-

68 Alan C. Elms, 1972, ouvr. cité.

69 Leon Rappoport et Georges Kren, What Is a Social Issue dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 838-841.

70 M. Brewster Smith, Is Psychology Relevant to New Priorities dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 463-471.

71 Kenneth Ring, 1967, p. 114.

vision 9 de l'APA, le SPSSI⁷², ouvrait une section de la revue Journal of Social Issues appelée The Activist's Corner. En 1971, une nouvelle revue était créée et portait le nom Journal of Applied Social Psychology. La préoccupation première de la revue était de promouvoir l'application des recherches expérimentales comportementales aux problèmes de la société.

Ce début de mouvement ressemble beaucoup à une poussée de fièvre. Après une brève période d'effervescence, l'enthousiasme a rencontré la dure réalité de la société. On s'est aperçu que les changements de société ne se font pas de façon rapide et instantanée.

"But apparently the activists either had nothing to say or else were not content to operate in the corner that SPSSI provided. In any case, The Activists' Corner soon disappeared from the journal."⁷³

"When social psychologists in substantial numbers tried to be more relevant, the lack of major breakthroughs produced by their research was all the more disappointing."⁷⁴

Enfin une dernière caractéristique de la psychologie sociale des années 70, c'est comme nous l'avons vu le développement d'une réflexion critique au sein de la discipline et une plus grande préoccupation des psychologues sociaux pour la philosophie des sciences. Ce mouvement a amené la création d'une revue (Persona-

⁷² The Society for the Psychological Study of Social Issues.

⁷³ Leon Rappoport et George Kren, 1975, p. 839.

⁷⁴ Alan C. Elms, The Crisis of Confidence in Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 971.

lity and Social Psychology Bulletin) qui a entrepris de donner une voie à ceux qui veulent intervenir dans le débat.

8. Ce qui se dégage

Tentons maintenant de voir ce qui se dégage de ce bref historique. On peut affirmer que la psychologie sociale trouve sa source à la fin du XIX^{ème} siècle dans une volonté de compréhension de la réalité sociale qui s'appuierait sur la psychologie des individus comme explication, projet qui demeure à l'ordre du jour de la psychologie sociale actuelle. Les premières tentatives ont puisé leurs explications à deux courants de pensée différents. D'abord la psychologie de la suggestion de Charcot et les études sur la délinquance de l'école italienne de Lombroso ont nourri la pensée de Le Bon et de Tarde et ont servi de support à une psychologie sociale qui repose sur les principes de suggestibilité des individus et sur l'imitation. Plus tard ces deux principes ont été combinés en un seul par Ross. Le second courant, issu de la théorie des instincts de McDougall, puise sa source dans la théorie de Darwin laquelle donne une place privilégiée aux facteurs biologiques. James et Dewey, à l'instar de McDougall, prônent une application de la psychologie à la vie réelle des individus et donnent à la psychologie sociale son caractère pragmatique, caractère qu'elle conservera par la suite.

Au cours des années 20 l'empirisme et le positivisme s'appuyant sur l'instrumentalisme de Dewey et le pragmatisme de James pénètrent la psychologie sociale et acquièrent une position domi-

nante qui s'étend en moins d'une décade sur la totalité des universités américaines et qui n'ira qu'en se consolidant par la suite. Le seconde guerre mondiale en impliquant un grand nombre de psychologues dans des programmes de recherches portant sur les comportements militaires et civils réalisera d'une part la fusion des différentes tentatives encore éparses et d'autre part accélérera le développement d'une psychologie de groupe. L'apport intellectuel des Allemands fuyant les nazistes (le plus célèbre étant Lewin) "conférera à la discipline un apparent souffle théorique".⁷⁵

Au début des années 50 la psychologie sociale a consolidé ses principales caractéristiques qui sont:

1. Un psychologisme qui pour expliquer la société donne priorité à l'individu, le comportement de celui-ci étant dans la plupart des cas expliqué par le paradigme S-R ou par son extension cognitive;
2. Un pragmatisme centré sur des problèmes sociaux limités;
3. Un positivisme qui privilégie l'approche expérimentale en milieu contrôlé, le laboratoire.

Higbee et Wells⁷⁶ dans une étude sur les tendances de la recherche en psychologie sociale confirment les résultats produits

⁷⁵ Pierre Bruno et al, 1973, p. 77.

⁷⁶ Kenneth L. Higbee et M. Gawain Wells, Some Research Trends in Social Psychology During the 1960's dans American Psychologist, Vol. 27, 1972, p. 963-966.

par la recension faite par Christie⁷⁷ en 1965 qui avait montré que la psychologie sociale avait tendance à évoluer de plus en plus vers a) des manipulations expérimentales, b) privilégiant l'analyse de la variance comme technique statistique et c) utilisant des étudiants comme sujets expérimentaux.

L'analyse que font Higbee et Wells⁷⁸ révèle une augmentation constante de l'utilisation de la manipulation expérimentale de groupes multiples (factorial design): 17% en 1949, 71% en 1959 et 72% en 1969. Quant aux techniques statistiques utilisées ils remarquent là aussi une croissance continue de l'utilisation de l'analyse de la variance: 3% en 1949, 35% en 1959 et 79% en 1969. Enfin pour ce qui est d'utiliser des étudiants comme sujets expérimentaux, on les retrouve dans 20% des expériences en 1949, 49% en 1959 et 76% en 1969.

Fried, Grumpper et Allen, étudiant les tendances des différentes méthodologies étudiées en recherche (études dans le milieu naturel, enquêtes, expériences en laboratoire, entrevues) montrent eux aussi une augmentation continue de l'utilisation de l'expé-rien-

77 Richard Christie, Some Implications of Research Trends in Social Psychology dans O. Klineberg et R. Christie (Eds.), Perspectives in Social Psychology, New-York, Holt Rinehart & Winston, 1965, p. 141-152.

78 La recherche porte sur des articles publiés en 1949 et en 1959 dans Journal of Abnormal Social Psychology. 132 articles ont été tirés de Journal of Personality and Social Psychology pour l'année 1969.

ce en laboratoire.⁷⁹

Si la psychologie sociale paraît unifiée au plan des méthodes utilisées il en est tout autrement lorsqu'on considère les contenus. Shulman et Silverman ont analysé 7,086 références citées dans 661 articles du Journal Personality and Social psychology s'étendant sur les années 1965, 1966 et 1967. Ils ont découvert que 85% des citations n'apparaissaient qu'une fois, 9% deux fois, 3% trois fois, 0.8% quatre fois, 0.5% cinq fois et un peu moins de 0.1% apparaissaient 6 fois et plus. Parmi les auteurs les plus souvent cités la plupart appartenaient au groupe des cognitivistes: Festinger, Heider, Osgood. Les auteurs concluent:

"What is the profile of social psychology that emerges from this limited study? The most remarkable feature seems to be its diversity. The implications of this diversity will become clearer with a larger study, both historically and comparatively, but one may conclude from the present data that a small fraction of this field is comprised of coordinated efforts within common conceptual frameworks."⁸⁰

Une analyse des citations révèle de plus que la psychologie sociale est une discipline repliée sur elle-même, centrée sur la psychologie uniquement et peu préoccupée de ce qui se fait en dehors d'elle. Une compilation faite par Segal et Segal⁸¹ révèle-

⁷⁹ Stephen B. Fried, David C. Grumpper et J. Charles Allen, Ten Years of Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 155-156.

⁸⁰ Arthur D. Shulman et Irwin Silverman, Profile of Social Psychology: A Preliminary Application of "Reference Analysis" dans Journal of History of the Behavioral Science, Vol. 8, 1972, p. 235.

⁸¹ David R. Segal et Mady W. Segal, How Sociological Is Social Psychology dans The American Sociologist, Vol 7, 1972, p. 15.

lait que 95.3% des citations tirées du Journal of Personality and Social Psychology de 1970 étaient intra-disciplinaires. Ned Levine⁸² arrive à des conclusions semblables avec 85% de citations intra-disciplinaires dans le Journal of Personality and Social Psychology de 1973.

De ceci nous pouvons conclure que si l'on regarde les tendances de fond de la psychologie sociale on découvre que ces dernières se situent d'avantage au niveau de la méthodologie plutôt qu'au niveau du contenu. Le développement de la psychologie sociale pourrait être caractérisé comme l'histoire:

1. de l'envahissement graduel du champ méthodologique par l'expérimentation en laboratoire;
2. de l'utilisation croissante de l'analyse de la variance comme outil statistique;
3. de l'utilisation de plus en plus importante d'étudiants comme sujets expérimentaux;
4. de l'isolement graduel des autres sciences sociales;
5. de la fragmentation toujours plus poussée du contenu.

Cette exclusivité dont bénéficie la méthode expérimentale n'est pas sans difficultés tant au plan de la validité des résultats obtenus qu'au niveau des présupposés sur lesquels elle repose. Nous allons dans les sections qui vont suivre examiner l'application de la méthode expérimentale et les fondements épistémolo-

82 Ned Levine, On the Metaphysics of Social Psychology: A Critical View dans Human Relations, Vol. 29, 1976, p. 385-400.

logiques qui l'appuient.

B. L'expérimentation en psychologie sociale comme application de l'approche expérimentale

Il ne s'agit pas ici de réécrire un traité de méthodologie, il ne s'agit pas de passer en revue non plus les divers plans expérimentaux et leurs conditions d'application.⁸³ Nous allons tenter plutôt de cerner le plus brièvement possible ce qui constitue l'essentiel de la méthode expérimentale. Nous allons aussi situer en quoi consiste les efforts principaux qui veulent améliorer la validité des méthodes employées en psychologie sociale.

Disons au départ que tout l'effort méthodologique se situe dans une perspective positiviste à partir de laquelle on essaie de définir une logique de l'adoption des théories. La méthode expérimentale se définit essentiellement comme une méthode de l'administration de la preuve. Ajoutons que se référant à l'empirisme, la preuve cherchée est toujours une preuve sensible. A cela s'ajoute un opérationnalisme qui repose sur le principe de Bridgman selon lequel la validité de tout résultat ou de tout concept scientifique dépend de la validité de la procédure employée afin

⁸³ Pour un exposé méthodologique: J. P. Guilford, Psychometric Methods, New-York, McGraw-Hill, ix-597p. et Roger E. Kirk, Experimental Design: Procedures for the Behavioral Sciences, Belmont, California, Wadsworth, 1968, xii-577p.

d'obtenir ces résultats ou ces concepts⁸⁴. Ainsi la méthode expérimentale n'a de sens qu'à travers une démarche de mise en place des conditions matérielles à partir desquelles une observation pourrait avoir lieu, qui fournira la base de la preuve.

1. L'expérience et les plans expérimentaux

McGuigan⁸⁵ dans son texte Experimental psychology: a methodological approach donne un aperçu de ce qu'est le processus expérimental. Toute expérimentation commence par un problème qu'on estime important ou non a priori. Ce problème doit cependant avoir une "signification" c'est-à-dire pouvoir être résolu à l'aide des outils accessibles au psychologue. L'expérimentateur présente par la suite un projet de solution qui constituera son hypothèse. Cette dernière sera formulée sous la forme de "If... then...".

La formulation hypothétique "if-then" indique que le chercheur a en vue une relation empirique entre des aspects de l'environnement et des aspects du comportement. Les aspects de l'environnement qu'on étudie portent le nom de variables indépendantes et les aspects du comportement qui résultent sont nommés variables dépendantes. On appelle aussi variables les aspects environnemen-

⁸⁴ James P. Chaplin et T. S. Krawiec, Systems and Theories of Psychology (3ième éd.), New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1974, p. 3.

⁸⁵ F. J. McGuigan, Experimental Psychology: A Methodological Approach, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1960, p. 4-12.

taux et comportementaux afin d'indiquer que ces derniers peuvent prendre plusieurs valeurs c'est-à-dire qu'ils doivent permettre la mesure et être exprimés en termes quantitatifs.

Donc l'expérimentateur tente de démontrer l'existence d'une relation (ou de sa direction ou encore de son intensité). L'administration de la preuve se fera grâce à la collecte de données (variables dépendantes) qu'il aura tirées d'un groupe expérimental (auquel il aura fait subir un traitement c'est-à-dire qu'il aura déterminé la valeur de la variable indépendante) qu'il comparera aux données provenant d'un groupe-témoin (où la variable indépendante aura été soit fixée ou mesurée à l'avance). Il s'attend que la valeur que va prendre la variable dépendante sera attribuée à la manipulation de la variable indépendante et uniquement à celle-ci.

Le principe central de l'expérimentation repose ainsi sur le présupposé que toutes les variables qui sont susceptibles d'affecter la variable dépendante, excepté la variable indépendante, ont été neutralisées. C'est au degré de contrôle et de neutralisation des variables étrangères pouvant affecter les résultats que se mesurera le degré de validité interne d'une expérience. C'est sur ce canevas que va prendre appui tout le développement méthodologique subséquent quelque complexe qu'il soit.

Donc comme nous venons de l'expliquer le processus d'expérimentation est défini comme la confrontation de l'hypothèse avec les données obtenues par les groupes expérimentaux et témoins

sur la variable dépendante. Cependant il est rare que tous les sujets obtiennent la même valeur sur une variable donnée. C'est ici qu'intervient le recours à la statistique afin d'assurer l'équivalence des groupes. Les calculs statistiques ont pour objet de déterminer dans quelle mesure on peut considérer la différence entre deux groupes ou plusieurs groupes sur une ou plusieurs variables comme "réelle" c'est-à-dire comme non accidentelle. En d'autres mots les épreuves statistiques sont des outils dont se sert l'expérimentateur afin de décider de la "signification" des différences obtenues c'est-à-dire de décider si ces différences sont dues à l'effet du hasard ou non.

Un autre aspect de l'approche expérimentale est le problème de la généralisation des hypothèses. Ce problème est aussi traité sous le thème de la représentativité des résultats ou encore de la validité externe de l'expérience. La question peut être formulée comme suit: l'expérimentateur étant certain que son hypothèse est vraie dans les conditions particulières où il la vérifie, jusqu'où et dans quel univers de situations peut-il espérer retrouver des résultats semblables à ceux qu'a produit son protocole expérimental? Formuler autrement, l'expérimentateur ayant dû multiplier les contrôles afin d'éliminer les variables nuisibles, qu'est-ce qui lui permet d'affirmer qu'il retrouvera les mêmes résultats dans les situations où les variables qu'il a isolées entreront en interaction avec les facteurs dont il a voulu éliminer les effets?

La méthode expérimentale a donc trois volés :

- a) un contrôle systématique de la situation expérimentale afin d'éliminer l'influence des facteurs parasites;
- b) l'utilisation de l'outil mathématique qui permet de décider (dans un certain pourcentage d'erreur fixé à l'avance) de la signification statistique des différences obtenues;
- c) la valeur de "généralité" des résultats.

Au cours de l'exposé qui va suivre nous n'aborderons pas l'aspect statistique de l'expérimentation. Remarquons toutefois que l'utilisation de l'instrument statistique, en particulier l'analyse de la variance, nécessite qu'un certain nombre de conditions soient rencontrées (que l'échantillonnage soit fait au hasard, que les données se distribuent selon une population normale, que les groupes aient des variances égales, qu'il y ait absence de corrélation entre les variables). Il est rare que l'on mentionne dans les compte-rendus expérimentaux qu'une vérification a été faite en vue de s'assurer que l'on retrouve ces présupposés mathématiques.

Nous allons surtout nous attacher aux facteurs qui en psychologie sociale remettent en cause la validité interne des expériences. Nous nous attacherons par la suite aux conditions de validité externe tout en soulignant en cours de texte le rapport étroit qu'ont entre elles ces deux types de validité.

Comme il a été mentionné, le but du chercheur est de lever toute ambiguïté sur la nature des relations entre les variables

c'est-à-dire d'assurer à son protocole d'expérience la meilleure validité interne. Afin de prémunir le chercheur contre l'intrusion perturbatrice, dans l'expérience de variables autres que les variables indépendantes choisies, de nombreux auteurs ont étudié, développé et proposé divers plans expérimentaux (experimental design). Ces derniers sont en fait des plans raisonnés d'intervention dont l'objectif principal est d'assurer l'équivalence des groupes expérimentaux et d'éliminer l'influence des facteurs indésirables soit distribuant ceux-ci dans les différents groupes selon une méthode appropriée (pairing, matching, randomization) soit en les considérant comme une variable. Le plan factoriel est, parmi ces plans, le plus développé et le plus complet. Il permet d'associer à chaque modalité d'un facteur toutes les modalités d'un autre facteur. Pour analyser les résultats ainsi organisés et pour vérifier l'influence de chaque facteur et leurs interactions, le chercheur utilise l'instrument statistique qu'est l'analyse de la variance.

Selon le principe de l'analyse de la variance on postule que la variable expérimentale est le résultat de l'addition a) des effets dus à chaque facteur, b) des effets d'interaction entre les facteurs, c) d'un résidu qui représente la variabilité des sujets à l'intérieur d'une même situation expérimentale. Le chercheur procède par la suite à un test statistique afin de vérifier l'hypothèse nulle selon laquelle la dispersion de l'ensemble des observations d'une situation expérimentale à l'autre n'est pas si-

gnificativement différente de la dispersion d'un individu placé dans la même situation.

Cependant si le plan factoriel est le plan expérimental le plus complet où toutes les combinaisons possibles de facteurs sont représentées, il n'en demeure pas moins que dans la pratique l'interaction entre trois facteurs et plus est souvent très difficile à interpréter et que les hypothèses prédictives à leurs propos en-core plus difficiles à énoncer.

Le domaine que constitue l'étude des plans expérimentaux est un vaste effort pour réaliser le principe de la méthode expérimentale qui prescrit de ne faire varier qu'un facteur à la fois. Ce principe se heurte à deux difficultés dont on a tendance à minimiser les conséquences.

a) Les facteurs qui intéressent les psychologues et principalement les psychologues sociaux sont presque toujours liés les uns aux autres. Très souvent faire varier un facteur c'est en faire varier plusieurs autres et les plans expérimentaux de même que l'analyse de la variance présuppose une absence de corrélation entre les variables considérées. C'est pourquoi un auteur comme McGuire suggère l'utilisation d'outils corrélationnels au lieu de l'analyse de la variance qui présuppose une relation linéaire⁸⁶.

b) La seconde difficulté est liée à la première quoiqu'elle impli-

⁸⁶ William J. McGuire, *The Yin and Yang of Progress in Social Psychology: Seven Koan* dans *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 26, 1973, p. 454.

que un principe différent. Les actions des facteurs expérimentaux sont fréquemment en interaction ce qui limite grandement la généralisation des conclusions: Ces conclusions ne sont valables que pour les modalités particulières choisies pour chaque facteur parasite.

Une seconde lignée d'études des plans expérimentaux est celle inaugurée par Campbell et Stanley en 1963 par la publication de Experimental and Quasi-Experimental Designs for Research⁸⁷. Les plans d'intervention que nous avons vu jusqu'à maintenant avaient pour objet le contrôle de variables particulières qui pouvaient entacher de nullité la ou les relations mises à l'épreuve par l'entremise du protocole expérimental utilisé. Campbell et Stanley montrent qu'il existe des facteurs généraux d'invalidité qui ne peuvent être inclus dans un plan factoriel mais qui peuvent eux aussi annuler la validité interne de l'expérience. C'est dans le but de permettre aux chercheurs d'identifier et de se prémunir contre les hypothèses alternatives plausibles dues à l'intrusion de ces variables étrangères⁸⁸ que Campbell et Stanley ont dévelop-

⁸⁷ Donald T. Campbell et Julian C. Stanley, Experimental and Quasi-Experimental Designs for Research, Chicago, Rand McNally, 1963, ix-84p.

⁸⁸ Ces facteurs généraux d'invalidité aussi appelés variables étrangères sont a) l'histoire (c'est-à-dire la série d'événements singuliers autre que le traitement expérimental qui peuvent s'introduire au cours de l'expérimentation), b) la maturation, c) l'effet de la mesure (c'est-à-dire la réactivité des sujets à l'observation ou aux tests), d) l'usure à l'instrument (ce qui arrive principalement lorsqu'il y a utilisation de codeurs), e) la régression statistique (cela se produit lorsque des sujets sont

pé toute une série de plans expérimentaux dont la plupart sont des extensions ou des amputations au Solomon four-group design⁸⁹.

Si les différents plans factoriels ont pour objet d'assurer le chercheur de l'absence d'un certain nombre de variables indésirables, ils ne suffisent toutefois pas à éliminer tous les facteurs parasites qui peuvent être à l'oeuvre au cours de l'expérience. Il y a encore toute une série d'artefacts⁹⁰ qui, tant qu'ils sont présents, empêchent toute évaluation de la validité externe de l'expérience. Ces artefacts intéressent n'importe quel plan d'expérience. On peut les regrouper autour de deux grandes classes: a) ceux qui sont liés à la perception et à l'attitude des individus vis-à-vis la recherche pour laquelle ils sont sujets et b) ceux liés à l'expérimentateur.

2. L'expérience et les sujets

Quelque soit le plan d'expérience, il est toujours possible que les sujets prennent conscience (et dans la majorité des cas, ils le sont) du fait qu'ils participent à une expérience et agissent autrement qu'ils agiraient en situation non expérimentale. Ces dispositifs réactifs ont été identifiés depuis longtemps par

choisis pour leur caractère extrême sur une variable), f) la sélection, g) la perte du sujet (aussi appelée mortalité) et h) l'interaction entre la sélection et la maturation.

89 D. T. Campbell et J. C. Stanley, 1963 p. 32 et suivantes.

90 Dans la perspective expérimentale le terme artefact réfère à une erreur d'inférence en ce qui concerne la cause des effets observés.

les sociologues spécialistes de l'enquête⁹¹. Sur le plan expérimental, déjà au cours des années 30, les études de Mayot à l'usine Hawthorne avaient révélé l'existence d'effets attribuables au fait que les sujets étaient en situation expérimentale. Mais c'est avec les expériences de Martin Orne au début de la décennie 60 que les chercheurs ont commencé à se préoccuper et à analyser les événements qui se produisaient dans la situation expérimentale. Les études de Orne⁹², Ricken⁹³ et Rosenthal⁹⁴ ont montré que la présence et l'infiltration de sources de contamination liées à la réaction des sujets (ces derniers étant pourvoyeurs des données recueillies) pouvaient falsifier les résultats expérimentaux. Ces auteurs ont ainsi mis en évidence les effets de la relation entre le sujet et l'appareil expérimental duquel l'expérimentateur n'est qu'un élément. Les chercheurs ont donc été amenés à considérer la situation expérimentale en laboratoire comme une situation socia-

91 A ce sujet voir la notion de défense sociale développée dans Alex Mucchielli, Les Réactions de Défense dans les Relations Inter-personnelles, Paris, Les Editions ESF, 1978, 92p.

92. Martin T. Orne, On the Social Psychology of the Psychological Experiment: With Particular Reference to Demand Characteristics and Their Implications dans American Psychologist, Vol. 17, 1962, p. 776-783.

93 Henry W. Rieckén, Programme de Recherches sur l'Expérimentation en Psychologie Sociale dans Gérard Lemaire et Jean-Marie Lemaire, Psychologie Sociale et Expérimentation, Paris, Mouton et Bordas, 1969, p. 271-282.

94 R. Rosenthal, Experimenter Effects in Behavioral Research, New-York, Appleton-Century-Crofts, 1966, 464p.

le; nous devrions plutôt dire comme une forme spécifique d'interaction sociale.

Pour Orne, en donnant son accord pour participer à une expérience, le sujet accepte un certain rôle. Ainsi sa performance peut être interprétée comme un effort pour répondre de façon appropriée à la situation expérimentale dans son ensemble, en particulier pour comprendre les vrais buts de l'expérience et confirmer l'hypothèse. Dans ce contexte le comportement du sujet n'est pas déterminé uniquement par le traitement expérimental mais également par des variables relevant des caractéristiques de la demande de la situation expérimentale (Demand Characteristics). Celles-ci sont révélées par tous les indices susceptibles de dévoiler l'hypothèse expérimentale. Ces indices peuvent être des rumeurs, le cadre du laboratoire, les communications explicites ou implicites fournies durant l'expérimentation, etc... Orne suggère diverses techniques afin d'évaluer ou de contrecarrer les conséquences négatives résultant du trop grand empressement des sujets à tenter d'identifier et de confirmer les hypothèses de l'expérimentateur. Ces techniques (par exemple l'enquête post-expérimentale) visent à connaître de la part des sujets les hypothèses expérimentales présumées et à les comparer aux réponses.

Si Orne voit dans le sujet expérimental un individu dont dont la volonté de coopérer va jusqu'à désirer confirmer l'hypo-

thèse de l'expérimentateur, Rosenberg⁹⁵ par contre met l'emphase sur la préoccupation qu'a celui-ci de présenter une image qui va dans le sens de ce qui est socialement désirable et sur la crainte de ce dernier d'être évalué (Evaluative Apprehension) par l'expérimentateur. Les recherches empiriques suscitées par cette controverse n'ont pas jusqu'à maintenant réussi à trancher le débat⁹⁶.

Un autre groupe d'auteurs affirment à l'encontre de Orne que les sujets vont plutôt chercher à contrecarrer l'hypothèse de l'expérimentateur. Kelman⁹⁷ et Fillenbaum⁹⁸ indiquent que l'usage de plus en plus étendu de la duperie dans les protocoles expérimentaux a comme effet de rendre les sujets soupçonneux et de développer une attitude négative chez ces derniers qui essaient alors de tromper l'expérimentateur. Pour Gergen, par contre, c'est une

95 M. J. Rosenberg, The Conditions and Consequences of Evaluation Apprehension dans R. Rosenthal et R. C. Rosnow (Eds.) Artefact in Behavioral Research, New-York, Academic Press, 1969, p. 280-350.

96 A ce sujet voir Harold Sigall, The Cooperative Subject: Myth or Reality? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 6, 1970, p. 1-10. et dans John G. Adair et Brenda S. Shachter, To Cooperate or to Look Good?: The Subjects and Experimenters' Perceptions of Each Other's Intentions dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1972, p. 74-85.

97 Herbert C. Kelman, Human Use of Human Subjects: The Problem of Deception in Social Psychological Experiments dans Psychological Bulletin, Vol. 67, 1967, p. 1-11.

98 S. Fillenbaum, Prior Deception and Subsequent Experimental Performance: The Faithful Subject dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 4, 1966, p. 532-537.

volonté d'être libre et le refus de tout déterminisme qui va les inciter à vouloir falsifier les conclusions généralement admises en psychologie:

"The more potent the theory is in predicting behavior, the broader its public dissemination and the more prevalent and resounding the reaction. Thus, strong theories may be subject to more rapid invalidation than weak ones."⁹⁹

Enfin un dernier groupe dont Argyris¹⁰⁰ affirme que le sujet, à cause de sa position de subordonné par rapport au chercheur, réagira de façon négative et fera tout pour contrarier les intentions et les buts de la recherche. Un certain nombre d'études semblent confirmer jusqu'à maintenant ce fait en particulier lorsqu'il s'agit de sujets non volontaires.¹⁰¹

Au-delà de leurs désaccords sur les motivations qui animent les sujets en laboratoire (coopérative ou négative), la plupart des chercheurs admettent à des degrés divers une influence d'un certain nombre de faits dont le principal est que la plupart des expériences en psychologie sociale dépendent d'une façon ou d'une autre de l'interaction entre un ou des expérimentateurs avec un ou des sujets. Toutefois les conclusions qu'ils en tirent sont

⁹⁹ Kenneth J. Gergen, 1973, p. 314

¹⁰⁰ Chris Argyris, Some Unintended Consequences of Rigorous Research dans Psychological Bulletin, Vol. 70, 1968, p. 185-197.

¹⁰¹ D. E. Cox et C. N. Sippelle, Coercion in Participation as a Research Subject dans American Psychologist, Vol. 26, 1971, p. 726-728.

toutefois loin de faire l'unanimité. Pour Kruglanski, par exemple:

"In the absence of evidence for persuasive presence, any data on persuasive effects of the several artifact conditions would be restricted in significance to those instances wherein such conditions were manifest...The absence of acceptable evidence for subject-artifacts renders unnecessary the various techniques aimed at their elimination."
102

alors que pour Gadlin et Ingle¹⁰³ les découvertes de variables parasites toujours plus nombreuses révèlent beaucoup plus que de simples difficultés de procédures expérimentales; c'est plutôt un indicateur de problèmes méthodologiques sérieux et le symptôme d'une crise qui affectent les fondements mêmes de la méthode expérimentale.

Afin de rendre plus explicite les difficultés que rencontre l'approche expérimentale vis-à-vis les sujets nous allons considérer les caractéristiques énumérées par Riecken¹⁰⁴ concernant la situation interactive qu'est l'expérience en psychologie sociale. o

1. L'expérience est une situation où on invite un individu à se

102 Arie W. Kruglanski, The Human Subject in the Psychology Experiment: Fact and Artifact dans Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1975, p. 141

103 Howard Gadlin et Grant Ingle, Through the One-Way Mirror: The Limits of Experimental Self-Reflection dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 1005

104 Henry W. Riecken, 1971, art. cité.

laisser observer par un autre. Il est naturel que cet individu cherche à en obtenir une compensation.

2. Les termes de l'invitation sont habituellement précis. De plus le sujet se fait une idée, quoique vague, du comportement qu'il convient d'avoir.

3. La position et le statut ne sont pas les mêmes pour le sujet et l'expérimentateur.

4. L'expérience se déroule en marge de la vie quotidienne. L'expérimentateur ne s'intéresse habituellement pas au passé ou aux projets d'avenir du sujet; il y voit plutôt une source de données brutes.

5. Enfin il y a le caractère unilatéral de la distribution de l'information.

Ces caractéristiques permettent d'identifier des dimensions trop vite repoussées par les expérimentalistes, la principale étant que le sujet est un agent actif (la phénoménologie dirait doué d'intentionnalité) qui joue un rôle dans la détermination de sa conduite. C'est l'une des principales critiques que Paul F. Secord¹⁰⁵ adresse à l'approche expérimentale.

Un second reproche adressé à l'expérimentaliste est de ne pas tenir compte des paramètres individuels et de considérer les sujets comme des entités interchangeables:

¹⁰⁵ Paul F. Secord, Social Psychology in Search of a Paradigm dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 41-50.

"But the wisdom of developing generalizations about people in general can be severely challenged in several ways. One basis of the challenge rests on the extent to which people do indeed behave similarly, no matter what their individual characteristics. If their individual characteristics are important sources of differences in behavior, then generalizations from experimental social psychology are apt to be banal and trivial. For differences in behavior due to person parameters will not be discovered under conditions of random assignment to treatments...If everyone responds similarly to a treatment, then surely ordinary observers could not fail to notice such effects in their daily lives."¹⁰⁶

Une autre limite à la généralisation des expériences que nous n'avons qu'effleuré jusqu'ici et qui est trop souvent sous-évaluée de la part des chercheurs concerne la sélection des sujets. La pratique très répandue qui consiste à utiliser des étudiants handicape sérieusement la généralisation qu'on peut faire des résultats présentés par la psychologie sociale. Quoique la plupart des manuels de méthodologie insistent sur une sélection au hasard des sujets participants, les chercheurs semblent avoir de plus en plus tendance à utiliser des étudiants comme sujets d'expérience. Higbee et Wells¹⁰⁷ ont indiqué une croissance continue du pourcentage des expériences utilisant une population étudiante (20% en 1949, 49% en 1959 et 76% dans le JPSP en 1969). Le recensement fait par Ned Levine¹⁰⁸ sur des articles publiés en 1973 dans le Journal of Personality and Social Psychology confirme ces

¹⁰⁶ Paul F. Secord, Person Attributes in Social Psychology Theory and Paradigms dans Representative Research in Social Psychology, Vol. 7, 1976, p. 141.

¹⁰⁷ Kenneth L. Higbee et M. Gawain Wells, 1972, art. cité.

¹⁰⁸ Ned Levine, 1976, art. cité.

résultats et indique de plus une tendance chez les psychologues sociaux à utiliser des échantillons relativement petits. Si on ajoute à cela que dans la plupart des cas les sujets sont des volontaires et que, comme l'a montré Rosenthal¹⁰⁹, ils possèdent un certain nombre de caractéristiques que les sujets non volontaires ne possèdent pas¹¹⁰. Il devient alors très difficile, surtout lorsque ces caractéristiques entrent en interaction avec le traitement expérimental, de généraliser les conclusions aux personnes hors du laboratoire.

3. L'expérience et l'expérimentateur

Nous nous sommes centrés jusqu'ici sur les sources de contamination de la validité expérimentale qui dépendaient des sujets et cela en termes de leurs caractéristiques et en termes de leurs réactions vis-à-vis la situation expérimentale. Mais les expériences en laboratoire dévoilent des aspects dont la complexité ne tient pas seulement aux manipulations expérimentales et aux caractéristiques des sujets. Il faut en plus considérer l'intervention des chercheurs en tant que personne interagissant avec les sujets.

¹⁰⁹ Robert Rosenthal, L'Influence de l'Expérimentateur sur les Résultats dans la Recherche en Psychologie dans Gérard Lemaïne et Jean-Marie Lemaïne, Psychologie Sociale et Expérimentation, Paris, Mouton Bordas, 1969, p. 291-310.

¹¹⁰ Les sujets volontaires ont sur le plan intellectuel plus de capacité, d'intérêt et de motivation; il sont indépendants à l'égard des conventions et majoritairement du sexe féminin et ils sont moins autoritaires.

Rosenthal dans son livre Experimenter Effects in Behavioral Research¹¹¹ indique deux grands groupes d'effets dus à l'expérimentateur: ceux qui sont dus à l'intervention du chercheur sur les résultats obtenus et ceux liés aux attentes de l'expérimentateur.

Dégageons en premier lieu les biais que peut introduire l'expérimentateur lors de l'observation, la cueillette et l'enregistrement des données, leur analyse et leur interprétation. Au niveau de l'effet de l'observateur Rosenthal distingue les erreurs d'observation attribuées au hasard et les distorsions d'observation qui ont tendance à varier ensemble et systématiquement dans le même sens (ces erreurs étendues soit à des caractéristiques de l'observateur ou à la situation d'observation). Ce second type d'erreur est connu depuis longtemps. On se rappellera que c'est Bessel en 1820 qui s'aperçut la première fois que les erreurs commises par les astronomes n'étaient pas totalement impriévisibles, chaque individu ayant son type d'erreur. On sait que ce phénomène qui allait constituer les premiers jalons d'une psychologie différentielle prit le nom d'équation personnelle.

Les biais dus à l'observation sont encore plus susceptibles de se produire lorsqu'ils nécessitent un effort d'interprétation et d'évaluation de la part des observateurs. A cet effet Barber et Silver ont identifié huit endroits où la collecte des

111 Robert Rosenthal, 1966, ouvr. cité.

données pouvait être biaisée¹¹². En 1976, Barber¹¹³, dans un autre texte, identifie trois types d'effets qui sont de plus en plus susceptibles de se produire surtout lorsque (ce qui est très souvent le cas) le chercheur utilise soit des assistants ou des étudiants afin de collecter ses données. Ces effets sont: failure to follow the procedure effect, misrecording effect, fudging effect.

Un second groupe de biais dus à l'expérimentateur sont ceux qui altèrent la réponse des sujets. Ici Rosenthal a tenté de préciser les conditions et les processus par lesquels le chercheur en vient à déterminer (consciemment ou non) les événements et les conduites qu'il étudie. Parmi les attributions de l'expérimentateur qui ont une importance déterminante (experimenter effects) l'auteur relève les caractéristiques bio-sociales (le sexe, l'âge, la race), les traits psychologiques (l'anxiété, le besoin d'approbation) et enfin les attributs psycho-sociaux (le statut) du chercheur.

Un facteur capital relié à la conduite de l'expérience est celui qui concerne les attentes et les anticipations du chercheur (experimenter expectancy effect aussi appelé Rosenthal effect).

112 T. X. Barber et M. J. Silver, Fact, Fiction and the Experimenter Bias Effect dans Psychological Bulletin, Vol. 70, 1968, p. 1-29.

113 Theodore X. Barber, Pitfalls in Human Research, New-York, Pergamon, 1976, 111p.

Ce problème retient tout spécialement l'attention de Rosenthal et de ses collaborateurs. Rosenthal tente de démontrer que les effets dus à l'anticipation de l'expérimentateur pouvaient se dérouler à l'insu de celui-ci. Les études de Rosenthal (quoiqu'elles aient été contestées par Barber et Silver) ont eu comme effet l'utilisation de plus en plus courante de la technique du double-blind placebo comme cela se faisait déjà dans la recherche pharmaceutique.

Si les études de Rosenthal ont contribué à sensibiliser les chercheurs sur la présence de variables qui rendent possible une action des attentes sur la conduite des sujets et qui font que ces attentes deviennent des prophéties qui s'accomplissent d'elles-mêmes (self-fulfilling prophecies), ils ont aussi provoqué une réflexion de plus en plus en profondeur sur les biais dus au chercheur. C'est ainsi que Barber¹¹⁴ parlera en se référant au concept de paradigme de Kuhn, de l'investigator paradigm effect, effet qui a comme conséquence que certains événements ne sont pas vus et que d'autres sont surévalués.

114 T. X. Barber, 1967, p. 4-12.

Innes et Fraser¹¹⁶ vont encore plus loin et démontrent l'existence de biais extra-scientifiques que les chercheurs ne prennent pas assez en considération. Selon ces auteurs ces biais proviennent de trois sources: les idéologies politiques, l'arrière-plan culturel des chercheurs et les caractéristiques bibliographiques des scientifiques.

4. Ce qui se dégage

Pour conclure, l'approche expérimentale, si elle s'est complexifiée au cours des années, laisse prise à un bon nombre de critiques quant à sa validité qu'il serait naïf de sous-estimer. Enumérons-les brièvement.

a) L'interaction des variables expérimentales entre elles et les effets sur les résultats obtenus. Les facteurs expérimentaux sont la plupart du temps en interaction. Ainsi les résultats obtenus ne sont valables que pour les modalités particulières de l'expérience. Lee Cronbach a noté que dans la plupart des cas l'interaction entre les sujets et la situation avait une variance plus élevée que l'effet du traitement expérimental lui-même à la suite de quoi il conclut:

¹¹⁶ John M. Innes et Colin Fraser, Experimenter Bias and Other Possible Biases in Psychological Research dans European Journal of Social Psychology, Vol. 3, 1973, p. 297-310.

"Once we attend to interaction, we enter a hall of mirrors that extends to infinity. However far we carry our analysis - to third order or fifth order or any order - untested interactions of still higher order can be envisioned...If reactions are so complexly conditioned, it is not even faintly surprising that we get contradictory conclusions from experiments taking only two or three factors into account."¹¹⁷

Dans ces conditions les résultats doivent non seulement se limiter aux individus mais aussi au contexte dans lequel ils se produisent.

D'autre part l'analyse de la variance suppose que les facteurs sont orthogonaux c'est-à-dire qu'il y a absence de corrélation entre eux. Cependant en psychologie sociale, comme nous l'avons mentionné, faire varier un facteur c'est en faire varier concurremment plusieurs autres, ce qui rend ambiguës les conclusions que l'on peut tirer sur les relations entre les phénomènes expérimentaux.

b) L'influence de la situation de laboratoire sur les sujets.

Il y a de fortes chances que les comportements des sujets soient influencés par la perception qu'ils ont des conditions expérimentales et la façon dont ils croient devoir répondre aux stimuli qui leur sont présentés. La conscience qu'ils ont d'être sujets à une expérience peut les amener à avoir un comportement qu'ils n'auraient pas dans une situation où ils ne se percevraient pas comme sujets d'expérience.

¹¹⁷ Lee J. Cronbach, Beyond the Two Disciplines of Scientific Psychology dans American Psychologist, Vo. 30, 1975, p. 120.

c) La sélection des sujets

La grande majorité des résultats en psychologie provenant d'une population spécifique (composée en majorité d'étudiants de niveau pré-gradué en psychologie) et le manque de données concernant les facteurs qui différencient cette population de la population générale de même que le manque de connaissances concernant l'influence de ces facteurs sur les variables expérimentales réduisent grandement les généralisations que nous serions portées à faire.

d) L'influence de l'expérimentateur sur les résultats de l'expérience

L'expérimentateur peut biaiser involontairement les résultats expérimentaux. C'est ce qui se produit dans les cas d'erreurs d'observation où lorsque les caractéristiques bio-sociales, les traits psychologiques ou les attributs psycho-sociaux ont un effet sur la variable dépendante. L'expérimentateur peut aussi transmettre à ses sujets ce qu'il attend d'eux et ainsi voir ses attentes se réaliser.

e) La capacité des modèles mathématiques de refléter la réalité

Les psychologues sociaux utilisent couramment des modèles mathématiques en guise de théories qu'ils testent empiriquement. Ces formalisations devraient être subordonnées à l'analyse des situations qu'on veut expliquer de même qu'à la situation expérimentale elle-même. Les liens entre ces formalisations, la situation concrète à laquelle ils se rapportent et les conditions expérimenta-

les qu'elles dictent sont loin de faire l'unanimité. Paul Henry¹¹⁸ et Richard J. Harris¹¹⁹ montrent que souvent les connections entre les modèles utilisés sont souvent douteuses. Michel Plon et Edmond Preteceille¹²⁰ pour leur part démontrent que les principaux éléments de la théorie des jeux tels que la notion de joueur, d'arbitre, de coalition sont non mathématisés. Henri Tajfel va dans le même sens que Plon lorsqu'il affirme:

"As long as they are experimentally tested in contexts which are selected on the basis of the properties of the model rather than those of the modelled phenomena, no phenomena, no extrapolations from the findings can be made to social conflict and no proof can be offered that social conflict is reducible to a strategic interaction."¹²¹

f) L'identification des variables et les présupposés sous-jacents. La généralisation des résultats dépend de l'identification de la variable dépendante et de l'instrumentation qui mesure cette variable. Et ici les prémices et le système de valeurs sur lesquelles le chercheur se repose ne peuvent être mises de côté comme l'a

118 Paul Henry, Quelques Modèles Mathématiques de Processus d'Influence Sociale dans Bulletin du C.E.R.P., Vol. 18, 1969, p. 203-235.

119 Richard J. Harris, The Uncertain Connection Between Verbal Theories and Research Hypotheses in Social Psychology dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 12, 1976, p. 210-219.

120 Michel Plon et Edmond Preteceille, Théorie des Jeux et le Jeu de l'Idéologie dans La pensée, No. 166, 1972, p. 36-68.

121 Henri Tajfel, Experiments in a Vacuum dans J. Israel et H. Tajfel (Eds.) The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 80.

indiqué Messick:

"Value considerations impinge upon measurement in a variety of ways, but especially when a choice is made in a particular instance to measure some things and not others. The selection of a subset of variables from the range of possibilities implies priorities, that for a particular purpose some things are more important to assess than others."¹²²

Il faut ajouter à cela les difficultés qu'occasionnent les différentes terminologies employées et leur relation avec la réalité qu'elle désigne. Cette dernière difficulté est bien exprimée par l'article de Codol¹²³ qui analyse les différentes expressions utilisées concernant les processus cognitifs en psychologie sociale.

g) Difficulté herméneutique.

Ce dernier type de difficultés qui dépassent la méthode expérimentale réside dans l'interprétation qui est faite des données produites par l'expérimentation. Un exemple de ce fait est fourni par Faucheux et Moscovici dans leur interprétation de l'effet Asch¹²⁴. Les auteurs montrent que l'interprétation de l'expérience de Ash est différente selon qu'on se place entre les murs de la

¹²² Samuel Messick, The Standard Problem: Meaning and Values in Measurement and Evaluation dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 962.

¹²³ J. P. Codol, Note Terminologique sur l'Emploi de Quelques Expressions Concernant les Activités et les Processus Cognitifs en Psychologie Sociale dans Bulletin Psychologique, Vol. 23, 1969, p. 63-71.

¹²⁴ Claude Faucheux et Serge Moscovici, Le Style de Comportement d'une Minorité et son Influence sur les Réponses d'une Majorité dans Bulletin du C.E.R.P., Vol. 16, 1967, p. 337-360.

pièce où se déroule l'expérience ou selon qu'on se place à l'extérieur. De même l'interprétation que l'on fera de l'expérience de Milgram sur l'obéissance sera différente selon l'angle que l'on décidera d'adopter. On pourra y voir l'indice d'une nature humaine obéissante qui n'attend que les conditions propices pour se manifester ou à l'opposé on y décèlera la puissance idéologique qu'a la science dans la société américaine. La plupart des interprétations qui sont faites des expériences en psychologie sociale le sont en considérant uniquement ce qui se produit à l'intérieur des murs du laboratoire sans tenir compte que l'expérimentateur et les sujets existent dans une société et que les résultats de l'expérience sont un produit social. Très peu d'auteurs à l'exception de Tajfel ont considéré l'expérimentation dans son contexte social.¹²⁵

Pour conclure, vu sous une certaine perspective, il ne serait pas faux d'affirmer que les études en psychologie sociale portent sur un homme abstrait, indifférencié, perdu dans la méthode statistique où l'explication de la singularité de l'individu est due au hasard. Tout repose sur un individu général, moyen et les individus concrets sont pris comme des variantes plus ou moins fortuites s'écartant de cet homme moyen¹²⁶. La société subit le

¹²⁵ Henri Tajfel, 1972, art. cité.

¹²⁶ De fait l'homme moyen n'existe pas. De même, un triangle dont les côtés sont les moyennes des côtés d'une famille de triangles rectangles n'est pas, en général, un triangle rectangle.

même sort, c'est comme si l'on soutenait que la société est toujours identique à elle-même quelque soit son niveau de développement historique. Ainsi on aboutit à une psychologie sociale sans individu et sans société. La société est réduite aux conditions produites en laboratoire alors que l'individu lui-même est ramené à une moyenne de comportement et à une variabilité autour de cette moyenne.

Les auteurs expriment cette situation de différentes façons. Ned Levine insistera sur l'incapacité qu'a l'approche expérimentale à saisir les situations spécifiques et notera son incapacité à comprendre les changements:

"It cannot study specific situations, but can only look at general mechanisms. However, the fact that so many social mechanisms are dependent on the specific time and place in which they occur, and on the historical antecedents, should make us wary of imposing uncritically an experimental method in every situation. For another thing, the methods of the naturalistic metaphysics when applied to social phenomena (outside the laboratory) are implicitly conservative. If a social psychologist adopts a strict positivist position, then he will be unable to understand change."¹²⁷

Pêcheux¹²⁸ parlera de séparation entre la vie réelle et l'activité de laboratoire, entre les considérations théoriques et l'usage de la méthodologie, enfin entre des objectifs sociaux que les chercheurs fixent à leurs recherches et l'utilisation politique et idéologique qu'on en fait. Koch¹²⁹ dira que l'institution-

¹²⁷ Ned Levine, 1976, p. 398-399.

¹²⁸ Michel Pêcheux, 1970, p. 290.

¹²⁹ Sigmund Koch, 1971, p. 684.

nalisation de la psychologie précède son contenu et que ses méthodes précèdent ses problèmes. Secord¹³⁰ s'attachera au fait que ni le rôle des attributs individuels ni la spécificité des situations ne sont reconnues par la méthode expérimentale. Gergen démontrera que les événements sociaux sont absorbés dans un contenu culturel comprenant un enchevêtrement complexe de contingences, qu'ils sont produits par des causes qui s'échelonnent de façon séquentielle dans le temps et que ces causes sont interreliées les unes aux autres. Il en conclut que dans un tel contexte toutes les hypothèses peuvent être à la limite confirmées.

"Given the premise that most reasonable hypotheses are likely to be valid at some time or place, and that most behavior represents a final common pathway for many antecedent processes, such demonstrations may be viewed as unproductive."¹³¹

Enfin pour Moscovici l'état actuel de la psychologie sociale l'oblige à s'engager dans un effort soutenu de recherches théoriques:

"Elle seule peut libérer les énergies couvertes par l'expérimentation et réduire la dispersion, le morcellement, l'hétérogénéité qui règnent dans ce domaine. Elle seule pourra permettre d'isoler dans leur générabilité des processus repérables et analysables dans des contextes culturels et sociaux, concrets et divers."¹³²

Tous s'en prennent d'une façon ou d'une autre à l'approche strictement positiviste qu'ils qualifient de vision mécaniste,

¹³⁰ Paul Secord, 1976, art. cité.

¹³¹ Kenneth J. Gergen, Experimentation in Social Psychology: A Reappraisal dans European Journal of Social Psychology, Vol. 8, 1978, p. 522.

¹³² Serge Moscovici, 1970, p. 61.

d'opérationalisme borné, d'utilitarisme sans perspective, etc... Toutefois si l'on parle souvent de positivisme ou d'empirisme, très peu d'auteurs font un examen des bases philosophiques sur lesquelles reposent l'approche expérimentale, le terme positivisme servant le plus souvent d'étiquette pour identifier une philosophie des sciences qualifiée d'inadéquate. Il faut à notre avis aller plus loin et identifier plus précisément les faiblesses de l'approche positiviste. Nous nous proposons dans la section qui vient d'examiner les bases philosophiques sur lesquelles s'appuie la méthode expérimentale.

C. Les sources et les appuis philosophiques de l'expérimentalisme

Comme nous avons eu l'occasion de le souligner au début de ce chapitre l'expérimentalisme en psychologie sociale a pris appui sur la philosophie instrumentaliste de John Dewey et sur le réductionnisme watsonnien modifié et adapté à la recherche psychosociale par Floyd Allport. Il faut ajouter à cela l'influence des écrits des représentants du Cercle de Vienne et plus récemment les thèses de Popper. Nous allons dans cette section examiner et tenter d'extraire le noyau théorique de ces doctrines.

Parmi les philosophes qui ont eu une influence déterminante sur le développement de la psychologie sociale John Dewey est probablement celui dont la pensée a eu le plus de poids. Trois éléments de sa philosophie continuent de marquer la science psychosociale nord-américaine contemporaine.

a) Une psychologie calquée sur les sciences de la nature. A la différence de James qui avait une tendance religieuse, la pensée de Dewey se tourne entièrement vers les sciences de la nature. Pour ce dernier, hors de la connaissance acquise par la méthode des sciences naturelles, il n'y a pas de connaissance réelle. Ici Dewey adopte le behaviorisme watsonnien qui veut faire de la psychologie une branche de la science de la nature et dont le but se limite à une prédiction et à un contrôle des comportements humains.

b) Une conception instrumentale de la pensée humaine selon laquelle l'homme ne commencerait à penser que lorsqu'il se heurte à des difficultés matérielles. Dans cette perspective la théorie scientifique aura une valeur qu'en fonction de sa capacité à résoudre les problèmes qui se présentent aux individus et les idées sont dites vraies que dans la mesure où elles sont aptes à résoudre les problèmes posés. Ainsi la pensée est instrumentale, d'où le nom d'instrumentalisme qu'a reçu la doctrine de Dewey.

c) Un pragmatisme social. Les conceptions de Dewey ont eu sur le plan des réformes sociales un large crédit et continuent encore aujourd'hui d'occuper une place prépondérante. Selon Dewey, l'homme peut, grâce au développement de la science sociale expérimentale et des techniques, modifier la société. D'une certaine façon Dewey préfigure le technocratisme et le social engineering qui va apparaître dans la société nord-américaine de l'après-guerre et qui insiste sur la priorité de la technique sur l'idéologie.

Mentionnons en guise d'exemple de cette attitude en psychologie les textes de J. Wiesner¹³³ et D. Campbell¹³⁴.

Dewey n'a pas été seul à influencer sur les orientations et les conceptions de la science qui ont eu cours en psychologie sociale. Les débats qui ont animé l'école du positivisme logique ont eux aussi contribué à modeler la posture épistémologique et gnoséologique qu'allaient adopter la plupart des scientifiques des sciences sociales en Amérique du Nord.

Il ne s'agit pas ici de présenter le néo-positivisme avec toutes les nuances qu'il prend selon les divergences et les convergences des auteurs qui s'y réfèrent. Nous allons plutôt essayer d'identifier ses principaux axes théoriques.

Le néo-positivisme se caractérise d'abord par ses positions phénoménistes. L'une des plus influentes sources de cette position est représentée par l'empiriocriticisme de Mach et d'Avenarius. Mach rejeta l'idée de Kant des choses en soi et affirma que le seul fondement de la connaissance était le processus subjek-

133 J. Wiesner, The Need for Social Engineering dans F. F. Korten, S. S. Cook et J. L. Lacey, (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 85-94.

134 D. J. Campbell, The Social Scientist as Methodological Servant of the Experimenting Society dans Policy Studies Journal, Vol. 2, 1973, p. 72-75.

tif de la perception¹³⁵. Ainsi il dira que lorsqu'un scientifique perçoit un objet, l'existence de cet objet peut être questionnée. La seule réalité qui ne peut être mise en doute, c'est la perception elle-même. Ce faisant Mach remettait en cause le caractère objectif de la réalité.

Poursuivant sa pensée, Mach affirme que la science doit se limiter à trois échelons:

- a) la perception sensorielle, seul élément valide de la connaissance;
- b) les connexions et les opérations logiques entre les perceptions;
- c) la formulation d'hypothèses aussi simples et économiques que possible qui permettent une description et une prédiction.

Ainsi toute théorie scientifique doit selon Mach être dérivée directement de l'expérience sensorielle individuelle, seule source de la connaissance. En d'autres mots la science est une science des impressions sensibles et des liens intellectuels qui établissent une relation entre ces impressions.

C'est sur cette base que va prendre appui le positivisme logique. Pour les tenants du positivisme logique les seuls énoncés admissibles sont les énoncés empiriques-synthétiques lesquels

135 Mach se situe en cela dans la ligne de pensée de Hume et de Berkeley. Hume affirmait que toutes les connaissances viennent des sens et que celles-ci ne sont jamais autre chose que des impressions subjectives. Berkeley ira encore plus loin et questionnera l'existence de tout ce qui n'est pas perçu. Esse es percipi. Etre c'est être perçu.

se rapportent à des informations sensibles et les énoncés formels-analytiques dont la caractéristique est d'être vraie ou fausse. Ainsi la logique et les mathématiques sont des sciences composées entièrement d'énoncés analytiques. Les sciences expérimentales pour leur part se limitent à la classe des énoncés synthétiques. Tout le reste est dénué de sens et conséquemment les problèmes auxquels s'est adressé traditionnellement la philosophie sont déclarés des pseudo-problèmes. Ce faisant, les tenants du "Wiener Kreis" espèrent débarrasser la science de toute métaphysique en remplaçant la philosophie par une analyse logique du langage de la science.

Ainsi pour les néo-positivistes la véritable philosophie consiste en une analyse des propositions des sciences ou, exprimé autrement, la philosophie doit se limiter à l'étude de la syntaxe des énoncés. Le langage des sciences défendu par ces derniers se définit comme un système d'énoncés protocollaires au sein desquels la signification des mots est déterminée par leur critère d'application ou, dit d'une autre façon par la méthode de vérification employée pour déterminer la vérité ou la fausseté de l'énoncé en question. Ainsi le sens d'une proposition est identique à sa vérificabilité. Expliquer la signification d'un énoncé équivaut à le paraphraser à l'aide d'une définition contextuelle convenable de façon à faire apparaître la possibilité de le vérifier en termes d'expériences sensibles. L'école néo-positiviste rejette donc tout ce qui n'est pas susceptible de vérification empiri-

que et pragmatique. Ayer dira:

"Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'élaborer une technique pour prévoir le cours des expériences de nos sens, et y adhérer aussi longtemps qu'elles fonctionnent."¹³⁶

Bridgman et son opérationnisme va encore plus loin en affirmant que l'on peut douter de tout à l'exception de l'observation elle-même. Conséquemment tout énoncé scientifique n'a de valeur que s'il est formulé en termes opératoires et sa validité est relative à la validité des procédures employées. La pensée de Bridgman a eu une influence considérable sur les scientifiques d'allégeance strictement behavioriste. Ceux-ci affirment que les termes de cause et d'effet doivent être remplacés par les notions de modification de la variable indépendante et de modification de la variable dépendante. En guise d'exemple on a qu'à penser à Skinner qui maintient que la tâche de la science est de décrire ce qui se produit et comment les choses se produisent et laisser de côté la question du pourquoi.

Enfin un troisième événement qui a influencé la pensée des chercheurs nord-américains c'est la diffusion des thèses de Karl Popper¹³⁷. La pensée de Popper se situe dans le prolongement de la pensée néo-positiviste cela malgré les polémiques qu'il a engagées avec ces derniers. Pour celui-ci la recherche ne peut partir

¹³⁶ Cité par Serge Hutin, La Philosophie Anglaise et Américaine, Paris, Presses Universitaires de France, 1971, p. 71.

¹³⁷ K. Popper, La Logique de la Découverte Scientifique, Paris, Payot, 1973, 480p.

de la réalité car celle-ci est foncièrement inconnaissable. En cela il demeure fidèle à la tradition phénoméniste. Le processus de la science commence plutôt par des problèmes qui débouchent sur la formulation par le chercheur d'hypothèses ou d'énoncés de base. Les énoncés de base sont des énoncés affirmant que se déroule dans le domaine spatio-temporel individuel un processus observable. Cette méthode mène à des théories que l'on peut appeler des essais provisoires de solutions. Celles-ci doivent être réfutables c'est-à-dire pouvoir être reconnues comme fausses par un procédé de contrôle. Quand un essai de solutions ne se prête pas à la critique concrète, il est exclu comme non scientifique. S'il se prête à une critique concrète nous tentons de le réfuter.

Quand un essai de solutions (une hypothèse) est réfuté par notre critique, nous tentons la même chose avec un autre essai. Quand il résiste à la critique, alors nous l'acceptons provisoirement c'est-à-dire nous l'acceptons avant tout comme digne d'être critiqué d'avantage. Ainsi selon Popper l'essence de la connaissance réside non pas dans une généralisation graduelle des faits mais dans une élaboration hardie des théories et dans la critique de leur prétention par l'expérience.

Si l'on tente de résumer ce qui a été dit jusqu'ici, trois éléments centraux ressortent, éléments que l'on retrouve tant chez l'instrumentalisme de Dewey que chez les représentants du positivisme logique ou chez le criticisme poppérien.

1. Le premier élément est surtout dominant chez les adhérents de

l'école du positivisme logique du Cercle de Vienne c'est-à-dire une attitude strictement scientiste selon laquelle le philosophe doit se limiter à l'analyse syntaxique du langage scientifique. La philosophie est alors conçu comme un "département de la logique"¹³⁸. Ainsi on croit avoir éliminé pour toujours les questions traditionnelles de la philosophie.

2. Le second élément réfère à la question de l'objectivité de la connaissance. Les néo-positivistes affirment que les questions reliées à l'objectivité de la connaissance sont de faux problèmes. Pour ces derniers nous ne rencontrons que des sensations. L'existence d'une réalité autre ne peut jamais être vérifiée. En cela les néo-positivistes appliquent la suggestion de Mach selon laquelle toute explication doit être réduite à la description et que la notion de fonction doit remplacer celle de causalité.

3. Le troisième élément est un pragmatisme et un instrumentalisme qui débouchent sur un engineering social selon lequel le progrès technique pourrait résoudre les problèmes de la société sans questionner sa structure générale. Ainsi sont rejetées toutes théories tentant de comprendre la société dans son ensemble.

Le premier élément a déjà été examiné à la fin du premier chapitre où nous avons défini la question centrale de la philosophie comme étant l'étude du rapport de la pensée à l'être, ques-

¹³⁸ A. J. Ayer, Langage, Vérité et Logique, (Traduction J. Ohana) dans Jean-Louis Allard, Introduction à l'Histoire de la Philosophie par des Textes Choisis, (Deuxième partie), Ottawa, Faculté de philosophie, Université d'Ottawa, 1966, p. 142.

tion dont la réponse est déterminante pour toute théorie de la connaissance y compris la connaissance scientifique. Le second élément est indissociablement lié au premier; c'est la question du caractère objectif de la connaissance, question que nous allons développer plus amplement dans la prochaine section de ce chapitre. Enfin le troisième élément, celui de la division entre les valeurs et la science fera l'objet du troisième chapitre. La question sera alors abordée par le biais des aspects déontologiques de la recherche et sous l'angle du rapport entre l'idéologie et la connaissance scientifique.

D. Fondements gnoséologiques du matérialisme dialectique

Le courant positiviste dans les sciences sociales a connu un développement rapide dans les universités nord-américaines au cours des années 1930. Il s'est consolidé et s'est étendu à l'Europe après la seconde guerre mondiale. Les recherches s'appuyant sur le positivisme peuvent se répartir autour de trois grandes tendances.

a) D'abord une tendance qui conformément au modèle du behaviorisme veut déduire les lois sociales sans présupposés théoriques. Fondcièrement cette tendance refuse d'intégrer le phénomène social dans un ensemble historique et sociologique plus vaste et adopte comme attitude celle du physicien mécaniste de la fin du XIXième siècle. Cette tendance comme nous l'avons vu est largement majoritaire en psychologie sociale.

b) Ce que nous venons de dire de l'attitude behavioriste s'applique aussi à la seconde tendance, celle du criticisme poppérien.

Celle-ci se distingue de la première par sa conscience plus nette des limites d'un opérationnalisme étroit. Toutefois selon cette conception la recherche doit commencer non par le fait social qui par principe est défini comme inconnaissable, mais par une hypothèse laquelle est admise jusqu'à ce qu'elle soit falsifiée.

c) La troisième tendance s'inspire de modèles macro-sociologiques comme celui du sociologue nord-américain Talcott Parsons¹³⁹. On peut aussi classer dans cette tendance le théoricien des conflits de classe Ralf Dahrendorf¹⁴⁰. Nous avons peu parlé jusqu'ici de cette tendance à cause de sa presque inexistence en psychologie sociale.

Ces trois tendances entre lesquelles, bien sûr, il y a des positions intermédiaires, sont qualifiées de positivistes parce qu'elles partent toutes de l'idée que les données sociales sont positives c'est-à-dire que leur contenu n'est déterminé par aucune totalité sociale douée d'un développement dialectique. Bien que cela paraisse paradoxal, les sciences sociales positivistes se voient par principe méthodologique incapables d'indiquer quel est le contenu du concept de société. On va habituellement la décrire de façon formelle comme un tissu de relations entre des groupes

¹³⁹ G. Rocher, Talcott Parsons et la Sociologie Américaine, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 238.

¹⁴⁰ Ralf Dahrendorf, Classes et Conflit de Classes dans La Société Industrielle, Paris, Mouton, 1972, 341p.

et des hommes particuliers, tissu qui peut être étudié avec des méthodes micro-sociologiques sans qu'il soit dit clairement ce qu'est la société.

Nous touchons ici à la question plus générale de l'objectivité de la connaissance scientifique. Nous allons examiner cette question plus générale avant de considérer son application quant à la connaissance de la société.

1. Le caractère objectif de la connaissance et la pratique comme son fondement

Comme nous l'avons vu le caractère objectif de la connaissance a été remis en question au début du siècle par Mach. Celui-ci fut suivi par les positivistes logiques. L'empirio-criticisme de Mach tire sa source et sa justification de la crise du mécanisme de la fin du XIXième siècle et du début du XXième siècle. Devant les nouvelles découvertes de la physique (théorie de la relativité, théorie des quantas), le matérialisme mécaniste et le type de déterminisme linéaire dont Laplace avait fait la théorie du début du XIXième siècle devenaient insoutenables. La conclusion qu'en tira Mach fut un agnosticisme radical qui niait le contenu objectif de la connaissance. Il considéra que la question de la réalité était un faux problème et que toute existence hors des sensations ne pouvait être vérifiée.

Le matérialisme dialectique s'oppose à une telle doctrine. La défense et l'illustration du matérialisme en tant que fondement de l'attitude scientifique, quelque soit son domaine, est l'objet

principal du texte de Lénine Matérialisme et empirio-criticisme 141. Nous allons reprendre les principaux éléments de ce texte. Celui-ci tourne autour de trois notions centrales qui servent d'ancrage à l'exposé: a) la matière (ce terme n'étant rien d'autre que le concept de réalité objective), b) la pratique sociale définie comme point de départ de la théorie de la connaissance et comme critère de vérité et c) le caractère concret de la vérité. Ces trois aspects de la connaissance sont intimement liés entre eux. Ils ne sont séparés que pour une plus grande clarté dans la présentation.

a) Objectivité de la réalité

La matière (la réalité) est indépendante de notre pensée; elle existe avant la pensée et indépendamment d'elle. D'autre part la pensée, comme la vie, est une forme du développement de la matière. Ainsi la matière (ou la réalité objective) est une condition pour que la connaissance soit possible, que ce soit dans ses formes les plus élémentaires comme au niveau des sensations ou dans ses formes les plus élaborées comme c'est le cas pour la connaissance scientifique.

Pour Lénine ces principes sont en opposition directe avec ceux de l'idéalisme. Il n'y a pas de pensée, d'idées ou de connaissances antérieures ou indépendantes de la matière. Ces principes de plus déterminent la lutte à travers toute l'histoire des

141 Lénine, Oeuvres (Tome XIV), Moscou, Editions du Progrès (1ère éd. 1908), 1976, p. 415.

idées entre deux camps: celui du matérialisme, celui de l'idéalisme. Aristote ne mettait nullement en doute le caractère réaliste de la connaissance se distinguant ainsi de l'idéalisme platonicien. Aristote donna de la vérité la définition que voici:

"C'est par le caractère lié, ou séparé des choses qui sont l'objet de la connaissance que se déterminent la vérité et l'erreur. Si l'on tient pour lié ce qui est lié dans l'objet, et séparé ce qui est séparé, on accède à sa réalité, au contraire si l'on tient pour lié ce qui est séparé l'on tombe dans l'erreur. Ainsi donc, pour savoir quand existe effectivement ce qu'on appelle vérité, et ce que l'on appelle erreur, il nous faut réfléchir à la véritable signification de ces termes.

Ce n'est pas parce que nous croyons sincèrement que vous êtes blanc que vous l'êtes en effet. C'est au contraire parce que vous êtes réellement blanc qu'en l'affirmant nous sommes dans le vrai.¹⁴²

Ce débat entre idéalisme et matérialisme a repris une acuité et une pertinence nouvelle au début du XXIème siècle avec la prise de conscience de la relativité historique des résultats produits par la recherche¹⁴³. Cette conscience qui caractérise l'honnêteté intellectuelle a toutefois tendance à verser dans le

142 Aristote, La Métaphysique (Tome II), La Vérité et l'Erreur, Librairie philosophique, 1964, p. 522,

143 Très tôt l'interprétation de la mécanique quantique est devenue un enjeu tant pour les tenants de l'idéalisme que pour ceux du matérialisme. Des physiciens tels Bohr, Heisenberg, Jordan, Pauli, affirmèrent que le matérialisme était battu, que la causalité n'était plus valable et que la raison humaine avait découvert ses limites. En revanche des physiciens aussi célèbres qu'Einstein, Schrodinger, de Broglie et Planck refusèrent d'accepter une telle position et demeurèrent attachés au principe de l'objectivité. Voir à ce sujet Max Jammer, Le Paradoxe d'Einstein - Podolsky - Rosen dans La Recherche, No. 111, 1980, p. 510-519.

subjectivisme. Il y a ici une contradiction qu'on ne peut pas ne pas soulever. Celui qui cherche à interpréter du point de vue de la connaissance les découvertes qu'a produites jusqu'ici la science est conduit à conclure que celle-ci se discrédite elle-même par ses propres réalisations en démontrant qu'il est impossible en principe de connaître la réalité objective. C'est précisément cette contradiction qui a été dégagée par Lénine dans Matérialisme et empiriocriticisme:

"Ils ont combattu le matérialisme métaphysique avec sa "mécanicité" unilatérale et jeté l'enfant avec l'eau sale. Niant l'immutabilité des propriétés et des éléments de la matière connue jusqu'alors, ils ont glissé à la négation de la matière, c'est-à-dire de la réalité objective du monde physique...Insistant sur le caractère approximatif, relatif de nos connaissances, ils ont glissé à la négation de l'objet indépendant de la connaissance, reflété par cette dernière avec une fidélité approximative et une relative exactitude."¹⁴⁴

Le matérialisme dialectique affirme donc que toute connaissance est relative mais il ne s'en contente pas. A côté de cette thèse il en admet une autre non moins fondamentale, celle selon laquelle nos connaissances nous permettent d'atteindre effectivement la réalité, même si c'est sans jamais réussir à l'épuiser. Les conquêtes de la science, même si elles nous fournissent jamais des vérités absolues représentent néanmoins d'authentiques conquêtes capables d'enrichir le patrimoine de nos connaissances. En opposition à l'agnosticisme, Lénine réfère constamment à la science qui progresse. Ainsi le caractère progressif des sciences, sa

144 Lénine, Oeuvres, Tome XIV, p. 272.

capacité de nous faire passer de connaissances approximatives à d'autres plus complètes et plus précises est un fait qu'aucune philosophie relativiste ne réussit à expliquer. La base sur laquelle se fonde l'affirmation du matérialisme dialectique, selon laquelle il est possible d'obtenir une connaissance authentique, bien que jamais définitive, est l'examen de ce qui se passe réellement dans le développement des sciences. Une attitude réaliste reconnaît que la science procède toujours par approximation sans jamais prétendre à des connaissances exhaustives et immuables. Elle reconnaît en même temps que cela ne justifie aucunement une attitude sceptique envers la recherche scientifique. Le matérialisme dialectique ainsi va plus loin que d'affirmer que la vérité se définit comme étant une proposition conforme à la réalité. Il affirme en plus que la vérité objective est le processus du mouvement de la pensée. La pensée est alors définie dans la perspective historique. Lénine dira :

"La dialectique...intègre comme l'un de ses moments le relativisme...mais ne se réduit pas au relativisme... c'est-à-dire qu'elle admet la relativité de toutes connaissances non point au sens de la négation de la vérité objective mais au sens de la relativité historique des limites de nos connaissances par rapport à cette vérité."¹⁴⁵

En effet toute conception fondée sur des faits n'épuise pas toute la variété des faits et des événements. Cependant pour le matérialisme dialectique il n'en ressort nullement que dans de

pareils cas la théorie utilisée sera réfutée. Les faits nouveaux avec lesquels la théorie ne s'accorde pas tout à fait limitent sa portée mais dans le même temps aide souvent à mieux la circonscrire et l'approfondir. La désapprobation des effets d'une théorie ne conduit pas forcément à son rejet, comme c'est le cas chez Popper; les sphères de son application peuvent simplement être limitées. Popper érige en absolu la relativité de la connaissance. L'histoire de la science revient alors à l'histoire des erreurs où la vérité est constamment appelée à être réfutée. Une analyse de la notion de réfutabilité nous fait découvrir que le mouvement de la connaissance scientifique ne saurait être ramené en principe au processus de réfutation de chaque théorie. La nécessité de chercher les instances négatives dans le but de déterminer où finit la vérité et où commence l'erreur a une valeur heuristique réelle. Il n'est reste pas moins qu'on ne doit pas ramener le problème de l'élaboration de la théorie scientifique à la réfutation de la théorie antérieure.

Chez Kuhn l'idéalisme subjectif prend une forme encore plus absolue. Le remplacement d'un paradigme par un autre ne repose sur aucun critère rationnel étant déterminé que par un consensus inter-subjectif de la communauté savante. La posture de Kuhn est encore radicalisée par P. Feyerabend dans son livre Contre la méthode; essai d'une théorie anarchiste de la connaissance

146 dans lequel il affirme que la science est beaucoup plus proche du mythe que la philosophie scientifique ne l'admet et qu'elle est en quelque sorte une religion officielle.

Il faut souligner encore un point. Pour le matérialisme dialectique, le sujet de la connaissance n'est pas un individu isolé mais l'humanité entière dans son développement historique progressif. La question de savoir si le monde est connaissable ou inconnaissable est presque dénuée de sens si on la pose pour un individu isolé dont les possibilités sont naturellement limitées. Lorsque le matérialisme dialectique a en vue le processus de la connaissance, il considère l'humanité qui se développe historiquement. La dialectique matérialiste après avoir analysé toute l'histoire de l'évolution de la connaissance, a établi que les connaissances ne peuvent devenir absolues qu'à travers le relatif:

"...la pensée humaine est, par nature, capable de nous donner et nous donne effectivement la vérité absolue, qui n'est qu'une somme de vérités relatives. Chaque étape du développement des sciences intègre de nouveaux grains à cette somme de vérité absolue, mais les limites de la vérité de toute proposition scientifique sont relatives, tantôt élargies, tantôt rétrécies, au fur et à mesure que les sciences progressent."¹⁴⁷

Ainsi la connaissance, son irréfutabilité, existe non pas figée hors du développement de la pensée de l'humanité mais dans le processus continu réel de son enrichissement de nouveaux conte-

146 P. Feyerabend, Contre la Méthode; Essai d'une Théorie Anarchiste de la Connaissance, Paris, Seuil, 1979, 350p.

147 Lénine, Oeuvres, (tome XIV), p. 138.

nus. Pour le matérialisme dialectique la vérité en dehors du mouvement de la connaissance est une abstraction.

b) La pratique comme fondement de la connaissance et comme critère de vérité

Depuis Marx le matérialisme dialectique affirme que nos connaissances sont fondées sur la pratique. Marx écrit dans les thèses sur Feuerbach:

"La question de l'attribution à la pensée humaine d'une vérité objective n'est pas une question de théorie, mais une question pratique. C'est dans la pratique que l'homme a à faire la preuve de la vérité, c'est-à-dire de la réalité et de la puissance de sa pensée, la preuve qu'elle est de ce monde. Le débat sur la réalité ou l'irréalité de la pensée isolée de la pratique - est une question purement scolastique."¹⁴⁸

Ce que Marx souligne ici c'est que l'on ne peut chercher le critère de vérité dans la sphère subjective. En effet la subjectivité est de l'ordre de la pensée et il est impossible de vérifier par la pensée seulement l'accord de la pensée avec la réalité. Rester dans la subjectivité c'est risquer d'aller du concept au concept sans jamais rejoindre le monde objectif. La vérité d'une idée ou d'une théorie ne peut être déterminée par on ne sait quel sentiment subjectif, mais par leur correspondance avec la réalité dans la pratique sociale.

La catégorie de la pratique comme critère de vérité de notre connaissance a donné lieu à de nombreuses équivoques et a ame-

¹⁴⁸ K. Marx et F. Engels, L'idéologie allemande, Editions sociales, 1976, p. 1.

né certains à faire un rapprochement entre le pragmatisme et le matérialisme dialectique. Il est donc important d'examiner cette question. Pour le pragmatisme, affirmer qu'une théorie scientifique est plus vraie qu'une autre, cela signifie que la première s'avère capable d'obtenir plus de succès utile que la deuxième; ce qui signifie en fait ramener la vérité à un savoir-faire ou à une recette éprouvée au cours des ans. C'est une vision qui fait référence uniquement au sujet qui perçoit les phénomènes. Tout comme Marx, Lénine réfère à la pratique dans le but de confirmer l'objectivité de la connaissance:

"Pour le matérialisme le "succès" de la pratique humaine démontre la concordance de nos représentations avec la nature objective des choses perçues. Pour le solipsiste le succès est tout ce dont j'ai besoin dans la pratique qui peut être considérée indépendamment de la théorie de la connaissance. En mettant le critère de la pratique à la base de la théorie de la connaissance, nous arrivons inévitablement au matérialisme..."¹⁴⁹

Dit autrement, opter pour le matérialisme dialectique au lieu du pragmatisme signifie défendre la valeur de la connaissance en tant que telle, et non à partir de positions personnelles subjectives. Ainsi la pratique a comme fonction d'affirmer le caractère objectif et concret de la réalité en ce qu'elle réunit concrètement le sujet avec l'objet.

Le matérialisme dialectique considère que la vérité est l'accord de la pensée avec la réalité objective; il s'ensuit donc que le critère de vérité doit être nécessairement ce qui représen-

149 Lénine, Oeuvres, Tome XIV, p. 143.

te le caractère même du rapport entre la pensée (sujet) et la réalité (objet). La pratique est seule à représenter ces caractéristiques spécifiques. Dit autrement la pratique sociale des hommes c'est la subjectivité humaine dans la réalité, c'est l'activité qui transforme le monde objectif. Ces caractères sont, d'une part d'être une activité consciente qui assigne des buts à atteindre, donc menés sous la direction d'une pensée déterminée. D'autre part elle est une transformation du monde objectif. Ainsi la pratique sociale unit la pensée au monde objectif.

La pratique joue donc le rôle d'unir en un même processus la pensée et l'être, la subjectivité et l'objectivité. Cette fonction comprend deux aspects distincts et unis entre eux. C'est au cours de la pratique que le reflet de l'objectivité extérieure vient se manifester dans la pensée et c'est au cours de la pratique que se vérifie l'accord de la pensée avec l'objectivité extérieure. Exprimé autrement nous connaissons le monde par la transformation graduelle de la réalité par la pratique et les connaissances des lois de la réalité objective se vérifie par la pratique. C'est pourquoi la pratique est à la fois le fondement de la connaissance et le critère de vérité.

Ici encore la pratique ne doit pas être considérée du seul point de vue de l'individu mais du point de vue de l'humanité. Comme le mentionne Kopnine la pratique a d'abord un caractère social:

"La praxis est une forme spécifiquement humaine d'activité, d'action réciproque entre l'homme et les phénomènes de la nature. De plus l'homme agit non en tant qu'individu, mais comme membre d'une société."¹⁵⁰

c) Le caractère concret de la vérité

Il n'y a donc pas de critère logique intemporel pour juger de la réalité comme l'affirment les néo-positivistes. Chez Popper et chez les positivistes logiques la théorie demeure un système déductif d'énoncés reliés par des liens de dépendance logique dont le rôle est d'être confronté à la vérification empirique. Il n'est pas suffisant pour une théorie de s'appuyer sur la cohérence logique entre ses éléments et sur sa vérification empirique. La profondeur des explications qu'une science fournit dépend du niveau de développement des théories qu'elle emploie pour conceptualiser la réalité qu'elle veut interpréter. L'évolution d'une science est toujours liée au développement de nouvelles catégories explicatives.

Toutefois la constitution des théories ne se produit pas dans un espace où aucun déterminant n'agit comme le voudrait Popper. Celui-ci veut libérer les ressources de l'imagination et permettre l'audace dans la description des phénomènes. L'imagination et l'audace intellectuelle peuvent être un atout heuristique important¹⁵¹, mais faire équivaloir ces productions à la con-

¹⁵⁰ P. Kopnine, 1976, p. 223.

¹⁵¹ P. Kopnine montre que l'imagination et la science ne sont pas incompatibles. Il affirme que tenter de se passer de l'imagination dans les sciences équivaut à réfuter la pensée. p. 374-375.

naissance c'est oublier que le but de la théorie n'est pas de construire des modèles ou des systèmes abstraits mais de refléter le plus correctement possible la réalité objective. La théorie n'est pas seulement le produit de l'imagination d'un individu mais le résultat de l'évolution historique des sciences.¹⁵²

D'autre part les catégories explicatives développées par une science ne peuvent rester au niveau abstrait. Lorsque le matérialisme dialectique affirme le caractère concret de la réalité objective il veut dire que rien dans l'univers n'existe isolément ou en repos. Toute réalité se trouve dans des rapports de détermination réciproque et complexe avec d'autres réalités. Si l'on veut saisir une chose dans sa spécificité il faut la saisir à partir des liens qui la caractérisent.

Il faut mentionner ici que lorsque l'on parle du caractère concret de la réalité il ne suffit pas de montrer de manière générale que les choses sont la synthèse de nombreuses déterminations. Il faut encore mettre en évidence que ces déterminations sont en continuelle transformation.

Il n'est pas question seulement ici de la connaissance empirique sensible des choses. La notion de concret a deux sens différents. Le premier sens désigne la connaissance de l'image sensible, le second désigne la connaissance des diverses déterminations internes de l'objet. Le caractère concret de la vérité

152 Nous reviendrons sur ce sujet dans le quatrième chapitre lorsque nous parlerons de l'hypothèse comme forme de développement de la science.

correspond à la seconde définition. Le matérialisme dialectique ne nie pas le caractère concret de la certitude sensible mais elle n'est que la connaissance extérieure et superficielle des choses. Seul le concret pris dans le second sens permet de saisir les diverses déterminations internes des choses, des phénomènes et des processus. On ne peut atteindre la vérité concrète par la sensation. Elle ne se réalise que dans la pensée.

Le caractère concret de la vérité n'apparaît pas au commencement du processus de la pensée mais elle est son résultat. Voyons en quoi consiste ce processus. Nous savons que les choses et les phénomènes de la réalité objective sont le point de départ de la connaissance. Sur la base de la pratique, la connaissance humaine à ses débuts n'est que la perception sensible immédiate des choses concrètes. Cette sorte de connaissance est concrète par rapport à la pensée abstraite, mais elle ne sait rien de l'essence et des déterminations internes des phénomènes. Elle n'appréhende que leur apparence extérieure et superficielle. Pour saisir la détermination interne et l'essence d'une chose il faut que la pensée, par l'analyse des matériaux fournis par la certitude sensible, élimine les éléments superficiels et fortuits pour chercher ses déterminations internes.

Ainsi la connaissance s'élève du sensible à l'abstrait. Aucune loi ne peut être découverte dans aucune science sans la force de l'abstraction de la pensée. A l'aide de l'abstraction les hommes conçoivent les processus cachés de la nature et de la

vie en société¹⁵³. Il ne s'agit pas ici de se contenter d'isoler tout simplement un attribut quelconque de l'objet. Le rôle de l'abstraction ne consiste pas à séparer les uns des autres les caractères perçus par les sens mais grâce à eux découvrir de nouveaux aspects de l'objet exprimant des rapports essentiels.

Cependant l'abstraction présente des points faibles. La réalité y est simplifiée et schématisée. Par conséquent la pensée théorique ne s'achève pas par la formation de concepts abstraits isolés. Dit autrement, parvenir à la connaissance des déterminations abstraites de l'objet, ce n'est pas connaître la chose dans sa totalité. Ce n'est pas accéder à la vérité concrète. On peut

153 Les sciences sociales ne peuvent pas non plus se passer d'abstraction. Marx a donné un modèle classique d'utilisation de l'abstraction dans l'étude des lois du mode de production capitaliste. Marx au début du Capital: Critique de l'Economie Politique, Paris, Editions sociales, 1973, 3v. en 8, s'emploie, à partir de l'analyse de l'échange de la marchandise ainsi que de leur contradiction immanente, à étudier les rapports qui déterminent l'essence et l'évolution de la formation sociale capitaliste. Marx démontre que la valeur d'échange, par opposition à la valeur d'usage, bien qu'elle soit une apparence et bien qu'elle ne soit rien de matérielle, n'en est pas moins un rapport entre les hommes. La valeur d'échange apparaît être une propriété naturelle de la marchandise tandis qu'en réalité elle contient et présuppose un rapport social, celui du mode bourgeois de production. Même si l'on suppose que des choses égales sont échangées et bien qu'en apparence l'échange entre force de travail et salaire correspond au concept d'équivalence, pourtant dans le rapport de travail on échange en réalité des choses inégales et une plus-value est appropriée. Dit autrement le salaire est échangé contre une force de travail qui engendre une plus-value. L'entrepreneur reçoit ainsi un surplus dépassant le prix payé par lui, d'où résulte la contradiction foncière de l'ordre social capitaliste, contradiction entre la production collective et l'appropriation privée. Une telle façon de voir la réalité interdit d'aborder la société (de manière positiviste) comme un simple complexe de contenus sociaux juxtaposés plus ou moins bien détachés.

y parvenir comme le mentionne Marx que par la synthèse des nombreuses déterminations de l'objet:

"Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations, c'est l'unité de la diversité. Pour la pensée, il est un processus de synthèse et un résultat et non un point de départ."¹⁵⁴

Ainsi la vérité concrète est une connaissance plus profonde et plus complète des phénomènes de la réalité parce que son contenu renferme non le reflet des déterminations extérieures de l'objet, mais les différents aspects, les différents liens et les différents rapports dans leurs relations. Cette connaissance concrète n'est plus alors une connaissance cahotique mais une totalité complexe comprenant de nombreuses déterminations et rapports.

O.J. Ruda dira:

"La reproduction de l'objet dans la pensée en tant qu'un tout vivant n'est pas une simple énumération mécanique des abstractions qui reflètent les différents aspects de l'objet. Dans le processus de la connaissance, le divorce du concret et de l'abstrait est dépassé; les abstractions évoluent dans une logique dialectique qui reflète le nexus des aspects de l'objet même et du processus de son développement."¹⁵⁵

Donc pour le matérialisme dialectique le mouvement de la pensée allant du concret sensible à l'abstrait puis de l'abstrait au concret est la loi universelle de l'évolution de la connaissance humaine. Ce principe permet d'éliminer la conception étroite

¹⁵⁴ Karl Marx, Fondement de la Critique de l'Economie Politique, Vol. 1, Paris, Union générale d'éditions, 1972, p. 30.

¹⁵⁵ O. J. Ruda, Lexique Philosophique-Scientifique, Ottawa, Faculté de psychologie, Université d'Ottawa, 1977, p. 3.

tement empirique de la pensée comme celle du positivisme logique pour qui la pensée se réduit à une combinaison de données sensibles. Nous allons maintenant examiner les conséquences de cette conception au niveau de la connaissance de la société.

2. Conséquences d'une attitude strictement positiviste sur le plan de la connaissance de la société

La posture radicalement empiriste des tenants du néo-positivisme ne permet pas de considérer la société dans sa totalité et dans son développement historique. Ce refus de considérer la totalité sociale dans sa dynamique historique se manifeste de façon particulièrement évidente chez l'individualisme méthodologique¹⁵⁶ proposé par Popper. Nous pouvons en résumer les principes en disant que seulement les comportements des individus peuvent expliquer et être à la source des diverses formes d'institutions et des sociétés. Cela a comme corollaire la thèse selon laquelle

¹⁵⁶ Les prescriptions de l'individualisme méthodologique ont été résumées Par A. Danto, Analytical Philosophy of History, Cambridge, 1965, p. 267-268 cité par Jerzy Topolski, 1976, p. 187. Elles s'énumèrent comme suit:

- a) tout énoncé concernant les individus sociaux est logiquement indépendant des énoncés concernant les êtres humains individuels;
- b) les individus sociaux sont ontologiquement et causalement distincts des êtres humains individuels;
- c) les individus sociaux sont causalement dépendants du comportement des êtres humains individuels et non pas l'inverse;
- d) toutes explications du comportement des individus sociaux doivent être rejetées comme explications dernières à moins que ces explications soient formulées exclusivement en termes de comportements des êtres humains individuels;
- e) les explications du comportement des êtres humains individuels ne peuvent être formulées en termes de comportements des individus sociaux.

la science doit se limiter à l'étude des actions humaines individuelles et selon laquelle les seules régularités qu'il est possible d'étudier doivent nécessairement se rapporter aux comportements individuels.

L'individualisme méthodologique a surtout été employé à démontrer que le matérialisme dialectique était impossible. Ainsi pour les tenants de cette attitude méthodologique nous ne pouvons faire aucune affirmation sensée sur la société en tant que totalité. Selon eux il serait possible de concevoir la totalité sociale comme objet empirique que si la société était un système isolé et stable. Par conséquent l'analyse des phénomènes sociaux doit nécessairement être effectuée comme une étude d'individus, de leurs actions et de leurs réactions.

Cela a toutefois de nombreuses limites. En particulier cela a pour conséquence que la connaissance de la société se présente comme une juxtaposition d'études partielles et comme une accumulation de données dont il est difficile de saisir la signification par rapport aux problèmes d'ensemble. Même quand la discipline, comme c'est le cas en psychologie sociale, montre malgré tout des préoccupations théoriques, elle ne va pas au-delà d'élaborations abstraites et dans la plupart des cas, la théorie se réduit à un assemblage de concepts qui constituent des variables dont l'utilité est de servir à l'interprétation statistique. Ainsi malgré une activité théorisante en apparence intensive nous ne pouvons pas ne pas avoir l'impression que ces efforts ne demeurent

que faiblement pertinents à la réalité sociale. De fait la grande majorité des recherches se refusent à essayer de cerner d'appréhender le mouvement et la dynamique sociale. Il faut ajouter à cela une dénaturation de la dimension historique des conduites humaines qui réduit les processus en un lien entre variables indépendantes et variables dépendantes.

Ainsi dans l'espoir de s'affranchir des spéculations sur l'être social et de se libérer de ce qu'elle considère comme métaphysique, la méthodologie positiviste a emprunté la méthode des sciences naturelles de la fin du XIX^{ème} siècle sans se laisser arrêter par les différences d'objet. Ici ce contre quoi il faut s'insurger c'est la prétention empiriste et en particulier son déterminisme "physicaliste" qui affirme que toute explication du comportement humain est en dernière analyse une explication de phénomènes physiques, c'est-à-dire une explication mécaniste. Comme le mentionnait il y a plusieurs années Daniel Lagache:

"La conduite humaine est un émergent original qui comporte un autre mode d'administration de la preuve que l'objet physique."¹⁵⁷

Il est vrai que le concept de société ne sert pas directement pour découvrir des problèmes empiriques tels que le conçoivent les positivistes. Pourtant la notion de société constitue un présupposé nécessaire à tout jugement sur la vie sociale de même qu'à toute recherche portant sur la société. La position rigide

¹⁵⁷ Cité par Robert Pagès, Daniel Lagache et la Psychologie Sociale dans Psychologie française, Tome 19, 1974, p. 275.

de l'attitude positiviste résulte d'une vision incorrecte du rapport entre le particulier et l'universel. Déjà l'idéalisme subjectif de Berkely, après lui l'empériocriticisme de Mach et l'opérationisme de Bridgman décrétaient que seul le singulier sous forme de sensations existait vraiment. Contrairement à ces derniers le matérialisme dialectique refuse d'ériger le singulier en absolu. Il affirme que le singulier et l'universel existent réellement non de façon séparée et indépendante mais seulement à travers le particulier ou mieux encore à travers les formations matérielles particulières. Par conséquent le particulier est vu comme réunissant le singulier et l'universel:

"L'unité dialectique entre le singulier et l'universel se reflète dans le particulier où se fonde les traits individuels et universels.

Le particulier n'est autre chose que l'universel réalisé chez les phénomènes singuliers; en d'autres termes c'est la loi de l'unité avec les conditions réelles et les formes de sa réalisation."¹⁵⁸

Ajoutons que l'universel n'exprime pas seulement les propriétés générales d'un ensemble d'objets ou d'éléments (appelé universel abstrait); il considère aussi la loi d'existence et du développement de ceux-ci (appelé universel concret). Ainsi l'universel concret existe sous la forme de lois qui rattachent les phénomènes en une unité et révèlent l'essence des objets et des événements particuliers. Conséquemment:

"La connaissance scientifique en s'élevant du singulier à l'universel abstrait, de l'universel abstrait à l'universel concret et après seulement au particulier, reflète l'objet dans toute la diversité et la richesse de ses aspects."¹⁵⁹

Donc le matérialisme dialectique affirme qu'il existe une dialectique entre la totalité sociale et les phénomènes sociaux particuliers. L'évolution de la société s'exprime et se manifeste par des faits particuliers et d'un autre côté les faits ne seraient pas ces faits sans un rapport à l'universel. Assurément les défenseurs d'une épistémologie positiviste contestent que puisse exister une telle dialectique ou du moins que nous puissions la reconnaître. Pour eux les seules choses connaissables sont la sensation. A l'opposé, le matérialisme dialectique considère que l'essence a une existence objective, tout comme le phénomène, et va étudier leur interrelation. A l'opposé du phénomène qui se manifeste à travers une multitude de propriétés changeantes, l'essence représente ce qui se conserve dans le changement. L'essence est ce qui exprime:

"...l'ensemble de tous les aspects et les liaisons nécessaires et internes (lois), propres à l'objet pris dans leur interdépendance naturelle."¹⁶⁰

Le mouvement de la connaissance consiste précisément à capter les lois internes de l'objet (essence) qui se manifestent à travers les manifestations externes (le phénomène). C'est pourquoi:

159 O. J. Ruda, 1977, p. 145

160 A. Cheptouline, 1978, p. 298.

"...l'essence des choses est captée non pas à travers la perception sensorielle mais à travers la pensée théorique. La connaissance théorique découvre donc les objets dans leurs concrétudes en tant que système dialectique complexe de connexions nécessaires et de lois, en reproduisant ainsi leur essence."¹⁶¹

De là la nécessité de définir la méthode par la structure même de l'objet. Ce refus de considérer l'essence des réalités et d'en rester aux apparences est la raison centrale pour laquelle le positivisme se refuse à considérer la correspondance qu'il y a entre les catégories scientifiques et la structure de la réalité, ce qui fait qu'à aucun moment le caractère de la méthode est défini par la structure de l'objet. Jean Grizez après une minutieuse étude des méthodes de la psychologie sociale dira à ce sujet:

"La méthodologie en psychologie sociale ne peut en effet demeurer purement instrumentale car l'exigence première est la constitution ou la reconnaissance d'objets psychosociaux qui ne sont jamais donnés d'emblée. L'usage des méthodes d'investigation et de traitement, qui en elles-mêmes n'ont que peu de spécificité, doit être subordonné à l'analyse des situations psycho-sociales et soumis à la même critique épistémologique que les outils conceptuels. Dans un travail théorique dont on peut espérer une réduction de l'écart que l'on constate entre l'évolution des concepts et l'évolution de ce que l'on a coutume d'appeler les méthodes."¹⁶²

Pour conclure, le matérialisme dialectique nous apparaît supérieur aux approches phénoméniste et relativiste pour l'étude des phénomènes psycho-sociologiques. La primauté qu'il place sur la réalité objective incite le chercheur à se centrer sur la réa-

¹⁶¹ O. J. Ruda, 1977, p. 47.

¹⁶² J. Grizez, Méthodes de la Psychologie Sociale, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, p. 177.

lité qu'il étudie plutôt que sur des modèles théoriques abstraits ou sur une méthodologie expérimentale. Nous allons dans le prochain chapitre considérer une autre thèse du positivisme, celle de la "neutralité" de la science.

CHAPITRE III

LA RECHERCHE COMME PROCESSUS SOCIAL; ASPECTS
DEONTOLOGIQUES ET IDEOLOGIQUES DE LA PRATIQUE SCIENTIFIQUE

Parmi les critiques faites à la psychologie sociale un certain nombre d'entre elles s'adressent à la conduite des chercheurs. Ces critiques ne visent pas la méthodologie expérimentale comme telle mais visent plutôt ce que l'on pourrait désigner comme une mauvaise utilisation des instruments expérimentaux. On peut regrouper ces dernières en deux classes. Dans la première classe il y a celles qui remettent en question les motifs des chercheurs et celles qui reprochent aux expérimentateurs leur manque de considération pour le bien-être des sujets. En fait on remet en question les valeurs sur lesquelles s'appuient le chercheur dans la conduite de ces recherches. Un autre groupe de critiques visent le contenu de la recherche, en particulier la dimension idéologique soit des concepts soit encore la mise en application de ces concepts dans les protocoles expérimentaux.

Ainsi, quoique visant des objets différents (c'est-à-dire la façon dont les chercheurs ont de mener leur expérience ou encore les aspects idéologiques qui sous-tendent la mise en oeuvre de ces expériences), ces critiques ont en commun qu'elles laissent supposer que les maladresses ou les erreurs qu'elles pointent du doigt peuvent être corrigées sans que la méthode soit affectée.

Nous nous proposons dans ce chapitre d'examiner le rap-

port qui existe entre la méthodologie, la pratique scientifique et le contenu de la recherche et de considérer ce rapport dans sa dimension sociale. Dit autrement, nous nous proposons de montrer qu'il est insuffisant de faire l'étude d'une science (ici la psychologie sociale) en se limitant à un examen des méthodes qu'elle emploie; cela d'une part parce qu'il n'y a pas de recherche sans motivations ou sans intérêts qui la stimule et d'autre part parce que la sélection et le choix des problématiques, des techniques et des contenus ne surgissent pas du néant mais sont le produit d'une situation historico-sociale. La connaissance scientifique ne peut être considérée séparément des autres activités humaines. Négliger les liens organiques qui unissent la science avec l'environnement social, culturel, idéologique voire même politique, c'est risquer de sous-évaluer toute une série de facteurs qui orientent l'activité du chercheur lorsque celui-ci avance une théorie et c'est par le fait même perdre de vue l'importance des rapports qu'entretiennent les sciences (dans le développement de leur pratique et de leur contenu) avec toute une série de facteurs extra-méthodologiques.

D'abord dans un premier temps nous ferons une revue des critiques non méthodologiques adressées à la psychologie sociale c'est-à-dire les critiques liées à l'activité des chercheurs soit au plan de leur pratique scientifique ou au plan déontologique. En seconde étape nous apprécierons les limites de la thèse positiviste de la "neutralité" de la connaissance. Enfin nous verrons

comment le matérialisme dialectique solutionne la question de l'idéologie et de son rapport à la science.

A. La critique de certaines pratiques scientifiques

Les critiques qui visent l'activité des chercheurs se centrent autour des quatre principales étapes du processus expérimental: a) l'élaboration des hypothèses, b) la mise en place des protocoles expérimentaux, c) la collecte et d) l'analyse des données.

1. Au niveau de la généralisation des concepts et l'élaboration des hypothèses

Au plan de la généralisation des concepts et des hypothèses il faut reprocher à plusieurs expériences de se parer d'appendice décoratif (McGuire parle de superficial cosmetic change)¹ afin de camoufler la trivialité et la superficialité des contenus. A ce niveau Dunnette souligne la facilité qu'ont les chercheurs de présenter d'anciens concepts sous de nouvelles dénominations². Il ajoute que la longévité d'une notion dépend bien souvent non pas de sa réfutation mais de la plus ou moins grande capacité de frapper l'imagination qu'a la terminologie employée. Ainsi l'étiquet-

¹ William J. McGuire, The Yin and Yang of Progress in Social Psychology: Seven Koan dans Journal Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 448.

² Marvin D. Dunnette, Fads, Fashions, and Folderol in Psychology dans American Psychologist, Vol. 21, 1966, p. 344.

155
te utilisée acquiert une sorte "d'autonomie fonctionnelle" qui permet à la notion sous-jacente de survivre.

Kenneth Ring se joint à Dunnette pour dénoncer le caractère spectaculaire et flamboyant des procédés et des montages expérimentaux imaginés en psychologie sociale.

"There is, in short, a distinctly exhibitionistic flavor to much current experimentation, while the experimenters themselves often seem to equate notoriety with achievement. The implicit values that produce this sort of research include the following:

1. Experiments should be as flashy and flamboyant as possible.
2. If you think of an effective manipulation, fine; if you can think of an effective manipulation that is also amusing, even better.
3. If the topic selected for study is itself prosaic, you should reconsider; if you go ahead, at least study it cleverly.
4. Never make an obvious prediction."³

A ce groupe de valeurs s'ajoute l'argument selon lequel il est suffisant qu'une nouvelle théorie ou qu'une nouvelle méthode stimule d'autres recherches pour être considérée comme valide, et cela peu importe qu'elle soit vraie ou fausse. Dunnette a raison de dire que c'est un peu comme si l'on affirmait que le feu est bon pour la seule raison que cela tient les pompiers occupés⁴.

Ce type de pratique, plusieurs auteurs l'ont souligné

³ Kenneth Ring, Experimental Social Psychology: Some Sober Questions about Some Frivolous Values dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 117.

⁴ Marvin D. Dunnette, 1966, p. 346.

(Moscovici⁵, Smith⁶, Ring⁷, Dunnette⁸), a comme conséquence un émiettement, une dispersion et une agitation dont la portée stratégique est nulle.

Parallèlement à cette recherche de coup de main tactiquement heureux, il semble planer au-dessus des psychologues sociaux une peur constante d'aboutir à des résultats qui ne confirmeraient pas les hypothèses de départ. Cela a comme conséquence que l'on retrouve un bon nombre d'hypothèses dont la banalité est si évidente qu'elle enlève toute nécessité de vouloir en prouver la vérité. Dans la même veine nous trouvons un second groupe d'hypothèses où le chercheur semble avoir fait tous les efforts imaginables en vue de trouver les circonstances exceptionnelles où celles-ci pourraient s'avérer confirmées. Ce qui amène McGuire à dire qu'en réalité ce ne sont pas les hypothèses qui sont vérifiées mais la capacité qu'a le chercheur d'assembler les conditions dans lesquelles son hypothèse va s'avérer confirmée.⁹

5 Serge Moscovici, Society and Theory in Social Psychology dans J. Israel et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 17-68.

6 M. Brewster Smith, Is Experimental Social Psychology Advancing? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1972, p. 86-96.

7 Kenneth Ring, 1967, p. 113-123.

8 Marvin D. Dunnette, 1966, p. 343-352.

9 William J. McGuire, 1973, p. 449.

2. La mise en place des protocoles expérimentaux

Cette hantise d'aboutir à des résultats qui infirmeraient les hypothèses de départ se reflètent au niveau de l'analyse des données. Même si l'étendue des conséquences à ce niveau est ici difficile à préciser, quelques indices nous permettent de nous faire une idée. Wollins¹⁰ en 1962 demanda à trente-sept psychologues de lui fournir les données originales à partir desquelles ils avaient obtenu leurs résultats. Vingt-six d'entre eux (70%) ne donnèrent aucune réponse ou encore répondirent qu'ils avaient par inadvertance soit perdu ou détruit les données demandées. Wollins ne fut capable d'analyser que sept groupes de données (fournies par cinq chercheurs). De ces sept analyses trois ont révélé des erreurs suffisamment importantes pour infirmer les conclusions rapportées.

Un autre exemple. Barber¹¹, suite à un examen d'une étude de Rosenthal¹² sur "l'effet de l'expérimentateur", découvre que l'auteur n'a pas inclus dans son analyse les données qui allaient dans le sens contraire des résultats attendus et que la décision d'exclure ces données avait été prise après une inspec-

¹⁰ L'enquête de Wollins est relatée dans Marvin D. Dunnette, 1966, p. 346.

¹¹ Theodore X. Barber, Pitfalls in Human Research, New-York, Pergamon, 1976, p. 29-30.

¹² R. Rosenthal et al, Emphasis on Experimental Procedure, Sex of Subjects, and the Biasing Effects of Experimental Hypotheses dans Journal of Projective Techniques and Personality Assessment, Vol. 28, 1964, p. 470-473.

tion des résultats. Dans le même texte, Barber, avec preuves à l'appui, indique un certain nombre de manipulations plus ou moins honnêtes que les chercheurs peuvent faire subir à leurs données dans le but d'obtenir des résultats statistiquement significatifs.

Parmi ceux-ci, mentionnons:

a) collecter un grand nombre de données sans établir à l'avance ce qui est cherché et formuler par la suite les hypothèses qui confirment les relations découvertes;

b) faire une analyse après coup et essayer d'identifier les raisons qui ont fait que les relations cherchées n'ont pas été trouvées. McGuire dira à ce propos:

"If the negative relationship is not found, we are likely to include that the person did not have a sufficiently low self-image, not that the hypothesis is wrong."¹³;

c) procéder à un très grand nombre de tests statistiques et ne rapporter que ceux qui se sont révélés statistiquement significatifs. Cette façon de procéder a de plus en plus de chances de se présenter depuis que les chercheurs ont accès à l'ordinateur qui leur permet d'effectuer un nombre presque illimité de tests statistiques différents;

d) ne conserver que les données qui vont dans le sens de la relation désirée;

e) enfin, l'erreur, peut-être la plus courante, mettre l'emphasis uniquement sur la différence statistiquement significative sans se

¹³ William C. McGuire, 1973, p. 149.

questionner sur la valeur de la grandeur du degré d'association que l'on retrouve entre les variables. Sur ce point citons Smith:

"Another impression given by these multiple exercises in partial theoretical integration is that in the building of our science, we over-value p-levels and under-value the judgmental appraisal of evidence. The bricks may be culled by p-level, but the mortar, the girders, the theoretical structure are necessarily judgmental through and through, with little help from statistics. The linkages are often much looser than we like to pretend. And even the substantiality of our p-sorted bricks is suspect, when we know that given enough cases, the null hypothesis rarely prevails in nature."¹⁴.

Un autre élément de la pratique scientifique qui vient limiter la fiabilité des données recueillies et par conséquent la validité des résultats obtenus, c'est l'utilisation de plus en plus fréquente d'assistants dans la réalisation des expériences, principalement au niveau de la collecte des données. Parmi les conséquences les plus probables mentionnons la déviation des procédures expérimentales. C'est à ce sujet que Friedman consacre le cinquième chapitre de son livre The social nature of psychological research à la suite de quoi il conclut:

14 M. Brewster Smith, 1972, p. 93-94.

"Psychological experiments are supposed to be standardized, controlled, replicable, objective. These experimental sessions were ~~under~~standardized, uncontrolled, different, heterogenous. Psychological experimenters are supposed to be inflexible, mechanical, "programmed", standardized in their behavior. These experimenters improvised and adlibbed and were nonconforming, different, variable in their behavior.

"The resemblance between this experiment as observed and the experiment as it is usually reported is at best a likeness between distant relatives in an extended family.

"What seem to be standardized are our collective illusions about the "standardized" experiment and the "standardized" experimenter."¹⁵

Il faut en plus mentionner les erreurs dans la cueillette des données voire même la création arbitraire de données. Azrin et un groupe de collaborateurs¹⁶ découvrirent que lorsque les expérimentateurs (étudiants ou assistants) sont dans l'impossibilité de réaliser une procédure expérimentale et de recueillir des données, une large proportion de ceux-ci modifient la procédure expérimentale ou encore fabriquent de façon arbitraire des données.

Les réalités que nous venons d'examiner ne sont pas récentes; déjà en 1959, W. H. Whyte dans son livre L'Homme de l'organisation, mentionnait:

¹⁵ N. Freidman, The Social Nature of Psychological Research, New-York, Basic Books, 1967, p. 106.

¹⁶ N. H. Azrin et al, The Control of the Content of Conversation Through Reinforcement dans Journal of Experimental Analysis of Behavior, Vol. 4, 1961, p. 25-30.

"Pour les sciences sociales en particulier, on fait de la méthodologie la route vers la gloire et ceux qui ont le plus de chances de réussir dans ce domaine sont ceux qui verront le moins ces hommes qu'ils sont soupçonnés étudier. De nos jours, on considère en quelque sorte qu'il ne convient pas au grand spécialiste en science sociale d'aller interroger les gens lui-même. C'est une tâche que l'on confie de plus en plus à des hordes d'enquêteurs, afin de permettre au grand homme de se consacrer uniquement à l'analyse. Quand les jeunes parlent de la "recherche sophistiquée", c'est à ce genre de choses qu'ils pensent."¹⁷

Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis. Quatorze ans plus tard McGuire parle de:

"...scientific entrepreneur's massive project in which assistants bring him computer printout, inches thick."¹⁸

Pour récapituler il est reproché au chercheur dans la conduite de ses recherches de dépraver l'approche scientifique, et ceci de la façon suivante:

- a) par une surenchère d'expérimentations "gadget";
- b) par un arrangement de procédés expérimentaux qui cherchent à prouver des vérités triviales;
- c) par une altération des données et cela dans le but d'aboutir à la vérification des attentes.

A un autre niveau on s'interroge sur les aspects déontologiques de l'expérimentation en psychologie sociale. Il est reproché aux chercheurs de n'accorder aucune considération aux conséquences potentiellement néfastes pour les sujets qui peuvent ré-

¹⁷ W. H. Whyte, L'Homme de l'Organisation traduit par Y. Rivière, Paris, Plon, 1959, p. 307.

¹⁸ William J. McGuire, 1973, p. 453.

sulter de leur participation aux expériences élaborées par les psychologues sociaux. Dans ce contexte on attache une attention particulière au fait que de nombreuses expériences contiennent un élément de duperie (deception). C'est à ce thème que nous consacrerons la prochaine section.

B. Le sujet humain dans la recherche psycho-sociale

La question des sujets dans l'expérimentation psycho-sociologique a été abordée sous de nombreux aspects. Nous avons vu au chapitre précédent les difficultés pour une méthodologie expérimentale calquée sur la science de la physique de la fin de XIX^{ème} siècle d'arriver à des résultats valides lorsqu'elle utilise des sujets humains¹⁹. Nous avons constaté qu'il y avait un paradoxe dans le fait que cette méthode, tout en s'attendant que les sujets se conduisent librement, s'appuyaient sur une conception déterministe et mécaniste de l'être humain. Ce paradoxe a été souligné en particulier par Secord²⁰.

19 Ces difficultés ont particulièrement été examinées par Lee J. Cronbach, Beyond the Two Disciplines of Scientific Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 116-127.
 Rom Harré et P. F. Secord, The Explanation of Social Behavior, Toronto, New-Jersey, Rowman & Littlefield, 1972, vi-327p.
 Rom Harré, The Ethogenic Approach: Theory and Practice dans Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1977, p. 283-314.

20 Paul F. Secord, Person Attributes in Social Psychology Theory and Paradigms dans Representative Research and Social Psychology, Vol. 7, 1976, p. 140-146.
 Paul F. Secord, Social Psychology in Search of a Paradigm dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 41-50.

1. La tromperie; ses conséquences et ses alternatives

Au plan déontologique c'est, en 1964, la réaction enflammée de Diana Baumrind vis-à-vis l'étude de Milgram sur l'obéissance qui donna le signal de départ d'un débat qui continue, sous des formes différentes, d'agiter le milieu de la recherche en psychologie sociale.

Baumrind se porta à la défense de la dignité des sujets en soulignant les risques de troubles psychologiques que peuvent développer les sujets qui participent à une expérience qui les amène à rabaisser leur estime de soi. Pour Baumrind il y a de bonnes raisons de croire qu'au moins certains sujets "obéissants" sont sortis de l'expérience de Milgram avec une image dévalorisée d'eux-mêmes, obligés de vivre avec l'idée qu'ils étaient capables de céder à une autorité destructrice au point d'infliger une grande douleur à un autre être humain. L'analyse de Baumrind affirmait le thèse selon laquelle la légitimité d'un traitement expérimental potentiellement nocif pour les sujets devrait être dictée par sa pertinence, pertinence qu'elle contestait dans le cas de l'expérience de Milgram.

Elle concluait son commentaire en affirmant des doutes sur le bien-fondé de telles expériences quels que soient les efforts qui pourraient être faits afin d'en diminuer les effets néfastes:

"From the subject's point of view procedures which involve loss of dignity, self-esteem, and trust in rational authority are probably most harmful in the long run and require the most thoughtfully planned reparations, if engaged in at all."²¹

Milgram n'allait pas tarder à répondre et à justifier le bien-fondé de son expérience:

"If there is a moral to be learned from the obedience study, it is that every man must be responsible for his own actions. This author accepts full responsibility for the design and execution of the study. Some people may feel it should not have been done. I disagree and accept the burden of their judgment."²²

Dans le contexte des années 60 et le climat surchauffé de la lutte pour les droits civils et la contestation de la guerre du Vietnam, cette discussion allait prendre un caractère passionné. Toutefois le débat a eu pour effet positif d'éveiller les chercheurs à la dimension déontologique de leur pratique, ce qui n'était pas le cas quelques années auparavant. Par exemple, lors d'une enquête faite au cours de 1953-1954 auprès de 143 institutions dispensant des cours gradués en psychologie, De Palma et Dark constataient que de l'opinion générale les cours de déontologie devaient se limiter aux étudiants que se destinaient à la pratique clinique:

²¹ Diana Baumrind, Some Thoughts on Ethics of Research: After Reading Milgram's Behavioral Study of Obedience dans American Psychologist, Vol. 19, 1964, p. 423.

²² Stanley Milgram, Issues in the Study of Obedience: A Reply to Beaumrind dans American Psychologist, Vol. 19, 1964, p. 852.

"It was felt that the problem of professional ethics was not so important for departments whose program is oriented toward psychology alone."²³

Les commentaires reçus par les responsables de l'enquête traduisent une absence complète de préoccupations pour les cours d'éthiques professionnelles en recherche. Il y avait alors un fort doute quant à la pertinence d'un tel cours pour les étudiants s'orientant vers la recherche expérimentale. On retrouvait le type de commentaires suivants:

"Our program is exclusively experimental in character, consequently a course in ethics would be of limited value for us. In a department offering graduate training in clinical psychology and for other applied areas, I believe such a course would be valuable. It does seem that such a course should be a required, zero credit course offered at the graduate level."²⁴

Le débat Baumrind-Milgram va être relancé par Kelman dans son texte Human use of human subjects²⁵ par le biais d'une remise en question de la tromperie dans les expériences en psychologie sociale. Kelman reprend de façon plus élaborée les interrogations que posaient Edgar Vinacke en 1954 dans un court texte sur les conséquences qui pouvaient découler de l'usage de plus en plus répandu de l'utilisation de la dissimulation et de la tromperie dans les expériences psycho-sociales:

23 Nicholas De Palma et Raleigh M. Drake, Professional Ethics for Graduate Students in Psychology dans American Psychologist, Vol. 11, 1965, p. 555.

24 Nicholas De Palma et Raleigh M. Drake, 1956, p. 555.

25 Herbert C. Kelman, Human Use of Human Subjects: The Problem of Deception in Social Psychological Experiments dans Psychological Bulletin, Vol. 67, 1967, p. 1-11.

"Do subjects really feel happy that their experiences in some of these emotionally stressful experimental situations, even after a standardized attempt to reassure them? What possible effects can there be on their attitudes towards psychologists, leaving out entirely any other consequence? Beyond this, what sort of reputation does a laboratory which relies heavily on deceit have in the university and community where it operates? What, in short, is the proper balance between the interests of science and the thoughtful treatment of the persons who, innocently, supply the data?"²⁶

Reconnaissant que la tromperie était devenue presque un trait banal dans les expériences en psychologie sociale, Kelman rejoint Ring²⁷ lorsqu'il affirme que les psychologues déploient de plus en plus d'ingéniosité à élaborer des situations de plus en plus trompeuses et note que certaines vont jusqu'à utiliser la tromperie au deuxième degré, même au troisième degré. Ainsi à l'instar de Ring, Kelman s'inquiète qu'on utilise la tromperie avec tant de naturel et se demande si la recherche n'est pas en train de former une génération de chercheurs pour qui il ne leur viendrait pas à l'idée qu'il y a d'autres moyens de mener des expériences en psychologie sociale:

"I sometimes feel that we are training a generation of students who do not know that there is any other way of doing experiments in our field - who feel that deception is as much de rigueur as significance at the .05 level."²⁸

Comme Baumrind l'auteur se demande si la quantité et le type de

26 W. Edgar Vinacke, Deceiving Experimental Subject dans American Psychologist, Vol. 9, 1954, p. 155.

27 Kenneth Ring, 1967, art. cité.

28 Herbert C. Kelman, 1967, p. 3.

tromperie ne peut être remplacée par d'autres choix.

Les préoccupations que Kelman soulève dans son texte se situent à trois niveaux: les implications morales, les implications méthodologiques et les implications pour l'avenir de la psychologie sociale.

Sur le plan moral, en plus de s'inquiéter à l'instar de Baumrind des conséquences possibles découlant de la tromperie, Kelman pose une question de moralité générale et s'inquiète du fait que la relation qui s'instaure entre l'expérimentateur et le sujet repose sur de faux renseignements ou des omissions importantes de la part d'un des partis. Tout se passe comme si les critères de moralité sociale habituels n'avaient plus à s'appliquer dans le laboratoire de psychologie sociale:

"We tend to regard it as a situation that is not quite real, that can be isolated from the rest of life like a play performed on stage, and to which, therefore, the usual criteria for ethical interpersonal conduct become irrelevant."²⁹

A la suite de quoi il conclut:

"We are living in an age of mass societies in which the transformation of man into an object to be manipulated at will occurs on a mass scale, in a systematic way, and under the aegis of specialized institutions deliberately assigned to this task."³⁰

Ce dernier point sera repris plus tard par Schultz dans son texte

29 Herbert C. Kelman, 1967, p. 5.

30 Herbert C. Kelman, 1967, p. 5.

The human subject in psychological research³¹.

Sur le plan méthodologique, Kelman craint que l'usage répété de la tricherie ait comme conséquence qu'on généralise l'idée que les psychologues sociaux sont des gens qu'on ne peut croire sur parole et par conséquent il ne sera plus possible de trouver des sujets "naïfs". Ainsi les sujets vont avoir de plus en plus tendance à se méfier et à chercher leur propre interprétation de la situation expérimentale. Cela va aussi avoir des conséquences auto-destructrices sur la discipline et dégrader de plus en plus les rapports entre expérimentateurs et sujets.

Dans le but de résoudre le problème Kelman propose trois mesures: la prise de conscience du problème, l'élimination des effets négatifs de la tromperie et la recherche de techniques expérimentales alternatives qui dispenseraient l'expérimentateur d'y recourir. Parmi ces techniques l'une des plus prometteuses lui semble être le jeu de rôle (Role playing). La même année, M. S. Greenberg³² tenta de démontrer de façon expérimentale qu'une expérience (en l'occurrence celle de Schachter³³ sur l'effet de l'anxiété sur l'affiliation), qu'elle utilise la tromperie ou le jeu de rôle, arrivait à des résultats similaires.

³¹ Duane P. Schultz, The Human Subject in Psychological Research dans Psychological Bulletin, Vol. 72, 1969, p. 214-218.

³² M. S. Greenberg, Role Playing: An Alternative to Deception? dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 7, 1967, p. 152-157.

³³ S. Schachter, The Psychology of Affiliation, Stanford, Stanford University Press, 1959, 141p.

Tous les chercheurs ne furent pas de l'avis de Kelman et de Greenberg. Freedman s'opposa et affirma que le jeu de rôle avait une valeur limitée pour la psychologie sociale expérimentale et remettait en question que celui-ci puisse être une technique alternative à la tricherie.

"Role playing tells us what men think they would do. It does not tell us what men would actually do in the real situation."³⁴

En fait, au-delà de la remise en cause du jeu de rôle comme technique expérimentale adéquate, le texte de Freedman est un ardent plaidoyer pour l'approche traditionnelle.

"Because they occur in a laboratory, because the subject knows he is a subject, it is difficult to produce realism and spontaneity in the laboratory. But it is not impossible. Carefully designed experiments, skilled experimenters, and ingenious manipulations can make laboratory experiments extremely realistic and cause the subject to respond spontaneously."³⁵

Par son article Freedman allait déclencher un débat (débat stimulé par la mise sur pied par l'A.P.A. d'un comité dont la tâche était d'établir un code déontologique concernant les sujets humains) qui allait prendre la forme de toute une série d'expériences empiriques plus ou moins concluantes qui ont essayé de démontrer ou d'infirmer que le jeu de rôle soit une technique appropriée pour l'expérimentation en psychologie sociale³⁶. Hendrick,

³⁴ Jonathan L. Freedman, Role Playing: Psychology By Consensus dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 13, 1969, p. 114.

³⁵ Jonathan L. Freeman, 1969, p. 113-114.

³⁶ Pour une revue de la question sur ce débat on consulte-

à l'ouverture d'un symposium sur la question, déclarait:

"Both Alan Gross (the action editor) and I were stuck by the wide discrepancy in opinion of two reviews which were obtained. Clearly the value of role-playing as a methodology, or lack of value, was not a settled issue."³⁷

La question allait déboucher sur une discussion stérile sans aucune fécondité où le problème de fond posé au départ par Kelman disparaissait sous un amas d'études empiriques contradictoires. D'un problème de valeur et de morale on aboutissait à un problème de technique.

De cet amas d'articles nous pouvons extraire quelques études cherchant à préciser l'ampleur de l'utilisation de la tricherie dans les protocoles expérimentaux. Il se dégage de ces études³⁸ une progression constante de l'utilisation de la tricherie.

Clyde Hendrick, Role-Playing as a Methodology for Social Research: A Symposium dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 454-466.

Edward Krupat, A Re-assessment of Role Playing as a Technique in Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 498-504.

Stephen G. West et Steven P. Gunn, Some Issues of Ethics and Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 33, 1978, p. 30-38.

Arthur G. Miller, Role Playing: An Alternative to Deception?; A Review of the Evidence dans American Psychologist, Vol. 27, 1972, p. 623-636.

37 Clyde Hendrick, 1977, p. 454.

38 Le recensement de L. J. Stricker relaté dans The True Deceiver dans Psychological Bulletin, Vol. 68, 1967, p. 13-20, indiquait que l'emploi qu'on faisait de la tricherie variait selon le domaine de recherche. Ainsi on trouvait l'utilisation de la tricherie dans 80% des études portant sur la conformité, 72% des études de dissonance cognitive, 50% au niveau des expériences faites au sujet de la prise de décision (decision making) et enfin 40% dans les recherches sur le changement d'attitude. J. Seeman

Il se dégage aussi que dans certains secteurs de recherche son usage est très répandu, jusqu'à 80% dans le cas des études sur la conformité.

Parmi les opinions émises entourant les aspects déontologiques de la recherche, toutes ne se sont pas limitées à discuter la pertinence d'utiliser ou non le jeu de rôle comme alternative à la tricherie. Les textes de Argyris de 1968³⁹ et de Schultz en 1969⁴⁰ se veulent une réflexion en profondeur sur la place des sujets dans le laboratoire et sur la signification de cette situation. Argyris et Schultz soulèvent chacun un aspect particulier de la nature de la relation sujet-chercheur et de l'image que la recherche se fait des sujets qu'elle emploie.

2. Le sujet et le laboratoire

Argyris, faisant remarquer que la rigueur est au chercheur, ce que l'efficacité est au chef d'entreprise, montre que la relation de dépendance du sujet vis-à-vis l'expérimentateur est homo-

pour sa part dans Deception in Psychological Research dans American Psychologist, Vol. 24, 1969, p. 1025-1028, fit une comparaison de l'incidence de la tromperie entre les années 1948 et 1963. Son étude révéla (une fois combinées les revues Journal of Personality et Journal of Abnormal and Social Personality) que 18.47% qu'elle était en 1948, la pratique de la tricherie était passée à 38.17% en 1963. Enfin E. Krupat (1977, art. cité) inventoria 260 études de laboratoire rapportées dans Journal of Personality and Social Psychology de 1975 et dans Journal of Experimental Social Psychology de 1975 et découvrit que 65% de ces études utilisaient à un degré ou à un autre la tromperie.

³⁹ Chris Argyris, Some Unintended Consequences of Rigorous Research dans Psychological Bulletin, Vol. 70, 1968, p. 185-197.

⁴⁰ Duane P. Schultz, 1969, art. cité.

logue à la relation qu'un employé a vis-à-vis son patron.

"These conditions are remarkably similar to those top management defines when designing an organization. Top management researcher defines the worker's (subject's) role as rationally and clearly as possible (to minimize having to draw from a select population, thereby reducing the generalizability of the research findings); provides as little information as possible beyond the tasks (thereby minimizing the time perspective of the subject); and defines the inducements for participating, a plea for the creation of knowledge, or money."⁴¹

Ainsi le processus de recherche tend à placer le sujet dans une situation qui est similaire et qui possède les caractéristiques d'une relation superviseur-subordonné. Argyris fait remarquer que les comportements adaptatifs des sujets à la situation expérimentale ont de nombreux points en commun avec ceux des employés d'une entreprise. Certains sujets vont s'adapter en devenant dépendant et en se modelant le plus possible aux consignes de l'expérimentateur. Orne montra que les sujets étaient prêts à tolérer un niveau élevé d'ennui et d'inconfort et cela aussi longtemps que l'expérimentateur l'exigeait.⁴²

A l'opposé, d'autres sujets vont tenter de vaincre l'expé-

41 Chris Argyris, 1968, art. cité.

42 Orne donna à chacun de ses sujets deux mille feuilles comportant chacune 224 additions. Cinq heures après le début de l'expérience les sujets travaillaient encore assidûment et auraient continué à travailler si l'expérimentateur ne les avait pas arrêtés. On retrouvera l'expérience de Orne dans M. T. Orne, On the Social Psychology of the Psychological Experiment: With Particular Reference to Demand Characteristics and their Implications, dans American Psychologist, Vol. 17, 1962, p. 776-783.

rimentateur et essayer de fausser, ou de donner le moins possible de données utiles. Une étude de Gustav⁴³ portant sur 251 étudiants indiqua qu'approximativement 40% de ceux-ci expérimentaient une attitude négative allant de l'ennui et l'irritation à la crainte et l'anxiété. La plupart d'entre eux exprimaient ouvertement qu'ils n'auraient jamais participé à l'expérience comme sujet volontaire. Argyris a alors raison de souligner les implications d'une généralisation des procédés expérimentaux à la société:

"The generalizations from rigorous research studies of the types described above ought to "work" only in life situations which are original data were collected. The analogous situations are those that contain authoritarian relationship and provide for social isolation of the participants."⁴⁴

Pour Schultz comme pour Argyris il faut considérer comme un des aspects essentiels du processus de recherche la nature et la position du sujet qui fournit les données, c'est-à-dire la vision que la psychologie sociale a du sujet humain. Si Argyris pointe la dimension superviseur-subordonné du rapport dans lequel est pris le sujet, Schultz souligne la conception selon laquelle le sujet humain est vu comme une machine à recevoir des stimuli et à donner des réponses.

43. A. Gustav, Student's Attitudes Toward Compulsory Participation in Experiments dans Journal of Psychology, Vol. 53, 1962, p. 119-125.

44 Chris Argyris, 1968, p. 190.

"This image of the subject-as-object is reinforced by the mechanomorphic tendencies of behaviorism whose model of man is that of an organic machine - an inanimate, determined, reacting, empty organism. The tendency to view subjects as mechanical objects to be poked, prodded, manipulated, and measured causes the experimenter-subject dyad to be of the order of Burber's I-It relationship."⁴⁵

Vu de cette façon le sujet humain n'est pas une personne ni un individu mais plutôt un objet anonyme utilisable. Le chercheur (lorsque ce n'est pas un assistant), étant tellement préoccupé d'amasser "objectivement" des données, ne porte qu'une attention accessoire aux besoins de ses sujets:

"Perhaps we are so used to the anonymity of subjects-as-objects and to their function as a mechanical source of data that we fail to recognize the need for concern about them as human beings."⁴⁶

De fait, la motivation, les intérêts, les désirs du sujet vis-à-vis l'expérience sont considérés comme des éléments non-pertinents, plus encore, ils sont considérés comme des variables perturbatrices qu'il faut contrôler et éliminer si possible. L'important, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, c'est de maximiser la validité du protocole expérimental. Il faut encore ajouter à cela, comme le mentionne Ring⁴⁷, que plus grande est l'élégance du protocole expérimental plus grandes sont les chances de succès.

Toutefois si le contrôle est "The Name of the Game", le

⁴⁵ Duane P. Schultz, 1969, p. 217.

⁴⁶ Duane P. Schultz, 1969, p. 223.

⁴⁷ Kenneth Ring, 1967, art. cité.

sujet doit demeurer libre (ou du moins en avoir l'impression) à tout moment de choisir ses actes. Comme Argyris le mentionne c'est comme si l'expérimentateur disait à son sujet:

"I want to design the environment in such a way that when you enter it, I will have done my best to have induced you to behave as I predicted you would. However, I must be certain that if you behaved the way I predicted you would, it was because you wanted to, because the choice was genuinely yours.

In order to maximize this possibility, I must design the entire experiment rigorously and keep all of the key elements of the design secret from you until you have finished participating in it. Also, I cannot permit or encourage you to learn (ahead of time or during the experiment) anything about the experiment; I cannot encourage you to confront it, or to alter it. The only learning that I permit is learning that remains within the purposes of the experiment.

The experimental conditions may be summarized as (a) high articulation and advocacy of my position (i.e., stating theory, deriving precise hypotheses) coupled with (b) high unilateral control over you (as subject) and (c) secrecy about goals, purposes, and design of the experiment leaving you a moment of free choice."⁴⁸

Donc la seule façon que l'expérimentateur a d'assurer une validité interne à son protocole expérimental est de priver ses sujets d'une partie de l'information et de les tromper sur ces objectifs. Dit autrement, la seule façon de reproduire la réalité c'est de mentir ou de tenir cachée cette réalité. Du côté de l'expérimentateur ce dernier doit lui aussi freiner toute motivation personnelle. Il ne peut intervenir d'une autre façon que celle que lui dicte son design expérimental. Ainsi la seule autorité qui dicte et définit les conduites et les rapports dans le

⁴⁸ Chris Argyris, Dangers in Applying Results From Experimental Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 474-475.

laboratoire, autant celle de l'expérimentateur que celle du sujet, c'est le plan expérimental.

3. Le rapport social sujet-expérimentateur

Nous avons jusqu'à maintenant considéré le sujet en tant qu'individu isolé aux prises avec la machine expérimentale. Dans la réalité concrète (non pas la réalité abstraite produite en laboratoire) le rapport sujet-expérimentateur est non pas un rapport méthodologique mais un rapport social. Tous deux, l'expérimentateur et le sujet, font partie d'une société qui définit leur rôle, leur statut, leur pouvoir. Les chercheurs ont un pouvoir et une légitimité qui prennent leur source dans la société dont ils sont à la fois les acteurs et le produit. Nous allons maintenant considérer le manque de pouvoir des sujets sur la recherche sociale et ses implications.

Comme le mentionne Kelman, les sujets sur lesquels portent la plupart des recherches sociales proviennent habituellement des couches de la société ou des secteurs institutionnels les plus dépourvus de pouvoir⁴⁹. Par exemple une bonne quantité de recherches sont faites sur des groupes désavantagés de la société: les enfants, les personnes recevant de l'aide sociale, les patients d'institutions de santé, les délinquants ou criminels, les nouveaux étudiants, les nouvelles recrues dans les forces armées,

- 49. Herbert C. Kelman, The Rights of the Subject in Social Research: An Analysis in Terms of Relative Power and Legitimacy, dans American Psychologist, Vol. 67, 1972, p. 990.

etc. Ce sont la plupart du temps des groupes dépendants par rapport à l'institution. Les individus sont habituellement, d'une certaine manière, captifs et sans position de pouvoir personnel réel. Ces populations sont par le fait même plus disponibles, moins en mesure de s'opposer et plus faciles à récompenser (en leur offrant par exemple la possibilité de bénéficier d'avantages particuliers ou encore de l'approbation des autorités en place).

La faiblesse de leur pouvoir se situe également au niveau de la problématique qui suscite la recherche dont ils sont l'objet. Cela est particulièrement évident pour les employés d'usine, les groupes minoritaires, les pays sous dépendance étrangère. Dans ces cas les sujets ont de fortes chances que les résultats bénéficient en premier lieu à d'autres intérêts que les leurs.

La limite de leur pouvoir est encore réduite par l'absence d'influence qu'ils ont au sein de la structure de recherche. Ils n'ont dans la plupart des cas aucune possibilité de s'opposer à des procédures qui leur sont potentiellement dommageables. Les sujets en acceptant de participer à une expérience abdiquent implicitement tout pouvoir de juger ou de critiquer ce qui a trait à la conduite de la recherche elle-même. Il n'est pas permis à celui qui accepte de participer à une enquête d'exprimer une opinion sur le questionnaire (du moins ses objections sont considérées comme non pertinentes) tout comme il n'est pas permis aux sujets d'une expérience de vouloir introduire des modifications à la procédure expérimentale. Cela est d'autant plus vrai lorsque les su-

jets appartiennent à un groupe social qui lui-même n'a aucun pouvoir sur l'institution qui produit ou commande la recherche. Si on ajoute à cela la croyance de la part du sujet qu'il doit collaborer au nom de l'avancement de la science, celui-ci se sent encore moins libre d'émettre tout commentaire quel qu'il soit. Les expériences de Milgram de 1963⁵⁰ sont alors explicable non par une nature humaine obéissante mais par les conditions sociales qui privent le sujet de tout pouvoir réel sur la situation dans laquelle il se trouve. Il ne lui reste que deux solutions: se plier plus ou moins passivement aux exigences qu'on lui impose ou tout refuser, ce qui d'une certaine façon équivaut à une révolte contre la société qui le place dans une situation d'absence de pouvoir.

Dans le cas de la tromperie, le sujet entre dans une relation où son manque de pouvoir est accru du seul fait qu'on le prive ou qu'on falsifie une partie de l'information pertinente à la situation dans laquelle il doit évoluer. Dans certains cas le scientifique s'introduit dans la vie de ses sujets sans lui donner le choix de participer ou non.

Kelman donne deux exemples dans son texte de 1967⁵¹. Le

50 S. Milgram, Behavioral Study of Obedience dans Journal of Abnormal and Social Psychology, Vol. 67, 1963, p. 371-378.

51 Herbert C. Kelman, 1967, art. cité.

premier est l'expérience de Mulder et de Stemerding⁵² qui eut lieu en 1963. Les chercheurs convoquèrent à une réunion les commerçants de détail d'un certain nombre de villages hollandais. Au cours de cette réunion on les informait qu'une grande compagnie projetait l'ouverture d'une chaîne de supermarchés. Dans cette situation de menace évidente on disait aux sujets qu'il était très probable que leur village serait choisi, ce qui provoquerait une baisse importante de leur chiffre d'affaires. Plus tard il ne fut jamais révélé aux sujets qu'il y avait eu manipulation expérimentale.

Le second cas relaté par Kelman est celui de l'expérience de Bramel⁵³ qui par l'usage de la tromperie, a amené un groupe d'étudiants à croire qu'ils étaient excités sexuellement par des photographies d'hommes. Contrairement au premier exemple on révéla la tromperie à la fin de l'expérience. Cependant nous croyons avec Kelman qu'il y a lieu de s'interroger sur l'éventualité de conséquences néfastes pour les sujets.

Il est certain que la grande majorité des cas de tromperie rencontrés dans la recherche n'atteignent pas un tel degré de gravité: toutefois ils font clairement ressortir le caractère social

52 M. Mulder et A. Stemerding, Threat, Attraction to Group, and Need for Strong Leadership dans Human Relations, Vol. 16, 1963, p. 317-334.

53 D. Bramel, A Dissonance Theory Approach to Defensive Projection dans Journal of Abnormal and Social Psychology, Vol. 64, 1962, p. 121-129.

du rapport chercheur-sujet et de la mise en application des procédés expérimentaux, caractère social qui est trop souvent masqué dans les recherches en laboratoire.

Ces deux exemples montrent que l'utilisation de la tromperie dans la recherche dépasse largement la querelle sur la pertinence d'utiliser une technique comme le jeu de rôle. Ils montrent aussi que les aspects déontologiques de la recherche vont bien au-delà d'une étude empirique qui tenterait de démontrer la supériorité d'une technique sur une autre. Il n'y a pas de doute que dans les deux exemples précédents l'utilisation du jeu de rôle aurait pu aboutir à des résultats autres que ceux produits par la tricherie. Mais en aucun cas on ne peut justifier des bienfaits sociaux qui justifieraient la mise en oeuvre de tels protocoles expérimentaux.

Un autre exemple donné par Kelman⁵⁴ du poids social relatif que les sujets possèdent vis-à-vis la recherche est le cas des "entrevues d'élites" lorsque la recherche ou l'enquête porte sur des personnages de haut statut (leader politique, patron d'entreprise). Dans ces cas le responsable de l'entrevue établit clairement vis-à-vis son répondant qu'il le considère comme un expert pouvant contribuer de façon unique à la recherche en y apportant ses connaissances et son expérience particulière. Ainsi le répondant devient un partenaire actif dont les avis ont un impact déterminant sur la conduite de la recherche. Le rapport de pouvoir

54 Herbert C. Kelman, 1972, p. 1004.

est alors inversé; le chercheur se trouve dans la situation où il doit demander à son sujet de bien vouloir lui faire bénéficier de son expertise.

4. L'utilisation des résultats de la recherche

Un dernier aspect relié au pouvoir relatif que possèdent les sujets participant à une recherche est celui de l'utilisation des résultats. Si la connaissance c'est du pouvoir (comme nous venons de le voir dans le cas d'entrevues avec une élite), la connaissance produite par la recherche est elle aussi dans une large proportion un pouvoir.

Il arrive dans plusieurs cas que la question de l'utilisation des résultats place les sujets dans une situation conflictuelle de laquelle ils ne peuvent sortir. Cela est particulièrement le cas, comme le note Argyris⁵⁵, lorsque les employés d'une entreprise se voient obligés de participer à une recherche commandée par cette dernière. D'une part les travailleurs sont encouragés à être ouverts mais par contre dans la vie courante ces derniers ont appris par expérience que le partage de l'information et des connaissances pouvait être utilisé à leur détriment. De fait il y a souvent opposition entre d'une part les intérêts et les désirs des employés, et d'autre part les besoins et le fonctionnement de l'administration qui patronne la recherche. Cette dernière a l'opportunité de définir les problèmes à laquelle va

⁵⁵ Chris Argyris, 1968, p. 191.

s'adresser la recherche, donc va faire en sorte que celle-ci soit pertinente à ses intérêts particuliers. L'entreprise a en plus la capacité et les ressources de rendre utiles les résultats obtenus. Il y a ainsi une possibilité réelle que s'accroisse la position désavantagée dans laquelle se trouve ceux à qui on demande de fournir les données, cela d'autant plus que l'information va dans une seule direction.

Cette situation apparaît encore de façon plus claire dans le cas du projet Camelot⁵⁶. Ce projet avait été au départ présenté comme un projet de recherche fondamentale portant sur l'étude des causes des conflits dans les pays sous dépendance étrangère. Celui-ci, étant soutenu par l'armée américaine, la problématique (indépendamment des intérêts théoriques réels des chercheurs) fut formulée dans le cadre d'une lutte anti-insurrectionnelle. Ainsi les agences américaines, dans ce cas du moins, étaient moins intéressées dans les causes économiques, sociales ou politiques du mécontentement populaire que dans les techniques de neutralisation (individuelles ou collectives) de protestation. Courrière⁵⁷ donne un exemple semblable de l'utilisation d'anthropologues par l'armée française lors de la guerre d'Algérie.

Les objectifs ne sont pas toujours exprimés en termes de

⁵⁶ A ce sujet voir John Walsh, Theodore R. Valance et Irving Louis Horowitz dans American Psychologist, Vol. 21, No. 5, 1966, p. 438-454.

⁵⁷ Yves Carrière, Les Fils de la Toussaint, Paris, Fuyard, 1968, 600p.

répression mais il arrive souvent que l'effet sur les populations étudiées n'en est pas moins grave de conséquences. En guise d'exemple il faut mentionner les nombreuses enquêtes et études qui portent sur les groupes désavantagés. Ces études aboutissent dans la plupart des cas à définir la pauvreté comme une sous-culture. Selon cette explication ce sont les mentalités et les attitudes culturelles particulières qui sont à la source de la situation matérielle désavantagée des couches les plus pauvres de notre société. Cela a pour effet direct de rendre les plus démunis responsables de leur propre situation. Une telle attitude a pour résultat que les services publics mettent sur pied toute une série de programmes (qui ont pour effet de diminuer encore le pouvoir des gens concernés sur leur situation) dont le but est d'éliminer la culture de la pauvreté sans éliminer la pauvreté matérielle elle-même.

58

Ces derniers exemples soulèvent des questions qui dépassent de beaucoup le problème de la bonne ou de la mauvaise utilisation des techniques de recherche de même que les problèmes strictement déontologiques. Cela pose la question de la pratique scientifique comme pratique sociale et la place des scientifiques dans la société. Cela implique aussi la question de la conception du monde qui sert de postulat à la recherche, ce qui nous amène à parler du rapport qui existe entre science et valeur et par consé-

58 A ce sujet on consultera Bernard Bernier, Culture de la Pauvreté et Analyse des Classes dans Anthropologica, Vol. 16, 1974, p. 41-58.

quent entre science et société. La question sera abordée sous l'angle d'une appréciation de la thèse de la "neutralité" de la recherche.

C. Le problème de la "neutralité" de la science

1. Orientations de valeur et recherches scientifiques

La question des motifs en recherche soulève le problème du désintéressement de la science. Ici il y a tout un éventail de postures philosophiques où l'on retrouve à un extrême l'affirmation selon laquelle le seul but de la science est la connaissance. Katz est peut-être celui qui a affirmé le plus explicitement cette position:

"Science for sciences's sake is a slogan to which we must adhere to preserve as much independance as possible from outside sources."⁵⁹

Nous retrouvons à l'origine d'une telle position le rêve positiviste d'une science sans métaphysique qui est souvent traduit dans la revendication d'une science sans idéologie qui prendrait la forme de l'utilisation neutre d'une technique. L'idée d'une science non affectée par les valeurs idéologiques était déjà présente chez Max Weber. Elle a toutefois atteint son point culminant au début des années 60. Les prémices de cette nouvelle conscience technocratique a été clairement exprimés au plus haut niveau politique à l'occasion d'un discours fait à l'université Yale le 12

⁵⁹ Daniel Katz, Editorial dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 7, 1967, p. 343.

juin 1962 par le président John F. Kennedy:

"What is at stake in our economic decisions today is not some grand warfare of rival ideologies which will sweep the country with passion, but the practical management of a modern economy. What we need are not labels and clichés, but more basic discussions of the sophisticated and technical questions involved in keeping a great economic machinery moving ahead."⁶⁰

Dit de façon claire, le technologique élimine l'idéologique.

Cette position depuis Comte a été celle des positivistes.

Selon cette perspective, ce que l'on appelle objectivité de la science, se réduit à l'objectivité de la méthode employée. Pour le positiviste est objectif uniquement les moyens logiques employés à la critique des théories. Dit autrement est objectif uniquement le procédé scientifique et non pas le chercheur ni la totalité des rapports sociaux dans lesquels il est inscrit. Dans ce contexte épistémologique, toutes hypothèses peuvent foncièrement être admises et soumises à des tests, cela indépendamment de leur portée morale ou sociale.

Certes il existe la possibilité de discuter la décision par laquelle on choisit une position morale fondamentale. Par exemple nous pouvons réfléchir aux conséquences de la décision qui est prise par tel ou tel scientifique de poursuivre telle ou telle recherche particulière. Il est possible d'examiner si elle mène à des actions néfastes ou non pour les sujets ou la société. Cependant, pour le positivisme, des discussions de cette sorte sont

⁶⁰ Cité par A. W. Gouldner dans The Dialectic of Ideology and Technology, New-York, Seaburg Press, 1976, p. 250.

considérées comme non scientifiques. Dans ce contexte, chaque chercheur choisit son objet d'études et les questions qu'il pose selon ses inclinations personnelles et suivant son orientation de valeur, l'analyse et le processus scientifique lui-même étant considéré libre de toute valorisation. L'analyse doit se conformer au strict canon des prescriptions logiques de la méthode employée. Ainsi, le problème des valeurs est limité à la phase de la sélection des domaines d'intérêt.

Dans la pratique une telle position débouche sur un pluralisme moral et sur un décisionnisme s'appuyant sur un calcul des coûts et des bénéfices.

La position du pluralisme éthique est celle adoptée par Gergen. Il affirme qu'on ne peut imposer aucune position morale ou éthique:

"What is being advocated here is that we accept the widely divergent ethical values within society on a par with our own. By taking into account the multifarious ethical realities of subjects, the public, and other psychologists, we avoid ethical imperialism and are likely to make more balanced judgments."⁶¹

Poursuivant, il ajoute qu'il peut être dangereux pour la psychologie sociale d'adopter une position trop moralisatrice:

⁶¹ Kenneth J. Gergen, The Codification of Research Ethics: Views of a Doubting Thomas dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 110.

"I have argued that from a research standpoint, there is little to merit the promulgation of the proposed ethical principles...What is needed is factual advice about the possible harmful consequences of various research strategies."⁶²

Cette priorité que Gergen accorde à l'information factuelle concernant les conséquences néfastes qui pourraient résulter des différentes stratégies de recherche nous amènent à considérer la position selon laquelle les problèmes déontologiques pourraient être résolus à l'aide de l'approche coût-bénéfice. Selon cette approche il s'agit de peser le tort que peut subir le sujet en relation des résultats produits par la recherche. Cette position trouve sa racine dans la tradition utilitariste de Bentham et de Mills⁶³.

La force de cette approche est évidente. D'une part elle s'inscrit dans le courant fortement majoritaire du "decision making" et d'autre part elle se présente comme une approche flexible qui la rend acceptable aux chercheurs quelle que soit leur orientation éthique; elle est d'autant plus acceptable que la décision est laissée au chercheur individuel. Toutefois, comme l'affirme

⁶² Kenneth J. Gergen dans American Psychologist, 1973, p. 912.

⁶³ On peut faire un rapprochement entre la théorie behaviorale du renforcement et de la punition et la méthode coût-bénéfice. C'est ce même esprit qui a servi de fil conducteur à Thibault et Kelly dans le développement de leur théorie de l'échange (exchange theory). Pour une étude critique de l'utilitarisme dans les sciences sociales on consultera W. Peter Archibald, Social Psychology as Political Economy, Toronto, McGraw-Hill, 1978, p. 16-31.

Eisner⁶⁴, cette approche a de nombreuses limites. Non seulement elle ne fournit aucun critère en vue de départir ce qui est éthique des pratiques qui ne le sont pas mais elle rend impossible la détermination de standard de comportements non admis par la communauté scientifique.

Plusieurs autres difficultés s'ajoutent parmi lesquelles celle de peser les dommages possibles contre les bénéfices. Une telle évaluation n'est possible qu'à la condition que tous deux (désavantages et bénéfices) soient quantifiables et comparables. Comment mesure-t-on la perte d'estime de soi (loss of self-esteem) ou encore le développement de sentiments comme la perte de confiance ou le cynisme? Comment peut-on comparer ces derniers avec les gains qui pourraient résulter d'un protocole expérimental? Comment les effets positifs ou négatifs peuvent-ils être anticipés lorsqu'on ne peut prédire les résultats de l'expérience? A cela s'ajoute la question de l'application de l'approche coût-bénéfice. Les coûts comme les bénéfices peuvent être considérés selon trois différentes perspectives: celle du sujet, celle de l'expérimentateur, celle de la société. Selon la perspective que l'on adoptera le calcul aboutira à un résultat qui ne sera pas nécessairement celui auquel on arriverait si une autre perspective avait été adoptée.

⁶⁴ Margaret S. Eisner, Ethical Problems in Social Psychological Experimentation in the Laboratory dans Canadian Psychological Review, Vol. 18, 1977, p. 133-141.

2. La recherche scientifique et son application

La thèse de la neutralité des méthodes et des procédures employées par les scientifiques est complétée par une seconde qui affirme l'indépendance des résultats obtenus de la recherche et leurs applications. Ici nous ne voulons pas dire que les scientifiques ne se préoccupent pas de l'application de leurs découvertes. Au contraire, en psychologie en particulier, le nombre de chercheurs dont le seul but est "la science pour la science" est plutôt réduit. Dès ses débuts la psychologie sociale se fixait comme but la résolution des problèmes sociaux. Cette position est en particulier celle de Floyd Allport pour qui le but premier de la science psycho-sociale est de solutionner les problèmes les plus vitaux de l'ordre social (the most vital problems of the social order⁶⁵). Cette attitude est largement majoritaire en psychologie sociale. On la retrouve toujours formulée presque explicitement dans l'introduction des manuels de psychologie sociale. Lindgren dira:

"The problems of today's world are essentially social problems. It would therefore appear that social psychology is that branch of psychology best prepared to deal with social problems."⁶⁶

Baron et al pour leur part affirmeront:

65 Cité par Howard Gadlin et Grant Ingle, Through the One-way Mirror: The Limits of Experimental Self-Reflection dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 1009.

66 H. C. Lindgren, Contemporary Research in Social Psychology: a Book of Readings, New-York, Wiley, 1969, p. 1.

"Social Psychology deals with immediate, everyday social problems. It cannot find solutions for all of these problems but in many ways it contributes useful guidance toward possible ways of understanding and working with these problems."⁶⁷

Il faut encore dire que rares sont les chercheurs qui n'aspirent pas avoir un impact sur la société. De fait la science psychologique en particulier a eu au cours des cinquante dernières années une influence certaine sur la société américaine que personne ne se risquerait de nier. Nous n'avons qu'à considérer, comme le fait Gergen, le nombre de magazines dédiés à la psychologie, lesquels totalisent plus de 600,000 lecteurs, et il faut encore ajouter avec l'auteur:

"The broad expansion of the soft-cover book market, the increasing governmental demand for knowledge justifying the public underwriting of psychological research, the proliferation of encounter techniques, the establishment of business enterprises huckstering psychology through games and posters, and the increasing reliance placed by major institutions (including business, government military, and social) on the knowledge of in-house behavioral scientists, one begins to sense the profound degree to which the psychologist is linked in mutual communication with the surrounding culture."⁶⁸

Lorsque nous parlons de la neutralité au niveau de l'application des recherches nous référons à la thèse selon laquelle les résultats de la recherche peuvent être utilisés aussi bien par les classes défavorisées que par les groupes dominants. Considé-

⁶⁷ Robert A. Baron, Donn Byrne et William Griffit, Social Psychology: Understanding Human Interaction, Boston, Allyn & Bacon, 1974, p. 10.

⁶⁸ Kenneth J. Gergen, 1973, p. 310.

rons deux exemples. Le premier est celui de Varela⁶⁹ qui développa un programme de persuasion dont le but était de forcer la vente de rideaux préfabriqués à des détaillants uruguayens.

Le programme de persuasion fut développé à partir d'une série de recherches expérimentales. Les détaillants uruguayens étaient introduits dans une salle qui était en fait un laboratoire. On demandait d'abord à l'acheteur de donner son opinion sur les produits. Par la suite, afin de l'amener à s'impliquer davantage, on l'encourageait à expliciter les raisons qui faisaient qu'il aimait le produit. On lui faisait comparer d'anciens modèles avec des nouveaux lui demandant d'exprimer son opinion. Lorsque le détaillant questionnait au sujet de la fabrication le vendeur hésitait d'abord pour ensuite lui proposer de lui montrer la fabrication. On s'arrangeait alors pour que le détaillant justifie son comportement en lui suggérant de placer une commande. Selon le chercheur les résultats furent excellents.

Réalisant que ces recherches soulevaient des questions d'éthique Varela émit l'argument que ses travaux étaient publiés, qu'ils étaient disponibles aux plus désavantagés de la société et que l'utilisation des conclusions de ses recherches pouvaient permettre à ces groupes de gagner plus de pouvoir dans la société. Zimbardo adopte une attitude semblable lorsqu'il propose aux groupes s'opposant à la guerre du Vietnam d'utiliser les résultats

69 L'expérience de Varela est citée par Chris Argyris, Dangers in Applying Results from Experimental Social Psychology, Vol. 30, 1975, p. 476-478.

qu'il a obtenus à la suite d'un programme de recherches sur la persuasion⁷⁰.

A cette thèse s'ajoute celle que le chercheur doit demeurer un auxiliaire technique qui s'abstient d'intervenir au niveau des fins de la recherche. Les propos de Donald T. Campbell à ce sujet sont très explicites:

"My emphasis is rather on the more passive role for the social scientist as an aid in helping society decide whether or not its innovations have achieved desired goals without damaging side effects. The job of the methodologist for the experimenting society is not to say what is to be done, but rather to say what has been done. The aspect of social science that is not to be applied is primarily its research methodology rather than its descriptive theory, with the goal of learning more than we do now from the innovations decided upon by the political process. I argue that even the conclusion drawing and the relative weighting of conflicting indicators, should be left to the political process."⁷¹

Les remarques de Marcia Guttentag vont à peu près dans le même sens:

"My remarks are directed first to what psychologists can contribute, not so much to the substance of federal legislation, but to the ways in which federal programs, once enacted, are administered and become social realities."⁷²

Mentionnons encore l'opinion de Jerome B. Weisner:

⁷⁰ Voir à ce sujet Chris Argyris, 1975, p. 478.

⁷¹ Donald T. Campbell, The Social Scientist as Methodological Servant of the Experimenting Society dans Policy Studies Journal, Vol. 2, 1973, p. 72.

⁷² Marcia Guttentag, Evaluation of Social Legislation dans F. F. Korten, S. W. Cook et J. L. Lacey (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 40.

"We must develop a profession of social engineering that helps to plan, forecast, and provide feedback about social development. It would be a profession with all of the human sciences including psychology, but with a primary commitment to problem solving. I call this task social engineering because I want an engineering attitude."⁷³

Il s'agit ici en quelque sorte d'un pragmatisme où aucune réflexion en profondeur sur la société n'est permise. Il y a une sorte de fascination pour les moyens où les considérations techniques et méthodologiques sont seules considérées comme pertinentes à la solution des problèmes de société. Ainsi de la même façon qu'on applique les mêmes méthodes de recherche indistinctement de l'objet étudié, on suggère une application uniforme des mêmes techniques peu importe le problème et son contexte social, peu importe le groupe social à qui s'adressent ces techniques.

3. La mise en doute d'une science désintéressée

Tous les auteurs n'adoptent toutefois pas cette vision limitative d'une science qui serait en mesure de produire une connaissance objective impersonnelle exempte de toute valeur où la méthodologie expérimentale assurerait un rôle de tamis purificateur.

Les chercheurs sont de plus en plus nombreux à remettre en doute ce présupposé. Messick montre que c'est simplifier de façon abusive que de parler séparément de signification et de valeur.

⁷³ James B. Weiser, The Need for Social Engineering dans F. F. Korten, S. W. Cook et J. L. Lacey (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 85.

Pour l'auteur ce ne sont pas seulement les jugements de valeur qui sont influencés par les significations mais les significations que l'on donne aux réalités sont elles-mêmes déterminées par les valeurs sur lesquelles on s'appuie. Les valeurs, en plus d'influer sur le choix des mesures utilisées et le choix des problèmes abordés, ont un impact important sur le choix des méthodes de même que sur le type d'analyse des données auxquelles procède le chercheur.

Et l'auteur de conclure:

"Values pervade not only our decisions as to where to look but also our conclusions as to what we have seen."⁷⁴

Bernard Baumrin va plus loin encore et affirme qu'il est immoral de parler d'une science désintéressée:

"Doing disinterested science or science for the sake of science is likely to be immoral, and that justifying that activity in terms of its benefit to mankind, or some portion of it, is immoral."⁷⁵

Nous pourrions encore mentionner Bonoma⁷⁶ qui montre qu'il n'y a aucune différence intrinsèque entre la recherche sociale et l'évaluation sociale.

⁷⁴ Samuel Messick, The Standard Problem: Meaning and Values in Measurement and Evaluation dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 963.

⁷⁵ Bernard H. Baumrin, The Immorality of Irrelevance: The Social Role of Science dans Kortén, F. F. Cook, S. W. et Lacey, J. L. (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 73-83.

⁷⁶ Thomas V. Bonoma, Social Psychology and Social Evaluation dans Representative Research in Social Psychology, Vol. 7, 1976, p. 147-159.

Ajoutons avec Sinha⁷⁷, Doob⁷⁸, R. Smith⁷⁹ et B. Smith⁸⁰ que la question des valeurs qui sous-tendent la recherche scientifique et les attitudes des chercheurs acquièrent une pertinence encore plus évidente lorsqu'il s'agit de la recherche faite dans les pays en voie de développement. Lorsque le chercheur est confronté avec des problèmes de pauvreté (que ce soit au niveau national ou international), adopter une posture détachée objective signifie souvent imposer un modèle d'explications (surtout s'il ne tient pas compte des variables économiques) aliénant pour ceux-là mêmes à qui on applique ces modèles. Plusieurs recherches ont montré que la situation des pays en voie de développement devait être définie d'abord en termes de leurs rapports avec les états développés et vis-à-vis le marché mondial. Souvent l'interprétation psycho-sociale faite par les psychologues est complémentaire à une interprétation économiste libérale qui a pour fonction d'é-

77 Durganand Sinha, Orientation and Attitude of the Social Psychologist in a Developing Country: The Indian Case dans International Review of Applied Psychology, Vol. 26, 1977, p. 1-10.

78 Leonard W. Doob, Just a Few of the Presuppositions and Perplexities Confronting Social Psychological Research in Developing Countries dans Journal of Social Issues, Vol. 24, 1968, p. 71-84.

79 Robert J. Smith, The Future of an Illusion: American Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 4, 1978, p. 173-176.

80 M. Brewster Smith, Conference Report: International Conference on Social-Psychological Research in Developing Countries dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 8, 1968, p. 95-98.

tre d'abord favorable aux états capitalistes d'occident⁸¹.

Si pour un certain nombre de chercheurs la question des valeurs en recherche est quelque chose d'admise, les conclusions qu'on en tire sont variées. L'attitude la plus répandue est celle proposée par Myrdal dans son livre Objectivité en recherches sociales⁸². Myrdal, après avoir constaté que les jugements de valeur sont déjà nécessairement là lorsque nous observons les faits et établissons une analyse théorique, affirme que les prémices de valeurs doivent être rendues explicites pour que les recherches sociales puissent aspirer à l'objectivité. Ainsi le problème des valeurs dans la recherche est résolu par l'exhortation "Connaissez vos valeurs et confessez-les honnêtement". Le chercheur doit donc constamment faire une recherche des présupposés implicites qui sous-tendent ses affirmations. Myrdal, réalisant que sa position conduit à un relativisme radical, essaie d'établir la valeur de certains principes comme l'égalité et le respect pour la vie.

⁸¹ Concernant le rapport des pays en voie de développement à l'économie mondiale nous renvoyons l'auteur aux textes suivants:
Tibor Mende, La Crise du Développement dans Commerce, Juin 1973, p. 48-52.

Bernard Bernier et Rodolphe De Koninck, Critique de la Théorie Libérale du Développement dans Revue Canadienne De Sociologie et d'Anthropologie, Vol. 11, 1974, p. 138-155.

Mario Hirsch, La Situation Internationale Des Petits Etats: Des Systèmes Politiques Pénétrés dans Revue Française de Sciences Politiques, Vol. 24, 1974, p. 1026-1055.

⁸² On retrouvera un compte-rendu du texte de Gunnar Myrdal fait par Ray Holland dans Human Context, Vol. 3, 1971, p. 197-200.

Ici, Myrdal dit explicitement ce qui est sous-tendu dans les propos des psychologues sociaux qui ont critiqué la pratique de leur discipline comme Ring⁸³, Baumrind⁸⁴, Dunnette⁸⁵. Ainsi il y aurait selon ces auteurs des jugements de valeur d'un ordre supérieur, c'est-à-dire des principes moraux d'une plus haute généralité. Dans cette perspective la création d'une psychologie sociale humanisée est regardée comme hautement désirable:

"I am suggesting the urgency of creating a humanized scientific psychology with room for emergent human freedom and dignity - and of "giving it away" as fast as we create it. I am optimistic that such a metapsychology is within reach as a frame for our scientific efforts and as a set of warranted assumptions to guide us as we bring psychology to bear on social priorities."⁸⁶

C'est cette attitude qui a fait opter, sur le plan déontologique, un bon nombre de chercheurs pour la proscription de tout ce qui est susceptible d'affecter négativement les sujets. Ce groupe qu'on pourrait qualifier d'humanisme ou de volontarisme (ce groupe se rapproche de la tradition déontologique kantienne) demande que pour chaque expérience les sujets donnent leur accord après avoir été suffisamment informés sur l'expérience. C'est de ce groupe qu'est venue la suggestion de l'utilisation du jeu de rôle en remplacement des procédures de tromperie, ce qui déclen-

83 Kenneth Ring, 1967; art. cité.

84 Diana Baumrind, 1964, art. cité.

85 Marvin D. Dunnette, 1966, art. cité.

86 M. Brewster Smith, Is Psychology Relevant to New Priorities? dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 469.

cha, comme nous l'avons vu, toute une polémique sur la validité de ce remplacement.

4. La dimension sociale des valeurs

Cependant, dans un cas (l'utilitarisme qui propose une approche coût-bénéfice) comme dans l'autre (la position volontariste qui s'appuie sur des valeurs de liberté et de dignité), il y a une coupure nette voire une opposition entre les procédures expérimentales et le jugement de valeur, les deux faisant partie d'un monde isolé l'un de l'autre. Cela a comme conséquences de réduire la connaissance à la procédure expérimentale et d'éliminer de l'horizon des sciences les questions concernant la science comme pratique sociale. Ainsi l'adhésion à un ordre de valeurs est laissée à la responsabilité des individus. En excluant du domaine de la science la discussion sur les standards éthiques on a exclu du domaine de la recherche des domaines entiers de l'existence humaine.

Ce qui semble être oublié c'est que même si la discussion sur les valeurs qui guident la recherche est qualifiée de non rationnelle ou de non scientifique, aucun énoncé portant sur le réel ne peut se faire sans une prise de position, cette dernière reposant sur des dispositions morales, des jugements de valeur et sur les buts sociaux du chercheur. Il faut ajouter d'autre part qu'il ne peut y avoir de problèmes de valeur et de valorisation en dehors d'une pratique sociale.

Quand nous réfléchissons sur ce qui se passe dans le pro-

cessus de la recherche nous nous apercevons que nous nous mouvons à l'intérieur d'un horizon de discussions plus vaste que le positivisme ne le tient pour permis. C'est ce que Barber appelle à la suite de Kuhn le investigator paradigm effect⁸⁷ ou que Innes et Fraser nomment les extra-scientific biases⁸⁸. Les positivistes sous-estiment les difficultés que pose la relation entre les concepts élaborés dans les sciences sociales et la réalité que ces concepts appréhendent. Ces concepts, parce qu'ils indiquent une réalité spécifique et parce qu'ils indiquent une façon d'approcher cette réalité, déterminent à travers leur utilisation l'analyse des données. Ainsi ils ne peuvent échapper à une critique de ce qu'ils présupposent.

En se limitant, au nom d'un neutralisme moral, aux opérations que prescrit la méthodologie le chercheur se coupe de toute possibilité de réflexion critique sur la réalité sociale. Cette neutralisation prive la raison de tout rapport avec le contenu réel de la société et par le fait même prive du pouvoir de juger de ce contenu. Or ceci revient à perdre de vue le problème de la démarche scientifique comme activité sociale et imposer une démarche non sociale aux sciences en général. Dit d'une autre façon, en séparant la réalité sociale de ceux qui l'étudient, nous ex-

87 Theodore X. Barber, Pitfalls in Human Research, New-York, Pergamon, 1976, p. 4-12.

88 John M. Innes et Colin Fraser, Experimenter Bias and Other Possible Biases in Psychological Research dans European Journal of Social Psychology, Vol. 1, 1971, p. 297-310.

cluons par le fait même la possibilité d'un examen critique de la société et des rapports des hommes dans cette société.

De fait on ne peut exclure qu'abstraitement le processus de recherche de la situation sociale dans laquelle elle se déroule. Pour comprendre et expliquer la société quelque soit l'orientation idéologique du chercheur celui-ci ne peut se passer des concepts ou de catégories explicatives. Or cela n'est possible qu'à parce que le processus de recherche fait lui-même partie de la société, le chercheur étant lui-même incorporé qu'il le veuille ou non à l'objet étudié.

Une attitude neutraliste a de plus comme conséquences de séparer la pratique scientifique de la réalité sociale objective et d'évacuer des questions aussi fondamentales que l'organisation du travail scientifique (universités, centres de recherches, liaison à l'industrie et à l'armée), questions que nous allons maintenant examiner.

D. Dimension sociale de la recherche scientifique

Pour les néo-positivistes les situations étudiées par les sciences sociales doivent se limiter à celles où le connaissant (l'expérimentateur) peut maîtriser les conditions et les effets.

Dans ce cadre le monde auquel s'adresse le chercheur (le monde réduit et aseptisé du laboratoire) et l'environnement social de celui-ci sont considérés comme deux mondes tout à fait séparés.

L'organisation scientifique est alors présentée comme quelque cho-

se de totalement indépendant et autonome. Les questions reliées à l'organisation sociale de la pratique scientifique sont par conséquent laissées dans l'ombre.

L'activité scientifique ne peut être définie comme une activité purement individuelle; elle est une activité sociale. La situation du chercheur dans son laboratoire n'est pas, même si certains se plaisent à l'imaginer ainsi, celle de Robinson dans son île.

D'un côté le chercheur ne part jamais à zéro. Quelques soient les théories elles ne sont jamais le produit du néant. Le chercheur lui-même est le produit d'un environnement culturel et social duquel il ne peut s'extraire que de façon abstraite et imaginaire. Aucune science n'est possible sans une société (avec ses institutions d'enseignement, avec son niveau d'instruction générale) qui lui fournit les conditions autant matérielles qu'intellectuelles d'accomplissement.

Il est donc nécessaire de considérer la recherche scientifique non seulement sous l'angle méthodologique mais de l'étudier aussi sous sa dimension de pratique sociale. C'est pourquoi nous allons maintenant examiner l'institution de la recherche, son fonctionnement et les liens qu'elle entretient avec la société et les pouvoirs de la société.

Un examen de l'organisation de la recherche scientifique implique que nous la considérons à tous ses niveaux: a) au niveau de la formation du chercheur, b) au niveau de la publication des

recherches, c) le niveau du financement de la recherche et enfin d) le niveau de l'utilisation de celle-ci par les pouvoirs de la société.

1. La formation du chercheur

Examinons d'abord la situation de l'étudiant. Ses premiers contacts avec la psychologie sociale se font le plus souvent par le biais des manuels où la discipline est présentée comme une science structurée ayant son objet, ses auteurs, ses méthodes. Cette façon de la présenter contribue à modeler dès le départ l'attitude de l'étudiant non seulement vis-à-vis le contenu mais aussi au niveau des méthodes d'approche et de ce que celles-ci pré-supposent comme conception de l'homme. Quant aux programmes gradués, ici encore, tout semble être mis en oeuvre en vue d'intégrer le futur chercheur à la manière traditionnelle de procéder. Katz dira à ce propos:

"Students are hurried through their general indoctrination so that they can begin their specialized studies in their first year of graduate work, if not before. They acquire the precise coding categories for their narrow area of knowledge but lack the more generalized and basic coding dimensions to handle much relevant information of a psychological character."⁸⁹

Dunnette tiendra un discours à peu près semblable:

⁸⁹ Daniel Katz, Editorial dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 7, 1967, p. 342.

"Many psychology graduate students today find themselves under de tutelage of a faculty member who has bought the system wholeheartedly. Such students live for a period of from 3 to 8 years in an environment that enforces and reinforces the learning of a particular approach a narrow point of view or a set of pet methodologies which come to define for them the things they will persue as psychologists."⁹⁰

Que ce soit dans le but de se ménager des efforts, que ce soit encore dans le but de se plier aux exigences de l'institution ou que ce soit à cause de la séduction, comme le note Elms⁹¹, qu'exerce la simplicité de la méthodologie expérimentale, le nouveau chercheur aura tendance à modeler ses travaux sur les études déjà faites et à réutiliser les mêmes concepts. Quoique cela ne soit pas mauvais en soi nous voyons là deux dangers, le premier, étant celui d'une compartimentation hermétique de toute une série de mini-secteurs de recherche sans communication les uns avec les autres comme semble suggérer l'étude de Shulman et Silverman⁹². Le second danger est celui du développement en chaîne de concepts qui s'appuient sur d'autres concepts qui eux-mêmes seraient le produit d'une abstraction qui serait faite à partir d'un groupe précédent de concepts. C'est à ce type de dangers que réfère Silverman lorsqu'il dit:

⁹⁰ Marvin Dunnette, 1966, p. 349

⁹¹ Alan C. Elms, 1975, p. 969.

⁹² Arthur D. Shulman et Irwin Silverman, Profile of Social Psychology: A Preliminary Application of "Reference Analysis" dans Journal of History of the Behavioral Science, Vol. 8, 1972, p. 232-236.

"The question usually evokes a blank stare and it turns out that his concepts came from someone else's concepts, which probably came from someone else's concepts, and at no stage in the process did anyone take a serious, curious look at life."⁹³

2. La pression à publier et le financement de la recherche

Il faut maintenant examiner un autre aspect de l'institution de la recherche, celui de la pression à publier qui pèse sur les chercheurs. Dire qu'il y a une compétition intense pour le prestige et la reconnaissance est un truisme. Tout chercheur veut être publié, préférablement lu, et encore plus, être cité. Cela a de nombreuses conséquences sur la recherche; mentionnons entre autre la multiplication du nombre des publications au prix de la qualité.

A remarquer qu'il n'y a pas que les chercheurs qui sont évalués en termes de quantité de publications mais aussi les institutions qui les emploient. L'accomplissement institutionnel (institutional achievement)⁹⁴ est lui-même évalué par le prestige de son corps professoral. Ce qui place souvent le professeur dans une situation de conflits où il doit rencontrer à la fois des contraintes d'enseignement et les exigences liées à son statut de

93 Irwin Silverman, 1977, p. 357.

94 Pour un historique de l'accomplissement universitaire aux Etats-Unis depuis les années 30 on consultera Abraham Tesser et David R. Shaffer, Institutional Achievement in Social Psychology: an Historical Perspective dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 641-646.

chercheur. Comme le notait Whyte⁹⁵ après la guerre, et c'est encore le cas aujourd'hui, plus les centres de recherche sont nombreux dans telle université plus cette université aura de chances de remporter des contrats gouvernementaux.

En plus des politiques de publication des revues, les critères d'abjudication des subventions doivent continuellement être considérés par les chercheurs. De fait les subventions jouent un rôle important tant au plan du développement de la psychologie sociale qu'au plan des thèmes qu'elle privilégie et au plan de la méthodologie qu'elle emploie. Moscovici citant James Miller montre le lien étroit qui existe entre l'obtention des subventions et les approches pour lesquelles optent les chercheurs:

"On a recours à la terminologie de "behavioral science" parce que dans l'opinion américaine, celle des sénateurs qui votent les budgets de recherche et des fondations qui soutiennent les institutions, le terme "sciences sociales" suscitait une certaine méfiance, "social science" étant confondu avec socialisme, et "social scientist" avec critique de la société. "Behavioral science" avait, de ce point de vue, une connotation plus neutre."⁹⁶

Les critères d'acceptation des subventions ont le plus souvent comme résultat de restreindre de façon importante les questions que les scientifiques pourraient adresser dans leur examen de la société comme le notait déjà Granai en 1956⁹⁷. Très fré-

95 W. H. Whyte, 1959, p. 298.

96 Serge Moscovici, Préface à D. Jodelet, J. Viet, P. Besnard, La Psychologie Sociale, Une Discipline en Mouvement, Paris-La Haye, Mouton, 1970, p. 57.

97 Georges, Granai, 1956, p. 65.

quement le scientifique, étudiant les réalités sociales, limite ses horizons de recherche aux problèmes qui lui sont posés par les organismes gouvernementaux qui le subventionnent. Un autre texte des années 50, Whyte⁹⁸ note que les chercheurs sont poussés à préférer des programmes de recherche nets, systématisés, dans lesquels le problème à examiner est clairement défini par les organismes.

Les critères et les procédures de répartition et de contrôle des subventions amènent souvent les chercheurs et les organismes de recherche à mouler leurs préoccupations scientifiques ou théoriques aux exigences et aux largesses des organismes subventionnants. Dans ce contexte le chercheur est amené presque sans le réaliser, s'il veut obtenir une aide financière, à devenir un habile tacticien qui sait soit contourner ou se mouler aux exigences administratives. L'obtention de subventions est devenue dans certains cas une préoccupation qui demande autant de considération dans le développement des problématiques que celle des questions théoriques. Des chercheurs en arrivent à justifier leur domaine de recherche en relation à la disponibilité de subventions pour leur préoccupation de recherche.

Il ne s'agit pas ici de reprocher à ses chercheurs de se préoccuper de pain et de beurre mais plutôt de réaliser la dépendance de la recherche vis-à-vis les organismes subventionnants. McGuire reprenant les mots de Francis Bacon en vient à considérer que les chercheurs sont devenus des otages des agences gouverne-

mentales:

"Just as, in the words of Francis Bacon, he who has wife and child has given hostages to fortune, so we social psychologists, who like other scientists, have grown accustomed to accepting and depending upon generous research funds from the government, now find ourselves having given hostages to the federal agencies that dole out these resources. Perhaps only a few of us would have the stamina and the ingenuity to continue our research efforts by other means."⁹⁹

Il faut encore remarquer que les recherches effectuées pour le compte des gouvernements ne se sont pas ajoutées aux recherches habituelles des universités mais elles ont influencé l'institution toute entière. Les universités qui se considéraient autrefois comme des sanctuaires de connaissances pures ne peuvent plus aujourd'hui afficher la même indépendance. En même temps que les universités acceptaient de plus en plus des contrats de recherche elles ont concurremment de plus en plus abandonné le contrôle des recherches. Cela n'a pas été sans une "administratisation" (si nous pouvons employer ce terme) de la recherche. Dans les cas de gros projets le chercheur ressemble beaucoup plus à un gestionnaire qu'à un véritable chercheur, ce qui a comme conséquence qu'il est de plus en plus éloigné de son objet de recherche comme l'indique McGuire:

⁹⁹ William J. McGuire, 1967, p. 129 et 130.

"The affluent senior researcher often carried out his work through graduate assistants and research associates, who, in turn, often have the actual observations done by parapsychological technicians or hourly help, and the data they collect go to card punchers who feed them into computers, whose output goes back to the research associate, who might call the more meaningful outcome to the attention of the senior researcher, who is too busy meeting the payrolls to control the form of the printout or look diligently through it when it arrives."¹⁰⁰

Le chercheur isolé dans sa tour d'ivoire est sauf de très rares exceptions une réalité largement dépassée depuis un bon nombre d'années. Et rien ne semble devoir modifier fondamentalement le mode de rapport existant entre l'institution de la recherche et les pouvoirs subventionnants, lequel rapport détermine autant les objets auxquels s'intéressent les chercheurs que la manière qu'ils ont d'aborder cet objet. En effet, comme le mentionne Georges Saada:

"Le contrat entre le pouvoir politique et la communauté scientifique est un contrat entre hiérarchies."¹⁰¹

et c'est de ce contrat (plus ou moins bien établi il est vrai) dont dépend aujourd'hui une bonne partie de l'activité scientifique.

3. La recherche sociale et ses rapports avec le pouvoir

Pour bien comprendre ce que demande l'institution politique aux sciences sociales il faut examiner le rapport et la contribution des sciences sociales à l'établissement des politiques tant

¹⁰⁰ William J. McGuire, 1973, p. 455.

¹⁰¹ C.E.R.M., Morale et Société, Paris, Editions Sociales, 1974, p. 234.

au niveau des gouvernements qu'au niveau des entreprises. Au cours des années, principalement depuis la fin des années 50, la part de la science dans les différentes administrations de même que son impact, a été de plus en plus importante comme le constate McGuire:

"The role played by academic circles in our national administration became more visible if not actually greater during the Kennedy Administration than it had previously been."¹⁰²

Contrairement à ce que l'on serait porté à croire, cet apport a dépassé largement la cueillette d'informations et le développement d'études techniques spécifiques. De fait, les sciences sociales ont fourni une idéologie, une vision du monde dont avait besoin le pouvoir en place. Les sciences sociales ont autant de pertinence quant au choix des valeurs et des théories qu'au niveau du pourvoiement des données. Cela les chercheurs le ressentent intuitivement et c'est ce qui explique la compétition entre toute une série de mini-modèles qui se proposent comme théorie explicative des faits sociaux.

Si le pouvoir accepte ses descriptions, le chercheur sera alors en position pour évaluer à la fois les options disponibles de même que les conséquences des décisions prises par les différentes administrations. Ainsi en proposant une vision de la nature de l'homme, les sciences sociales affectent l'évaluation des buts que le pouvoir entend atteindre de même que l'évaluation de

¹⁰² William J. McGuire, 1967, p. 129.

leur degré de réalisation.

Toutefois il serait faux de croire que c'est la science qui détermine les choix politiques fondamentaux. Le scientifique, quelle que soit sa fonction, (conseiller, chercheur ou encore critique) sa relation avec le pouvoir demeure essentiellement celle d'un fournisseur. Cependant, pour être acceptée et utilisée, la connaissance fournie par le chercheur doit avoir une validité pour l'organisation qui la requiert. Ici intervient un type de validité dont il est très peu question dans les sciences sociales en général mais dont l'importance est primordiale. Il s'agit, non pas de la validité interne ou externe d'une expérience, mais de l'acceptation des idées émises par le scientifique. Tous les groupes, toutes les administrations, tous les pouvoirs ne sont pas prêts à accepter de façon égale la légitimité d'une idée, d'une explication, d'une compréhension de la réalité, peu importe la valeur objective de cette dernière. Dans ce contexte, l'idéologie du chercheur et celle du pouvoir prennent une place de première importance. Cela veut dire entre autre chose que pour qu'une connaissance soit absorbée, les administrations en place et les scientifiques doivent avoir une vue similaire de la réalité. Les seules connaissances considérées comme "valides" par le pouvoir seront de fait celles qui seront fournies par des chercheurs qui partagent le même système de valeurs que le pouvoir en place. Ici on voit bien qu'aucune connaissance n'est libre de valeurs et en ce sens toute recherche est appliquée sinon dans les résultats du moins dans ses

intentions. Il ne peut y avoir de connaissances pures. Toute connaissance a une implication pratique selon les valeurs et la vision du monde qui la supportent.

Ce fait est encore plus visible dans l'entreprise privée. Les objectifs et les valeurs étant plus circonscrits dans l'entreprise la marge de manoeuvre du chercheur est encore plus restreinte et toute recherche est faite en fonction du tiroir-caisse comme le mentionne Whyte:

"De par leurs propres déclarations d'intentions, la majorité des grandes compagnies n'ont laissé aucun doute sur le fait qu'elles veulent que leurs chercheurs gardent toujours un oeil braqué sur le tiroir-caisse...elles déconseillent, quand elles n'interdisent pas tout simplement, à leurs chercheurs de publier les résultats de leurs travaux dans la presse spécialisée ou d'en faire par de quelque façon que ce soit à des chercheurs qui n'appartiennent pas à la même compagnie."¹⁰³

Donc la science fournit au pouvoir des théories concernant l'homme et la société; ces dernières supportent les décisions qui sont prises tant au niveau général de la société qu'au niveau des différentes organisations. La science fournit aussi des données et des informations factuelles. De plus elle développe des instruments de solutionnement des problèmes auxquels fait face le pouvoir. Tout comme dans l'organisation il y a différents échelons d'exécutions, il y a au niveau de la recherche différents paliers chacun correspondant à un niveau d'application et de diffusion particulier. L'établissement de politiques (dans le secteur

103 W. H. Whyte, 1959, p. 286.

public comme dans le secteur de l'entreprise privée) implique une séquence de choix où ce qui est exécutif à un niveau devient orientation de base au niveau inférieur. A chaque palier un apport particulier des sciences sociales est requis. Cela a pour conséquence que de multiples entrées dans le processus de décision sont possibles pour les sciences sociales. De plus, comme nous l'avons souligné, la base des échanges et des rapports entre les pouvoirs de la société et la communauté scientifique requiert un accord sur le plan des valeurs, accord qui est sanctionné aux niveaux les plus élevés des hiérarchies."¹⁰⁴

Ainsi la recherche peut être de plusieurs types, chaque type possédant son canal de diffusion qui lui est propre, lesquels sont reliés à des institutions particulières qui elles-mêmes entretiennent un rapport avec un niveau particulier de l'organisation. Dans un tel contexte il est tout à fait erronné de considérer la recherche scientifique comme étant tout à fait neutre poursuivant une démarche autonome sans rapport avec les pouvoirs politiques et économiques de la société.

4. Ce qui se dégage

On peut donc affirmer que, contrairement à ce que pensent les positivistes, il ne peut y avoir une connaissance obtenue ex-

¹⁰⁴ A. B. Cherns décrit très bien ce type de rapports et d'échanges qui existent entre les pouvoirs et la communauté scientifique dans *Social Sciences and Policy* dans *The Sociological Review Monograph*, No. 61, 1970, p. 53-75.

clusivement par une procédure logique, connaissance qui par la suite s'offrirait à tous les groupes de la société quelle que soit la position de leurs membres au sein des rapports sociaux. Toute intervention ou action au sein d'une société signifie, au fond, procéder à toute une série de choix entre diverses nécessités. Ces choix ne peuvent être faits sans une sélection et une hiérarchisation. De tels choix d'hiérarchisation de valeurs ne sont pas des opérations purement techniques ou économiques (comme le calcul coût-bénéfice) mais des décisions politiques décisives quant aux conditions de vie matérielle et spirituelle de la société. Les problèmes pratiques de politiques sociales doivent être envisagés avec une conscience politique et de ce fait la réflexion sur l'ensemble de la société ne peut être remplacée par un savoir techniquement utilisable.

Refuser l'analyse et la critique de la société prise dans son développement historique c'est condamner la communauté scientifique à être réduite à une inter-subjectivité intra-disciplinaire, cette inter-subjectivité devenant le seul organe critique. Ce faisant, à aucun moment on ne songe à penser les problématiques dans leur dimension axiologique. On aboutit alors à une science sans société et sans histoire. Ne s'agit-il pas là, comme se le demande Samelson, d'une fuite de l'engagement déguisé en logique de la connaissance où la démarche scientifique n'est qu'un instrument idéologique qui sert à perpétuer un état de choses existant?:

"In fact, since our technological achievements are not overwhelming, one might wonder if the main function of social science has not been the production of ideology".¹⁰⁵

Nous pourrions encore dire que ce genre de recherches demeure arbitraire aussi longtemps que la dimension politique des processus sous étude est perdue de vue. Le Ny dira à ce propos:

"Il se publie à un moment donné une quantité d'ouvrages dont le contenu est déterminé par les facteurs les plus divers; mais du point de vue de l'utilisation sociale qui en est faite, ces premiers facteurs sont à peu près sans importance. Ce qui compte, c'est l'adéquation de ces oeuvres aux "besoins idéologiques" d'un groupe social ou d'une société à un moment donné; les oeuvres les plus aptes à satisfaire ces besoins sont retenues, les autres tombent dans l'oubli."¹⁰⁶

Cela nous amène à considérer le rapport entre l'idéologie et la recherche, thème qui sera l'objet de la prochaine section de ce chapitre mais auparavant résumons-nous.

L'ensemble des réflexions qui ont été faites plus haut peuvent être groupées autour de trois remarques:

1. Si les scientifiques font la science, ils ne sont pas les seuls à le faire. D'une part ils sont les héritiers du passé et d'autre part il faut être conscient que les options économiques et politiques du système où est placé le scientifique jouent un rôle évident au niveau de la détermination des objectifs de la science.

¹⁰⁵ Franz Samelson, History, Origin Myth and Ideology: "Discovery" of Social Psychology dans Journal of the Theory of Social Behavior, 1978, Vol. 4, p. 229.

¹⁰⁶ J. F. Le Ny, Psychologie et Matérialisme Dialectique, Paris, Roger Maria Editeur, 1972, p. 61.

2. Une corrélation existe entre les options philosophiques du scientifique, le choix des thèmes qu'il aborde et la manière qu'il traite le programme qu'il s'est fixé.

3.. La connaissance scientifique comme pratique sociale ne peut se passer d'une hiérarchisation de valeurs relative aux objectifs souhaités du développement social. En ce sens la science ne peut éliminer l'homme et le remplacer par des instruments techniques ou des symboles mathématiques et logiques. L'homme (ici le scientifique) demeurera toujours un centre de signification et de valorisation.

C'est en rappelant cette nécessité d'une perspective axiologique que Jean Maisonneuve conclut son livre sur la psychologie sociale:

"De même que toute praxis est, au moins implicitement, solidaire d'une certaine éthique, toute formation se réfère à une certaine conception de l'homme, à un certain projet axiologique. Aussi bien l'usage des techniques psycho-sociales, et notamment le recours à la dynamique de groupe comme foyer et comme ressort de l'intervention impliquent-ils à nos yeux certaines options et certains principes directeurs."¹⁰⁷

E) L'idéologie et son rapport à la science

La question du rapport entre l'idéologie et la science est relativement complexe. La dimension idéologique couvre autant la dimension de la pratique scientifique, de l'application

¹⁰⁷ Jean Maisonneuve, La Psychologie Sociale, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, p. 124.

des résultats que celle du développement des concepts. En fait l'idéologie désigne les opinions, les jugements (fondés sur un système de valeurs plus ou moins explicite) relatifs aux problèmes concernant les objectifs du développement social. Ces opinions et ces jugements déterminent les attitudes du chercheur et ses dispositions à adopter des conduites particulières à l'égard des problèmes sociaux¹⁰⁸. Il y a une unité entre les valeurs qui motivent la recherche, les concepts qui y sont développés, la méthodologie qui est privilégiée et la manière dont les résultats sont appliqués. Ainsi les dimensions idéologiques, déontologiques et méthodologiques forment un ensemble qu'on ne peut fractionner.

Présentée d'une autre façon la pratique de la psychologie sociale, que ce soit sous l'angle de la recherche proprement dite ou encore celle de son contenu, est toujours le produit d'un contexte social et suppose une conception du monde où les valeurs du chercheur et les bases sociales de celles-ci ont une importance première. Par conséquent, l'idéologie a donc une pertinence quant aux buts de la recherche, au contenu de la recherche, aux méthodes et aux approches de la recherche et enfin à l'application de la recherche, ces questions ne pouvant être isolées les unes des autres.

1. La notion de l'idéologie en psychologie sociale

Voyons comment la question de l'idéologie a été traitée

¹⁰⁸ On retrouvera une définition de l'idéologie chez Adam Schaff, Marxisme et Sociologie de la Connaissance dans l'Homme et la Société, No. 10, 1968, p. 139.

par les psychologues sociaux. De fait le concept d'idéologie est à peu près absent de la psychologie sociale expérimentale. On parle plutôt, suivant le point de vue d'une psychologie cognitive, de croyances personnelles et de processus intellectifs concernant le monde extérieur et le soi¹⁰⁹. Les études de ce type se regroupent habituellement sous le parapluie d'études sur les attitudes sociales¹¹⁰. Dans ce groupe on retrouve toute une série de recherches sur le développement des échelles de mesure élaborées à partir d'analyses statistiques sophistiquées. Ici les échelles de fascisme d'Adorno font exception. On se rappellera qu'Adorno avait bâti ses échelles d'antisémitisme et d'ethnocentrisme (qui lui servirent de base à l'élaboration de son échelle F) à la suite d'une étude qualitative des bases sociales du racisme. Toutefois, comme le note Billig, les psychologues sociaux ont vite oublié les fondements théoriques de l'échelle:

109 Melvin Manis, Cognitive Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 55-566.

110 On retrouvera une synthèse des différentes perspectives d'études des attitudes dans Alain Lancelot, Les Attitudes Politiques, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 126p.

"The trend has been to divorce the F scale from its theoretical background. According to one of the original authors, psychologists have shown an obsession with the F scale, as the scale has developed into a standard instrument for the "scientific" psychologist. It is as if the authoritarian personality is little more than a nine-hundred-and-ninety page test manual. This has meant that the original motivation for action research has been swamped under a tide of small-scale trivialized research studies, which have unquestioningly accepted the F scale. Also it has meant that the original theoretical basis has been neglected."¹¹¹

Hartman fait une remarque à peu près semblable dans un article où il souligne que la psychologie sociale a négligé de considérer les origines sociales des attitudes¹¹². Pepitone va dans le même sens et reproche aux études psycho-sociales de ne pas considérer les valeurs et les croyances collectives dans l'analyse des comportements. Il affirmera:

"Much of the social behavior in the real world and laboratory is normative, in being more characteristic of definable groups, organizations, and other socio-cultural collectives than individuals observed at random...Although the theoretical processes within individuals may affect the impact of the influences stemming from collective values and beliefs, they cannot exclusively account for these sources of normative social behavior."¹¹³

Moscovici pour sa part réclame une approche moins fragmentaire du

¹¹¹ Michael Billig, The New Social Psychology and "Facism" dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 85-96.

¹¹² Paul Hartman, A Perspective on the Study of Social Attitudes dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 85-96.

¹¹³ Albert Pepitone, Toward a Normative and Comparative Biocultural Social Psychology dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 34, 1976, p. 651-652.

phénomène d'idéologie:

"The notion of ideology does have its place in contemporary social psychology. Many phenomena which are at present being studied are either inherent parts of ideology or theoretical substitutes for it. This is true of habits, prejudices, stereotypes, belief systems, psychologic, etc. But this accumulation does not cover the full range of the major theoretical theme which still remains segmented. There are, however, some signs that the study of the phenomenon of ideology may well be developed further; the promise of it is contained in the systematic analysis of social thinking and in some of the work on cognitive dissonance, on the unity of cognitive and non-cognitive processes and on social motivation."¹¹⁴

Cependant, si certains auteurs envisagent la possibilité de tenir compte de la dimension des valeurs et des croyances qui motivent les comportements individuels, on retrouve peu de textes qui proposent un examen de l'idéologie qui affecte la discipline. Est-ce que le chercheur peut se placer au-dessus de la société et analyser objectivement et librement les différents points de vue qui émanent d'une situation sociale comme semble le proposer Moscovici:

"The confusion between science and engineering is very marked in the social sciences, and particularly in social psychology. This is why it seems to me that if we must allow society to ask the questions it is, in contrast, our duty to elaborate and redefine these questions ourselves. This is a necessary condition for establishing a real dialogue in which we can rediscover the freedom to analyse objectively all the aspects of a problem and to consider the various points of view emanating from the society in which we live."¹¹⁵

ou encore est-il suffisant de constater que le chercheur est tou-

¹¹⁴ Serge Moscovici, 1972, p. 56.

¹¹⁵ Serge Moscovici, 1972, p. 31-32.

jours engagé vis-à-vis de valeurs comme l'affirme Gergen?:

"Value commitments are almost inevitable by-products of social existence, and as participants in society we can scarcely dissociate ourselves from these values in pursuing professional ends...Value commitments may be unavoidable, but we can avoid masquerading them as objective reflections of truth."¹¹⁶

Est-ce suffisant alors d'identifier et de rendre explicite les prémices de départ ou encore y a-t-il une base qui permet une sélection et une analyse objective des valeurs sur lesquelles le chercheur s'appuie? Dit autrement y'a-t-il des valeurs d'un ordre supérieur?

Ces questions sont rarement abordées de front par les psychologues sociaux. La tendance dominante chez les auteurs qui ont poursuivi une réflexion critique sur la psychologie sociale semble déboucher sur un relativisme axiologique et idéologique. Beaucoup d'entre eux se reposent sur les conceptions de Kuhn concernant les révolutions dans les sciences selon lesquelles chaque paradigme contient son propre ensemble de valeurs. Ces auteurs se limitent habituellement à une remise en question du paradigme expérimentaliste sans pousser plus avant une réflexion sur la valeur de vérité de la connaissance.

D'autres, comme Buss, s'inscrivant dans le courant de la

¹¹⁶ Kenneth J. Gergen, 1973, p. 312.

¹¹⁷ Allan R. Buss, The Emerging Field of the Sociology of Psychological Knowledge dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 998-1002.

sociologie de la connaissance de Mannheim, se contentent d'affirmer la thèse de la détermination sociale de la connaissance humaine. Dans ce contexte la sociologie de la connaissance se borne à l'étude des liens de dépendance qui existent entre les opinions des hommes et leur condition sociale sans répondre à la question comment il est possible d'espérer arriver à une connaissance objective dans le cadre des sciences sociales si cette connaissance est relative à la position sociale de celui qui la formule.

Enfin une dernière tendance est celle des chercheurs qui adoptent les positions du philosophe français Louis Althusser. D'après la position althusérienne, la philosophie jouerait un rôle de représentation de la politique auprès des sciences et des sciences auprès de la politique. Ainsi toute pratique de la philosophie doit être faite en vue d'élaborer des thèses pour la connaissance dans le but de combattre l'exploitation des sciences à des fins réactionnaires et à leur subordination aux impératifs économiques, idéologiques et politiques de la classe dominante.

Estimant que la philosophie est enfin de compte la lutte des classes dans la théorie, ceux qui travaillent dans cette perspective s'attachent à tracer la ligne de démarcation entre les idées justes et les idées fausses dans la pratique scientifique et à dissocier dans le discours philosophique les éléments matérialistes des éléments idéalistes. Leur but est de travailler dans le sens des intérêts idéologiques du prolétariat et d'affranchir les sciences de la tutelle idéaliste bourgeoise. Parmi ces derniers

mentionnons Michel Plon¹¹⁸, Michel Pêcheux¹¹⁹ et Pierre Bruno et al¹²⁰.

Les questions abordées plus haut nous obligent donc à poser le problème de la possibilité de la connaissance objective dans le cadre des sciences sociales et voir comment le matérialisme dialectique y répond.

2. Le matérialisme dialectique et l'idéologie¹²¹

La question de départ peut être posée comme suit: la connaissance objective dans le cadre des sciences sociales est-elle possible si elle possède un caractère de classe?

Cette question trouve sa source à la suite d'un certain

118 Michel Plon a écrit plusieurs textes critiques sur la théorie des jeux en particulier sur son utilisation dans les études de résolution de conflits, mentionnons parmi les principaux:

Michel Plon, Sur Quelques Aspects de la Rencontre Entre la Psychologie Sociale et la Théorie des Jeux dans La Pensée, No. 161, 1972, p. 53-80.

Michel Plon et Edmond Preteceille, La Théorie des Jeux et le Jeu de l'Idéologie dans La Pensée, No. 166, 1972, p. 36-68..

Michel Plon, On the Meaning of the Notion of Conflict and its Study in Social Psychology dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 389-436.

Michel Plon, La Théorie des Jeux: Une Politique imaginaire, Paris, Maspero, 1976, 196p.

119 Michel Pêcheux, Sur la Conjoncture Théorique de la Psychologie Sociale dans Bulletin de Psychologie, Vol. 4, 1974, p. 290-297.

120 Pierre Bruno et al, La Psychologie Sociale: Une Utopie en Crise dans Nouvelle Critique, No. 62, 1973, p. 72-78 et dans Nouvelle Critique, No. 64, 1973, p. 21-28.

121 Le lecteur retrouvera en appendice 1 un exposé sur la notion d'idéologie, son origine et les différentes définitions qu'on lui a données.

nombre de constatations que nous avons regroupées autour de quatre éléments centraux:

1. Le psychologue social de même que tous les autres représentants des sciences sociales a affaire à un objet d'investigation spécifique: la société, les rapports sociaux, l'homme, la volonté humaine, les intérêts sociaux, les différentes forces sociales pour ne nommer que ceux-là.

2. Lors de son investigation un rôle immense et souvent décisif revient aux opinions, idées, théories sociales, conceptions du monde, etc.

3. Le psychologue social est lui-même un représentant de la société qui l'étudie. Il est lui-même intégré à une lutte de force de progrès et de réaction où sa neutralité est impossible et cela principalement au niveau des questions de principe.

4. En plus des caractéristiques de son objet d'étude, de l'importance que les idées y jouent et de sa position sociale, la connaissance que le psychologue acquiert dépend de la méthode qu'il emploie. Comme cela a déjà été mentionné les problèmes méthodologiques sont soumis à une conception du monde qui détermine l'attitude du chercheur à l'égard des matériaux analysés et sa manière de disséquer les faits et de les synthétiser. De fait il est impossible de faire en sorte qu'une méthode soit exempte de présupposés.

Il faut encore ajouter que le psychologue social, tout comme les chercheurs en sciences sociales, ne part jamais de zéro.

Au coeur de toute recherche pénètrent toujours des idées toutes faites, ou du moins il y a toujours un choix de représentations déjà formées; cela va des simples descriptions empiriques jusqu'aux généralisations complexes de la conception du monde qu'a le chercheur.

Dans un tel contexte la tâche de découvrir la vérité objective indépendante des vœux, des passions, des idées, des jugements pré-conçus, une vérité indépendante par son contenu du sujet, de l'homme et de l'humanité, est vouée à l'échec. Il faut cependant rejeter l'attitude subjectiviste qui définit la vérité qu'en fonction du sujet individuel. La connaissance ne dépend pas uniquement du sujet. La vérité trouve son fondement dans l'existence de l'objet extérieur au sujet. Dans ce contexte le matérialisme dialectique appelle vérité les notions ou principes théoriques qui reflètent de manière adéquate la réalité existant indépendamment du sujet¹²².

Mais comment vérifier la justesse ou l'objectivité de telle découverte, telle thèse ou telle conclusion? Ici le positivisme affirme, comme nous l'avons vu, un détachement vis-à-vis les valeurs et oppose l'idéologie à la science. Les partisans de cette thèse partent habituellement d'une distinction de la structure des propositions caractéristiques de la science et celles soit-disant propres à l'idéologie. La question se ramène à ce que la science se rapporte uniquement à des propositions affirmatives de vérité.

122 Voir à ce sujet chapitre 11, No. 4.

L'idéologie par contre se compose surtout de propositions évaluatives et normatives. Etant donné que pour eux il n'y a pas de passage logique entre les propositions affirmatives et normatives, la science et l'idéologie sont donc deux mondes différents. Mais existe-t-il un critère permettant de distinguer l'idéologie de la science et la science de l'idéologie, en partant du fait que la première se compose de propositions affirmatives et la seconde de propositions normatives et évaluatives? Selon le marxisme un tel critère n'existe pas. Comme le montre Schaff il n'est pas vrai que la science représente un type de connaissance purement objectif pas plus que l'idéologie est au contraire purement subjective¹²³.

Nous avons déjà traité du caractère objectif de la connaissance au chapitre précédent, qu'il nous suffise d'en rappeler les principaux éléments. Lorsque le marxisme affirme le caractère objectif de la vérité il affirme que les représentations humaines peuvent avoir un contenu indépendant du sujet, indépendant de l'homme et indépendant de l'humanité. La connaissance est vraie que si elle comporte un contenu objectif. Cette vérité objective est le résultant du processus du mouvement de la pensée. Le matérialisme dialectique repose sur le principe selon lequel la vérité objective est le processus du mouvement de la pensée qui la reflète. Exprimée autrement la vérité objective existe mais sa connaissance ne s'accomplit pas en une seule fois. La connaissance

¹²³ A. Schaff, La Définition Fonctionnelle de l'Idéologie et le Problème de la "Fin du Siècle de l'Idéologie" dans L'Homme et la Société, No. 4, 1967, p. 49-59.

objective passe par un processus historique par lequel se produit une accumulation de connaissances objectives bien que jamais définitives¹²⁴.

Lorsque nous parlons du facteur subjectif dans la connaissance, nous pensons à ce que le sujet apporte à la connaissance; en d'autres termes nous référons au rôle actif joué par le sujet dans le processus de la connaissance. Ces facteurs subjectifs peuvent être le résultat de la structure psycho-physiologique individuelle, ils peuvent aussi être liés à des facteurs sociaux tels que les intérêts de groupe, la langue, etc... Ici la limite entre ce qui est subjectif et ce qui est objectif s'estompe. Les facteurs subjectifs d'origine sociale étant à l'extérieur de l'individu ils peuvent donc être considérés de façon objective. Tout ceci prend une autre dimension encore si l'on considère que l'individu c'est-à-dire le sujet qui acquiert la connaissance est lui-même un produit social. On voit sous un autre angle que ce qui est subjectif est en même temps objectif.

La connaissance n'étant ni purement objective et libre de tout conditionnement social ni purement subjective, le matérialisme dialectique parle alors de science idéologique et d'idéologie scientifique. Par science idéologique, il faut entendre les disciplines scientifiques qui entrent dans la composition de l'idéo-

¹²⁴ On trouvera un exposé plus élaboré de la pensée en tant que reflet subjectif et objectif dans P. Kópnine, Dialectique, Logique et Science, Moscou, Editions du Progrès, 1976, p. 156 et suivantes.

logie ou encore lui apportent des éléments pour sa formation. Il s'agit ici des domaines de la connaissance humaine comme l'économie, la sociologie, la psychologie. Il est clair qu'à cause de leur fonction créatrice d'idéologies ces domaines de connaissance sont soumis à des pressions particulières de la part d'intérêts humains généralement porteurs de conflits.

D'autre part on peut différencier les idéologies scientifiques des idéologies non scientifiques. Les idéologies ne viennent pas du ciel. Lorsqu'on étudie la question sous un angle génétique on peut observer une variabilité historique et sociale des systèmes de valeur, ce qui indique le lien qu'il y a entre une situation sociale donnée et une idéologie donnée. En abordant la question de cette manière, on peut comprendre que l'idéologie peut être créée en partant de données apportées par les sciences de l'homme et de la société mais elle peut aussi être créée en partant de mythes ou de mystiques, c'est-à-dire de sources non scientifiques même anti-scientifiques.

Ainsi l'étude du rapport entre les sciences de l'homme et de l'idéologie ne doit pas être posée de façon abstraite mais dans un contexte historique concret; nous devons nous demander de quelle idéologie il s'agit. L'idéologie ne surgit pas indépendamment et isolément en dehors des formes concrètes d'appréhension du monde par l'homme mais à travers les formes de conscience sociale qui sont un résultat de la vie matérielle de la société et du développement de la pratique sociale. Ainsi toute analyse du problème de

l'idéologie et de son rapport avec la science dépend de la solution à la question de la nature sociale et les bases sociales de l'évolution de la vie spirituelle de la société. Dans le cas où la connaissance sociale n'est pas comprise comme un aspect du processus historique et social on ne se rend pas compte du rapport de la conscience sociale avec la pratique sociale. C'est ce que Marx et Engels ont qualifié de fausse conscience, de rapport inversé de la réalité; c'est aussi dans ce contexte que la sociologie marxiste parle d'idéologie scientifique et d'idéologie idéaliste. L'idéologie idéaliste est définie ici comme pensée sans rapport avec la réalité. Les tenants de ce type d'idéologie s'appliquent à faire passer leurs idées pour éternelles et immuables sans lien avec les circonstances et les groupes sociaux qui les véhiculent. C'est à ce type de conception que Marx et Engels s'opposent dans L'Idéologie allemande en affirmant que les idées n'ont pas de mouvement autonome:

"Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement; ce sont au contraire les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de leur pensée. - Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience."¹²⁵

Certains pourront demander ici comment peut-on poser la question de l'objectivité de l'idéologie si toute idéologie reflète les intérêts, les buts, les aspirations de tels groupes sociaux. Pré-

¹²⁵ Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, p. 20-21.

sentée autrement la position de classe dans l'idéologie ne signifie-t-elle pas une altération inévitable de la connaissance de la réalité?

Il existe différentes interprétations de l'objectivité de l'idéologie. Il y a une compréhension subjective et idéaliste. Dans ce cas on attribue à l'idéologie un attachement psychologique à telle idée ou tel principe. Selon cette conception la force de l'idéologie est la force passionnée de l'attachement à une idée. L'idéologie fournit à celui qui la possède une sorte d'auto-justification qui le pousse à agir. Selon cette conception l'idéologie a une fonction analogue à la foi. C'est ce type de thèse que développe le philosophe français Roger Garaudy¹²⁶. Certains vont encore plus loin et voient dans l'idéologie une sorte de canal, des émotions, des craintes et des espoirs. Ainsi l'idéologie est déduite des besoins psychologiques de croire obligatoirement à quelque chose, des besoins d'avoir un espoir ou des aspirations. Si l'idéologie est cela il n'y a alors pas lieu d'étudier les rapports qu'elle entretient avec la science. Elle se réduit alors à un éventail d'adhésions plus ou moins rationnelles et détachées de tout fondement objectif. S'il s'agit de débarrasser la science de ce type de forme d'idéologie, les marxistes prendraient position à côté de ceux qui exigent l'affranchissement de telle idéologie.

¹²⁶ Pour une critique de Roger Garaudy, Lucien Sève, Marxisme et Théorie de la Personnalité, Paris, Editions Sociales, 1975, p. 86-90.

Il y a une autre tendance qui prétend avoir une affinité avec le marxisme et qui s'appuie sur les propos de Marx. Cette tendance admet l'existence des classes sociales. Cependant on substitue à la thèse marxiste un économisme, on ramène l'idéologie à une simple fonction de la situation économique. Les tenants de cette conception considèrent l'idéologie comme une expression de position de classe étroite et égoïste. On rencontre souvent ce type d'attitude chez les activistes en psychologie. Des textes comme ceux de Spaner¹²⁷ se situent dans cette lignée. Un autre exemple est le radicalisme pragmatique d'Alinsky qui divise la société entre les haves et les have-nots¹²⁸. Ce type de position tend inévitablement à un anarchisme à court terme.

C'est une erreur du point de vue historique que d'expliquer le développement de l'idéologie et de ses manifestations uniquement par les intérêts égoïstes de groupe. Pour le marxisme seule une idéologie qui reflète correctement les tâches progressives de l'évolution sociale avec lesquelles telle classe est confrontée et qui s'approche d'une compréhension objective de ses tâches peut contribuer à l'évolution de la société. Par exemple on

127 Fred E. Spaner, The Psychotherapist as an Activist in Social Change: A Proponent dans F. F. Kortén, S. W. Cook et J. L. Lacey (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 58-66.

128 On retrouvera une présentation et une critique de Alinsky dans Jackson Kytte, dans Ideology and Planned Social Change Strategies dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 697-706.

on trouve des éléments de vérité objective dans l'idéologie des classes historiquement progressistes dont la tendance de développement coïncidait avec la marche en avant de l'histoire. Les idées et les conceptions humanistes des représentants de la Renaissance et les idées et opinions des idéologues de la Révolution française étaient de telles idéologies.

Ainsi on doit comprendre le développement de l'idéologie de même que le développement de la pensée dans les sciences sociales comme un processus socialement conditionné s'approchant à divers degrés de la vérité objective dans différentes périodes. Ici le matérialisme dialectique répond à la question posée plus haut: comment vérifier la justesse des théories et des lois sur le développement social? Comme partout, le critère de la vérité est uniquement la pratique du développement social (la pratique historique des peuples), à la différence que la pratique prend plus d'envergure dans le temps et l'espace. Ainsi le matérialisme historique trouve son fondement dans des lois sociologiques générales qui déterminent les conditions et les forces motrices de l'évolution de l'histoire de l'humanité. C'est pourquoi le marxisme fixe comme tâche principale à la sociologie d'étudier les lois générales de l'évolution sociale et d'étudier les contradictions sociales, ces dernières étant la force motrice de l'évolution sociale. Cette étude trouve son point de départ dans la notion de "formation socio-économique" en tant que somme de rapports de production déterminée à une étape de l'évolution de la société.

Nous touchons ici à une question centrale. Des révolutions politiques et sociales se sont produites et se produisent encore dans différents pays aujourd'hui; est-ce une anomalie, un hasard ou bien l'effet d'une loi historique? La réponse que l'on donne à cette interrogation dépend de l'influence de telle ou telle idéologie. Pour le marxisme seule une vérité objective vérifiée et démontrée par la pratique historique peut donner une orientation juste dans l'activité sociale et peut servir de fils conducteurs.

Tentons de systématiser ce qui a été exposé jusqu'ici.

1. Il est impossible d'arriver dans les sciences sociales à une connaissance totalement objective qui ne porterait pas la marque du sujet connaissant et qui serait exempte de toute valeur idéologique. Il est impossible au chercheur d'être affranchi de la pression des idéologies et des institutions sociales. Le détachement des valeurs idéologiques n'est en fait rien d'autre qu'une valeur idéologique d'un genre particulier.
2. Il ne faut toutefois pas en déduire un agnosticisme gnoséologique qui affirmerait que toute connaissance de la société serait conditionnée par l'observateur. On se retrouverait alors devant la menace de l'anéantissement des possibilités de la science sur la société, car écarter la vérité objective c'est en même temps écarter la possibilité de la science.
3. Le matérialisme dialectique affirme que la connaissance n'est ni absolument objective (indépendante totalement du sujet connais-

sant) ni absolument subjective (dépendante uniquement du sujet connaissant). Vu sous cet angle, la connaissance est définie comme un processus où il y a possibilité de perfectionner la connaissance acquise. Ainsi la question du rapport entre la connaissance sociale et l'idéologie est posée dans le contexte historique concret. Les idéologies ne sont pas totalement indépendantes de la marche de l'histoire mais sont le résultat du processus de reproduction de la société.

4. Dans ce contexte le matérialisme historique distingue les idéologies idéalistes des idéologies scientifiques. Les idéologies idéalistes sont celles qui s'appuient sur des vérités éternelles et qui affirment qu'il existe des valeurs supérieures permanentes communes à tous les hommes de toutes les époques, vraies pour tous les groupes sociaux. C'est ce type d'idéologie que Marx et Engels qualifient de conscience aberrante et déformée de la réalité. L'idéologie scientifique par contre est celle qui reflète correctement les tâches progressives de l'évolution sociale. Une telle idéologie est celle qui s'appuie sur les lois générales de l'évolution de l'humanité et ces lois sont le résultat de l'abstraction et de la généralisation de l'accumulation des données fournies par l'histoire¹²⁹. En conclusion trois options s'offrent au scientifique qui étudie l'homme social. Ou bien a) il s'appuie sur une conception du monde qui repose sur des conceptions dites universel-

¹²⁹ Voir L'Histoire et la Logique dans O.J. Ruda, 1977, p. 65-66.

les qui ont une valeur permanente dans le temps et l'espace (tendance idéaliste que le marxisme qualifie de vision inversée de la réalité) b) ou bien il nie l'objectivité de toute loi de l'évolution sociale (tendance positiviste qui qualifie ces lois de métaphysiques parce que non empiriquement vérifiables) et une telle tendance débouche sur un agnosticisme qui affirme la subjectivité de toute valeur c) ou encore il affirme, comme le fait le matérialisme dialectique, qu'il est possible de comprendre objectivement le processus du développement social. Dans ce cas la science peut être une boussole sûre dans le mouvement historique des peuples et peut diriger l'action consciente des forces sociales d'avant-garde en vue d'orienter la marche et l'issue des événements sociaux.

Ainsi est établi le pont entre la connaissance et l'action:

"Toute vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui égarent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique."¹³⁰

Le lien qui existe entre la connaissance et la pratique nous conduit à considérer un niveau particulier du rapport de la pratique scientifique, celui de l'éthique scientifique.

F) Ethique scientifique et pratique scientifique

L'idéal d'une science sans lien avec la société, ses besoins et ses normes éthiques (nous l'avons à plusieurs reprises souligné depuis le début de ce chapitre), est devenue depuis long-

¹³⁰ Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, VIII^{ème} thèse sur Feuerbach, p. 3.

temps quelque chose d'anachronique. L'image du savant solitaire ne vivant que dans son propre domaine paraît quelque chose d'archaïque. Aujourd'hui le développement de plus en plus rapide des sciences et l'introduction d'un nombre sans cesse croissant de techniques dans la vie courante a pour conséquence que le problème des sciences comporte, à n'en pas douter, une face morale, sociale et politique de plus en plus évidente. Ces faits font en sorte qu'il est de première importance de considérer la science sous son angle social et éthique, et cela est d'autant plus nécessaire dans les domaines qui sont liés aux expériences sur l'homme. Il faut encore ajouter que les questions socio-éthiques que soulèvent les expériences sur l'homme ne se limitent pas à la psychologie sociale. Ces questions sont non seulement largement débattues par les hommes de science mais aussi par les médias d'information. Qui n'a pas par exemple entendu parler des manipulations génétiques en biologie?

Il faut ici ouvrir une parenthèse pour nous opposer avec Jacques Roux¹³¹ à la propagande qui tend à présenter la science comme quelque chose qui asservi l'individu et détruit la personnalité. Selon cette opinion, la science serait devenue un danger pour l'homme. Il est vrai que la science peut devenir un danger pour l'homme et elle l'est réellement lorsque par exemple les applications sont dirigées vers le perfectionnement du matériel de

131 C.E.R.M., Morale et Société, 1974, p. 219.

guerre. Il est aussi vrai, on le voit dans nos sociétés les plus évoluées, que de plus en plus de drogues deviennent un moyen utilisé pour permettre aux personnes de supporter des méfaits qui sont d'abord liés à des conditions de vie. La conclusion qu'il faut tirer, ce n'est pas qu'il y a une opposition entre la science et l'homme mais qu'il y a une responsabilité du scientifique face aux questions sociales et qu'il ne peut s'en dégager. Tout problème socio-éthique de la recherche scientifique est nécessairement relié à la responsabilité du scientifique vis-à-vis la société. A ceux qui seraient portés à en douter nous citons un extrait du discours du président Nixon devant une assemblée de scientifiques tenue à la Maison Blanche¹³².

Affirmer la responsabilité du scientifique vis-à-vis de la société ce n'est toutefois pas nier que la question de l'éthique scientifique soit aussi une question de société. Les valeurs éthiques ont une origine sociale et leur évolution est liée à celle de la société. On ne peut pas exclure une sphère de l'activité humaine comme l'activité scientifique et ses valeurs éthiques du contexte socio-éthique général.

¹³² "Je suis venu aujourd'hui parce que les choses vont mieux, parce que nous n'avons pas été toujours d'accord à l'occasion de la guerre du Vietnam, parce que vous m'avez créé des difficultés. Maintenant que la guerre du Vietnam est terminée, alors moi je vous dis que vous m'avez aidé, que vous aussi vous avez collaboré à la guerre du Vietnam, que vous avez aidé à la grandeur des Etats-Unis et que les Etats-Unis sont le pays le plus puissant du monde."

Nous avons constaté, dans les discussions sur la tromperie en psychologie sociale, ce que nous pourrions appeler un scientifique hypertrophié qui avait tendance à envisager la question déontologique en dehors de toute considération pour la dimension sociale de la pratique scientifique. Nous l'avons vu, cette posture est le résultat du postulat positiviste qui défend la conception scientifique de la connaissance pure détachée des idéaux de l'homme. Cette conception est à l'origine de toutes les théories technocratiques qui tendent à prouver (c'est là leur caractère de classe) que les révolutions socialistes sont indésirables puisque l'évolution de la société dépendrait directement du progrès technique. Si on regarde de plus près on s'aperçoit que les problèmes de société ne sont pas des problèmes technologiques mais des problèmes plus globaux de la répartition de la richesse, de chômage, de monopolisation des ressources entre les mains de multi-nationales, etc...

Contrairement à une conception qui tend à isoler la connaissance et l'éthique, le matérialisme dialectique soutient que a) la recherche scientifique, b) les idéaux humanistes, c) les objectifs sociaux de la connaissance et d) les valeurs éthiques ne forment qu'un seul principe, chacun de ces éléments étant en interaction dynamique avec les autres¹³⁴.

Citée par Jacques Roux dans C.E.R.M., Morale et Société, 1974, p. 120-121.

134 On trouve ce principe développé dans Ivan Frolov,

Nous affirmons que ce principe peut servir de référence morale afin d'apprécier la recherche scientifique et ses résultats au plan éthique et nous permet par là de surmonter le relativisme et le nihilisme éthique dangereux pour l'humanité. Il ne s'agit pas de nier les normes sur lesquelles s'appuie la science dans son progrès ni les principes méthodologiques sur lesquels se guide le chercheur. Ce à quoi nous nous opposons c'est la position qui tend à transformer le savoir même en une valeur abstraite suprême et absolue à la base de toutes les autres valeurs.

Cependant une éthique de la science seule ne peut servir de boussole sûre. De fait cette éthique ne peut, dans une perspective matérialiste, servir de code universel car elle dépend elle-même de facteurs sociaux, économiques, politiques, idéologiques qui ont toujours un caractère historique concret et qui déterminent la science comme institution sociale. D'autre part il est faux d'identifier de façon abstraite a priori la vérité et le bien. Les notions de bien et de mal, d'humanisme, ont toujours un caractère concret et sont fonction des facteurs et des rapports sociaux à telle ou telle période de l'histoire de l'humanité. Ainsi la logique et l'éthique de la connaissance en elle-même ne peuvent résoudre les problèmes complexes auxquels se heurtent la science moderne quand elle se penche sur l'homme. Il faut confronter ces problèmes aux objectifs sociaux de la connaissance, aux i-

déaux humanistes et aux valeurs conçues dans le sens le plus large. C'est dans ce sens large que Guy Besse conclut son exposé à l'occasion d'une table-ronde sur la place des scientifiques dans la société¹³⁵.

En conséquence dans la science de l'homme l'important n'est pas seulement le savoir en lui-même mais à quoi il sert, comment il est utilisé ou pourrait l'être aujourd'hui ou demain. Ainsi seul le perfectionnement social et moral de l'humanité fait progresser la connaissance elle-même. Sans ce perfectionnement social la science risque de demeurer impuissante ou pire se retourner contre l'homme.

Nous terminons ici notre exposé sur les aspects sociaux de la recherche et par conséquent son rapport avec l'idéologie. Nous avons au cours de ce chapitre fait reproche au positivisme de négliger les intérêts qui s'exercent sur la science et de ne pas

135 135 "Pourquoi la connaissance? Quelle est la "fin" du savoir? La raison théorique trouve-t-elle en elle cette fin? Traditionnellement, ces questions peuvent se formuler en impliquant un appel à la transcendance. Au-delà des contraintes du savoir, au-delà de l'univers de la connaissance, n'y a-t-il pas une vocation, une destinée de l'homme? Ce qui me frappe - sans doute est-ce un signe de notre temps- c'est que les philosophes de métier ne semblent plus avoir le monopole de ces questions. Pourquoi connaître? Pourquoi la science? Des milliers d'hommes, en un temps où la connaissance élargit considérablement son champ et s'incorpore aux formes les plus diverses de la pratique sociale, des millions d'hommes posent la question du sens et de la finalité du savoir."

C.E.R.M., Morale et Société, 1974, p. 245.

faire de cas des investissements idéologiques et politiques qu'elle subit. A la suite de quoi nous avons affirmé qu'il y a un progrès de l'histoire et que les lois de ce progrès sont identifiables, ce qui nous a amené à nous objecter au réformisme qui réduit la pratique politique à une technique de la décision plus ou moins formalisée. Les pages qui vont suivre, à l'opposé de la perspective critique qui a marqué notre texte jusqu'ici, auront une dimension constructive. Nous allons dans le prochain chapitre nous attacher à identifier les bases d'une psychologie sociale qui prendrait son impulsion principale du matérialisme dialectique.

CHAPITRE IV

ELEMENTS POUR UNE PSYCHOLOGIE SOCIALE ELABORÉE DANS
LA PERSPECTIVE DU MATERIALISME DIALECTIQUE ET HISTORIQUE

A. Les courants dialectiques en psychologie sociale en Amérique
du Nord et en France

Il convient dans un premier temps de procéder à un survol des tentatives qui ont été effectuées jusqu'ici en vue de fonder une psychologie sociale dialectique.

1. Sur le continent nord-américain

Considérons d'abord celles qui ont été faites dans le contexte nord-américain. Celles-ci sont rares, éparses et demeurent relativement isolées. D'une façon générale, elles font partie d'un effort pour dépasser les limites de l'attitude positiviste en science sociale et réorienter de façon fondamentale les moyens et les fins de la production de la connaissance sociale. D'autres efforts sont faits dans le même sens parmi lesquels nous retrouvons Gergen¹ qui revendique que le comportement social soit étudié et exploré sous son angle historique. Harré et Secord² pour leur part rejettent le modèle mécaniste de la méthodologie positiviste

1. Kenneth J. Gergen, Social Psychology As History dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 309-320 et Experimentation in Social Psychology: A Reappraisal dans European Journal of Social Psychology, Vol. 8, 1978, p. 507-527.

2. Rom Harré et P. F. Secord, The Explanation of Social Be-

et réclament le développement d'une psychologie sociale qui s'appuierait sur un modèle de l'homme tenant compte du pouvoir qu'a le sujet humain d'initier ses propres actions.

Ces tentatives, si elles remettent en cause l'attitude positiviste dans les sciences sociales, peuvent toutefois difficilement être qualifiées de dialectiques. Parmi les efforts les plus clairement identifiés en vue de fonder une psychologie dialectique, les travaux de Klaus Riegel³ et ses études sur le développement humain occupent une place centrale. Autour de ce dernier on retrouve un groupe d'auteurs dont les textes ont été publiés dans un numéro de Human development de 1975⁴. Le thème central de ces recherches pivote autour d'études dans lesquelles l'individu est vu comme étant lui-même en changement dans une société en changement⁵. C'est dans cette foulée que Riegel dans un texte intitulé Un manifeste pour une psychologie dialectique annonce le remplacement de l'approche mécaniste par une approche dialectique dont il fixe le projet:

havior, Totowa, N. J.: Rowman & Littlefield, 1972, vi-327p.

3 Klaus F. Riegel, The Dialectics of Human Development dans American Psychologist, Vol. 31, 1976, p. 689-700.

4 Human Development, Vol. 18, 1975, p. 1-238.

5 "The individual must be seen as a changing individual in a changing world". Klaus F. Riegel, 1976, p. 690.

"A specter is haunting western psychology: the specter of scientific dialectics. The scaffold of the academic world is shaking; the time for its transformation is near. By segregating the subject from the object, we escaped into abstract formalism: by preferring static traits and balanced equilibria, we substituted for the human being a mechanistic monster or a mentalistic mirage; by disregarding our commitment to the human being and the human culture, we increased our self-constriction instead of our self-awareness; by focusing on static universality, we forgot that the human being is a changing being in a changing world..."

1. Dialectical psychology is committed to the study of actions and changes...
2. Dialectical psychology is concerned with short-term situational changes as well as with long-term individual and cultural developments...
3. Dialectical psychology is concerned with primitive and scientific dialectics...
4. Dialectical psychology is concerned with inner and outer dialectics but, most notably, with both at the same time..."⁶

Au niveau de la psychologie sociale, les efforts en vue d'approcher la réalité psycho-sociale dans une perspective dialectique sont à peu près inexistants en Amérique du Nord. L'unique tentative en ce sens a été un symposium, lequel est relaté dans Personality and social psychology bulletin de 1977⁷. Selon l'aveu même des organisateurs de ce symposium, l'existence d'une psychologie sociale dialectique en Amérique du Nord demeure à l'état de projet:

⁶ Klaus F. Riegel, 1976, p. 696-697.

⁷ Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 679.

"There is still no program for a dialectical social psychology. Nor is there yet even a firm definition of what it might be a social psychology grounded upon dialectical rather than positivistic principles."⁸

Il faut admettre que la place du matérialisme dialectique au sein de la psychologie sociale a été jusqu'à maintenant réduite. Des psychologues sociaux européens comme Moscovici le reconnaissent et vont même s'en étonner:

"It is indeed a remarkable phenomenon, of which an explanation will have to be sought one day, that most of the social sciences such as linguistics, anthropology, economics or social psychology were founded or developed in the twentieth century without a significant influence or contribution from Marxism or the Marxists."⁹

L'explication, Gergen la voit dans la structure de l'institution de la recherche qui privilégie les productions qui se situent dans la tradition positiviste et qui n'offrent pas la possibilité de projets d'études non conventionnelles: C

8. Leon Rappoport, Symposium: Towards a Dialectical Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 679.

9 Serge Moscovici, Society and Theory in Social Psychology dans J. Israël et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 22.

"This is not to say that all those occupying central roles in social psychology are deeply hostile to a dialectic orientation. There are some who are curious as to what this orientation might bring to the field. Yet, at the same time, competition for graduate school placement, assistant professorships, journal space, research funds, tenure, and so on, is intense, and indicators of excellence are frustratingly ambiguous. Given such difficulties, it is very tempting to be skeptical of the uncertain promise of an unconventional choice, and to favor the "tried and true". It is to reject a manuscript, a research proposal, or a monograph outline which fails to be intelligible in terms of that which has preceded, or for which the usual standards of excellence do not appear relevant, than to risk appearing foolish if the recommended hybrid proves wanting."¹⁰

Il est vrai, comme l'affirme Gergen, que l'on ne retrouve pas au sein de la psychologie sociale d'hostilité déclarée vis-à-vis l'approche dialectique. On peut même dans certains cas parler de sympathie pour ce qui a une saveur marxiste. Toutefois dans la plupart des cas cela signifie simplement qu'on cherche à introduire, de façon extérieure, des matériaux tirés chez Marx, à des recherches dont les principes mêmes sont pré-marxistes. Ainsi le souci pour une plus grande présence du marxiste dans la psychologie sociale relève d'avantage d'un pluralisme idéologique et d'un éclectisme philosophique que d'une intention de fonder une psychologie sociale scientifique en utilisant le matérialisme dialectique comme fondement théorique et méthodologique. Ce faisant, on voit le marxisme comme une doctrine décrochée de la réalité historico-sociale, comme une théorie bonne en soi et on oublie que la

¹⁰ Kenneth J. Gergen, On Taking Dialectics Seriously dans Journal of Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 318.

pensée des hommes subit l'influence des facteurs sociaux (économiques, politiques et en particulier idéologiques).

D'ailleurs, notre exposé demeurerait incomplet s'il omettait de parler aussi de la présence de réactions défensives au sein des milieux universitaires vis-à-vis la dialectique comme Léon Rappoport le soulignait lors de son introduction au symposium sur la psychologie sociale dialectique:

"My judgment is that many readers will react defensively in one of two ways. Some will scrutinize the critical analyses, find faults in them, and thus feel justified ignoring everything else. Others will see the material as fitting views they have had all along...implicitly, of course. In short, many reactions are bound to follow that old standby: "What's true is not new; what's new is not true".¹¹

Le faible développement actuel d'une psychologie sociale dialectique nord-américaine est reflétée dans le contenu même de ce symposium. Un regard sur les quatre principaux textes qui y sont présentés indique qu'une étude dialectique de la réalité psychosociale demeure encore au niveau d'un tâtonnement disparate.

Le texte de Baumgardner¹² réclame à la suite de Samelson¹³ une histoire critique de la psychologie sociale et donne comme exemple le rôle de l'idéologie dans le développement des tests

¹¹ Léon Rappoport, article cité, p. 679.

¹² Steve R. Baumgardner, Critical Studies in the History of Social Psychology dans Journal of Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 681-687.

¹³ F. Samelson, History, Origin Myth and Ideology: Comte's Discovery of Social Psychology dans Journal Theory of Social Behavior, Vol. 4, 1974, p. 218-231.

d'intelligence. L'intention de Baumgardner est d'identifier les forces qui ont conduit la psychologie sociale dans son développement et cela dans le but d'élaborer une autre psychologie sociale qui ne reposerait pas sur des bases positivistes.

Le second texte, celui de Cvetkovich¹⁴, se situe dans le prolongement de Riegel¹⁵. Il veut identifier les bases d'une psychologie sociale qui serait élaborée dans une perspective dialectique, et cela tant au plan de la méthodologie qu'au plan des raisons qui motivent la recherche. L'idée centrale de l'auteur est qu'il y a déjà au sein de la psychologie sociale un certain nombre d'éléments qui vont dans le sens d'une psychologie dialectique et qu'il s'agit de les rassembler et de les organiser au sein d'une même charpente théorique.

Le texte de Kytte¹⁶ pour sa part soulève la question de l'application de la psychologie sociale par le biais des modèles de changement social. Kytte fait une critique serrée de la théorie du développement organisationnel de Bechhard¹⁷ et de l'appro-

14 George Cvetkovich, Dialectical Perspectives on Empirical Research dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 688-696.

15 K. F. Riegel, art. cité.

16 Jackson Kytte, Ideology and Planned Social Change: A Critique of Two Popular Change Strategies dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 697-706.

17 R. Beckhard, Le Développement des Organisations; Stratégies et Méthodes, (traduit par Guérin), Paris, Dalloz, 1975, xv-143p.

che conflictuelle d'Alinsky¹⁸. Rejetant chacun de ces modèles il propose de s'appuyer sur une théorie de l'action de l'homme et de son rapport avec la société:

"In broader terms, a theory of planned social change presupposes a theory of human activity in society. A theory of change also presupposes, at the same time, a theory of alienation from that society. Finally, a crucial point is that a theory of change presupposes an epistemology which may be employed to understand and evaluate the consequences of the change effort."¹⁹

Enfin le texte de Buck-Morss²⁰ propose une redécouverte de la pensée d'Adorno et suggère de tenir compte de son apport dans le développement d'une psychologie sociale dialectique.

Ces quatre textes exemplifient donc la grande dispersion des efforts, efforts qui ont peu de choses en commun si ce n'est leur rejet de l'attitude positiviste en psychologie sociale et leur sensibilité aux dimensions idéologiques qui accompagnent cette attitude. On retrouve la même hétérogénéité du côté britannique. La monographie The Context of Social Psychology²¹ est un exemple de la variété des perspectives adoptées. Elles ont en commun avec les textes américains précédents leur sympathie pour

18 S. Alinsky, Rules for Radicals, New York, Vintage Books, 1971, xxvi-196p.

19 Jackson Kytle, art. cité, p. 704.

20 Susan Buck-Morss, The Adorno Legacy dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 707-713.

21 J. Israël et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, vii-438p.

les représentants de l'école de Francfort et leur position anti-positiviste. Parmi les auteurs britanniques qui se réfèrent à Marx il faut mentionner M. Billig²² qui examine les dimensions idéologiques des études portant sur les relations inter-groupes et J. Israël²³ pour qui la science sociale doit avoir pour objet premier la critique des idéologies. Ce dernier insiste en particulier sur le fait que les sciences sociales ne peuvent jamais être réellement objectives et exemptes de valeurs et que les théories sociales sont dans la grande majorité des cas des éléments actifs de changement social.

Ayant amplement discuté de la question de l'idéologie précédemment nous ne reviendrons pas sur cet aspect de la recherche. Qu'il suffise de mentionner pour résumer que de façon générale en Amérique du Nord les tentatives d'élaborer une psychologie sociale dialectique ne dépassent pas, sauf quelques rares exceptions le stade d'une énumération critique des limites de l'expérimentalisme en sciences humaines.

2. En France

Il en est autrement sur le continent européen, en particulier en France. Il faut dire que la France a une tradition mar-

²² Michael Billig, Social Psychology and Inter-Group Relations, London, Academic Press, 1976, vii-411p. ,

²³ J. Israël, Stimulations and Construction in the Social Sciences dans J. Israël et H. Tajfel (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 123-211.

xiste qui remonte au début du siècle. Il faudra toutefois attendre la décennie 30 pour voir une mutation dans les travaux théoriques en France. En fait les années 30 allaient voir un changement progressif dans la pensée philosophique. Jusqu'à là, la pensée philosophique était dominée par le spiritualisme bergsonien. En fait l'évolution de la pensée philosophique en France a coïncidé avec la diffusion de la pensée marxiste-léniniste au sein de la classe ouvrière et parmi les intellectuels dans une conjoncture marquée par la lutte anti-fasciste et le Front Populaire.

C'est en effet dans les années 1932-33 que fut créée l'université ouvrière avec des professeurs comme P. Langevin, H. Wallon, J. Solomon et G. Politzer. C'est aussi avec la fondation de La pensée en 1939 que se dessinent les grands axes du marxisme philosophique en France.

Ce courant n'a pas été sans toucher la psychologie. Dès février 1929 Politzer publiait son premier numéro de la Revue de psychologie concrète à laquelle il fixait comme but:

"L'unification de la critique de la psychologie classique, en même temps que l'unification des fondements de la psychologie nouvelle."²⁴

Il faut encore mentionner, à cette époque, la publication des travaux d'Henri Wallon, en particulier son livre De l'acte à la pensée²⁵, qui peut être considéré comme un modèle de psychologie gé-

²⁴ Georges Politzer, Les Fondements de la Psychologie (textes réunis par Jacques Deboury), Paris, Editions Sociales, 1973, p. 51.

²⁵ Henri Wallon, De l'Acte à la Pensée, Paris, Flammarion, 1970, 239p.

nétique.

Cependant, avec les années 40, la psychologie et en particulier la psychanalyse devinrent suspectes aux yeux des marxistes et furent considérées comme inféodées au capitalisme occidental. Ce n'est qu'avec la déstalinisation des années 50 que la psychologie a été regardée avec moins de méfiance de la part des marxistes français. Au cours des années 60, toutefois, peu de textes d'inspiration marxiste ont été publiés concernant la psychologie. Il faut attendre le début des années 70 pour que se dessinent deux courants opposés au sein du marxiste français à l'égard de la psychologie.

D'un côté il y a Althusser qui fait l'éloge des travaux de Lacan et de sa nouvelle conception de la psychanalyse. On se rappellera que pour Althusser le marxisme n'est pas une nouvelle philosophie de la pratique mais une pratique nouvelle de la philosophie. Dans cette perspective le rôle du philosophe est de démasquer les éléments idéalistes dans les théories scientifiques.

C'est dans cette ligne de pensée qu'Althusser fait un retour à Freud, ce retour visant à retrouver l'essence du message freudien débarrassé de ses scories idéologiques. Pour ce dernier la théorie psychanalytique est la seule à avoir développé une théorie du sujet qui ne soit pas contradictoire avec la théorie marxiste. Selon Althusser les concepts de sujet, de représentation et d'illusion sont communs à ces deux champs théoriques que sont le freudisme et le marxisme. Il note que:

"Depuis Marx nous savons que le sujet humain...n'est pas le centre de l'histoire, nous savons même que l'histoire n'a pas de centre...Freud nous découvre à son tour...que le sujet humain est décentré."²⁶

Ici le terme décentration est lui-même emprunté au vocabulaire lacanien. Ainsi tout un groupe d'auteurs français affirmant s'appuyer sur Marx font un retour à Freud par le biais d'une théorie du sujet (élaborée par Lacan) qui tente d'élucider le décalage entre le symbolique et l'imaginaire²⁷.

Un second courant se rattache aux écrits de Lucien Sève, en particulier à son livre Marxisme et théorie de la personnalité²⁸. Lucien Sève, à l'opposé d'Althusser, n'admet pas la prétention de la psychanalyse à être l'explication la plus profonde et la plus générale des faits humains. Sève, tout comme Politzer, refuse cette façon qu'a Freud de passer de la métaphore au concept et du concept à la réalité. Pour Sève la psychanalyse aboutit à une psychologisation de la société, à une biologisation du psychisme et à une naturalisation de l'homme. Or pour Sève l'essence de l'homme n'est pas une nature car elle se reproduit elle-même au cours de l'histoire et c'est pourquoi le matérialisme his-

²⁶ Louis Althusser, Freud et Lacan dans La Nouvelle Critique, décembre 1964-janvier 1965, p. 107.

²⁷ Il n'y a pas lieu ici d'élaborer plus longuement sur cette posture théorique. Le lecteur pourra consulter Pierre Lecocq, Situation de la Psychologie Scientifique dans la Bataille d'Idées des Années 70 en France dans La Pensée, No. 179, 1975, p. 21-42.

²⁸ Lucien Sève, Marxisme et Théorie de la Personnalité, 4^{ème} édition, Paris, Editions Sociales, 1975, 598p.

topique est la seule vraie solution au problème de l'homme et en même temps que de l'histoire. L'essence humaine, c'est l'ensemble des rapports sociaux²⁹, lesquels sont déterminés en dernière instance par les réalités économiques³⁰.

A propos de l'étude de la personnalité Lucien Sève s'élève contre l'assertion de Sartre selon laquelle le marxisme souffre de l'absence d'une théorie de la personnalité. Sève soutient que Marx a toujours eu en vue une théorie de la personnalité. Cette théorie de la personnalité ne se trouve pas seulement dans les oeuvres de jeunesse de Marx mais est présente dans Le capital:

"On peut même se demander comment il est possible de dire par exemple dans Le Capital les pages sur la distinction entre travail concret et travail abstrait, sur la valeur de la force de travail et le taux du salaire, sur la division du travail dans la manufacture capitaliste, sur l'effet de l'argent dans les rapports marchands, sur l'extorsion de la plus-value absolue et relative, sur la loi générale de l'accumulation capitaliste, etc, et jusqu'aux dernières pages sur les revenus et les classes sociales - sans s'apercevoir qu'en même temps que de catégories économiques, c'est d'individus humains qu'il s'agit."³¹

Enfin pour Sève c'est le concept d'actes emprunté à Politzer qui permet le mieux l'articulation de la structure personnelle sur la structure sociale, l'acte étant à la fois l'expression de la per-

29 Il s'agit ici de la VI^{ème} thèse sur Feuerbach "L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu singulier. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux", Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, Paris, Editions Sociales, 1976, p. 3.

30 Lucien Sève, ouvr. cité, p. 265 et suivantes.

31 Lucien Sève, ouvr. cité, p. 184-185.

personnalité et l'expression des conditions socio-historiques du moment³².

Les psychologues sociaux français qui se réfèrent à Marx se situent en majorité dans la ligne althussienne. C'est le cas des textes de Michel Pêcheux³³ et de Bruno et al³⁴. Ce groupe se réfère à la fois à la théorie matérialiste du sujet et à la théorie de Lacan et prône un retour critique à la théorie psychanalytique.

Ce n'est pas la première fois dans la littérature que l'on tente un rapprochement entre Freud et Marx. Déjà Marx et Freud sont apparus en psychologie sur le devant de la scène voici plus d'une trentaine d'années à travers le freudo-marxisme de Reich, de Fromm et le noyau qu'on a appelé l'école de Francfort³⁵.

Notre perspective est autre que celle que nous venons d'énumérer. Nous allons aborder la question en insistant sous les aspects gnoseologiques. Pour nous la question gnoseologique, la question du rapport de la pensée à l'être considérée en tant que processus dialectique doit servir de fondement au développement d'une psychologie sociale scientifique. Il faut faire une autre

32 Lucien Sève, ouvr. cité, p. 374 et suivantes.

33 Michel Pêcheux, Sur la Conjoncture Théorique de la Psychologie Sociale dans Bulletin de Psychologie, No. 281, 1970, p. 290-297.

34 Pierre Bruno et al, La Psychologie Sociale: Une Utopie en Crise dans La nouvelle Critique, 1973, No. 62, p. 72 à 78 et No. 64, p. 21 à 28.

35 Nous pourrions encore parler du freudo-marxisme déliant des surréalistes, nom que donnait Politzer au groupe d'André Breton.

remarque; nous n'avons pas parlé jusqu'ici d'une branche importante de la psychologie dialectique, celle développée en Union Soviétique, cette dernière étant celle avec laquelle notre démarche trouve le plus d'affinités. Nous aurons l'occasion d'y revenir à plusieurs reprises au cours de ce chapitre.

Le plan que nous entendons suivre se divise en deux temps. Dans un premier temps nous insisterons d'avantage sur les aspects de la théorie de la connaissance et sur le processus de la recherche scientifique pour ensuite nous centrer à proprement dit sur le développement d'une psychologie sociale scientifique dialectique d'abord par le biais de l'approche des théories sociologiques spéciales puis par le biais du concept d'activité en psychologie.

B. La dialectique comme perspective

Il n'est pas possible d'arriver à une définition unique de la dialectique surtout si l'on tient compte des différentes élaborations dont elle a été l'objet. Cette situation explique la diversité des tentatives en vue de développer une psychologie sociale dialectique. Ce qui fera dire à Brewster Smith:

"I agreed to comment on the papers in this symposium "towards a dialectical social psychology" because it has increasingly seemed to me that social psychology ought to be dialectical, yet the more that I read in what purports to be dialectical psychology, the more confused I become, and the less sure that pursuit of this label is helping."³⁶

C'est pourquoi il nous semble nécessaire de présenter ce que nous entendons par dialectique.

Parmi les problèmes fondamentaux de la philosophie, celui de savoir si le monde est en changement et en développement constant ou bien en repos, a une importance déterminante vis-à-vis la méthodologie de la connaissance scientifique. Devant ce problème la dialectique considère que les choses, leurs propriétés et leur rapport de même que leur reflet mental (la pensée) sont en développement.

Staline dans un opuscule³⁷ résume autour de quatre principes ce que le marxisme entend lorsqu'il parle de dialectique.

1. L'interdépendance des éléments du réel

Premier principe, le principe de totalité selon lequel il y a interdépendance active entre les divers éléments du réel:

³⁶ M. Brewster Smith, A Dialectical Social Psychology? Comments on a Symposium dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 719.

³⁷ Il n'est aucunement question ici de poser un jugement (en bien ou en mal) sur le rigorisme stalinien. Nous considérons que son texte Matérialisme-Dialectique et Matérialisme-Historique, Librairie Progressiste, Montréal, 1976, précise de façon claire les traits caractéristiques de la dialectique.

"La dialectique regarde la nature, non comme une accumulation accidentelle d'objets, de phénomènes détachés les uns des autres, isolés et indépendants les uns des autres, mais comme un tout uni, cohérent, où les objets, les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement."³⁸

Selon ce principe, la dialectique vise à appréhender et à saisir la réalité dans ses lois et s'efforce de découvrir les liens internes et nécessaires des phénomènes. Elle s'oppose aux conceptions atomistes qui considèrent la réalité comme une addition d'éléments et de faits simples. Aucun phénomène ne peut être compris si on l'envisage de façon isolée sans tenir compte des phénomènes environnants. La compréhension de l'importe quel phénomène est faussée si on le considère en dehors des conditions environnantes ou si on le détache de ces conditions. Ce principe est particulièrement important pour la psychologie sociale en ce qu'il considère que les conduites individuelles ne sont pas des abstractions mais qu'elles dépendent des actions exercées sur les individus par la réalité sociale qui les entoure et de celles exercées dans son passé. Dans cette perspective les phénomènes psycho-sociaux particuliers ne peuvent être compris que si on les considère sous l'angle de leur liaison avec les phénomènes environnants. Cela a pour résultat qu'une approche dialectique se refuse d'étudier les conduites sociales sans tenir compte des conditions dans lesquelles elles se produisent.

³⁸ Staline, Matérialisme Dialectique et Matérialisme Historique, p. 2-3.

2. Le mouvement

La dialectique veut que les phénomènes soient considérés non seulement du point de vue de leur relation et de leur conditionnement réciproque mais aussi du point de vue de leur mouvement, de leur changement et de leur développement. Dit autrement la réalité ne doit pas être considérée comme quelque chose d'achevé mais comme un ensemble de processus. Le second principe de la dialectique affirme que tout est en mouvement, tout se transforme sans arrêt, rien ne demeure immobile ou en état de stabilité de façon permanente:

"La dialectique regarde la nature, non comme un état de repos et d'immobilité, de stagnation ou d'immuabilité, mais comme un état de mouvement et de changement perpétuels, de renouvellement et de développement incessants, où toujours quelque chose naît et se développe, quelque chose se désagrège et disparaît."³⁹

En ce sens la dialectique se définit comme la science des lois les plus générales de développement de la nature, de la société et de la pensée.

Cela ne nie pas qu'il y a des moments de repos. Le repos apparaît sous forme d'équilibre et de stabilité relative des choses. Sans ce repos les choses ne pourraient exister dans leurs qualités déterminées. De même tout changement en tant que processus qui subsiste pendant une certaine durée a de la stabilité. Cependant même si le mouvement et le repos sont liés l'un à l'autre, ils n'ont pas la même signification. A l'opposé du mouvement.

³⁹ Staline, ouvr. cité, p. 3.

qui a un caractère absolu (en tant que propriété universelle de la matière), le repos est relatif. Par là nous entendons que le repos est temporel et limité, c'est-à-dire qu'il représente seulement un moment dans l'existence d'un phénomène. A cela il faut ajouter encore que ce qui est vu en repos selon un certain point de vue peut être considéré en mouvement selon qu'on se place sous un autre angle.

3. Changements quantitatifs et changements qualitatifs

Le mouvement inclut les changements simples comme les déplacements et l'accroissement quantitatif mais il inclut aussi le développement c'est-à-dire le mouvement pris comme créateur de nouveauté. C'est le troisième principe.

"La dialectique considère le processus du développement non comme un simple processus de croissance où les changements quantitatifs n'aboutissent pas à des changements qualitatifs, mais comme un développement qui passe des changements quantitatifs insignifiants et latents à des changements apparents et radicaux, à des changements qualitatifs; où les changements qualitatifs sont, non pas graduels, mais rapides, soudains, et s'opèrent par bonds, d'un état à un autre; ces changements ne sont pas contingents, mais nécessaires; ils sont le résultat de l'accumulation de changements quantitatifs insensibles et graduels."⁴⁰

Il s'agit ici de ce que la dialectique appelle la loi du passage des changements quantitatifs aux changements qualitatifs et vice versa. Cette loi concerne non pas les changements externes des objets mais les changements radicaux qui affectent les propriétés

⁴⁰ Staline, ouvr. cité, p. 4.

internes. L'exemple classique donné par Engels est celui de l'eau. Lorsqu'elle est sur le feu, la température s'élève progressivement, l'élévation constitue un changement quantitatif mais vient un moment où se produit un phénomène qualitativement nouveau: celui de l'ébullition. Ainsi la quantité représente les propriétés spatiales et temporelles. Ces particularités quantitatives sont mises en relief dans le processus de mesure où un sujet ou un groupe d'objets sert d'étalon. Par contre la qualité représente l'ensemble des traits et des propriétés de l'objet pris intégralement. Dit autrement, la qualité répond à la question, qu'est-ce que ceci ou cela?

Il faut ajouter un autre élément. La dialectique considère que les différentes formes de mouvement constituent entre elles une succession hiérarchique. Cela signifie que les processus doivent être compris non comme un mouvement circulaire ou comme une simple répétition du chemin parcouru mais comme un mouvement progressif. Cela peut dire que les formes du mouvement vont depuis la forme la plus inférieure jusqu'aux formes les plus élevées y compris la forme sociale. Il s'agit ici d'une autre loi fondamentale de la dialectique, la loi de la négation de la négation selon laquelle le développement a un caractère progressif et va du simple au complexe et de l'inférieur au supérieur. Ainsi le changement qualitatif n'est pas la simple élimination de ce qui est antérieur mais il s'agit de la réalisation d'un stade d'évolution plus élevé. La notion de négation de la négation met donc en évi-

dence la continuité de l'histoire de la nature et de la société.

4. La contradiction comme source de tout développement

Il ne faut toutefois pas prendre la loi de la négation de la négation comme un processus provenant des forces extérieures aux phénomènes. Le réel implique des contradictions intrinsèques. Ici nous touchons au quatrième trait fondamental de la dialectique:

"La...dialectique considère que le processus de développement de l'inférieur au supérieur ne s'effectue pas sur le plan d'une évolution harmonieuse des phénomènes, mais sur celui de la mise à jour des contradictions inhérentes aux objets, aux phénomènes, sur le plan d'une "lutte" des tendances contraires qui agissent sur la base de ces contradictions."⁴¹

Staline réfère ici à la loi de l'unité des contraires, laquelle explique la dynamique de la transformation de la quantité en qualité. Cette loi établit que toutes les choses qui peuvent être observées sont des unités instables composées de forces contraires. Ici le matérialisme dialectique voit l'unité des contraires comme quelque chose de plus qu'une simple juxtaposition de facteurs contraires. La contradiction elle-même se développe. Le développement de la contradiction, la polarisation des contraires en antagonismes et sa solution, sont des étapes différentes du phénomène lui-même⁴².

⁴¹ Staline, ouvr. cité, p. 6.

⁴² La Contradiction dans Lexique Philosophique-Scientifique, O. J. Ruda, Ottawa, Editions de l'université d'Ottawa, 1977, p. 28.

La solution des contradictions implique la transformation des choses en une qualité nouvelle comportant à son tour de nouvelles contradictions qui ne s'étaient pas révélées jusque-là. Ainsi la contradiction peut être considérée comme le noyau de la dialectique parce qu'elle est à la source de tout mouvement et de tout développement. La contradiction est universelle, elle existe dans tous les processus de développement des choses et des phénomènes et pénètre chaque processus du début à la fin, ce qui entraîne que la lutte des contraires est la source et la force motrice du développement de tout objet. Cela n'implique pas que l'on nie l'influence des conditions externes mais les facteurs déterminants demeurent les contradictions internes. C'est ce que la dialectique appelle l'automouvement⁴³.

Les lois de la dialectique ne s'appliquent pas seulement aux lois du développement du monde matériel et du monde social mais aussi à la connaissance humaine elle-même. Pour que l'homme puisse connaître les phénomènes du monde matériel et social dans toute leur complexité il faut que la conscience soit elle aussi flexible. Ainsi la dialectique est une logique, une théorie de la connaissance et une gnoséologie. C'est pourquoi nous allons main-

43 "L'automouvement consiste dans les changements subits par les choses sur la base de leur force motrice interne et non pas des influences extérieures. La notion d'automouvement est inséparable de la thèse sur l'unité matérielle du monde. L'univers est la manifestation de la matière en mouvement".

O. Jorge Ruda, Lexique Philosophique-Scientifique, Ottawa, Université d'Ottawa, 1977, p. 12.

tenant considérer le matérialisme dialectique sous l'angle du processus de la connaissance scientifique.

C. Le matérialisme dialectique et le processus de recherche scientifique

1. Prémices de départ

Pour le marxisme la tâche de la connaissance humaine consiste, à travers la pratique, à atteindre à partir de la sensation et par la pensée, la compréhension des lois objectives de la réalité et à utiliser cette compréhension pour guider la pratique et pour transformer le monde. Dans ce contexte le matérialisme dialectique explique l'approche progressive de la vérité par l'entremise de quatre notions centrales: a) le reflet, b) le caractère objectif et subjectif de la pensée, c) la vérité relative et la vérité absolue et d) la pratique.

Un exposé détaillé de ces questions a été fait à la fin du second chapitre, qu'il suffise de brièvement rappeler les principaux éléments.

a) La notion de reflet

La notion de reflet est le noyau de la connaissance dialectique. Par cette notion la connaissance est définie comme un reflet des phénomènes et des processus du monde matériel dans la conscience des hommes. Ici il ne s'agit pas d'une copie mécanique où le sujet jouerait le rôle passif d'un récepteur. La connaissance n'est pas asservie à l'objet mais reflète cet objet de façon

active et créatrice. Le matérialisme dialectique a toujours posé la connaissance comme un processus actif et comme une activité orientée et pratique. Ainsi le sujet et ses buts sociaux jouent un rôle important dans le choix de l'objet d'étude et dans la façon dont cet objet est étudié.

b) L'objectif et le subjectif dans la pensée

La pensée ne sépare pas le sujet de l'objet mais les réunit. Précisons ce que le matérialisme dialectique entend lorsqu'il dit que la pensée est subjective et qu'elle est objective. Lorsque nous disons que la pensée est objective nous disons que:

- le contenu de la pensée est objectif, c'est-à-dire indépendant de celle-ci. Le matérialisme dialectique veut dire par là que les choses, les processus et les autres formes de réalité existent en dehors et indépendamment de la conscience de l'homme;
- la pensée est le résultat de l'activité de l'homme social et elle ne dépend ni du désir ni de la volonté de l'individu isolé. En ce sens la pensée est considérée comme un processus objectif de l'activité de l'humanité. Ici la société est vue comme étant le véritable sujet de la pensée.

D'autre part la pensée est aussi subjective. Par là le matérialisme dialectique dit trois choses:

- la pensée est toujours le fait de l'homme concret qui est sujet, c'est-à-dire qu'elle est toujours liée à l'activité de l'homme;
- dans la pensée ce n'est pas à l'objet lui-même que nous avons affaire mais à une image idéale qui ne reflète qu'une partie des

propriétés de l'objet;

- la forme que prend l'objet dans la pensée dépend du sujet et de la situation de l'homme dans la société.

c) Vérité absolue et vérité relative

C'est dans ce contexte que la dialectique définit quelle pensée est vraie et comment sa vérité peut être résolue. Les particularités de la vérité en tant que processus sont exprimées par les notions de vérité absolue et vérité relative, le processus d'acquisition de la vérité objective étant identifié comme le passage d'une image cognitive à une autre plus complète et plus approfondie où la pensée progresse en se basant sur les connaissances antérieures qui lui servent d'appui. Nous lisons chez Lénine:

"La dialectique...intègre comme l'un de ses moments, le relativisme...mais ne se réduit pas au relativisme. La dialectique matérialiste...inclut sans contredit le relativisme mais ne s'y réduit pas; c'est-à-dire qu'elle admet la relativité de toutes nos connaissances non-point au sens de la négation de la vérité objective, mais au sens de la négation de la vérité historique des limites de l'approximation de nos connaissances par rapport à cette vérité."⁴⁴

d) Rôle et place de la pratique

Dans ce processus qu'est la connaissance de la vérité, la pratique (laquelle se définit comme la forme sensible et concrète de l'unité du sujet et de l'objet) acquiert une importance première. La dialectique considère la pratique comme étant l'activité des hommes dans la transformation de la nature et de la société.

⁴⁴ Lénine, Matérialisme ou Empirio-criticisme, Oeuvres, tome 14, Paris, Editions Sociales, p. 140.

En ce sens, les connaissances acquises sont le résultat du niveau de développement de la pratique sociale ou, dit autrement, sont déterminées par le niveau de maîtrise de l'homme sur le monde extérieur. D'autre part, les hommes en agissant consciemment dans leur pratique s'appuient sur des connaissances et sur des prémices théoriques. Donc parce que la pratique est le fondement de la connaissance et que d'autre part la connaissance existe et évolue pour les besoins de l'activité pratique, elle apparaît comme le critère de la vérité de notre connaissance.

Voilà brièvement résumée la posture gnoséologique du matérialisme dialectique. C'est sur cette base que nous allons entreprendre maintenant l'examen du rapport pratique du sujet et de l'objet au cours de la recherche scientifique.

2. Le processus de la recherche scientifique

L'examen des catégories mentionnées ci-haut permet de comprendre les lois générales du processus de la connaissance; cependant si l'on veut les appliquer à la recherche scientifique elle s'avère insuffisante. Il est nécessaire de développer plus avant la question de la connaissance sous l'angle du processus de la recherche lui-même. Un certain nombre de problèmes doivent alors être examinés, mentionnons parmi les plus importants: a) le point de départ de la recherche, b) l'hypothèse comme instrument de développement de la science, c) le rapport entre l'hypothèse et la théorie, d) la place de la logique dans la recherche, e) le rôle de l'expérience dans la recherche, f) la théorie et les lois

qu'elle établit.

Pavel Kopnine dans son texte Dialectique, logique, science⁴⁵ montre comment la dialectique conçoit le processus de la recherche scientifique. Nous allons dans les pages qui vont suivre reprendre les principales thèses de ce texte.

a) Le point de départ de la recherche

Le matérialisme dialectique affirme que la pratique est l'élément premier de la connaissance parce qu'elle contient les buts de la recherche scientifique. Il considère la pratique comme le point de départ de toute recherche scientifique parce qu'elle est l'expression des besoins scientifiques de l'homme dans une époque et une société donnée. Ce sont ces besoins qui incitent la pensée à chercher de nouveaux résultats. Ainsi c'est à partir des problèmes qui surgissent dans le développement d'une société que commence la recherche scientifique.

Mais comme problème l'homme ne choisit pas n'importe quel objet; il prend les objets dont la connaissance est réellement possible dans les circonstances où il se trouve. Selon Marx, l'humanité ne pose à la connaissance que les tâches qu'elle doit et peut résoudre au niveau de son développement:

⁴⁵ Pavel Kopnine, Dialectique, Logique, Science (essai de recherche logique et gnoséologique), Moscou, Editions Sociales, 1976, 499p.

"L'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir".⁴⁶

D'autre part, le développement d'une problématique est en étroite liaison avec le résultat connu précédemment. Boris Griaznov⁴⁷ dans un court texte sur les relations entre les problèmes et la théorie montre comment de nouvelles découvertes posent à la science des problèmes que celle-ci n'avait même pas imaginés auparavant. Dit d'une autre façon le problème n'est pas autre chose qu'un certain système de connaissances qui contient des faits déjà établis. Ce système se présente comme un ensemble de jugements à partir desquels se formulent une ou des questions qui demandent à être connues. Ainsi dans le problème nous nous trouvons en présence d'une systématisation des connaissances antérieures et la formulation d'une question à partir de cette connaissance.

On peut donc dire que la recherche scientifique, dès son départ, à partir du moment où un problème est posé, apparaît déjà comme le début d'une théorie. Kopnine dira:

46 Karl Marx, Contributions à la Critique de l'Economie politique dans Jean-Louis Allard, Introduction à l'Histoire de la Philosophie par des Textes Choisis (2ième partie), Ottawa, Université d'Ottawa. 1966. n. 66.

47 Boris Griaznov, Relations entre Problèmes et Théories dans Sciences Sociales, No. 32, 1978, p. 201-208

"Lorsqu'il pose un problème scientifique, le savant construit un système théorique original, "une théorie vide", dans laquelle le principe unificateur est remplacé par une question dont il faut chercher la réponse."⁴⁸

Une fois que la réponse sera trouvée le système qui a conduit à poser le problème deviendra lui-même une théorie. Cela a comme conséquence que la formulation des problématiques est une étape cruciale dans le développement d'une science.

b) L'hypothèse, comme instrument de développement de la science

La réponse à la question contenue dans le problème sera toutefois rarement répondue clairement par une réponse affirmative ou négative mais sera une réponse probable. En conséquence la connaissance prendra la forme d'une hypothèse. En effet, l'hypothèse est une forme de développement des sciences. L'hypothèse est le moyen par lequel la science réalise le passage de faits isolés à la connaissance d'une loi et d'une construction théorique à une autre qui reflète avec plus de précision le phénomène considéré.

Ce n'est pas tout de pointer l'importance de l'hypothèse vis-à-vis le processus de recherche; il faut de plus examiner la question du rapport entre l'hypothèse et la vérité de celle-ci. Ici encore nous allons nous référer à Kopnine⁴⁹ et considérer la réponse qu'il donne dans le cadre du matérialisme dialectique. Parmi les jugements qui constituent l'hypothèse, il y a des jugements dont la fausseté n'est pas encore établie, ce

48 Pavel Kopnine, ouvr. cité, p. 329.

49 Pavel Kopnine, ouvr. cité, p. 341 et suivantes.

que l'auteur appelle "jugement-supposition", la supposition tenant lieu de réponse à la question posée dans le problème.

Dans un certain sens la supposition constitue le sens de l'hypothèse. On ne peut toutefois pas les identifier l'une à l'autre. Réduire l'hypothèse à la supposition ce serait considérer l'hypothèse comme un résultat et non comme un processus du mouvement de la pensée. Prise séparément une supposition ne fait pas évoluer la connaissance scientifique. Une supposition n'accomplit sa fonction que lorsqu'elle est reliée à des connaissances précédentes dont la vérité est établie. De fait, comme le mentionne Kopnine le "jugement-supposition" fait progresser la connaissance parce qu'il permet de construire un système qui donne la possibilité de conduire à de nouveaux résultats. Ainsi le rôle de l'hypothèse est de réunir ce qui est connu et ce qui est nouveau et inconnu. Il faut donc à la base de l'hypothèse des connaissances certaines. Aucune supposition n'a de valeur si elle n'a pas comme base des faits et des lois solidement établis. D'autre part les jugements que posent l'hypothèse ne doivent pas être des assertions gratuites; leurs probabilités doivent reposer sur des connaissances déjà démontrées.

Un examen de ce qui différencie la conception positiviste et la conception dialectique de l'hypothèse nous permettra de clarifier d'avantage notre propos. La différence réside au niveau de la question de la vérité et de la fausseté de l'hypothèse scientifique. Le positivisme considère tout jugement ainsi que toute

forme de pensée ou bien absolument vrai ou bien absolument faux. Cette posture épistémologique affirme que l'hypothèse et la vérité sont en général absolument incompatibles. Par conséquent ils excluent les hypothèses de la science parce qu'ils les considèrent comme quelque chose d'inachevé et de contraire à la vérité. Ainsi les hypothèses ne feraient pas parti de la science mais resteraient en marge. Selon cette conception les hypothèses seraient créées arbitrairement sans refléter les processus objectifs qui se déroulent dans la nature et la société. On se rappellera que selon le système poppérien la principale condition pour qu'une hypothèse soit acceptée est sa falsificabilité. Dans ce cas la science devient extrêmement pauvre car son évolution est liée à la naissance d'hypothèses toujours nouvelles et le tableau du monde est remplacé indéfiniment par un autre.

Contrairement à cela pour le matérialisme dialectique, l'objectivité du contenu est une propriété intégrante de l'hypothèse scientifique. Même les constructions hypothétiques provisoires sont un reflet de certains aspects des phénomènes de la réalité objective. Ce qui différencie les hypothèses les unes des autres, c'est que certaines saisissent l'objet plus complètement que les autres. Ainsi elles donnent un reflet plus fidèle et saisissent mieux la nature de cet objet. Koptine écrira à ce propos:

"Plus large est le contenu objectif de l'hypothèse, plus elle est féconde; au contraire, les hypothèses qui ne contiennent pas suffisamment de connaissances objectives vraies de l'objet n'ouvrent pas de grandes perspectives au développement de la science, n'offrent pas les bases nécessaires à la découverte de lois, de faits nouveaux, etc."⁵⁰

Les hypothèses, donc, peuvent être conçues comme le processus de la connaissance dans les sciences et cela à un moment donné de leur évolution. Dit autrement, l'hypothèse scientifique est une forme du mouvement de la pensée qui indique le niveau de la connaissance de tel objet à une étape donnée de l'évolution de la science; ce qui signifie qu'elles peuvent toujours être complétées. Ainsi toute hypothèse scientifique aspire à être démontrée et à se développer en théories scientifiques certaines.

c) Rapport entre hypothèses et théories

Donc le matérialisme dialectique ne trace pas de frontières infranchissables entre l'hypothèse et la théorie scientifique certaine. L'hypothèse et la théorie ont du point de vue de la dialectique matérialiste beaucoup d'éléments en commun, en particulier le fait que les deux sont utilisés comme systématisation de la connaissance scientifique. Kopnine dira à ce sujet que la frontière qui sépare l'hypothèse et la théorie, c'est que dans l'hypothèse, la thèse qui joue un rôle d'unification des faits n'est pas encore démontrée mais fondée sur une grande probabilité⁵¹. En d'autres mots, la première (l'hypothèse) n'est que plausible alors

⁵⁰ Pavel Kopnine, ouvr. cité, p. 348.

⁵¹ Pavel Kopnine, ouvr. cité, p. 398.

que la seconde (la théorie) est certaine. Ou exprimer encore autrement, dans l'hypothèse il y a plus de relatif et plus d'inachevé que dans la théorie certaine.

L'hypothèse et la théorie se différencient encore par la manière dont elles évoluent. Kopnine montre que la théorie peut évoluer dans deux directions:

- elle peut s'enrichir de thèses nouvelles ou encore approfondir les thèses qui la constituent déjà;
- La théorie peut entraîner la création de nouveaux systèmes de la connaissance.

Dans ce second cas l'ancien système n'est pas aboli mais il s'intègre dans un nouveau système de la connaissance dont il devient la composante. Lorsqu'elle s'insère dans un nouveau système de connaissances, la théorie est débarrassée de ses éléments faux et sa valeur est alors limitée par le nouveau système qui la chapote.

L'hypothèse par contre évolue de manière différente:

- elle peut se développer et se préciser tout en demeurant une hypothèse; cela parce que le principe sur lequel elle repose demeure une thèse dont la vérité n'est pas prouvée;
- elle peut être niée et rejetée par des faits ou des lois qui la nient. Ici l'ancien système de connaissances s'effondre et de nouvelles thèses doivent être formulées;
- l'hypothèse peut enfin se transformer et devenir une théorie scientifique certaine. Cela se produit lorsque la vérité du prin-

cipe de base qui la constitue a été établie.

Sur cette base on peut donc dire que l'hypothèse et la théorie sont liées l'une à l'autre dans le mouvement de la connaissance. Ce lien apparaît encore plus évident lorsque l'on considère que l'évolution de la théorie elle-même se fait au moyen d'hypothèses.

Il faut encore ajouter ici, que lorsque nous affirmons d'une thèse qu'elle est certaine ou hypothétique nous le faisons compte tenu du niveau de la recherche scientifique à ce moment. En effet, à chaque époque, la pratique de l'homme est limitée. Elle ne permet pas à un moment donné de réfuter ou de prouver toutes les idées qui sont émises dans une science. Cela a pour résultat que des hypothèses sont prises pour des théories certaines alors qu'en même temps d'autres hypothèses restent longtemps non démontrées. Il arrive aussi, ce qui est relativement fréquent, que des hypothèses remplissent le rôle de théories tant que des théories certaines ne sont pas développées. De fait on rejette rarement une théorie parce que nous avons constaté qu'elle n'était pas en parfait accord avec les faits et cela tant qu'une nouvelle théorie de remplacement n'a pas été trouvée. Donc une hypothèse peut se définir comme un système en évolution lequel est déterminé par la pratique scientifique et dont la vérité ne peut être démontrée par une observation isolée mais par toute une série de résultats pratiques.

d) Logique et pratique scientifique

La vérification des hypothèses dépend de l'appareil logique utilisé par le chercheur. Il est important par conséquent de considérer la place de la logique dans le processus de vérification des hypothèses.

La recherche est subordonnée à des conditions qui ont leur propre logique que le chercheur ne peut s'exempter de ne pas connaître. Cependant tout système logique ne peut conduire, seul, à la découverte scientifique. De fait chaque découverte présente des particularités qui ne peuvent être répétées. Dans les sciences il est rare que de nouvelles connaissances se situent dans une continuité logique formelle par rapport aux anciennes; il arrive même qu'elles les contredisent. Cela ne veut toutefois pas dire que la logique n'a aucun rôle à jouer. Kopnine, résumant cet état de fait, dira qu':

"Il n'y a pas de logique des découvertes mais il n'y a pas une seule découverte sans logique."⁵²

La question qu'il faut poser ici est celle du rapport entre l'appareil logique et la pratique. Est-ce deux réalités indépendantes, la logique étant surimposée au travail pratique du chercheur? Cette conception, laquelle se situe dans la perspective du positivisme pour qui nous devons nous limiter à l'analyse formelle du processus de la recherche, est incapable de pénétrer le fond du processus de la génération des idées et des théories nouvelles.

La dialectique marxiste répond de façon différente. Elle

52 Pavel Kopnine, ouvr. cité, p. 306.

reconnaît un seul critère de vérité: la pratique; et c'est sur cette base que se forme l'appareil logique. La logique est en fait, comme le montre O. J. Ruda au sujet du rapport entre l'historique et le logique, le résultat de la pratique généralisée et fixée dans des formes rigoureuses:

"Le logique est le reflet théorique de l'historique, mais non pas au moyen de la description de toute la trajectoire du processus avec tous ses détails substantiels ou contingents, mais sur la base des analyses de ce que l'histoire a marqué dans la corrélation soumise aux lois des aspects de l'objet en développement. En d'autres mots, le logique est la reproduction mentale de l'historique purifié par l'analyse de l'interaction des aspects de l'objet dans leur état développé."⁵³

Le logique et le pratique ne sont donc pas deux critères parallèles. L'appareil logique est subordonné à la pratique mais il la renforce et lui sert d'instruments.

e) Rôle de l'expérience dans la recherche

En plus de la logique, un grand rôle revient à l'expérience dans la mise au point, le développement et la démonstration des hypothèses. Ce sont les expériences empiriques qui donnent une démonstration pratique des hypothèses qui apparaissent dans les sciences. Mais quelle place revient à l'expérimentation empirique et quel est son rapport avec la pensée théorique? Faisons d'abord deux remarques.

- Même si le rassemblement des faits est une partie importante dans la recherche scientifique, ceux-ci, quelle que soit leur quan-

⁵³ O. Jorgue Ruda, ouvr, cité, p. 65.

tité, ne constitueront jamais en eux-mêmes une science. Il faut que ceux-ci entrent dans un système afin de leur donner un sens et une signification.

- Même si la force de la connaissance empirique est de fournir une certitude sensible, les observations ne peuvent jamais elles-mêmes ni révéler ni démontrer la nécessité des liens observés dans un phénomène.

Les tentatives en vue de dépasser ces contradictions de l'empirisme ont engendré le rationalisme. Cependant la pensée théorique a elle-même ses limitations. La pensée théorique n'a pas de certitude sensible et immédiate par rapport à l'objet.

En affirmant que la pratique est au-dessus de la connaissance, la dialectique matérialiste résout ces contradictions. Ici l'expérience prend une toute autre signification que celle qu'elle a pour l'empirisme. Dans l'expérience (comme forme de l'activité pratique des hommes), l'empirique et le théorique sont liés et le contenu de la connaissance humaine provient non plus de la réception passive des impressions que reçoit l'homme mais de la transformation pratique du monde. O. J. Ruda résume bien ce point lorsqu'il affirme:

"L'expérience est...un processus d'interaction entre l'homme et le monde objectif, et dont résulte l'expérience cognitive qui, avec la praxis, constituent la source réelle d'une connaissance valable et véritablement universelle. Par conséquent l'expérience individuelle se trouve toujours conditionnée par le niveau atteint des pratiques sociales et par le degré d'assimilation pratique et théorique du monde." 54

54 O. Jorgue Ruda, *ouvr. cité*, p. 51

O. J. Ruda souligne ici une autre caractéristique de l'expérience. L'expérimentation scientifique comme moyen de démonstration est limitée et relative c'est-à-dire que toutes les expériences sont fonction du niveau de la technique et des connaissances scientifiques. En effet l'histoire de la science montre que les constructions théoriques et les hypothèses qui ont été réfutées plus tard par la science étaient basées sur des expériences qui les avaient confirmées. A mesure que la technique de l'expérimentation se perfectionnait la force démonstrative de l'expérience croissait elle aussi et la science pouvait en tirer des conclusions plus exactes. Donc l'expérience pour être un moyen de démontrer une connaissance qui se développe, doit elle-même évoluer.

L'expérience n'est pas seulement un moyen de démontrer l'hypothèse mais aussi un moyen pour la faire développer. L'expérience contient non seulement des éléments qui permettent de vérifier une hypothèse mais contient aussi de nouveaux éléments qui n'avaient pas été prévus par l'expérimentateur. Il n'y a donc pas seulement les expériences qui confirment les constructions théoriques qui ont évolué la connaissance, celles qui donnent des résultats négatifs sont aussi des sources de progrès. De fait toute expérience à la fois prouve (ou encore réfute) une construction théorique et de plus pose les bases de nouvelles suppositions à démontrer. La tâche du chercheur ou du scientifique est alors de bien distinguer ce qui a été démontré par l'expérience et ce qui

apparaît en tant que supposition.

Cela suppose une action réciproque entre l'expérimentation et la pensée théorique qui est à la source de l'hypothèse. Dans le processus de la connaissance le chercheur doit passer de l'observation à l'expérience et à la réflexion théorique et de cette dernière à l'expérience à nouveau. Ce faisant, le chercheur, en prouvant une hypothèse scientifique la développe simultanément.

f) L'évolution de la théorie et la notion de loi

Le matérialisme dialectique définit la théorie comme un système relativement achevé qui se modifiera au fur et à mesure que la science évoluera. Ces modifications au début se produisent à l'intérieur de la théorie elle-même. Cependant arrive un moment où faire entrer de nouveaux faits dans la construction théorique soulève des contradictions qui ne peuvent être surmontées dans le cadre du système de connaissances existant.

L'élimination de ces contradictions suppose alors une modification radicale des principes sur lesquels se fonde la théorie. Il s'avère nécessaire de créer une nouvelle théorie avec d'autres principes. Dans ce processus la recherche parcourt de nouveau le chemin en commençant par le problème. La théorie précédente avec ses contradictions devient les éléments pour la formulation de nouvelles hypothèses.

Toute théorie étant la mise en lumière des lois qui régissent un phénomène, il est nécessaire d'explicitier ce que le matérialisme dialectique entend par loi. De façon générale on appelle

loi les rapports et les liaisons nécessaires des phénomènes:

"La loi est ce nexus nécessaire et substantiel qui relie les phénomènes de la nature et de la société."⁵⁵

Toutefois les lois se manifestant dans une multitude de phénomènes, ce qui a pour conséquence qu'elles n'ont pas toutes la même forme ni la même étendue. C'est pourquoi il faut faire une distinction entre loi dynamique et loi statistique, entre loi générale et loi spécifique.

La distinction que fait le marxisme entre loi dynamique et loi statistique veut tenir compte du fait que certaines lois agissent dans un phénomène particulier tandis que d'autres agissent dans une masse de phénomènes⁵⁶. Les lois dynamiques permettent de prévoir l'apparition d'un phénomène et la modification de ses propriétés alors que les lois statistiques, à la différence des précédentes, ne permettent pas de prévoir avec précision l'apparition ou la non-apparition d'un phénomène concret ni la direction du changement de tel ou tel de ses caractéristiques, ces phénomènes étant dépendants d'un grand nombre de circonstances. Les lois sociales sont de ce type. Elles ne deviennent visibles que lorsque plusieurs accidents fortuits sont groupés en masse.

Les lois sont aussi caractérisées par leur degré de généralité et de spécificité. La sphère d'application d'une loi varie

55 O. Jorgue Ruda, ouvr. cité, p. 82.

56 A. Cheptouline, Catégories et Lois de la Dialectique, Moscou, Editions Du Progrès, 1978, p. 274-283.

selon l'étendue des phénomènes qu'elle embrasse. Les lois qui agissent dans un cercle large de phénomènes sont appelées lois générales alors que celles qui agissent dans un cercle plus étroit sont des lois dites spécifiques ou particulières. Les lois générales et les lois particulières sont en interaction dialectique :

"Les lois plus générales agissent à travers les particulières, et à leur tour, les lois particulières sont des manifestations générales. Ceci est le fondement des rapports de la philosophie avec les sciences particulières."
57

Ainsi l'ampleur d'une théorie sera fonction de son principe unificateur. Si ce principe a un niveau de généralités élevé la théorie construite sur sa base aura un caractère large. Si, d'autre part, son étendue est plus restreinte, la théorie aura une envergure plus limitée.

Dans ce contexte les phénomènes de la vie sociale ont des traits spécifiques. L'humanité appartient non seulement à l'univers de la nature mais à son propre univers, l'univers social.

Ici il faut faire une remarque. Si c'était une erreur de méconnaître les traits distinctifs qui différencient les sciences sociales des sciences de la nature, ce serait également une erreur de faire de celles-ci deux types de connaissances complètement séparées l'une de l'autre. Leurs différences ne suppriment pas ce qui est commun au développement de toute connaissance scientifique. C'est sur cette base que nous allons maintenant aborder la question des

méthodes des sciences sociales et de ses liens avec le matérialisme dialectique et historique.

D. Le matérialisme dialectique et historique comme théorie sociologique générale et comme méthode des sciences sociales particulières

Notre exposé sur la recherche en sciences sociales sera développé autour de quatre thèmes qui sont: a) le marxisme comme théorie générale de la société, b) le rapport entre le matérialisme dialectique et les théories sociologiques spéciales, c) la méthode dialectique et l'étude des faits sociaux et d) les critères de validité des énoncés portant sur les faits sociaux et leur rapport avec le critère de vérité qu'est la pratique.

a) Le marxisme; une théorie générale de la société

Une théorie scientifique ne peut se développer sans une démarche de recherches et sans une méthode scientifique de connaissance de la réalité. Ce qui est central pour le matérialisme dialectique c'est que les méthodes employées ne deviennent véritablement scientifiques que lorsque l'on respecte, en les établissant, le principe de la correspondance entre les prémices de départ de la méthode et les thèses de la théorie scientifique. Dit d'une autre façon, les fondements d'une théorie scientifique sont en même temps le principe méthodologique de la recherche scientifique. Il y a dans toute science des lois qui remplissent une fonction méthodologique et ces dernières sont à la base de toutes les constructions théoriques. Ici la posture philosophique et idéologique

du chercheur prend une place de première importance⁵⁸.

Dans le cadre des sciences sociales (sociologie, sciences politiques, sciences économiques, sciences psychologiques) le matérialisme historique se présente comme une science générale de la société et offre aux sciences sociales spécialisées une vue d'ensemble et il oriente le chercheur dans le choix des prémices théoriques et méthodologiques de sa recherche. En effet il est possible de construire un modèle global pour une analyse des voies du développement social en s'appuyant sur les prémices sociologiques et philosophiques du matérialisme dialectique. Ces dernières peuvent être formulées de la façon suivante:

- i) l'affirmation que le monde, ses objets et ses processus sont objectifs et connaissables;
- ii) l'homme est un être bio-social et l'histoire de l'humanité est un prolongement de l'histoire de la nature. Les perspectives de l'humanité doivent être considérées dans le contexte de l'interac-

⁵⁸ Si pour une dialectique matérialiste l'établissement d'une théorie scientifique est impossible sans une justification philosophique des principes utilisés, il n'en demeure pas moins que, comme le note Boris Oukraintsev dans Le Marxisme-Léninisme et les Méthodes des Sciences Sociales dans Sciences Sociales, No. 33, 1978, p. 93-106, le marxisme s'oppose à toute tentative de résoudre les questions scientifiques concrètes en s'appuyant seulement sur la philosophie. Le matérialisme dialectique joue un rôle de guide méthodologique général pour la formation de méthodes scientifiques concrètes de recherche. Il formule les principes généraux mais quant à savoir comment les appliquer dans la construction de méthodes scientifiques concrètes c'est la tâche des théories des sciences spéciales. En ce sens les scientifiques ne peuvent attendre que la philosophie résolve les problèmes de leur science.

La philosophie tout en apportant son aide au plan méthodo-

tion de la société et de la nature ou, dit autrement, du social ou du biologique. Ici il convient de mentionner que c'est le social qui caractérise l'homme et que les lois sociales sont qualitativement différentes de celles de la nature⁵⁹;

iii) la société et l'homme sont historiques. Ils changent et évoluent. Le matérialisme dialectique s'oppose aux conceptions de ceux qui affirment qu'il n'existe pas de loi générale du développement social mais qu'il existe seulement à certains moments donnés des tendances générales qui ne sont déterminées par aucune loi et aucune nécessité. Contrairement à cette posture il y a pour la dialectique matérialiste une histoire qui a ses propres lois et qui se manifeste dans la succession des formations économiques et sociales, qui se manifeste aussi dans le caractère objectif et régulier du progrès social. Ces lois expriment la tendance principale du développement social de la société qui est déterminée en dernière analyse par des besoins économiques⁶⁰;

iv) l'essence de l'homme est un ensemble de rapports sociaux et l'homme lui-même est le produit de formes sociales déterminées. En changeant les formes et les conditions de son activité, l'homme modifie lui-même le processus de l'interaction sociale. L'homme

logique ne doit pas se substituer aux sciences particulières pour la solution des questions scientifiques concrètes.

⁵⁹ Nous reviendrons lors d'une section subséquente sur la question du rapport entre le biologique et le social dans les sciences sociales.

⁶⁰ Evgueni Toukov, Certains Problèmes de la Méthodologie

est non seulement l'objet mais aussi le sujet de l'activité sociale de même que du processus historique. Ainsi les lois qui régissent la vie sociale sont avant tout celles qui régissent l'activité sociale des hommes. Sur cette base la dialectique matérialiste affirme la primauté de l'être social sur la conscience sociale et la thèse de la lutte des classes en tant que force motrice de l'histoire et de la société.

Le matérialisme dialectique considère donc la société comme un organisme social vivant et complexe dans lequel les divers rapports humains sont déterminés et en interaction dialectique. En ce sens on peut envisager le marxisme comme une théorie générale de la société. Mais il ne se limite pas là. Le matérialisme historique s'occupe des formes les plus générales du développement de la société mais il affirme qu'il existe plusieurs niveaux de connaissances et d'explications des phénomènes et des processus sociaux. En ce sens les sciences sociales reposant sur le matérialisme dialectique englobent des théories sociologiques spéciales et des études sociologiques concrètes.

b) Le rapport entre le matérialisme dialectique et les théories sociologiques spéciales

Examinons le niveau des théories sociologiques spéciales et leur rapport avec la sociologie marxiste. De façon générale la sociologie marxiste se définit comme la science des relations dans

la société et des lois de développement et de fonctionnement de l'organisme social comme un tout. Celle-ci, s'appuyant sur les bases du marxisme, se définit elle-même comme étant une partie constituante de la vision unifiée du monde qu'est la philosophie du matérialisme dialectique et historique.

Les prémices de départ du matérialisme dialectique comportent aussi les principes théoriques des sous-théories sociologiques. Ces principes déterminent la direction générale de la recherche pour les connaissances spécifiques de toute théorie régionale spéciale. Toutefois il faut ici faire remarquer qu'il n'est pas possible de remplacer les principes de l'approche dialectique par la seule déduction du particulier à partir du général. Faisons une analogie. Savoir que l'estomac se vide et se remplit périodiquement ne dit pas comment se fait la digestion dans l'estomac. Cet exemple est facilement transposable au niveau de la psychologie sociale. Pour comprendre la psychologie d'un groupe à une époque donnée il ne suffit pas de connaître les rapports économiques de cette époque. Il est nécessaire de tenir compte de toute une série de circonstances lesquelles au niveau socio-psychologique jouent un rôle considérable. Il est donc nécessaire pour la théorie sociologique d'avoir une structure hiérarchique à l'intérieur de laquelle on peut distinguer tout un groupe de théories de niveaux différents de généralités.

Ici l'approche dialectique se distingue de l'approche positiviste en ce que la première pointe le fait que l'intégration

de théories de niveaux moyens en un système unitaire de connaissances doit être conduit sur la base de principes généraux, lesquels principes ne peuvent être dérivés par induction à partir du champ limité d'observations d'une théorie particulière de niveau moyen ou d'un conglomérat de telles théories.

Il faut encore répondre à l'affirmation selon laquelle les théories de niveau intermédiaire peuvent être en accord avec n'importe quel système général. Par exemple on dira que les théories des petits groupes peuvent entrer dans plusieurs systèmes généraux. Mais pourquoi un petit groupe donné et sous certaines conditions agit-il de telle façon alors que l'action d'un autre groupe diffère sous des conditions différentes dans un système social différent? Seule une approche historique peut répondre à cette question. Certaines demandes expérientielles déterminent les normes et les activités des groupes et il est impossible de comprendre ces normes et ces activités si on les considère à l'extérieur de leur contexte socio-historique. Un autre exemple de cette attitude c'est l'étude des mécanismes d'interaction entre les groupes qui oublie complètement que les groupes concrets sont inscrits dans une entité sociale qui fonctionne selon les lois qui lui sont propres⁶¹. De telles approches sont extra-historiques. Leur validité est relative précisément parce que les lois ou les tendances qui sont identifiées le sont sans tenir compte du contexte so-

⁶¹ Michael Billig, Social Psychology and Intergroup Relations, London, Academic Press, 1976, 428p.

cio-historique. Aussitôt que l'on pose la question sur le plan de l'histoire concrète les faiblesses des systèmes sociologiques généraux tel le fonctionnalisme sont révélées.

Ici il ne s'agit pas de faire dépendre le micro-sociologique du macro-sociologique. Le matérialisme dialectique affirme que les connaissances provenant des micro-systèmes (si nous pouvons les appeler ainsi) tout comme ceux des macro-systèmes, acquièrent une signification théorique seulement si elles sont inscrites dans un système plus général de connaissances et sont interprétées du point de vue de tous les facteurs déterminant le processus étudié. L'attitude dialectique repose sur l'étude historique concrète des macro-processus et des micro-processus et cela pris à tous les niveaux. Ainsi l'étude sociologique est une entité complexe à l'intérieur de laquelle nous trouvons une théorie générale de la société et des théories sociologiques spéciales concernant des domaines variés, lesquelles théories sont combinées sur la base des principes généraux du matérialisme historique concernant le développement et le fonctionnement de l'organisme social pris dans sa totalité et sa complexité.

c) La méthode dialectique et l'étude des faits sociaux

Toute théorie est basée sur un ensemble de connaissances factuelles; dans le cas des théories sociologiques il s'agit des faits sociaux. Ils sont les éléments du système de connaissance. Ces faits sociaux peuvent prendre diverses formes; ce peut être
a) des comportements individuels ou des ensembles de comportement,

b) le produit de l'activité humaine qu'elle soit matérielle ou intellectuelle, c) une action verbale comme un jugement ou une opinion.

Si le fait a une importance première, pour tout système de connaissance on ne peut toutefois pas le considérer comme quelque chose qui aurait une autonomie par rapport à la théorie. Tout fait quelqu'il soit acquiert une signification en rapport du système d'idées dans lequel il s'insère. Pour la dialectique matérialiste le fait est jusqu'à un certain point le résultat d'un processus cognitif et non pas le début. Kopnine dira qu'il :

"...garde toujours son contenu, mais isolé et sans lien, il perd tout sens et ne peut aider à résoudre le problème posé".⁶²

Ainsi la connaissance factuelle est toujours affectée par le système de notions qui permet aux faits d'être enregistrés. D'autre part il est important d'avoir aussi à l'esprit que les événements individuels sont eux-mêmes des éléments d'un processus plus large qu'il ne faut jamais perdre de vue. Toutefois, le fait, parce qu'il garde toujours un certain contenu, demeure essentiel à tout système théorique que ce soit au niveau de sa construction, de son développement ou encore de sa démonstration. Il est donc important de voir comment se fait l'incorporation de la connaissance factuelle dans un système de connaissances.

Ici la dialectique ne se contente pas de lister les carac-

62 Pavel Kopnine, ouvr. cité, p. 315.

téristiques de l'objet ou du processus. Comme méthode de connaissance de la réalité, Lénine a développé dans le cadre de la dialectique matérialiste l'approche historique concrète qu'on peut définir comme l'analyse multilatérale de l'objet pris dans son automouvement avec tous ses liens⁶³. Les conditions que nous fixe cette approche se résument autour de quatre points⁶⁴:

i) Lénine affirme que:

"Pour connaître réellement un objet il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et médiations. Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement."⁶⁵

Ici Lénine souligne qu'un examen exhaustif d'un objet sous tous ses aspects et ses caractéristiques est quelque chose d'inaccessible dans la pratique. L'analyse d'une chose sous tous ses aspects signifie découvrir absolument toutes ses connections et ses liens avec ce qui l'environne ainsi que ses connections avec le passé afin de prédire le futur. Cependant cette exigence est valable parce qu'elle met l'emphasis sur la relativité de la vérité et montre qu'on atteindra jamais une connaissance complète et absolue dans aucune recherche particulière. Nous n'atteignons donc qu'une connaissance relative, ce qui nous incite à déterminer le plus

⁶³ G. Kursanov, Histoire de la Dialectique Marxiste: Etape Léniniste, Moscou, Editions du Progrès, 1978, p. 106-148.

⁶⁴ Voir O. J. Ruda, Logique Dialectique, ouvr. cité, p. 86-87.

⁶⁵ Lénine, Oeuvres, tome 32, Paris, Editions Sociales, 1976, p. 94.

précisément possible la limite de sa fidélité et d'identifier sous quelles conditions et à partir de quel moment elle devient une connaissance incertaine.

ii) En second lieu, la logique dialectique demande que l'on considère un objet dans son développement et dans son automouvement et que l'on considère que les choses sont liées à un environnement en changement. Cela est particulièrement important lorsque l'objet d'étude porte sur des situations sociales concrètes. Il est alors nécessaire de tenir compte des circonstances générales et spécifiques ainsi que des facteurs sociaux dans lesquels les éléments observés sont enregistrés.

iii) En troisième lieu, toute pratique humaine doit entrer dans la description complète d'une chose à la fois comme critère de vérité et comme déterminant pratique des liens de la chose avec ce qui est utile à l'homme.

iv) Enfin la logique dialectique nous enseigne qu'aucune vérité abstraite n'existe, qu'elle est toujours concrète.

Les deux derniers points indiquent l'importance d'examiner et d'isoler les facteurs généraux et spécifiques de la situation concrète qui sont significatifs à la connaissance de l'objet.

Pour ce faire il convient de se demander quels sont les buts pratiques et théoriques que le chercheur poursuit, c'est-à-dire les fins poursuivies dans l'étude de l'objet. Il est aussi important de considérer quel est l'état de la théorie, quel est le niveau de la connaissance théorique qui nous permet de décrire, de générali-

ser ou d'expliquer les faits dans une situation donnée.

L'identification des facteurs généraux et spécifiques d'une situation concrète dépend non seulement des buts de l'investigateur et de l'état de la théorie mais aussi de la vision du monde du chercheur et de ses considérations idéologiques. De fait, la différence entre un fait et une attitude de valeur vis-à-vis ce fait est imperceptible quand on analyse un comportement orienté. Les valeurs et les jugements sont organiquement incorporés l'un à l'autre dans ce qui se présente comme une assertion purement descriptive.

Nous avons déjà développé les aspects idéologiques de la recherche dans le chapitre précédent; nous n'y reviendrons pas. Nous allons plutôt considérer la distinction (quant aux problèmes concernant l'incertitude de la connaissance) qu'il faut faire entre les notions de validité et de vérité de la connaissance.

d) Validité et vérité des énoncés portant sur les faits sociaux

De façon générale, la validité d'un énoncé de fait dépend de l'état de nos connaissances. Elle est atteinte par des techniques qui établissent l'authenticité des faits. Ici il faut examiner les critères qui seront considérés comme argument dans l'affirmation qu'un énoncé (concernant un fait social) est authentique. Dans la psychologie sociale nord-américaine on s'est surtout attaché à définir les conditions qui assurent la validité interne de l'expérimentation. Se limiter au palier de la validité interne est insuffisant. Selon nous la question de la validité doit être con-

sidérée selon trois paliers.

- Le premier palier est celui des prémices. Il s'agit ici de nos notions générales quant à la nature de la réalité, c'est-à-dire notre conception du monde. Si des erreurs et des faussetés s'introduisent à ce niveau elles sont transposées aux étapes subséquentes de l'étude.

- Le second palier est celui de l'état ou du degré de perfectionnement et d'élaboration de la théorie concernée. Ici on a à l'idée l'état de système de connaissances déjà acquises concernant l'objet d'études qui nous sert de base à la formulation des hypothèses.

- Enfin le troisième palier est celui des procédures. Il s'agit de tout le système de connaissances concernant les méthodes et les techniques de recherche qui ont pour objectif de produire des informations factuelles dignes de confiance.

Ces trois pré-requis sont les conditions à la construction d'un programme de recherche valide, lequel programme à son tour détermine le contenu et la séquence des procédures empiriques en vue d'accumuler et de traiter les données factuelles. Ces pré-requis doivent eux-mêmes ne pas être considérés comme statiques mais en développement à mesure qu'avance le processus de connaissances à travers les études sociales spéciales. Les faits scientifiques sont vus comme le produit final de cette activité. Ils sont alors introduits dans la théorie qui avait servi de point de départ aux hypothèses initiales.

Enfin si l'introduction de nouveaux faits scientifiques modifie la théorie dans laquelle ils sont introduits, un changement dans une série de théories sociales spéciales conduit à une transformation correspondante, à un niveau plus élevé de connaissances. Pour le matérialisme dialectique une telle spirale de développement est présente dans toutes les sciences.

Le problème de la vérité de la connaissance scientifique est directement concerné par la validité. Toutefois la vérité, contrairement à la validité ne peut être prouvée par un jugement logico-formel. Le critère de vérité est le contrôle pratique par les hommes sur les choses. Le marxisme affirme que le résultat de la maîtrise pratique de l'homme sur un objet (matériel ou social) confirme ou réfute les notions qu'il a au sujet de cette chose. Concernant la connaissance de la société le critère de vérité demeure la pratique; cependant ici il prend plus d'extension dans le temps et dans l'espace soit comme expérience sociale planifiée ou encore comme la pratique historique de la société.

Ajoutons encore que lors de la conduite de la recherche, la vision du monde du chercheur et ses conceptions sociales jouent un rôle de première place. Le marxisme a toujours pris l'engagement social comme un point de départ quant à la façon d'approcher les problèmes de la société. Et ce qui est central ici ce sont les forces sociales qui représentent les intérêts du chercheur et le degré de correspondance de ses intérêts avec les besoins de progrès de la société.

e) Ce qui se dégage

En conclusion, le rapport entre le matérialisme historique et les théories sociologiques particulières peut se formuler autour d'un certain nombre de points que voici:

1. le matérialisme dialectique et historique est à la fois une théorie philosophique générale et une méthodologie pour les sciences sociales. Il est en même temps une science sociologique. En tant que théorie sociologique le matérialisme historique offre un tableau général du monde social et de son développement;
2. le matérialisme dialectique et historique comme théorie sociologique considère la société comme un tout vivant et complexe dans lequel les divers liens et les rapports humains sont hiérarchiquement déterminés et en interaction dialectique;
3. le matérialisme dialectique et historique se présente aussi comme le fondement des théories sociologiques spéciales. Celles-ci donnent une explication matérialiste des conditions déterminantes de l'activité sociale de l'homme. Ces théories font le lien entre le niveau sociologique général et les études sociologiques concrètes;
4. ainsi dans le cadre de la science sociologique marxiste il existe plusieurs niveaux de connaissances et d'explications des phénomènes sociaux qui se distinguent selon leur niveau de généralisation. Conséquemment, l'étude des lois sociales objectives qui constitue le fondement théorique général de la science sociologique marxiste et les études sociologiques concrètes ne s'opposent

pas l'une l'autre mais constituent un tout dialectique s'enrichissant et se complétant mutuellement;

5. les études sociologiques concrètes ne se bornent pas à systématiser l'information sociale primaire ni se réduisent aux seules procédures de collectes et de traitement des données.. Elles ne sont pas non plus identiques aux informations que nous pourrions appeler socio-statistiques. Elles visent plutôt à découvrir des lois internes et les perspectives de développement du phénomène examiné.

Les études sociologiques concrètes ayant comme objet l'activité sociale des hommes et ceux-ci ayant des particularités individuelles qui dépendent de capacités naturelles et de possibilités innées, il est nécessaire que nous nous attardions maintenant au problème du rapport entre le biologique et le social dans la conduite humaine.

E. Le problème du biologique et du social et la conduite humaine

On a vu ces dernières années l'apparition de toute une série de tentatives d'interprétation biologique des phénomènes sociaux. Il n'y a pas lieu ici de faire une revue complète de ces tentatives. Mentionnons toutefois comme exemple quelques théories qui ont eu une large diffusion.

1. L'ouvrage de A. R. Jensen, Genetics and Education⁶⁶ publié à

⁶⁶ A. R. Jensen, Genetics and Education, London, Methuen, 1972, viii-379p.

Londres en 1972, tente de prouver une prédétermination biologique (héréditaire) de la différenciation des capacités intellectuelles entre Blancs et Noirs, à la suite de quoi il affirme qu'aucun système d'éducation et de pédagogie ne peut redresser cette situation.

2. K. Lorenz dans L'agression; une histoire naturelle du mal⁶⁷ affirme que toutes les valeurs de l'humanité proviendraient a) d'une part des prétentions biologiquement déterminées à un territoire délimité et b) d'autre part d'une agressivité innée qui ne demande pas de facteurs externes pour se manifester. Pour Lorenz la société n'est qu'un mécanisme de régularisation de cette agressivité. Selon lui les facteurs sociaux emploient la force des motivations agressives en les canalisant de façon socialement utiles. Si l'homme ne trouve pas de moyens pour se défouler de ses motivations agressives il tombe dans la pathologie.

3. La dernière-née, la socio-biologie. Il est devenu à la mode de parler de convergence des recherches biologiques et sociales sous forme de biologie sociale ou de socio-biologie. C'est dans le but de réaliser cette intégration que le Journal of biosocial science a été créé en 1969. Le professeur de zoologie de l'université Harvard Edward O. Wilson, avec la publication en 1975 de Sociobiology: the new synthesis⁶⁸, allait relancer le débat. Se-

67 Konrad Lorenz, L'Agression: Une Histoire Naturelle du mal, (traduit par V. Fritsh), Paris, Flammarion, 1969, 314p.

68 Edward O. Wilson, Sociobiology: The New Synthesis,

lon cet auteur, le comportement social des individus a pour objet de maximiser leur contribution génétique aux générations futures. Ce serait là en quelque sorte un impératif génétique. Ainsi les individus seraient au service des gènes. Chaque être ne serait qu'un réceptacle, une structure qui abrite les gènes, lequel traverse égoïstement l'histoire. L'individu ne serait qu'une stratégie adoptée par le gène pour survivre et se propager, celui-ci n'ayant aucune autre finalité que lui-même.

En psychologie sociale le réductionnisme biologisant n'est pas affirmé avec autant de force et aussi explicitement que dans les exemples précédents. Il est néanmoins présent comme le souligne Moscovici dans un de ces textes:

"Les résultats obtenus en psychologie sociale ne seraient que le moyen de spécifier certains facteurs qui interviennent dans l'établissement du comportement humain ou animal, ces spécifications devant être rapportées, en dernière analyse, aux lois de la psychologie animale, de la psychophysique ou de la psychophysiologie. Ainsi étudierait-on la perception sociale au même titre que l'on étudie la perception visuelle ou auditive."⁶⁹

Nous sommes devant tous ces exemples en présence d'une tentative de synthétiser et de fondre le biologique et le social tout en ignorant la spécificité des lois sociales déterminant les facteurs sociaux. Sous le couvert de la convergence on assiste en fait à une substitution de la biologie à la sociologie.

Pour la dialectique matérialiste le problème du biologique et du social débouche sur l'interprétation philosophique générale

69 S. Moscovici, art. cité, p. 26.

de l'unité de l'univers et la particularité qualitative des différents niveaux ou manifestations du monde matériel. Les différents niveaux de ce tout obéissent aux lois générales exprimant l'unité de l'univers (lois dialectiques) tout en obéissant aussi à des lois spécifiques propres au niveau considéré. Il existe donc une similitude et une continuité entre les différents niveaux qui possèdent par ailleurs leurs particularités qualitatives propres.

La physique et la chimie sont nécessaires mais ne sont pas suffisantes pour la connaissance de la vie. On peut dire de même qu'il est indispensable de comprendre et de tenir compte des lois physiologiques et biologiques pour la connaissance des processus psychologiques. Mais le psychisme, la conscience et la pensée sont des phénomènes qualitativement nouveaux déterminés par des lois spécifiques plus complexes et irréductibles aux lois physiologiques.

De plus une qualité fondamentalement nouvelle apparaît chez l'homme: la vie sociale avec l'ensemble des rapports sociaux. La société est une forme tout à fait nouvelle et plus élevée du développement du monde objectif. Les lois sont ici les lois sociales qui ne sont et ne peuvent être remplacées par les lois biologiques. Dans la vie sociale les êtres humains sont des êtres sociaux et la particularité des liens sociaux consiste en ce qu'ils s'établissent sur la base et en fonction de l'activité productive de l'homme. Dans cette perspective la situation de l'homme dans la société est définie non pas par des données biologiques mais

par son appartenance à une classe ou à un groupe social et par sa place et son rôle dans le processus de production et l'organisation du travail.

Le marxisme rejette la biologisation des phénomènes sociaux; cela ne veut toutefois pas dire qu'il faut nier la nécessité d'étudier le rapport entre le biologique et le social chez l'homme en tant qu'individu. La dialectique matérialiste est aussi opposée à l'idée selon laquelle il n'existerait pas de détermination naturelle de l'existence humaine. L'homme en plus d'être un être social est en même temps une partie de la nature, c'est-à-dire un être biologique. Il serait naïf de penser que l'homme a dépassé tout le naturel propre à l'homme en tant qu'être biologique. De fait, le matérialisme dialectique affirme que l'organisme humain se développe conformément aux lois biologiques socialement médiatisées.

Marx a défini ce type d'interaction du biologique et du social en affirmant qu'en modifiant la nature par son travail l'homme modifie sa propre nature. Ce principe est inconciliable avec toute une variété d'interprétations dualistes du rapport entre le biologique et le social chez l'homme. Cette formule dégage de plus la dialectique réelle de la relation des deux sphères de l'être humain. Ainsi dans le cours de son activité sociale, l'homme modifie mais ne supprime pas le naturel et le biologique. De fait le rapport et la continuité entre le biologique et le social ne disparaissent pas mais se développent historiquement. L'unité

réelle mais non pas l'identité de l'un et de l'autre réside dans l'activité des hommes.

La thèse marxiste selon laquelle la nature de l'homme est un produit de l'histoire constitue une base qui permet d'aller au-delà des deux extrêmes que sont les thèses exclusivement biologisantes ou sociologisantes. Elles sont généralement interconnectées et apparaissent plutôt comme des tendances déterminées du réductionnisme. Dans la réalité le naturel existe en l'homme et détermine dans une certaine mesure son comportement qui lui dépend du tempérament, des capacités naturelles et des possibilités innées de l'individu. Ce naturel ne disparaît nullement au cours de l'histoire mais se modifie et se développe dans le cours du progrès social.

Ouvrons ici une parenthèse et mentionnons que contrairement à ce qu'on est généralement tenté de penser l'introduction du concept de milieu ne nous protège pas des tendances biologisantes ou sociologisantes. Quand une étude met l'accent sur le rôle du milieu dans le développement de l'homme cela ne signifie pas nécessairement qu'elle soit plus sociologisante que biologisante. Le milieu peut être conçu dans un sens purement biologique ou purement sociologique ou encore comme ensemble d'états physiques.

Ainsi l'analyse du comportement de l'individu requiert une approche différenciée tenant compte des conditions sociales et biologiques en interaction étroite qui déterminent ce comportement. Si le comportement des classes, des nations, des groupes sociaux

est socialement déterminé, celui de l'individu n'est pas une interaction complexe du biologique et du social. Le développement de la biologie, de la psychologie, de la sociologie et des autres sciences connexes est nécessaire à une étude plus approfondie sur le mécanisme même de l'interaction du biologique et du social chez l'homme. Le matérialisme dialectique reconnaît que l'homme est un problème d'une complexité extrême qui est étudié par tout un ensemble de sciences. C'est par une coopération de ces sciences, croyons-nous, que l'on pourra aboutir à des résultats féconds.

Il faut toutefois ici dire que l'intégration du savoir n'est pas une fusion et non plus une dilution réciproque des sciences mais un coenrichissement pour la solution des problèmes d'ensemble dont chaque science étudie un aspect particulier. Cependant cela nécessite une position générale vis-à-vis la question du développement de l'homme en tant qu'être social. Nous croyons que le marxisme fournit cette position générale en affirmant que la conscience sociale est déterminée par l'être social.

Ce principe de la primauté de l'être social sur la conscience sociale, nous allons maintenant l'examiner par le biais de la psychologie et en particulier par le biais de la notion d'activité, notion qui nous permettra d'explorer les voies que peut prendre une psychologie sociale fondée sur le matérialisme dialectique.

F. Apport méthodologique et théorique du matérialisme dialectique à la science psychologique

Il nous reste à compléter notre étude en examinant comment ce qu'apporte la philosophie et la sociologie marxiste s'inscrit dans le développement d'une psychologie dialectique.

Le développement de la psychologie et plus encore de la psychologie sociale a été marqué par une différenciation toujours plus poussée qui a eu pour effet une multiplication croissante des champs d'investigation. Il est vrai que la psychologie soulève des problèmes particuliers, lesquels nécessitent des solutions et des théories indépendantes. Toutefois en Amérique du Nord, cette situation a pris les proportions d'une tour de Babel à l'intérieur de laquelle une multitude de terminologies spécialisées ont pris forme. Cette tendance à la dispersion s'est accrue d'avantage avec la volonté des psychologues sociaux de constituer leur propre espace, et cela de façon indépendante des autres sciences sociales.

Cela a de nombreux côtés négatifs. C'est pourquoi il y a actuellement un grand besoin d'intégration non seulement des différents secteurs de la psychologie sociale mais aussi d'intégration de la discipline aux autres branches de la psychologie. Cette fonction intégrative nous pouvons la trouver chez le matérialisme dialectique. La théorie dialectique du psychisme nous fournit la base méthodologique intégratrice qui nous permet d'unifier les différents champs d'investigation psychologique. Mais auparavant il

faut développer plus amplement que nous l'avons fait jusqu'à maintenant ce que nous entendons par méthodologie.

1. La notion de méthodologie

De façon générale la méthodologie est le nom donné à la logique de la recherche scientifique ou encore la stratégie de la technique d'investigation. Ici l'approche dialectique, contrairement aux principes positivistes qui divisent la méthodologie de la théorie, relie le contenu concret de la théorie avec ses fonctions heuristiques. Selon l'orientation positiviste la méthodologie n'est pas associée avec la connaissance comme telle, elle a plutôt rapport à la procédure par laquelle la connaissance est construite c'est-à-dire la procédure de la recherche. Le terme méthodologie est alors associé aux techniques de recherche lesquelles incluent la façon dont les données sont recueillies et traitées. Contrairement à cette orientation, la dialectique se refuse à isoler la méthodologie de la théorie. En réalité, tout système de connaissances théoriques a un sens non seulement en tant que clarification d'une portion du monde objectif mais aussi en tant qu'instrument de recherche de nouvelles connaissances. De fait:

"La méthodologie des sciences examine dans leur interaction (c'est nous qui soulignons): a) l'objet de chaque recherche scientifique, ou le domaine de la réalité étudiée; b) l'objet de l'analyse c'est-à-dire l'aspect spécial présenté par l'objet étudié en tant que cas concret; c) les tâches exigées par la recherche; d) les étapes du plan du chercheur dans le processus pour en obtenir la solution aux problèmes étudiés."⁷⁰

Chaque fois qu'une théorie formule les principes et les lois reflétant le monde objectif dans un domaine spécifique celle-ci s'avère être en même temps une méthode pour une exploration plus poussée des sphères inexplorées de la réalité. La théorie a donc une fonction méthodologique qui ne peut être remplacée ni abandonnée. Elle guide le chercheur dans la sélection de ses données. Elle établit les relations causales d'une sphère spéciale du monde objectif et elle systématise les faits selon certaines lois ou propriétés et leur donne une signification.

Parce que la méthodologie a un contenu inséparable des fonctions de la théorie il est possible d'identifier des niveaux méthodologiques qui sont en accord avec la structure de la théorie elle-même. Au niveau le plus élevé il y a l'approche dialectique laquelle réclame, comme nous l'avons vu, que les phénomènes et les processus soient considérés dans toute leur diversité, sous tous leurs aspects et selon toutes leurs liaisons, et cela afin que leurs propriétés stables nous soient révélées.

Le second niveau est occupé par les différentes branches de la connaissance. Soulignons ici que pour une perspective matérialiste dialectique il n'y a pas de coupures entre la science psychologique et la science sociologique. Il n'y a pas lieu alors d'avoir une science charnière qui aurait une fonction de trait d'union entre les deux domaines de connaissance. Il n'y a pas non plus nécessité de la création d'une science hybride, indépendante. La psychologie sociale est plutôt située à l'intersection de la

psychologie et de la sociologie. La psychologie sociale se situant à l'intersection de la science psychologique et sociologique, elle ne peut donc se développer de façon autonome et se passer de prémices concernant la société et la personnalité humaine. Corrolairement, elle ne peut pas non plus prétendre expliquer ni la société ni se substituer à une étude générale du psychisme humain. La fonction de la psychologie sociale est de se situer dans un approfondissement tant des théories psychologiques que sociologiques.

Nous avons vu dans les sections précédentes les apports du marxisme au niveau des théories sociologiques. Au niveau de la psychologie le matérialisme dialectique nous fournit un principe pour étudier les questions concernant la connaissance du psychisme humain. Il demande qu'on étudie comment la structure de la conscience de l'homme se transforme avec la structure de son activité. Le marxisme pose comme prémice de départ qu'aucune représentation ne peut apparaître en dehors de l'activité du sujet. Dit autrement, tout reflet psychique dépend du rapport actif du sujet à l'objet reflété. C'est sur cette base que les psychologues soviétiques en particulier ont étudié la question du développement psychique de l'homme et ont établi le principe de l'unité de la conscience et de l'activité. C'est à cette question que nous allons maintenant nous attacher.

2. La conception marxiste de l'activité humaine

Ce sont surtout par les travaux de L. S. Vigotski et de

S. L. Rubinstein que le marxisme a été pleinement intégré à l'étude psychologique de l'homme⁷¹. En 1925 Vigotski affirma que toute explication du comportement humain qui négligeait de tenir compte de la conscience était erronée et il ajoutait que tous les processus mentaux humains apparaissent toujours dans le contexte d'une activité sociale qui elle-même est le produit d'une interaction sociale. Le concept de conscience a été plus amplement développé par Rubinstein au cours des années 30 qui établit le principe de l'unité de la conscience et de l'action. Pour l'auteur il n'y a pas d'expériences qui ne soient l'expérience de quelque chose, qui ne réunissent pas à la fois l'immédiateté de la sensation et de la connaissance, l'une et l'autre développées dans l'action. C'est l'imbrication consciente des connaissances avec l'action qui distingue l'homme des animaux. Rubinstein suit en cela Marx qui affirmait:

"On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence."⁷²

71 Nous ne ferons pas ici une histoire du développement de la psychologie soviétique. Nous référons le lecteur aux textes suivants: Angiola Massucco Costa, Psychologie Soviétique, Paris, Payot, 1977, 318p.

Ivan D. London, A Historical Survey of Psychology in the Soviet Union dans Psychological Bulletin, Vol. 46, 1949, p. 241-273.

Robert H. Wozniak, A Dialectical Paradigm for Psychological Research: Implications Drawn from the History of Psychology in the Soviet Union dans Human Development, Vol. 18, 1975, p. 18-34.

72 Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, ouvr. cité, p.15.

Ainsi le marxisme fournit à la psychologie sa conception de l'activité humaine. Examinons comment celle-ci se définit.

Dès le début des thèses sur Feuerbach parlant de l'attitude contemporaine du vieux matérialisme Marx affirme:

"Le principal défaut de tout matérialisme jusqu'ici (y compris celui de Feuerbach) est que l'objet extérieur, la réalité, le sensible ne sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine sensible, en tant que pratique."⁷³

Ainsi, pour Marx, l'activité est d'abord l'activité sensible et pratique par laquelle les hommes entrent en contact pratique avec les objets et le monde environnant.

Le marxisme affirme de plus que la pratique humaine est à la base de toute cognition. Cette position consiste à reconnaître que la cognition n'existe pas en dehors des conditions matérielles. La réflexion de la réalité objective dans la pensée apparaît et se développe par le processus matériel et pratique du développement des liens actifs entre l'homme et ce qui l'entoure. Nous lisons dans L'idéologie allemande:

"Les présuppositions dont nous partons ne sont pas arbitraires, ce ne sont pas des dogmes; ce sont des présuppositions réelles dont on ne peut faire abstraction qu'en imagination. Ce sont les individus réels, leur action et leurs conditions d'existence matérielles."⁷⁴

Trois éléments interreliés sont donc nécessaires à l'étude de la

73 Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, ouvr. cité, p. 1.

74 Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, ouvr. cité, p. 14-15.

conscience chez l'homme: a) les individus réels, b) les actions réelles de ces individus et c) les conditions matérielles dans lesquelles agissent ces individus réels.

La conception marxiste de l'activité humaine s'appuie sur

le fait que pour exister les hommes doivent produire les moyens nécessaires à leur vie. En agissant sur le monde extérieur, ils le changent en même temps qu'ils se changent eux-mêmes. Dit autrement, ce que les hommes se représentent est déterminé par leur activité, cette activité étant à son tour conditionnée par le niveau de développement déjà atteint et par les moyens et les formes d'organisation que les hommes se donnent. C'est seulement dans le cours du développement des relations entre les individus réels, leurs actions et les conditions matérielles que la réflexion psychologique de la réalité objective se développe:

"Ce sont...les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de leur pensée."⁷⁵

En d'autres mots, la pensée et la conscience de l'homme sont déterminées par la vie réelle et existent uniquement comme produits du développement du rapport actif des hommes entre eux et avec leur réalité matérielle.

Ces thèses de Marx ne doivent toutefois pas être prises isolément. La position de Marx diffère de l'approche pragmatique où l'individu est vu comme un organisme presque exclusivement réactif et adaptatif. La psychologie pragmatique nord-américaine part du principe que l'homme, à la différence des animaux, ne vit pas dans un milieu exclusivement naturel mais dans un milieu social. L'homme ressent les effets de ce milieu et est contraint de s'y

⁷⁵ Marx et Engels, L'Idéologie Allemande, ouvr. cité, p. 20-21.

adapter. Ainsi les mécanismes d'acquisition de l'expérience ne se modifient pas fondamentalement. Ces mécanismes se compliquent seulement du fait de l'apparition de nouveaux facteurs tels le langage et les institutions humaines. Par conséquent, le passage de l'animal à l'homme serait le produit simplement d'une complexification des processus d'adaptation.

En admettant que la vie se réduit à effectuer des actes dont le seul but est la survie, les tenants de l'attitude pragmatique affirment que le fondement premier du comportement et de la connaissance est leur utilité pour le sujet. Ainsi la réussite, l'effet positif (la loi de l'effet, le renforcement positif) est le seul critère de justesse d'une action ou d'un énoncé. Dit autrement, n'est vrai et n'est juste que ce qui conduit à la réussite. Cette démarche naturalisante rend impossible l'explication scientifique de la véritable spécificité de l'activité et de la conscience humaine. La question doit être formulée autrement, c'est-à-dire sous l'angle de la dialectique de la conscience.

3. Dialectique de la conscience

L'apport principal du marxisme à la psychologie est précisément de fournir une théorie de la conscience, cette dernière étant considérée comme un produit social. C'est ce que nous allons maintenant brièvement examiner. Pour ce faire nous allons reprendre l'argumentation développée par Léontiev dans son livre Activi-

ty, consciousness, and personality⁷⁶.

Pour le matérialisme la conscience humaine n'est pas quelque chose d'immuable. Il faut la considérer dans son changement, dans son développement et dans son rapport avec le mode de vie lequel est déterminé par les rapports sociaux et la place qu'occupe l'individu dans ce rapport. En d'autres mots, tout comme les conditions sociales dans lesquelles les hommes agissent se développent par des modifications qualitatives (non seulement quantitatives), la conscience humaine se développe également de façon qualitative dans le cours du développement social et historique.

Ces transformations qualitatives ne se réduisent toutefois pas uniquement à des modifications du contenu de conscience c'est-à-dire de ce que les hommes perçoivent, sentent et pensent. Pour le marxisme la conscience ne se définit pas comme un espace psychique particulier qui ne serait qu'une condition à la psychologie. De ce point de vue la conscience ne se présenterait uniquement comme une sorte d'éclairage intérieur qui peut être plus ou moins fort selon les états d'éveil. C'est sur une conception semblable que s'appuie la psychologie gestalt laquelle affirme que la conscience ne peut avoir que des propriétés purement formelles. La même chose peut être dite de la psychologie de James qui considère la conscience comme le maître des fonctions psychiques.

76 Alexis Léontiev, Activity, Consciousness and Personality, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1978, p. 15-20..

Contrairement aux conceptions idéalistes de la pensée le marxisme affirme que pour découvrir les caractéristiques psychologiques de la conscience il ne faut pas isoler celle-ci de la vie réelle. Au contraire il faut examiner comment la conscience de l'homme dépend de son mode de vie. Par conséquent une compréhension de la vie psychologique de l'homme passe par une étude et un examen de la production de l'activité humaine. Il faut donc étudier comment la conscience de l'homme se transforme par l'activité concrète de ce dernier. Ici encore nous allons nous référer à Léontiev qui a consacré un chapitre de son texte au problème de l'activité dans la psychologie⁷⁷.

L'auteur, utilisant les principes du matérialisme dialectique, développe la catégorie d'activité en vue de dépasser et de résoudre les problèmes créés par une approche positiviste de la psychologie humaine. Le concept d'activité dans le contexte de la psychologie positiviste est conçu comme une réponse du sujet passif subissant les influences extérieures, laquelle réaction étant le produit des structures innées et de l'apprentissage de l'individu. Cela a pour conséquence de déchirer la psychologie en une

⁷⁷ Alexis Léontiev, Activity, Consciousness and Personality, ouvr. cité, p. 45-75.

science naturelle d'une part et d'une science de l'esprit d'autre part ou, dit autrement, une psychologie behavioriste d'une part et une psychologie mentaliste d'autre part. Ce problème n'étant pas solutionné, cela renforce, comme nous l'avons vu précédemment, les tendances réductionnistes que sont le biologisme et le sociologisme. Il faut de plus souligner qu'une approche éclectique n'est pas non plus une solution. Une synthèse scientifique ne peut être atteinte seulement en mettant ensemble toute une série de conceptions disparates. Cela demande plutôt selon la méthodologie marxiste l'élaboration d'un ensemble conceptuel et la recherche de catégories scientifiques.

Léontiev montre que du point de vue méthodologique le dénominateur commun des différentes tendances en psychologie repose sur un schéma d'analyse à deux composantes, c'est-à-dire un stimulus et une réponse. La faiblesse d'une telle approche est qu'elle exclut le processus par lequel le sujet établit un contact réel avec le monde objectif.

Comme l'explique l'auteur, plusieurs tentatives ont vu le jour en vue de dépasser cette faiblesse. La tentative la plus connue et la plus utilisée en psychologie sociale en particulier est celle d'introduire une variable intermédiaire entre le stimulus et la réponse (intervening variable). Ainsi les causes externes, au lieu d'agir directement, agissent à travers les conditions internes de l'organisme stimulé. Cependant si la présence de telles variables est indispensable, son introduction n'ajoute rien de

nouveau et ne solutionne pas le problème. Le modèle demeure toujours le même, c'est-à-dire une influence exercée sur un sujet récepteur et un phénomène de réponse.

D'autres solutions ont été proposées comme celles de la détermination culturelle. Cependant cela ne modifie pas fondamentalement le modèle théorique de base. L'organisme qui était auparavant conçu comme un organisme naturel devient selon cette méthodologie médiatisée par la culture. On s'aperçoit ici qu'une simple substitution a pris place c'est-à-dire le monde naturel des objets a été remplacé par un monde de signes et de significations. Nous avons encore deux composantes: un stimulus culturel (et non plus naturel) et une réponse.

Léontiev montre qu'il faut remplacer l'analyse à deux composantes par un schéma totalement différent qui rejette le postulat d'immédiateté. Il faut introduire dans la psychologie la catégorie d'activités. Cela a pour résultat un schéma à trois composantes où le lien intermédiaire est constitué par l'activité du sujet avec ses conditions, ses buts et ses moyens. A noter qu'il est question ici d'activité et non de comportement.

Nous avons alors une alternative. Cette alternative peut être formulée ainsi: ou bien on affirme que la conscience est déterminée par les objets et les phénomènes environnants, ou bien on affirme que la conscience est déterminée par l'être social lequel selon Marx n'est pas autre chose que le processus de la vie réelle des hommes avec leurs conditions matérielles et leurs rapports so-

ciaux. Ainsi, si on adopte une perspective marxiste, l'activité des hommes réels prend une place centrale dans une psychologie dialectique.

Examinons maintenant les caractères de l'activité. Léontiev définit l'activité comme une unité de vie médiatisée par la réflexion mentale:

"Activity is a molar, not an additive unit of the life of the physical, material subject. In a narrower sense, that is, at the psychological level, it is a unit of life, mediated by psychic reflection, the real function of which is that it orients the subject in the objective world."⁷⁸

L'auteur développe sa définition en identifiant et en explicitant trois caractéristiques de l'activité humaine.

- Première caractéristique. Quelles que soient les conditions dans lesquelles l'activité humaine prend place, celle-ci ne peut être isolée des relations sociales et de la vie de la société. Ainsi définie, l'activité de l'individu humain est un système qui lui-même s'inscrit dans un système de relations sociales. Sans le système des rapports entre les hommes l'activité humaine n'existerait pas. De fait l'activité des individus dépend de leur position sociale et des conditions sociales dans lesquelles elles sont placées. A remarquer qu'il ne s'agit pas ici d'une relation entre un individu et une société qui le confronte. Le matérialisme dialectique s'oppose à l'attitude positiviste selon laquelle la société pour l'être humain consisterait uniquement en un environne-

⁷⁸ Alexis Léontiev, Activity, consciousness and personality, ouvr. cité, p. 50.

ment externe auquel il doit s'accomoder tout comme l'animal doit s'adapter à l'environnement naturel. Une telle posture théorique et méthodologique néglige le fait que dans la société la personne n'a pas uniquement à s'adapter aux conditions environnantes mais que ces conditions contiennent en elles-mêmes les motifs et les buts de l'activité de même que les moyens et les modes d'action.

- Une seconde caractéristique de l'activité c'est d'être toujours dirigée vers un objet, c'est-à-dire avoir un motif. Les activités peuvent être classées de plusieurs façons; néanmoins, la base qui distingue l'activité d'une autre c'est son objet. C'est précisément l'objet qui donne à une activité sa direction spécifique.

Cet objet a pour sa part deux facettes: a) son indépendance vis-à-vis le sujet et b) l'image mentale de l'objet, c'est-à-dire la représentation chez le sujet de l'objet et de ses propriétés, laquelle représentation est réalisée par l'activité elle-même. Cette seconde facette nous amène à considérer la troisième caractéristique.

- Toute activité a une structure circulaire: afférentation → processus effecteur qui régularise le contact avec l'environnement objectif → correction et enrichissement par feedback de l'image afférente initiale⁷⁹. Le point central ici n'est pas la structure

79 "Initial afferentation → effector processes regulating contacts with the objective environment → correction and enrichment by means of reverse connections of the original afferent image" dans Alexis Leontiev, Activity, Consciousness and Personality, ouvr. cité, p. 53.

circulaire elle-même mais le fait que la réflexion mentale du monde objectif n'est pas le produit de son influence externe directe mais le résultat du processus par lequel le sujet entre en contact pratique avec le monde objectif, lequel processus est nécessairement subordonné aux propriétés et aux relations du monde objectif. Ce n'est alors que secondairement que l'image comme produit subjectif de l'activité se fixe et assimile son contenu objectif.

Ainsi il existe un processus réel par lequel ce qui est reflété (l'objet) engendre le reflet (l'idéal selon l'expression de Marx). Ce processus est le processus matériel de la vie du sujet; il s'exprime dans le processus de son activité qui le relie au monde objectif. C'est parce que l'activité crée un lien pratique entre le sujet et le monde environnant, et cela en agissant sur ce monde objectif et en se soumettant à ses propriétés objectives, qu'apparaissent chez le sujet des phénomènes d'activités mentales qui constituent un reflet de plus en plus adéquat de cette réalité.

La conception du psychisme telle que présentée par Léontiev rejette l'opposition de la séparation dualiste entre l'activité intérieure théorique et l'activité extérieure pratique. Cette conception peut faire de la psychologie en général une science qui ne se sépare pas des grands problèmes de la société et qui peut servir de base méthodologique à une psychologie sociale dialectique.

4. Ce qui se dégage

Pour clore cet exposé tirons quelques conclusions quant à l'attitude et à l'approche que le matérialisme dialectique propose d'adopter lors de l'étude de la conscience et des liens qu'elle entretient avec le progrès social.

Le matérialisme dialectique rejette toute conception dualiste du psychisme qui distinguerait deux types de phénomènes isolés l'un de l'autre. Il y aurait selon cette conception (que l'on peut faire remonter à Descartes) d'une part, les phénomènes et les processus de la vie intérieure qui appartiendraient au domaine du psychisme: les pensées, les concepts, les images sensibles, les sensations, l'imagination, etc., et d'autre part, il existerait tous les autres phénomènes et processus constitués par le monde matériel extérieur, ces derniers formant la réalité concrète qui environne l'homme.

Dans cette optique on oppose deux types de phénomènes dont le premier seulement relèverait de la psychologie. Cette posture théorique ferme inévitablement à la psychologie tout le domaine de l'activité pratique de l'homme.

Il existe une autre façon de considérer le psychisme, celle qui s'appuie sur la théorie du reflet développée par le matérialisme dialectique. Celle-ci repose sur une distinction initiale qui identifie d'une part le sujet matériel et d'autre part la réalité concrète dans laquelle le sujet vit. Ici le sujet ne s'oppose pas au monde comme c'est le cas pour les théories idéalistes qui affir-

ment l'existence d'un moi "pur", au contraire, le sujet et le monde matériel sont liés l'un à l'autre. L'activité du sujet le lie réellement à l'objet. Le marxisme affirme qu'il y a un processus réel, c'est-à-dire le processus de la vie matérielle du sujet qui le relie au monde objectif, lequel processus engendre le reflet, l'idéal ou encore la représentation mentale. C'est parce que l'activité crée un lien pratique entre le sujet et le monde environnant et parce qu'à cette occasion le sujet doit se conformer aux propriétés objectives de la réalité matérielle, que la connaissance, l'image que le sujet a de cette réalité, constitue un reflet du monde qui peut devenir de plus en plus adéquat. Cette activité peut être intériorisée et devenir une activité idéale et théorique. Néanmoins elle ne devient jamais purement spirituelle ou opposée à l'activité extérieure pratique du sujet. Il est donc vain de chercher la nature de la conscience dans une activité exclusivement cognitive.

Il faut faire ici un pas de plus et constater que l'homme (l'individu) n'est pas seul face au problème de la connaissance de son environnement. La conscience individuelle ne peut exister que dans les conditions d'une conscience collective ou sociale. C'est par le biais de la conscience sociale que la pensée de l'homme reflète la réalité, cela à travers les significations, les connaissances et les représentations élaborées socialement. L'homme, pour assimiler la réalité qui l'entoure, a besoin de systèmes d'idées et d'opinions. Ainsi, en s'appropriant d'un système de si-

gnifications lequel est toujours élaboré au sein d'une société, l'homme s'approprie en même temps d'un contenu idéologique beaucoup plus large.

Nous savons que l'idéologie dominante dans un système de classes est celle du groupe dominant et cette idéologie a une fonction reproductrice des rapports sociaux existants. Ces rapports sociaux, dans une société de classes, soumettent la vie à des contradictions externes qui se reflètent dans la conscience des hommes. Conséquemment, les contradictions de la conscience, bien qu'elles soient internes, ne peuvent être éliminées autrement que par la transformation pratique des conditions objectives qui l'engendrent.

C'est pourquoi la psychologie, et à plus forte raison la psychologie sociale, ne peut se passer d'une théorie de la société. En effet avec le développement des connaissances techniques il y aurait dû se produire concurremment une égalisation du niveau de développement des différents groupes de la société. Contrairement à cela la concentration des moyens de production s'est renforcée. Dans ce contexte la question de la perspective du développement de la société et de l'homme revêt un caractère de première importance. De fait la question du développement futur de l'homme est une des questions qui préoccupent autant les psychologues que les anthropologues ou les sociologues. Toutefois à ce niveau de nombreux points de vue s'affrontent. Cet affrontement ne se fait pas uniquement sur un plan purement abstrait. Ces différents

points de vue touchent concrètement à d'importants problèmes sociaux et servent de fondement à des tendances foncièrement différentes concernant leurs solutions pratiques.

Nous avons vu au cours de ce chapitre deux grandes tendances qui s'affrontaient quant à la nature de l'homme: l'orientation biologisante ou psychologisante qui fait tout reposer sur l'individu et l'orientation socio-historique du marxisme. Souvent la première orientation va chercher et citer des faits à l'appui de la thèse selon laquelle l'inaptitude de certains à telle ou telle activité serait à la base des différences et des inégalités sociales. Nous nous refusons à adopter cette position. Le vrai problème n'est pas dans l'aptitude ou l'inaptitude des personnes à se rendre maîtres de la culture et de ses acquis. Le fond du problème est que chaque homme, chaque groupe social ait la possibilité pratique de prendre en main son propre développement. Tel est le but vers lequel doit se tourner le chercheur en sciences sociales. Ce but est collectivement accessible mais il ne l'est que dans des conditions qui permettent de libérer réellement l'homme, d'assurer des chances égales à tous et de donner à chacun la possibilité de participer en tant que créateur à toutes les manifestations de la vie collective.

RESUME ET CONCLUSIONS

3 Nous allons maintenant faire une synthèse des principales questions que la crise en psychologie sociale nous a amené à soulever et des réponses qu'apporte la dialectique matérialiste historique.

Née des attaques des premiers behavioristes dirigés vers la psychologie sociale de Ross (basée sur la suggestibilité et l'imitation) et de McDougall (basée sur les instincts), la psychologie sociale expérimentale contemporaine n'a, depuis, pas cessé de se développer. Ce développement a été marqué d'une part par la diffusion et l'accroissement continu des techniques de laboratoire et l'utilisation toujours plus grande de l'instrumentation statistique.

Ainsi très tôt dans son histoire la psychologie sociale a eu pour caractéristiques principales:

1. un psychologisme qui pour expliquer la conduite humaine en société donne priorité à l'individu, le comportement de celui-ci étant le plus souvent expliqué par le paradigme S-R ou son extension cognitiviste S-O-R;
2. un pragmatisme qui aspire à résoudre les problèmes de société en recourant à une technologie sociale (human engineering);
3. un positivisme qui privilégie presque exclusivement l'approche expérimentale en milieu contrôlé c'est-à-dire en laboratoire.

L'exclusivité et la suprématie dont a bénéficié la méthode

expérimentale n'est pas sans causer des difficultés tant au plan de la validité des résultats obtenus qu'au plan des présupposés sur lesquels elle repose. Si la méthode expérimentale s'est complexifiée au cours des années elle laisse néanmoins prise à un bon nombre de critiques qu'il serait naïf de sous-estimer. Parmi les principaux problèmes qui ont été soulevés mentionnons :

1. l'interaction des variables expérimentales entre elles et l'effet sur les résultats obtenus;
2. l'influence de la situation expérimentale (situation de laboratoire) sur les sujets;
3. la sélection des sujets;
4. les biais dus à l'expérimentateur;
5. la capacité des modèles mathématiques à révéler la réalité;
6. l'identification des variables et les présupposés sous-jacents aux choix de ces variables;
7. le système de valeurs qui conduit à l'interprétation des résultats.

Ces difficultés ont eu pour conséquence qu'un groupe de chercheurs ont été amenés à remettre radicalement en question la capacité qu'a la psychologie sociale de saisir la réalité sociale. Parmi ces derniers, certains, dont Gergen, vont jusqu'à lui contester son statut de science. Pour ce dernier, le succès des sciences, de la nature à établir des lois générales doit être attribué à la stabilité des événements naturels laquelle stabilité ne se retrouverait pas dans les phénomènes humains. Les réflé-

xions critiques qu'a produit la remise en question en psychologie sociale ne partagent pas toutes le même scepticisme. Toutefois toutes s'en prennent d'une façon ou d'une autre à l'approche strictement positiviste qui est qualifiée de vision mécaniste, d'opérationnalisme borné ou encore d'utilitarisme sans perspective. Cette situation a amené de nombreux psychologues sociaux à parler d'un état de crise de la discipline.

La crise de la psychologie sociale nord-américaine peut être comprise de bien des façons. Par exemple Elms parlera de crise de confiance. On peut en voir aussi la cause dans une série de facteurs extra-scientifiques comme la réduction de l'ère capitaliste dans le monde, l'affirmation et la vitalité des pays socialistes, les luttes de libération nationale que mènent les pays ex-coloniaux ou encore les contestations internes que vivent les Etats-Unis. Cela a pour conséquence, chez les nord-américains, une perte de confiance dans ce qui leur servait d'appui jusqu'ici de base pour expliquer leur société, son fonctionnement et ses rapports avec les autres sociétés. C'est dans cette perspective que des auteurs comme Michel Dion¹ préféreront parler d'idéalisme en sciences sociales. Ainsi selon celui-ci, ce qui est en proie à une crise est en réalité non pas les sciences sociales en général mais la sociologie occidentale qui tente de justifier et d'éterniser la phase capitaliste du développement historique.

1 Michel Dion, Sociologie et Idéalisme, Paris, Editions Sociales, 1973, 174p.

Il ne fait pas de doute que la crise des sciences sociales en général et de la psychologie sociale en particulier est directement reliée à la crise de la société capitaliste elle-même. Il est parfaitement normal que la crise de notre société nord-américaine montre l'inconsistance des théories qui font passer pour éternel ce qui en réalité est transitoire. Il est normal que dans une société qui confie un rôle déterminant à la technique pour son bon fonctionnement, on soit amené à remettre en cause ces techniques lorsque la société en question se met à moins bien fonctionner. Il faut enfin ajouter que des phénomènes sociaux comme la lutte pour les droits civils et la lutte contre la guerre du Vietnam ont poussé les universitaires à se questionner sur la société nord-américaine et à questionner de surcroît les outils tant techniques que théoriques qui leur servaient à la comprendre et à l'expliquer pour ne pas dire à la justifier.

La crise de la psychologie sociale c'est aussi la crise des méthodes employées et des présupposés théoriques sur lesquels on appuie ces méthodes; plus particulièrement c'est la crise de l'orientation positiviste en sciences sociales. C'est contre cette orientation que se sont dressés les psychologues sociaux de qui proviennent les critiques les plus virulentes. Par exemple Harré reprochera aux positivistes son approche paramétrique. Secord s'attachera au fait qu'elle ne tient pas compte de l'intentionnalité des sujets. Les adhérents de la théorie critique insisteront sur sa dimension idéologique. Moscovici parlera de son anémie

théorique. Des auteurs comme Ring, Kelman et Argyris s'attachent à identifier les conséquences déontologiques.

Notre étude ne s'est pas attachée à un examen exhaustif de chacune de ces positions. Notre projet a été d'identifier les principaux vecteurs théoriques du néo-positivisme et d'en faire une critique à l'aide des principes du matérialisme dialectique.

Trois éléments centraux du néo-positivisme ont été extraits:

1. une attitude strictement scientiste laquelle qualifie de pseudo-problèmes les questions auxquelles s'est adressée traditionnellement la philosophie. Selon cette posture théorique, le philosophe doit limiter sa réflexion à l'analyse systaxique du langage des sciences;
2. la négation de la question de l'objectivité de la réalité, la conscience se limitant strictement aux perceptions sensorielles individuelles et aux connections logiques entre celles-ci;
3. la thèse selon laquelle les procédures scientifiques sont axiologiquement neutres. A cette thèse s'allie la posture strictement pragmatiste qui affirme qu'on peut résoudre les problèmes de société à l'aide d'un engineering social sans qu'il soit nécessaire de questionner les rapports sociaux qui existent au sein de celle-ci.

En réponse à l'affirmation selon laquelle la philosophie devrait se limiter à une analyse du langage des sciences, la dialectique matérialiste répond que toute gnoséologie doit partir de

la question fondamentale du rapport de la pensée à l'être. En rejetant la question de l'être le positivisme supprime par le fait même toute explication du rapport entre la pensée et la réalité objective et aboutit conséquemment à une méthode vide de contenu et à un formalisme opérationnel. Il n'est pas vrai que, comme l'affirme le positivisme, il y aurait une science "purement positiviste" qui pourrait se détacher entièrement de la philosophie et cela principalement lorsqu'elle s'adonne à la réflexion méthodologique. Aucune connaissance humaine qui se respecte ne peut éviter la réflexion philosophique que ce soit au sujet de la question de la vérité objective, que ce soit encore au niveau du critère de vérité ou que ce soit vis-à-vis les problèmes des principes méthodologiques devant guider la science.

Les notions a) de vérité objective, b) de pratique comme fondement de la connaissance et comme critère de vérité et c) de vérité concrète servent à la dialectique matérialiste à expliquer les mécanismes de la connaissance de l'être par la pensée.

La notion de vérité objective réfute l'affirmation selon laquelle la seule connaissance qui serait accessible à l'homme serait les perceptions sensibles immédiates. La reconnaissance de la vérité objective est la prémisse fondamentale de la conception matérialiste de la vérité. Tout matérialisme affirme, en cela il se distingue du subjectivisme, que le monde objectif est premier et que la conscience en est dérivée. Conséquemment la pensée, la connaissance humaine, atteint la vérité lorsqu'elle reflète cor-

rectement la réalité extérieure. Dit d'une autre manière la vérité se définit comme l'accord de la pensée et de la réalité objective. C'est pourquoi la théorie du matérialisme dialectique est aussi appelée la théorie du reflet. Le matérialisme dialectique ne se contente pas de considérer que la connaissance est le reflet du monde objectif, il ajoute que la connaissance juste est un reflet fidèle de la réalité alors que la connaissance fausse en est un reflet déformé. On peut donc résumer la théorie de la connaissance développée par le marxisme autour de trois points:

1. l'objet de la connaissance, le monde réel existe objectivement à l'extérieur du sujet conscient;
2. il est possible de le connaître et cette connaissance (de la sensation à la science) est le reflet du monde réel dans la pensée du sujet;
3. la pensée humaine est en mesure de refléter fidèlement le monde réel. Dans cette perspective la vérité est la pensée qui reflète fidèlement la réalité objective.

La notion de vérité objective est complétée par les notions complémentaires qui sont celles de vérité relative et de vérité absolue. Pour le marxisme, la connaissance de la réalité est un processus, c'est-à-dire qu'elle ne s'accomplit pas en une seule fois mais qu'elle passe par un processus historique. La vérité relative et la vérité absolue sont alors deux concepts philosophiques qui expriment le processus historique de la connaissance et de la réalité objective. Toute connaissance pro-

gresse vers une connaissance plus complète, plus étendue, plus profonde, plus précise que par le passé. De fait les hommes ne peuvent échapper à deux limitations essentielles:

1. la première est inhérente aux limites mêmes des conditions historiques et du niveau de développement de la production;
2. en second lieu, la pensée est soumise aux limites du corps et de l'esprit. Ce sont les limites de l'éducation reçue, des méthodes de pensée, etc...

Dit autrement, toute connaissance humaine, quelle qu'elle soit, ne peut s'affranchir des conditions historiques et sociales. C'est pour cela qu'à chaque époque les connaissances acquises sont approximatives, incomplètes et ne sont donc que des connaissances relatives.

Cela ne veut toutefois pas dire que nos connaissances sont incapables d'atteindre la réalité. Pour plusieurs, Popper, Kuhn, Feyerabend, le processus de la connaissance humaine ne serait qu'une succession de théories ou de paradigmes qui se substituent les uns les autres. Pour ceux-ci, ce que l'on professe aujourd'hui, sera réfuté demain. Ainsi aucune pensée ne serait stable, ce qui revient à dire qu'il n'y a que des vérités relatives et qu'il n'existe aucune vérité. Le marxisme, s'il ne met aucunement en doute le caractère relatif de la vérité, il n'en conclut toutefois pas que le processus de connaissance se présente comme uniquement une succession arbitraire de doctrines se substituant sans fin les unes aux autres. Cette succession manifeste le déve-

loppement de la connaissance humaine. La substitution d'une thèse par une autre n'est pas un simple changement mais plutôt une évolution positive vers une appréhension plus complète du monde objectif. Le plus souvent une nouvelle théorie conserve les éléments positifs déjà acquis par les théories antérieures et les développe. Ainsi la connaissance n'existe pas figée hors du développement de la pensée de l'humanité mais dans le processus continu de son enrichissement de nouveaux contenus.

Dans le développement du processus de la recherche scientifique l'hypothèse occupe une place de première importance. L'hypothèse est le moyen par lequel la science réalise le passage de faits isolés à la connaissance d'une loi et d'une construction théorique à une autre qui reflète avec plus de précision le phénomène considéré. Ici, contrairement à la vision positiviste, l'hypothèse n'est pas vue comme une forme de pensée absolument vraie ou absolument fausse. Pour le matérialisme dialectique même les constructions provisoires sont un reflet de certains éléments ou de certaines caractéristiques des phénomènes de la réalité objective. Elles peuvent toujours être complétées et précisées et se transformer dans certains cas en théories scientifiques.

Ici un grand rôle revient à l'expérience dans le développement et la démonstration des hypothèses. Contrairement à l'empirisme strict qui veut se reposer uniquement sur les faits et au rationalisme qui tente d'interpréter l'expérience selon une perspective idéaliste et qui postule des formes à priori de la con-

naissance, la dialectique matérialiste affirme que la connaissance est l'unité indispensable des moments rationnels et sensoriels.

Comme le souligne O. J. Ruda:

"La raison humaine joue un rôle actif dans la connaissance, étant donné qu'elle est capable de dépasser les limites du donné sensoriel; et les rationalistes soulignent pertinemment ce moment. Cependant, la pensée humaine pénètre l'essence des choses, les nexi universels et nécessaires, non pas en vertu de certaines idées innées, mais grâce au fait qu'elle se trouve liée étroitement à l'activité pratique, et en vertu précisément des données obtenues avec l'aide des organes sensoriels."²

O. J. Ruda soulève ici l'importance du rôle de l'activité pratique de l'homme dans le processus de la connaissance. Pour le matérialisme dialectique la pratique est à la fois le fondement de toute connaissance et son critère de vérité.

Le marxisme, en considérant la vérité comme l'accord de la pensée avec la réalité, en déduit par conséquent que le critère de vérité doit être quelque chose qui permet de vérifier cet accord et ne saurait résider seulement dans le domaine du subjectif. C'est pourquoi il affirme que la pratique est le seul critère de vérité puisqu'elle seule présente les caractères (subjectif et objectif) du rapport de la pensée à la réalité. Le caractère subjectif de la pratique réside dans le fait qu'elle est une activité consciente qui est menée sous la direction d'une pensée déterminée qui se représente la réalité et qui assigne des buts à atteindre.

² O. J. Ruda, Lexique Philosophique-Scientifique, Ottawa, Les éditions de l'université d'Ottawa, p. 129.

D'autre part elle est une action, une transformation du monde objectif, c'est son caractère objectif. La pratique relie donc la pensée et le monde objectif et permet de vérifier leur correspondance.

Si la dialectique matérialiste considère la pratique comme le critère de vérité le plus sûr pour vérifier la vérité, il ne nie pas que la pratique elle-même est en développement et qu'à chaque étape de ce développement elle comporte un aspect limité et relatif. De même l'expérimentation scientifique comme moyen de démonstration des hypothèses est limitée et relative. En effet, toutes les expériences sont fonction du niveau de développement de la technique et de la connaissance scientifique. L'histoire montre qu'à mesure que la technique de l'expérimentation se perfectionne et se développe, la force démonstrative de l'expérience croît elle aussi, permettant ainsi à la science de tirer des conclusions plus exactes sur le réel. Il faut encore dire que ce ne sont pas seulement les expériences qui confirment les constructions théoriques qui font évoluer la science, celles qui produisent les résultats négatifs sont aussi source de progrès et permettent de préciser encore mieux la connaissance du réel.

En ce qui concerne la connaissance de la société, le critère de vérité demeure la pratique. Cependant la pratique prend plus d'extension et ne se limite pas à l'expérience spatio-temporelle d'un individu particulier. Elle prend plus d'envergure dans le temps et dans l'espace. Il faut alors tenir compte de la pra-

tique du développement social. Elle peut alors être considérée sous plusieurs aspects comme par exemple l'expérience sociale planifiée ou encore la pratique historique de la société.

La pratique comme critère de vérité ne doit pas ici être identifiée au pragmatisme et à l'utilitarisme qui prend le moi individuel comme pivot de la vérité. Le vrai, selon ce point de vue, est ramené, selon diverses modalités, à l'utile. Conséquemment on affirme qu'une proposition n'est vraie que dans la mesure où elle s'avère pratique, c'est-à-dire se traduit par des résultats satisfaisants. Ainsi l'utilité d'une théorie ne consiste pas en ce qu'elle refléterait d'une façon correcte la réalité objective; au contraire, son critère de vérité lui est conféré par son utilité. A l'opposé du pragmatisme qui affirme qu'une connaissance est vraie parce qu'elle est utile (la vérité est alors déterminée par le sujet connaissant), le matérialisme dialectique affirme qu'une connaissance est utile parce qu'elle est vraie (les pensées vraies sont celles qui reflètent correctement la réalité objective). Exprimé autrement, pour l'utilitarisme, l'utile n'est pas une propriété de la vérité objective mais le fondement de la vérité. Par conséquent on ne peut en aucune façon confondre ou encore assimiler la conception utilitariste et la conception du matérialisme dialectique de la vérité.

Le marxisme affirme aussi le caractère concret de la vérité. Par là, il veut dire que la vérité est le reflet du caractère concret de la réalité objective. Par là aussi il indique que rien

dans l'univers n'existe isolément ou en repos. Marx a écrit que:

"Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations et l'unité de la multiplicité."³

Nous touchons ici au problème fondamental auquel s'adresse la dialectique, c'est-à-dire découvrir:

"Les lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée."⁴

L'essence de la compréhension dialectique du mouvement et du développement des phénomènes va être reflétée par les lois de la dialectique que sont: a) la loi de l'unité de la lutte des contraires, b) la loi du passage des changements quantitatifs aux changements qualitatifs et vice-versa et c) la loi de la négation de la négation.

En cours de texte nous avons développé ces trois lois par l'entremise des quatre principes du matérialisme dialectique établis par Staline. Résumons-les brièvement.

1. Contrairement aux conceptions atomistes qui considèrent la réalité comme une addition de faits simples, la dialectique affirme qu'aucun phénomène ne peut être pris de façon isolée sans tenir compte des phénomènes environnants. Pour connaître réellement un objet ou un problème il faut en faire une analyse exhaustive de tous leurs aspects et leurs caractéristiques ainsi que de leurs

³ Karl Marx, Introduction à la Critique de l'Economie Politique, Paris, Union générale d'éditions, 1972, p. 42.

⁴ F. Engels, Anti-Duhring, Paris, Editions sociales, 1950, p. 172.

liaisons et médiations réciproques. Ce principe est de première importance pour la psychologie sociale en ce qu'il considère que les conduites individuelles ne sont pas des abstractions mais qu'elles sont liées aux conditions dans lesquelles elles se produisent.

2. Les phénomènes ne doivent pas être considérés seulement du point de vue de leur relation réciproque mais aussi du point de vue de leur mouvement. La réalité ne doit pas être considérée comme quelque chose d'achevé mais comme un ensemble de processus. Ainsi l'analyse d'une question, particulièrement lorsqu'elle concerne la réalité sociale, exige qu'on la situe dans son environnement historique.

3. Le mouvement inclut des changements quantitatifs mais aussi le développement, c'est-à-dire le mouvement pris comme créateur de nouveautés. Ce qui caractérise le développement ce sont les changements radicaux qui affectent les propriétés internes de l'objet. C'est cette propriété de la réalité objective qu'exprime la loi du passage du quantitatif au qualitatif et vice-versa. Celle-ci est complétée par une seconde loi: la loi de la négation de la négation. Par là, le matérialisme dialectique indique que les changements dans les processus ne doivent pas être compris comme un simple mouvement circulaire ou comme une simple répétition du chemin parcouru mais comme un mouvement progressif qui va du simple au complexe et de l'inférieur au supérieur.

4. Toutes réalités sont des unités composées de forces contrai-

res. Il s'agit ici de la troisième loi dialectique, la loi de l'unité de la lutte des contraires, laquelle exprime la source de tout mouvement et de tout développement. Il ne s'agit pas ici d'une simple juxtaposition de facteurs contraires. La contradiction elle-même se développe et sa solution débouche sur une étape différente du phénomène lui-même. Ainsi la solution des contradictions implique la transformation des choses en une qualité nouvelle comportant à son tour de nouvelles contradictions qui ne s'étaient pas révélées jusque-là.

Les lois de la dialectique s'appliquent non seulement aux lois du développement du monde matériel mais aussi aux lois du processus de la connaissance humaine. Dit autrement, la dialectique est aussi une théorie de la connaissance, une gnoséologie, qui fixe les modes d'approche de la connaissance de la réalité. Lénine définit cette approche comme l'analyse multilatérale de l'objet pris dans son automouvement et avec tous ses liens. Elaborant les principes méthodologiques de l'approche dialectique il appuie alors sur l'importance d'examiner et d'isoler les facteurs généraux et spécifiques de la situation concrète considérée. Il ne s'agit toutefois pas ici d'une énumération de tous les facteurs isolés. En cela la dialectique s'oppose à l'éclectisme qui échoue à dégager l'essence des phénomènes. Pour atteindre une connaissance authentique d'un objet (matériel ou social) il faut l'examiner d'abord sous tous ses aspects et dans toutes ses liaisons et ensuite dégager le principal aspect ou la principale liaison, le

"chaînon décisif".

Lors de ce cheminement vers la connaissance les buts théoriques et pratiques que poursuit le chercheur prennent une place de première importance. Il en est de même pour la vision du monde et la conception sociale qu'adopte le chercheur. Le marxisme a toujours pris comme point de départ de la connaissance de la société l'engagement social du sujet. Ce qui est déterminant ici ce sont les forces sociales que représente le chercheur et leur degré de correspondance avec les besoins de progrès de la société. En conséquence, l'activité de connaître n'est pas une activité abstraite mais doit être considérée comme une pratique sociale.

Ici encore, l'approche dialectique s'oppose au positivisme, en particulier à la thèse selon laquelle il y aurait possibilité d'atteindre une connaissance axiologiquement neutre. La position positiviste peut se résumer autour de deux points.

1. On postule une science sans métaphysique, entendons par là une connaissance qui se veut exempte de toute valeur et de toute idéologie. Selon les tenants du positivisme l'objectivité de la science résiderait dans les méthodes employées par le chercheur dans les procédés expérimentaux. Cela conduit à une division radicale entre la génération et le développement des théories d'une part et la réfutation de ces théories d'autre part. Dit autrement toutes théories ou hypothèses peuvent être admises et soumises à la falsification, peu importe leur portée morale et sociale. Dans une telle perspective, la décision d'accepter ou de refuser un pro-

jet de recherche est réduit à la question des normes de décision. Cette position s'allie à un utilitarisme qui propose une approche coût-bénéfice.

2. Sur le plan de l'application des résultats, les énoncés qui ont résisté à la réfutation peuvent servir d'explications et de prévisions des systèmes sociaux, et cela indépendamment d'une analyse complète des rapports des hommes au sein de la société. Dit d'une autre façon, les hypothèses qui ont subi avec succès l'épreuve de l'expérimentation sont considérés comme pouvant contribuer à solutionner les problèmes qui se présentent dans la société, cela par l'entremise d'une technologie sociale.

Nous avons vu que cette approche comporte de nombreuses limites.

1. Elle exclut du processus de connaissance proprement dit la situation sociale du chercheur de même que la totalité des rapports sociaux que constitue la société, ce qui a comme conséquence de perdre de vue la démarche scientifique comme activité sociale.
2. La décision de valeur, en admettant qu'elle puisse être exclue du processus de connaissance lui-même, réapparaît inévitablement lors de l'application des résultats obtenus.
3. La méthodologie positiviste ne permet pas une réflexion critique sur les rapports entre les concepts élaborés par le chercheur et la réalité que ces concepts prétendent expliquer. En fait tout concept implique toujours une vision de la réalité et une prise de position qui s'appuie sur les dispositions morales du chercheur,

ses jugements de valeur et sur les buts sociaux tels qu'il se les représente.

4. Une addition de données empiriques sur la société ne peut équivaloir à une réflexion concernant la société comme totalité et aucune réflexion sur les problèmes sociaux ne peut être remplacée par l'extension d'un savoir techniquement utilisable. Il faut encore souligner le danger que courrait une société exclusivement technique où il y aurait d'un côté les ingénieurs sociaux et de l'autre les membres de l'institution sociale.

5. Enfin toute recherche se déroule toujours dans un contexte social et cela n'est pas indifférent quant aux résultats obtenus. Une étude du processus de la recherche ne peut se passer d'un examen de la situation matérielle, institutionnelle et sociale dans laquelle cette dernière se déroule.

L'erreur du positivisme est de mal poser la question de l'objectivité et de la subjectivité de la connaissance. La posture épistémologique de positivisme se fonde sur la distinction qu'elle fait entre proposition affirmative et proposition évaluative ou normative. Suite à cette distinction, la science serait composée uniquement de propositions affirmatives qui représenteraient une connaissance objective; par contre, l'idéologie serait quant à elle constituée de propositions évaluatives et exprimant par conséquent une connaissance subjective. Les deux thèses précédentes sont complétées par une troisième qui affirme que les deux mondes que sont le monde scientifique et le monde idéologique

seraient hermétiquement isolés l'un de l'autre.

Contrairement à cette position, la dialectique matérialiste pointe le fait que toute connaissance est à la fois objective et subjective et affirme que ces deux caractéristiques, loin de s'exclure, sont complémentaires. Elle ajoute encore qu'il n'y a pas non plus de mur infranchissable entre la science et l'idéologie.

La connaissance "pure", exclusivement objective, est une fiction. La caractéristique principale de la connaissance humaine est précisément d'être humaine. Toute connaissance a une teinte subjective qui affecte le caractère des propositions fournies dans le processus de la connaissance. Ce facteur subjectif de la connaissance c'est précisément ce que le sujet apporte à la connaissance. Nous voulons dire par là:

1. que la pensée est toujours le fait d'homme concret agissant, entrant en rapport pratique avec l'objet;
2. que la pensée est toujours une image idéale de la réalité et non pas l'objet lui-même;
3. que la forme de représentation que prend l'objet dans la pensée du connaissant dépend des caractéristiques du sujet, des moyens et des connaissances qu'il possède et de sa situation dans la société.

D'autre part ce serait aussi une erreur d'adopter un subjectivisme radical et d'affirmer que toute connaissance est uniquement le fruit de la création d'un sujet. Dans ces conditions

toute connaissance scientifique de la société serait impossible. Affirmer le rôle du sujet dans la connaissance, ce n'est pas nier tout caractère objectif à la connaissance. Toute connaissance reflète de façon plus ou moins exacte un objet qui existe indépendamment de la conscience du sujet connaissant. D'un autre côté le facteur subjectif pour sa part étant d'origine sociale, donc extérieur par rapport à l'individu, ce conditionnement social est une réalité objective connaissable. Ajoutons que le caractère objectif de la connaissance devient encore plus évident lorsque l'on considère que le sujet connaissant est lui-même un produit social. On voit ici que tout ce qui est subjectif est en même temps objectif.

De même la limite soi-disant nette entre science et idéologie s'estompe. Tout comme il s'avère non fondé d'opposer de façon radicale les aspects subjectif et objectif de la connaissance, il est tout aussi erroné d'opposer science et idéologie. Pour le marxisme il y a des sciences idéologiques et des idéologies scientifiques. Par science idéologique, il faut entendre les disciplines scientifiques qui apportent des éléments à la formation des idéologies comme les domaines de la connaissance humaine que sont l'anthropologie, la psychologie, la sociologie, etc. Il est reconnu que les sciences sociales exercent une influence réelle sur les attitudes socio-politiques des hommes. C'est ce qui explique que ces domaines de connaissance, occupant une position stratégique sur le plan idéologique, sont soumis à des pressions diverses

de la part d'intérêts, dans la plupart des cas, porteurs de conflits.

D'un autre côté il est important de distinguer entre idéologie scientifique et idéologie non scientifique. Lorsque l'on établit la provenance des idéologies on réalise qu'il y a une variabilité sociale et historique des idéologies qui indique qu'il y a un lien entre une situation sociale spécifique et une idéologie donnée, ce qui a comme conséquence que la question de l'idéologie ne peut être posée de façon abstraite mais de façon concrète. Il faut se demander de quelle idéologie il s'agit. En abordant la question de cette manière, on peut voir que les idéologies peuvent être créées à partir de données provenant de la science ou encore surgir de sources non scientifiques même anti-scientifiques.

De fait, les idéologies ne surgissent pas en dehors de l'évolution de l'humanité mais sont le résultat du développement du processus de la production de la vie matérielle de la société et du développement de la pratique sociale. Dans ce contexte, l'idéologie scientifique est celle qui reflète le plus correctement les tâches progressives de l'évolution sociale. Une telle idéologie est celle qui s'appuie sur les lois générales de l'évolution de l'humanité. C'est pourquoi le marxisme fixe comme tâches à la science sociologique de chercher les lois générales de l'évolution sociale et d'étudier les contradictions qui sont à la source des forces motrices de l'histoire sociale des hommes.

Si la connaissance scientifique ne peut se passer d'une

posture philosophique et idéologique elle ne peut non plus se passer d'une méthodologie de la recherche. Dit autrement, une théorie scientifique ne peut se développer sans une méthode de connaissance. Ici, contrairement à une attitude positiviste qui divise la méthodologie et la théorie, la dialectique matérialiste relie le contenu des théories et leur fonction heuristique. En fait chaque fois qu'une théorie formule des principes et des lois reflétant la réalité objective dans un domaine donné, celle-ci devient en même temps une méthode pour explorer plus avant des sphères encore inexplorées. La théorie guide alors le chercheur dans la sélection de ses données et systématise les faits recueillis en leur fournissant une signification.

Ainsi tout comme il est possible d'identifier différents niveaux de généralisation des théories, il est possible d'identifier différents niveaux méthodologiques. Au niveau le plus élevé il y a l'approche dialectique et ses principes. Par la suite les niveaux subséquents sont occupés par les théories qui unifient les différentes branches du savoir. Mentionnons ici que l'approche dialectique se distingue une fois de plus du positivisme en ce que la première affirme que l'intégration de théories de niveau moyen en un système unitaire de connaissances doit être conduit sur la base de principes généraux et que ces principes généraux ne peuvent être dérivés à partir du champ d'une théorie ou d'un ensemble de théories de niveau inférieur.

Dans le cadre des sciences sociales le matérialisme dia-

lectique se présente comme une science générale de la société et offre aux sciences sociales spéciales une vue d'ensemble et oriente les chercheurs dans le choix des prémices théoriques et méthodologiques de sa recherche. Les prémices sociologiques du marxisme que nous avons développées en cours de texte ont été au nombre de quatre.

1. L'ensemble social, ses parties constituantes et ses processus sont des réalités objectives connaissables.
2. L'homme est un être bio-social et l'histoire de l'humanité un prolongement de l'histoire de la nature. De là le marxisme affirme que quoi qu'il soit indispensable de connaître les lois biologiques pour la connaissance des processus psychologiques il faut en plus considérer que le psychisme, la conscience, sont des phénomènes qualitativement nouveaux déterminés par des lois spécifiques qui ne peuvent se réduire aux lois biologiques. Une qualité tout à fait nouvelle apparaît chez l'homme: la vie sociale avec l'ensemble de ses rapports sociaux. La société est une forme toute à fait nouvelle du développement de la réalité objective qui possède ses propres lois. Dans cette perspective la situation de l'homme dans la société est définie non pas par des données biologiques mais par son appartenance à une classe ou à un groupe social et par sa place et son rôle dans le processus de production et d'organisation du travail.
3. La société et l'homme sont historiques et cette histoire a ses propres lois qui se manifestent dans les formations économiques et

sociales et dans le caractère objectif et régulier du progrès social.

4. Enfin le marxisme affirme la primauté de l'être social sur la conscience sociale et la thèse de la lutte des classes en tant que force motrice de l'histoire.

Plus spécifiquement au niveau de la psychologie le marxisme fournit une théorie socio-historique du psychisme laquelle est complétée par le principe de l'unité de la conscience et de l'activité. Nous avons organisé la conception marxiste du psychisme humain autour de six grands thèmes.

1. Les hommes se distinguent de l'animal en ce qu'ils produisent leurs propres moyens d'existence. En changeant les formes et les conditions de son activité l'homme se transforme lui-même. En conséquence l'homme est non seulement un objet mais aussi un sujet de l'activité sociale et du processus historique. C'est précisément l'imbrication consciente des connaissances avec l'action qui distingue l'homme de l'animal.

2. La conception marxiste de la conscience rejette tout dualisme où il y aurait d'un côté les phénomènes et les processus psychiques et de l'autre ceux du monde matériel extérieur. La posture dualiste a pour conséquence de réduire la psychologie au domaine de l'étude des processus cognitifs et de lui fermer la porte à un examen de l'activité pratique du sujet. Contrairement à cela le matérialisme dialectique appuie sa conception de la conscience sur une théorie gnoséologique générale. La théorie du reflet lui sert

de fondement. Celle-ci affirme que le reflet psychique résulte d'une interaction réelle et pratique du sujet vivant avec la réalité matérielle qui l'entoure.

3. Ce reflet ne peut apparaître en dehors de la vie et de l'activité du sujet; pour la dialectique, l'activité est d'abord l'activité sensible et pratique par laquelle les hommes entrent en contact réel avec les objets et le monde environnant. Dans les études psychologiques il est alors nécessaire de considérer a) les individus réels, b) les actions des individus et c) les ~~conditions~~ matérielles dans lesquelles agissent ces individus.

4. Si le marxisme affirme que la pensée et la conscience des hommes sont déterminées par la vie réelle, laquelle résulte du développement du rapport actif des hommes entre eux et avec la réalité matérielle, ils se distinguent toutefois de la posture pragmatiste qui affirme que le fondement des comportements et de la connaissance est leur utilité pour le sujet. Cette démarche ne permet pas une explication scientifique de la véritable spécificité de l'action et de la pensée humaine, toute explication se réduisant en dernière instance à une question d'adaptation de l'organisme au milieu. Une des formes théoriques que prend la démarche pragmatiste ou fonctionnaliste c'est celle du schéma d'analyse à deux composantes qu'est le modèle S-R et les différentes extensions dont il a été l'objet. Un tel modèle exclut le processus par lequel le sujet établit un contact réel avec le monde objectif. La dialectique substitue à cette analyse à deux composantes un schéma

à trois éléments où est introduit comme lien intermédiaire l'activité du sujet avec ses conditions matérielles et ses rapports sociaux.

5. Lorsque nous parlons d'activité nous référons à quelque chose de tout à fait différent de la notion de comportement utilisée dans le psychologie nord-américaine. L'activité possède des caractéristiques propres qui la distinguent d'une simple réponse mécanique à un stimulus extérieur.

- L'activité humaine prend toujours place dans un système de relations sociales. Dit autrement, sans un système de rapports entre les hommes, l'activité humaine n'existerait pas. Conséquemment dans l'étude de l'activité des hommes il faut tenir compte que celle-ci dépend de la position sociale des individus et des conditions sociales dans lesquelles ils sont placés. L'activité humaine ne peut avoir d'autres structures que celles créées par les conditions sociales et les rapports humains qui en découlent.

- L'activité humaine est toujours dirigée vers un objet c'est-à-dire qu'elle a toujours un motif. Toute activité se caractérise par le sens qu'elle a pour l'individu qui l'effectue. Du point de vue d'une psychologie concrète le sens est créé par le rapport entre ce qui incite à agir et ce vers quoi l'action de l'homme est orientée. En d'autres termes Léontiev⁵ dira que le sens traduit le rapport du motif au but.

⁵ A. Léontiev, Le Développement du Psychisme, Paris, Editions sociales, 1950, p. 172.

- L'activité humaine a une structure circulaire où la réflexion mentale du monde objectif résulte du processus par lequel le sujet entre en contact pratique avec le monde objectif lequel processus est subordonné aux propriétés du monde objectif. Ce processus est le processus matériel de la vie du sujet. Ainsi c'est parce qu'il se crée un lien pratique entre le sujet et le monde objectif (avec ses propriétés) qu'apparaît chez le sujet des phénomènes d'activité mentale.

6. Enfin la conscience individuelle ne peut exister que dans les conditions d'une conscience collective. C'est par le biais de la conscience sociale que la pensée de l'homme reflète la réalité à travers les significations et les représentations élaborées socialement. Pour une psychologie dialectique, la signification, c'est la forme spirituelle et idéelle de la cristallisation de l'expérience et de la pratique sociale de l'humanité. La signification appartient donc en premier lieu au monde des phénomènes socio-historiques. La signification existe aussi au sein de la conscience individuelle. L'homme perçoit le monde en tant qu'être socio-historique. Il est à la fois aidé et limité par les représentations et les connaissances à une époque historique et dans une société donnée. Ainsi la conscience ne se réduit pas à la seule expérience individuelle. Dit de façon différente la signification c'est la forme sous laquelle l'homme assimile l'expérience humaine généralisée; la signification c'est le reflet généralisé de la réalité élaborée par l'humanité et fixée sous la forme de concept, la forme

de savoirs ou encore la forme de savoir-faire.

Dans ce contexte l'étude psychologique et par extension l'étude socio-psychologique consiste à trouver la structure de l'activité humaine engendrée par des conditions historiques concrètes et puis à partir de cette structure, à mettre en évidence les particularités psychologiques essentielles de la conscience de l'homme. Cette étude, la psychologie sociale, la fait en abordant toute une série de problèmes que l'on peut regrouper au sein de cinq grandes classes de phénomènes.

1. Le phénomène des grands groupes.. Nous pensons ici aux problèmes et aux questions liées à la communication de masse et aux mécanismes et effets des masses sur les grands ensembles humains.

Dans cette classe se trouvent aussi les lois gouvernant la formation et la diffusion des modes, des rumeurs, des goûts populaires, des préjugés sociaux, etc. Nous pourrions encore mentionner l'étude des mouvements sociaux et l'étude des communautés telles quelles.

2. Les phénomènes psycho-sociologiques des groupes sociaux spécifiques comme les travailleurs de tels ou tels secteurs, les étudiants, les professionnels, les jeunes, les personnes âgées, etc.

3. Les phénomènes psycho-sociologiques des groupes organisés de plus ou moins grande étendue comme les associations, les groupes de travail, les groupes d'étude, tous ces groupes qui ont une stabilité relative et un but particulier.

4. Les relations interpersonnelles proprement dites et leurs rap-

ports avec le contexte social.

5. Les manifestations socio-psychologiques de la personnalité ou, dit autrement, la psychologie sociale de la personnalité. Il s'agit ici d'étudier la personnalité dans son développement en liaison avec le contexte social.

Ces cinq groupes de questions n'entrent pas en opposition et doivent être considérées en tant qu'unité, unité qui trouve son fondement dans l'unité de l'individu et de la société. L'ensemble de ces questions sont en interaction continue et ne peuvent être considérées comme mutuellement isolées. L'activité sociale des hommes se produit toujours au sein de conditions sociales multiples, conditions qui ne sont pas à l'extérieur mais sont une composante de l'activité elle-même.

L'étude des questions spécifiques abordées par la psychologie sociale n'était pas l'objet du présent travail. Indiquons toutefois, pour conclure, un domaine de recherches peu développé qui, d'après nous, mériterait une attention spéciale de la part des chercheurs, celui de l'association humaine.

L'association humaine est l'une des manifestations centrales de l'activité sociale des hommes. C'est une des particularités de l'activité humaine de se produire en association avec d'autres hommes. L'association entre les hommes est probablement le principal mais le moins exploré des problèmes auxquels s'adresse la psychologie sociale. Pourtant la psychologie sociale, laquelle se fixe comme but d'étudier la personnalité individuelle et son

activité, le développement et la forme de la conscience sociale sous différentes conjonctures sociales, ne peut se passer d'étudier l'association des hommes entre eux.

La question de l'association des hommes est d'une part une condition indispensable à la formation de la personnalité individuelle et d'autre part elle est la voie par laquelle l'individu reçoit l'influence de son milieu. Un être humain ne peut être conçu à l'extérieur de la communauté ou de la société dans laquelle il vit, travaille, apprend et se divertit. La pensée marxiste a montré que c'est uniquement dans le groupe humain que l'individu acquiert les moyens qui rendent possible le développement de ses aptitudes.

Pour le psychologue social l'association des hommes entre eux soulève de nombreuses questions parmi lesquelles mentionnons l'étude des buts et des objectifs des associations humaines, l'étude de la nature de l'activité et des motifs de la conduite des associations et de leurs membres, l'étude des relations interpersonnelles, etc. Une étude approfondie de ces problèmes aurait pour avantage de contribuer à clarifier non seulement les mécanismes par lesquels une association exerce son influence mais aussi à éclairer les voies par lesquelles une personne peut consciemment se développer en son sein.

Il faudra toutefois se rappeler lors de ces études que ce ne sont pas d'hommes abstraits dont il s'agit mais des hommes et des femmes réels qui vivent dans des conditions matérielles con-

crètes au sein de rapports sociaux déterminés. Le processus par lequel les hommes s'associent et transforment le monde environnant se déroule selon des lois sociales objectives. L'activité sociale des hommes, ce sont des actes que les hommes accomplissent dans le cadre de telles ou telles communautés sociales en cherchant à réaliser des objectifs et des intérêts à l'aide de moyens déterminés (moyens économiques, moyens politiques, ~~moyens idéologiques~~). Le degré de rapprochement ou d'écart entre les intérêts, les attitudes sociales dépend de facteurs sociaux objectifs. Dans ce contexte l'étude des facteurs humains du progrès social est une tâche prioritaire du chercheur progressiste. Dans cette perspective il faut de façon continue associer la théorie à la pratique non seulement dans la recherche expérimentale appliquée à des cas concrets mais se servir de la recherche pour éduquer, diriger et transformer la société.

Notre étude de l'approche dialectique en psychologie sociale se termine. Il resterait encore beaucoup de choses à développer principalement dans le domaine de la recherche concrète. Toutefois nous ne nous proposons pas de faire un examen exhaustif des divers problèmes qui se posent dans les différents secteurs de la psychologie sociale. Un tel examen demanderait toute une série de travaux qui se fixeraient comme objectif l'étude d'un secteur particulier de la psychologie sociale. Notre projet se situait à un niveau plus général. Notre programme de départ tenait en deux objectifs: faire une revue générale de la science psycho-sociale

et dégager les concepts fondamentaux de la dialectique matérialiste pouvant servir de base à une psychologie sociale dialectique. En d'autres mots, tout chercheur s'appuyant consciemment ou inconsciemment sur des principes fondamentaux et une théorie de la connaissance, il nous est apparu prioritaire de faire un examen en profondeur des objectifs généraux de la recherche psycho-sociale.

En effet il a été démontré depuis longtemps qu'en science, une question correctement posée prédétermine le succès. Toutefois pour poser correctement une question de recherche, et encore d'avantage une question théorique, il est nécessaire de posséder une culture philosophique suffisante. Dans cette optique nous avons examiné deux principaux courants intellectuels de notre époque, celui du positivisme et celui de la dialectique et nous avons pris parti pour le second. L'approche dialectique, et cela surtout lorsque nous étudions les problèmes ayant trait au rapport des hommes entre eux, nous fournit une perspective, une direction, un cadre général.

Nous terminerons donc en affirmant l'intérêt pour une psychologie sociale matérialiste. Une telle étude est possible et nécessaire. Il y a une demande sociale théorique et pratique en sa faveur. D'ailleurs une psychologie sociale bonne ou mauvaise existe déjà. Dans les recherches nord-américaines, aujourd'hui dominantes, (qu'il faut aborder avec un esprit critique certes) il existe des données intéressantes. On peut dire la même chose et peut-être d'avantage des travaux outre-atlantiques. Sur le plan

strictement scientifique la psychologie sociale est devenue un instrument de connaissance qui ne peut être ni négligé ni ignoré. Cela explique en partie la crise actuelle. Cela explique aussi la bataille idéologique qui s'engage autour de la discipline. Cependant si le débat idéologique semble nouveau en psychologie sociale celui-ci est apparu il y a longtemps au sein de la sociologie. Examinons-en brièvement les principaux éléments.

Pour beaucoup d'adversaires du marxisme en sociologie et dans les sciences de la société en général, Marx appartient au passé. Parmi les critiques qui lui sont le plus souvent adressées mentionnons celles qui affirment que les événements ont infirmé la prédiction, concernant l'évolution de la société, selon laquelle le développement du capitalisme s'accompagnerait d'une paupérisation croissante des masses, ce qui ne s'est pas produit, affirme-t-on. Sous-jacente à cette critique nous retrouvons la théorie d'une société d'abondance. Ce type d'argument oublie que dans nos sociétés l'insécurité économique est encore le lot de beaucoup. En fait un large secteur de la population (plus d'un quart selon les statistiques gouvernementales) ont tout juste le minimum vital lequel est sans cesse grugé par la hausse du coût du panier de provisions. Cette argumentation néglige de plus le fait que l'absence relative de pauvreté dans les pays capitalistes ne s'est réalisée qu'au prix d'une paupérisation toujours croissante des pays dits "en voie de développement" et au prix d'un pillage effréné des ressources naturelles de ceux-ci et d'une exploitation

de leur main-d'oeuvre.

Un second argument avancé à l'encontre de la théorie socio-historique marxiste est celui selon lequel la "prophétie" affirmant la fin du capitalisme a été démentie. Le capitalisme s'est maintenu dans une partie du monde, il est vrai. Cependant il faut encore dire que Marx avait prévu la fin du capitalisme concurrentiel et cette prédiction s'est du moins réalisée sous la pression des monopoles.

Il faut aller plus loin et examiner ce qui est sous-jacent à ce type de remise en cause de la pensée marxiste. Les tenants de ce type de critique supportent leur thèse en affirmant qu'au cours des dernières cent années nous sommes entrés dans une nouvelle société et que l'arrivée de cette nouvelle société comporte une telle quantité d'imprévus qu'aucune prédiction portant sur le futur de la société est impossible et que le mot histoire lui-même est dépourvu de toute signification⁶. Ceux-ci se contentent de dire: "Constatons empiriquement le monde fragment par fragment et utilisons nos connaissances pour aménager ce monde en fonction de nos méthodes qui ont montré leur efficacité opératoire". Ce faisant ils répudient la "totalité" de la réalisation de l'humain et entérinent l'étude opérationnelle et fragmentaire de la réalité sociale.

On nous objectera que certaines disciplines présentent au-

⁶ Ici nous référons au texte de Karl Popper, Misère de l'historicisme, (traduit par H. Rousseau), Paris, Plon, 1956, 196p.

jourd'hui une ambition totalisatrice. Cependant tout ce que font ces dernières c'est d'intégrer ce que l'on étudie à une structure logico-formelle. Nous croyons là un effort de systématiser la réalité sociale pour mieux l'organiser. Cet effort n'est pas sans lien avec le développement du capital monopoliste dont les structures dépassent souvent les états et son besoin de conserver une maîtrise sur l'ensemble de leur structure. D'ailleurs de nombreux modèles organisationnels ont été développés dans les grandes organisations militaires ou industrielles. Remarquons enfin que ce type de totalisation ne sort pas des cadres d'une rationalité technicienne.

Nous convenons que la pensée de Marx ne suffit pas à la connaissance de toute la réalité actuelle. Toutefois nous pensons qu'elle fait partie du monde moderne comme un élément important et fécond notamment en ce qui concerne l'explication de la vie et des rapports des hommes au sein de la société. Nous pensons aussi que les sciences sociales ne peuvent se passer d'une interprétation dialectique de la nature humaine et de ses rapports avec la réalité. Marx a eu le mérite de souligner l'importance des facteurs sociaux dans le développement de la connaissance de même que le rôle des idéaux et des valeurs qui correspondent à ces facteurs sociaux. Enfin le marxisme, par sa critique vigoureuse des irrationalités et des injustices sociales de notre temps, apporte un éclairage qu'on ne peut pas ne pas considérer.

Nous sommes donc profondément convaincu que l'interpréta-

tion dialectique de la réalité psycho-sociale peut être un élément critique et stimulant pour la psychologie sociale contemporaine. Se reposant sur une conception de la vérité vérifiée et démontrée par la vie et la pratique historique, la philosophie du matérialisme dialectique offre une direction adéquate dans l'orientation de la pratique sociale qu'est la recherche scientifique. Enfin la théorie dialectique matérialiste, parce qu'elle établit un pont entre la connaissance et l'action, et qu'elle fournit un support théorique à la transformation de la réalité, peut devenir un instrument puissant de connaissance et de changement du monde et ouvrir ainsi la perspective de progrès sociaux majeurs. C'est en ce sens que Marx fixait, à la fin des thèses sur Feuerbach, la fonction de la pensée humaine;

"Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer."⁷

⁷ K. Marx et F. Engels, L'Idéologie Allemande, Paris, Editions sociales, 1976, p. 4.

BIBLIOGRAPHIE

ADAIR, J. G., et SCHACHTER, B. S., To Cooperate or to Look Good?: The Subjects and Experimenters' Perceptions of Each Others' Intentions dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1972, p. 74-85.

ADORNO, T. W., The Authoritarian Personality: Studies in Prejudice, New York, Harper & Row, 1950, (édition 1969), 990p.

ALEXANDER, C. N. et CSRIVEN, G. D., Role-Playing: An Essential Component of Experimentation dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 455-466.

ALINSKY, S., Rules for Radicals, New York, Vintage Books, 1971, xxvi-196p.

ALLPORT, G. W., The Historical Background of Modern Social Psychology dans LINDSEY, G. et ARONSON, E., The Handbook of Social Psychology, (Second Edition), Vol. 1, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1968, p. 1-80.

ALTHUSSER, L., Freud et Lacan dans La nouvelle critique, décembre 1964-janvier 1965, p. 15-22.

ALTMAN, I. A., Environmental Psychology and Social Psychology dans Personality and Social Psychology, Vol. 2, 1976, p. 96-113.

AMBARTSUMIAN, V. et KAZIOTINSKI, V., Les révolutions dans les sciences de la nature (aspects philosophiques) dans Sciences sociales, no 33, 1978, p. 45-63.

ANZIEU, D. et MARTIN, J. Y., La dynamique des groupes restreints, Paris, Presses universitaires de France, 1973, 297p.

ARCHIBALD, W. P., Psychology, Sociology and Social Psychology: Bad Fences Make Bad Neighbours dans British Journal of Sociology, Vol. 27, 1976, p. 115-129.

-----, Social Psychology as Political Economy: A Critical Sociological Approach, Toronto, McGraw-Hill-Ryerson, 1978, vii-296p.

ARGYRIS, C., Some Unintended Consequences of Rigorous Research dans Psychological Bulletin, Vol. 70, 1968, p. 185-197.

-----, Dangers in Applying Results from Experimental Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, 469-485.

ARISTOTE, La métaphysique (tome II), Paris, Librairie philosophique, 1964, 876p.

ARONSON, E., Research in Social Psychology as a Leap of Faith dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 190-195.

ASCH, S. E., Opinions and Social Pressure dans Scientific American, no 193, 1955, p. 31-35.

ASPLUND, J., On the Concept of Value Relevance dans ISRAEL, J. et TAJFEL, H., (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assesment, London, Academic Press, 1972, p. 258-278.

AYER, A. J., Langage, vérité et logique, (Traduction J. Ohana) dans ALLARD, J. L., Introduction à l'histoire de la philosophie par des textes choisis, (Deuxième partie), Ottawa, 1966, p. 120-144.

AZRIN, N. H., HOLZ, W., ULRICH, R. et GOLDDIAMOND, I., The Control of the Content of Conversation through Reinforcement dans Journal of the Experimental Analysis of Behavior, Vol. 4, 1961, p. 25-30.

BACH, K. W., Le domaine de la psychologie sociale dans Bulletin du C.E.R.P., Vol. 13, 1964, p. 21-33.

BARBER, T. X., Pitfalls in Human Research, New York, Pergamon, 1976, 111p.

BARKER, R. G., Ecological Psychology, Stanford, Cal., Stanford University Press, 1968, vii-242p.

BARON, R. A., BYRNE, D. et GRIFFITT, W., Social Psychology: Understanding Human Interaction, Boston, Allyn & Bacon, 1976, xii-580p.

BAUMGARDNER, S. R., Critical History and Social Psychology's "Crisis" dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 460-465.

-----, Critical Studies in the Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 681-687.

BAUMRIN, B. H., The Immorality of Irrelevance: The Social Role of Science dans KORTON, F. F., COOK, S. W., et LACEY, J. L., (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 73-83.

BAUMRIND, D., Some Thoughts on Ethics of Research: After Reading Milgram's "Behavioral Study of Obedience" dans American Psychologist, Vol. 19, 1964, p. 421-423.

BECKARD, R., Le développement des organisations; stratégies et méthodes, (Traduit par GUERIN), Paris, Dalloz, 1975, xv-143p.

BELL, D., The End of Ideology: On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties, New-York, Free Press, 1967, (Première publication 1962), 474p.

-----, Vers la société post-industrielle, (Traduit par ANDLER, P.), Paris, Laffont, 1976, 446p.

BENNE, K. D., History of the T-Group in the Laboratory Setting dans BRADFORD, L. P. et al, (Eds.), T-Group Theory and Laboratory Method, New York, Wiley, 1967, p. 80-135.

BERKOWITZ, L., A Discussion of the Domain and Methods of Social Psychology: Two Papers by Rom Harré and Barry R. Schlenker dans Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1977, p. 281-282.

BERNIER, B., "Culture de la pauvreté" et analyse des classes dans Anthropologica, Vol. 16, 1974, p. 41-58.

BERNIER, B., DE KONINCK, R., Critique de la théorie libérale du développement dans Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie, Vol. 11, 1974, p. 138-155.

BERSCHIED, E., Privacy: A Hidden Variable in Experimental Social Psychology dans Journal of Social Issues, Vol. 33, 1977, p. 85-101.

BERTRAND, M., Popper et la philosophie de l'histoire dans La pensée, no 208, 1979, p. 48-60.

BILLIG, M., Social Psychology and Intergroup Relations, London, Academic Press, 428p.

-----, The New Social Psychology and Fascism dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 393-432.

BLANCHE, R., L'épistémologie, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 125p.

BLANK, T. O., Two Social Psychologies: Is Segregation Inevitable or Acceptable? dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 4, 1978, p. 553-556.

BLUMER, H. What is Wrong with Social Theory? dans American Sociological Review, Vol. 19, 1954, p. 3-10.

-----, Society as Social Interaction dans ROSE, A. M., (Ed.), Human Behavior and Social Processes: An Interactionist Approach, Boston, Houghton Mifflin, 1962, p. 179-192.

-----, Reply dans American Journal of Sociology, Vol. 71, 1966, p. 547-548.

BONOMA, T. V., Social Psychology and Social Evaluation dans Representative Research in Social Psychology, Vol. 7, 1976, p. 147-159.

BORDEN, R. J., One More Look at Social and Environmental Psychology: Away From the Looking Glass and Into the Future dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 407-411.

BORING, E. G., A History of Experimental Psychology, New-York, Appleton-Century-Crofts, 1950, (Première publication 1929), xvi-699p.

BOTTOMORE, T. H., Marxisme et sociologie dans L'homme et la société, no 10, 1968, p. 5-11.

BOWDEN, D. et COLE, M., Glossary of Terms Frequently Encountered in Soviet Psychology dans BROSEK, J. et SLOBIN, D. I., (Eds), Psychology in U.S.S.R.: An Historical Perspective, New York, International Art and Sciences Press, 1972, p. 42-47.

BRÄCHT, G. H. et GLASS, G. V., The External Validity of Experiments dans American Educational Research Journal, Vol. 5, 1968, p. 437-474.

BRAMEL, D., A Dissonance Theory Approach to Defensive Projection dans Journal of Abnormal and Social Psychology, Vol. 64, 1962, p. 121-129.

BROOKS, G. P. et JOHNSON, R. W., Floyd Allport and the Master Problem of Social Psychology dans Psychological Reports, Vol. 42, 1978, p. 295-308.

BRUNO, P., PECHEUX, M., PLON, M. et POITOU, J.-P., La psychologie sociale: une utopie en crise (I) dans La nouvelle critique, no 62, 1973, p. 72-78.

-----, La psychologie sociale: une utopie en crise (II) dans La nouvelle critique, no 64, 1973, p. 21-28.

BUCK-MORSS, S., The Adorno Legacy dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 707-713.

BUSS, A. R., The Emerging Field of the Sociology of Psychological Knowledge dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 988-1002.

BYRNE, D., Social Psychology and the Study of Sexual Behavior dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 3-30.

CAMPBELL, D. T., Reforms as Experiments dans American Psychologist, Vol. 24, 1969, p. 409-429.

-----, The Social Scientist as Methodological Servant of the Experimenting Society dans Policy Studies Journal, Vol. 2, 1973, p. 72-75.

CAMPBELL, D. T. et STANLEY, J. C. Experimental and Quasi-Experimental Designs for Research, Chicago, Rand McNally College Publishing, 1963, ix-84p.

CAZELLE, P., Popper et le concept de probabilité dans La pensée, no 208, 1979, p. 39-47.

C.E.R.M., Morale et société, (Semaine de la pensée marxiste, 16-22 janvier 1974), Paris, Editions sociales, 1974, 319p.

CHAPLIN, J. P. et KRAWIEC, T. S., Systems and Theories of Psychology, (third edition), New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1974, x-739p.

CHEPTOULINE, A., Catégories et lois de la dialectique, Moscou, Editions du progrès, 1978, 380p.

CHERNS, A. B., Social Sciences and Policy dans The Sociological Review Monograph, no 16, 1970, p. 53-75.

CHRISTIE, R., Some Implications of Research Trends in Social Psychology dans KLINEBERG, O. et CHRISTIE, R., (Eds), Perspectives in Social Psychology, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 141-152.

-----, The Machiavellis Among Us dans Psychology Today, Vol. 4, 1970, p. 82-86.

CODOL, J.-P., Note terminologique sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale dans Bulletin psychologique, Vol. 23, 1969, p. 63-71.

CORNFORH, M., Les lois de la pensée dans Recherches internationales, no 86, 1976, p. 150-153.

COTTEN, J. P., Heidegger, Paris, Seuil, 1974, 189p.

COX, D. E. et SIPPRELLE, C. N., Coercion in Participation as a Research Subject dans American Psychologist, Vol. 26, 1971, p. 726-728.

CRONBACH, L. J., Beyond the Two Disciplines of Scientific Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 116-127.

CVETKOVICH, G., Dialectical Perspectives on Empirical Research dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 688-696.

DAVIS, J., EAGLY, A. H., LATANE, B. et TRIANDIS, H. C., Report of Ad Hoc Committee on Publications in Personality and Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 383-386.

DATTENDORF, R., Classes et conflits de classes dans la société industrielle, Paris-La Haye, Mouton éditeur, 1972, xxv-341p.

DANTO, A. C., Analytical Philosophy of History, Cambridge, 1965, p. 267-268 cité par TOPOLSKI, J., 1968, xi-318p.

DE PALMA, N. et DRAKE, R. M., Professional Ethics for Graduate Students in Psychology dans American Psychologist, Vol. 11, 1956, p. 554-557.

DEUTSH, K. W., PLATT, J. et SENGHAAS, D., Conditions Favoring Major Advances in Social Science dans Sciences, Vol. 171, p. 450-459.

DEWEY, J., Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology, New York, The Modern Library, 1957, xiv-306p.

DION, M., Sociologie et dialectique matérialiste dans La pensée, no 166, 1972, p. 3-24.

-----, Sociologie et idéologie, Paris, Editions sociales, 1973, 175p.

DOISE, W., Progress in the Debate on Social Psychology: A Review of Problemi Della Psicologia Sociale, edited by A. Palmonari dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 383-385.

DOOB, L. W., Just a Few of the Presuppositions and Perplexities Confronting Social Psychological Research in Developing Countries dans Journal of Social Issues, vol. 24, 1968, p. 71-84.

DUMONT, F., Les idéologies, Paris, Presses universitaires de France, 1974, 183p.

DUNNETTE, M. D., Fads, Fashions, and Folderol in Psychology dans American Psychologist, Vol. 21, 1966, p. 343-352.

EISNER, M.S., Ethical Problems in Social Psychological Experimentation in the Laboratory dans Canadian Psychological Review, Vol. 18, 1977, p. 333-341.

ELMS, A. C., Social Psychology and Social Relevance, Boston, Little Brown & Company, 1972, xii-448p.

-----, The Crisis of Confidence in Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 967-976.

FAUCHEUX, C. et MOSCOWICI, S., Le style de comportement d'une minorité et son influence sur les réponses d'une majorité dans Bulletin du C.E.R.P., Vol. 16, 1967, p. 337-360.

FEDOSSEEV, P., La philosophie du marxisme et la connaissance scientifique dans Sciences sociales, no 36, 1979, p. 26-31.

FESTINGER, L., A Theory of Cognitive Dissonance, Stanford, Stanford University Press, 1957, xi-291p.

FEYERABEND, P., Contre la méthode; essai d'une théorie anarchiste de la connaissance, Paris, Seuil, 1979, 350p.

FILLENBAUM, S., Prior Deception and Subsequent Experimental Performance: The Faithful Subject dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 4, 1966, p. 532-537.

FISHER, R. J., Applied Social Psychology: A Partial Response to Sarason's Suggested Divorce dans Canadian Psychological Review, Vol. 18, 1977, p. 346-352.

FLAMENT, C et LE NY, J. F., Psychologie de l'action psychologique dans La nouvelle critique, no 103, 1964, p. 48-52.

FLYNN, R. J., An Operational Viewpoint on Social Systems: A Response to Atman dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 202-206.

FORSYTH, D. R., Crucial Experiments and Social Psychological Inquiry dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 454-459.

FOULQUIE, P., La dialectique, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 127p.

FRAISSE, P., La psychologie expérimentale, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 126p.

FREEDMAN, J. L., Role Playing: Psychology by Consensus dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 13, 1969, p. 107-114.

FRIED, S. B., GUMPPER, D. C. et ALLEN, J. C., Ten Years of Social Psychology: Is There a Growing Commitment to Field Research? dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 155-156.

FRIEDMAN, N., The Social Nature of Psychological Research, New York, Basic Books, 1967, xiv-204p.

FROLOV, I. T., Dialectique et éthique en biologie, Moscou, Editions du progrès, 1978, 389p.

GADLIN, H. et INGLE, G., Through the One-Way Mirror: The Limits of Experimental Self-Reflection dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 1003-1009.

GARFINKEL, H., Studies in Ethnomethodology, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1967, xvi-288p.

GERGEN, K. J., Social Psychology as History dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 309-320.

-----, The Codification of Research Ethics: Views of a Doubting Thomas dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 907-912.

-----, On Taking Dialectics Seriously dans Personality and Social Psychology, Vol. 3, 1977, p. 714-718.

-----, Experimentation in Social Psychology: A Reappraisal dans European Journal of Social Psychology, Vol. 8, 1978, p. 507-527.

GEYMONAT, L., Néo-positivisme et matérialisme dialectique dans Recherches internationales, no 73, 1972, p. 3-17.

GNEPP, E. H., The Scientific Foundation of Social Psychology dans Psychology, Vol. 15, 1978, p. 18-26.

GOFFMAN, E., The Presentation of Self in Everyday Life, London, Allen Lane, 1969, xi-228p.

-----, Les rites d'interaction, Paris, Editions de Minuit, 1974, 230p.

GOULDNER, A. W., The Sociologist as Partisan: Sociology and the Welfare State dans The American Sociologist, Vol. 3, 1968, p. 103-116.

-----, The Dialectic of Ideology and Technology, New York, Seabury Press, 1976, xvi-304p.

GOUX, J.-M., Science et Histoire selon Karl Popper dans La pensée, no 208, 1979, p. 29-38.

GRANAT, G., Remarques sur la situation de la psychologie sociale dans les sciences humaines américaines dans Année psychologique, Vol. 56, 1956, p. 58-65.

GRJAZNOV, B., Relations entre problèmes et théories dans Sciences sociales, no 32, 1978, p. 201-208.

GRISEZ, J., Méthodes de la psychologie sociale, Paris, Presses universitaires de France, 1975, 191p.

GRUNBERG, L., Marx et la perspective sociologique en axiologie dans L'homme et la société, no 10, 1968, p. 103-110.

GUILFORD, J. P., Psychometric Methods, (Second Edition), New York, McGraw-Hill, 1954, 597p.

GURVITCH, G., La vocation actuelle de la sociologie (tome II), Paris, Presses universitaires de France, 1963, 499p.

GUTTENTAG, M., Evaluation of Social Legislation dans KORTEN, F. F., COOK, S. S. et RACEY, J. L., (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 40-46.

HABERMAS, J., Connaissance et intérêt, (Traduit de l'allemand par CLEMENCON, G), Paris, Gallimard, 1976, 386p.

HARRE, R., The Ethogenic Approach: Theory and Practice dans Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1977, p. 283-314.

HARRE, R. et SECORD, P. F., The Explanation of Social Behavior, Totowa, New Jersey, Rowman & Littlefield, 1972, vi-327p.

HARRIS, R. J., The Uncertain Connection Between Verbal Theories and Research Hypotheses in Social Psychology dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 12, 1976, p. 210-219.

HARTMANN, P., A Perspective on the Study of Social Attitudes dans European Journal of Social Psychology, Vol. 7, 1977, p. 85-96.

HEGEDUS, A., MARKUS, M., Tendances de la sociologie marxiste dans les pays socialistes dans L'homme et la société, no 10, 1968, p. 195-207.

HEIDER, F., The Psychology of Interpersonal Relations, New York, Wiley, 1958, ix-322p.

HENDRICK, G., Role-Playing as a Methodology for Social Research: A Symposium dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 454.

HENRY, P., Quelques modèles mathématiques de processus d'influence sociale dans Bulletin du C.E.R.P., Vol. 18, 1969, p. 203-235.

HERBERT, T., Réflexions sur la situation théorique des sciences sociales et, spécialement, de la psychologie sociale dans Cahiers pour l'analyse, no 2, 1966, p. 137-165.

HIGBEE, K. L., Some Research Trends in Social Psychology during the 1960s dans American Psychologist, Vol. 27, 1972, p. 963-966.

HIRSCH, M., La situation internationale des petits états: des systèmes politiques pénétrés dans Revue française des sciences politiques, Vol. 24, 1974, p. 1026-1055.

HOLLAND, R., Compte rendu de MYRDAL, G., Objectivity in Social Researchs dans Human Context, Vol. 3, 1971, p. 197-200.

HORKHEIMER, M., Critical Theory: Selected Essays, (Traduit par O'CONNELL, M. J.), New York, Herber & Herber, 1972, xxi-290p.

HOUSE, J. S., The Three Faces of Social Psychology dans Sociometry, Vol. 40, 1977, p. 161-177.

INNES, J. M. et FRASER, C., Experimenter Bias and their Possible Biases in Psychological Research dans European Journal of Social Psychology, Vol. 1, 1971, p. 297-310.

JAHODA, M., Social Psychology: National or International? A Review of Sozialpsychologie, Vol. 7 of Handbuch der Psychologie dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 503-508.

JAHODA, G. et MOSCOVICI, S., European Association of Experimental Social Psychology dans Social Science Information, Vol. 6, 1967, p. 297-305.

JENSEN, A. R., Genetics and Education, London, Methuen, 1972, viii-379p.

JONAS, S., Sociologie marxiste et conditions pratiques et théoriques de la recherche dans L'homme et la société, no 10, p. 111-116.

JONES, E. E. et GERARD, H. B., Foundations of Social Psychology, New York, John Wiley & Sons, 1967, 721p.

JANOUSEK, J., On the Marxian Concept of Praxis dans ISRAEL, J. et Tajfel, H., (Eds), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 279-294.

JOUKOV, E., Certains problèmes de la méthodologie de l'histoire dans Sciences sociales, no 33, 1978, p. 170-182.

KATZ, D., Editorial dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 7, 1967, p. 341-344.

KELMAN, H. C., Human Use of Human Subjects: The Problem of Deception in Social Psychological Experiments dans Psychological Bulletin, Vol. 67, 1967, p. 1-11.

-----, Comments on Wiesner's Paper et KORTEN, F. F., COOK, S. W. et LACEY, J. L., (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 95-99.

-----, The Rights of the Subject in Social Research: An Analysis in Terms of Relative Power and Legitimacy dans American Psychologist, Vol. 27, 1972, p. 989-1016.

KINDLER, J. M. et GERGEN, K. J., An Assessment of the Current Impact of Philosophy of Psychology dans American Psychologist, Vol. 20, 1965, p. 559.

KIRK, R. E., Experimental Design: Procedures for the Behavioral Sciences, Belmont, California, Wadsworth Publishing, 1968, xii-577p.

KLINBERG, O., The Place of Social Psychology in a University dans KLINBERG, O. et CHRISTIE, R., (Eds), Perspectives in Social Psychology, New York, Holt Rinehart & Winston, 1965, p. 1-11.

KOCH, S., Psychology cannot be a Coherent Science dans Psychology Today, Septembre 1969, p. 14 et 64-68.

-----, Reflections on the State of Psychology dans Social Research, Vol. 38, 1971, p. 669-709.

KOMORITA, S. S., Social Psychology Textbooks: Great Diversity in Content and Aims dans Contemporary Psychology, Vol. 13, 1968, p. 337-340.

KOPNINE, P., Dialectique, logique, science, Moscou, Editions du progrès, 1976, 502p.

KOSIK, K., La dialectique du concret, Paris, François Maspero, 1978, 178p.

KOUPISOV, V., La philosophie et la science, Moscou, Editions du progrès, 1979, 317p.

KOURSANOV, G., Définition et structure de la vérité dans Recherches internationales, no 82, 1975, p. 129-144.

-----, Histoire de la dialectique marxiste; étape léniniste, Moscou, Editions du progrès, 1978, 472p.

KRUGLANSKI, A. W., The Human Subject in the Psychology Experiment: Fact and Artifact dans Advance of Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1975, p. 101-147.

KRUPAT, E., A Re-Assessment of Role Playing as a Technique in Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 498-504.

-----, Environmental and Social Psychology - How Different Must They Be dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 51-53.

KRUTOVA, E. M., Human Associations and their Characteristics dans Soviet Psychology, Vol. 11, 1972, p. 29-45.

KUHN, T. S., The Structure of Scientific Revolutions, Chicago, University of Chicago Press, 1962, xii-210p.

KUSHNIR, T., The Importance of Familiarization with the History of Experimental Social Psychology: A Tribute to J. F. Dashiell dans European Journal of Social Psychology, Vol. 8, 1978, p. 407-411.

KVASSOV, G., La sociologie et le progrès moral dans Sciences sociales, no 33, 1978, p. 128-139.

KYTLE, J., The Ideology and Planned Social Change: A Critique of Two Popolar Change Strategies dans Personality and Social Personality Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 697-706.

LABICA, G., Matérialisme et dialectique dans C.E.R.M., Sur la dialectique, Paris, Editions sociales, 1977, p. 191-250.

LAMM, H., Social Psychology, by Leon Mann dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 103-104.

LANCELOT, A., Les attitudes politiques, Paris, Presses universitaires de France, 1969, 126p.

LAPASSADE, G., Marxisme ou socianalyse dans L'homme et la société, no 10, 1968, p. 191-194.

LAUDE, A., Histoire, fondements, et directions de la pensée libertaire dans Le nouveau planète no 2, octobre-novembre 1968, p. 140-172.

LECOQ, P., Situation de la psychologie scientifique dans la bataille d'idées des années 70 en France dans La pensée, no 179, 1975, p. 21-42.

LEFEBVRE, H., Sociologie de Marx, Paris, Presses universitaires de France, 1966, 175p.

-----, Le marxisme, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 127p.

LEMAINE, G. et LEMAIN, J.-M., Psychologie sociale et expérimentation, Paris, Mouton/Bordas, 1969, 360p.

LENINE, V., Oeuvres (tome 14), Paris, Editions sociales, 1976, 415p.

LE NY, J. F., Psychologie et matérialisme dialectique, Paris, Roger Maria Editeur, 1972, 105p.

LEONTIVE, A., Le développement du psychisme, Paris, Editions sociales, 1976, 339p.

-----, Activity, Consciousness and Personality, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1978, v-186p.

LEVINE, N., On the Metaphysics of Social Psychology: A Critical View dans Human Relations, Vol. 29, 1976, p. 385-400.

LEVINSON, D. J., Vers une nouvelle psychologie sociale: la rencontre de la sociologie et de la psychologie dans Bulletin du C.E.R.P., Vol. 13, 1964, p. 35-46.

LEWIN, M. A., Kurt Lewin's View of Social Psychology: The Crisis of 1977 and the Crisis of 1927 dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 159-172.

LINDGREN, H. C., Contemporary Research in Social Psychology: A Book of Readings, New York, Wiley, 1969, xv-653p.

LINDSEY, G.; (Ed.), Handbook of Social Psychology, (1ère éd., Vol. 1), Mass., Addison-Wesley, 1954, x-1226p.

LINDSEY, G. et ARONSON, E., Préface à la seconde édition dans LINDSEY, G. et ARONSON, E., (Eds.), Handbook of Social Psychology, (2ième éd., Vol. 1), Mass., Addison-Wesley, 1968, p. viii-ix.

LISKA, A. E., The Dissipation of Sociological Social Psychology dans American Sociologist, Vol. 12, 1977, p. 2-23.

LONDON, Y. D., A Historical Survey of Psychology in the Soviet Union dans Psychological Bulletin, Vol. 46, 1949, p. 241-275.

LORENZ, K., L'agression; une histoire naturelle du mal, (traduit par FRITSCH, V.), Paris, Flammarion, 1969, 314p.

LYND, R., Knowledge for What? The Place of Social Science in American Culture, Princeton, Princeton University Press, 1939, x-267p.

LYND, R. S. et LYND, H. M., Middletown, A Study in American Culture, New York, Harcourt, Brace & World, 1956, x-550p.

MAISONNEUVE, J., La dynamique des groupes, Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 127p.

-----, Introduction à la psychosociologie, Paris, Presses universitaires de France, 1973, 254p.

-----, La psychologie sociale, Paris, Presses universitaires de France, 1974, 126p.

MANIS, M., Cognitive Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 550-566.

MARX, K., Le manifeste du parti communiste, Paris, Union générale d'éditions, 1972, 188p.

-----, Fondement de la critique de l'économie politique, Vol. 1, Paris, Union générale d'éditions, 1972, 313p.

-----, Le capital, critique de l'économie politique, Paris, Editions sociales, 1973, 3v. en 8.

MARX, K. et ENGELS, F., L'idéologie allemande, Paris, Editions sociales, 1976, 621p.

MASSET, P., Le marxisme dans la conscience moderne, Paris, Editions Resma, 1974, 264p.

MASSUCO COSTA, A., Psychologie soviétique, Paris, Payot, 1977, 327p.

MASTERMAN, M., The Nature of a Paradigm dans Imre Lakatos et Alan Musgrave, (Eds.), Criticism and the Growth of Knowledge, Cambridge, University Press, 1970, p. 59-89.

MASTERS, W. H. et JOHNSON, V. E., Human Sexual Response, Boston, Little, Brown, 1966, xiii-366p.

McDAVID, J. W. et HARARI, H., Psychology and Social Behavior, New York, Harper & Row, 1974, xiv-417p.

McGUIGAN, F. J., Experimental Psychology: A Methodological Approach, (3ième éd.), Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1978, xvi-496p.

McGUIRE, W. J., Some Impending Reorientations in Social Psychology: Some Thoughts Provoked by Kenneth Ring dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 124-139.

-----, The Yin and the Yang of Progress in Social Psychology: Seven Koan dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 26, 1973, p. 446-456.

MELTZER, B. N., PETRAS, J. W. et REYNOLDS, L. T., Symbolic Interactionism: Genesis, Varieties and Criticism, London, Routledge & Kegan Paul, 1975, viii-144p.

MENDE, T., La crise du développement dans Commerce, juin 1973, p. 48-52.

MESSICK, The Standard Problem: Meaning and Values in Measurement and Evaluation dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 955-966.

MILET, J., Gabriel Tarde et la psychologie sociale dans Revue française de sociologie, Vol. 13, 1972, p. 472-484.

MILGRAM, S., Behavioral Study of Obedience dans Journal of Abnormal and Social Psychology, Vol. 67, 1963, p. 371-378.

-----, Issues in the Study of Obedience: A Reply to Baumrind dans American Psychologist, Vol. 19, 1964, p. 848-852.

MILHAU, J., La philosophie marxiste et la pratique scientifique dans La nouvelle critique, no 56, 1972, p. 24-32.

-----, Popper ou la vérité en question dans La pensée, no 208, 1979, p. 8-28.

MILLER, G. A., Psychology as a Means of Promoting Human Welfare dans KORTEN, F. F., COOK, S. W. et LACEY, J. L., (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 5-21.

-----, Role Playing: An Alternative to Deception? A Review of the Evidence dans American Psychologist, Vol. 27, 1972, p. 623-636.

-----, The Social Psychology of the Research Situation dans SEYDENBERG, B. et SNADOWSKY, A., (Eds.) Social Psychology, New-York, Free Press, 1976, p. 23-48.

MOSCOVICI, S., Préface à JODELET, D., VIET, J., BESNARD, P., La psychologie sociale, une discipline en mouvement, Paris-La Haye, Mouton, 1970, 5-64.

-----, Society and Theory in Social Psychology dans ISRAEL, J. et TAJFEL, H., The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 17-68.

MOULOUD, N., Le rationalisme moderne devant les problèmes épistémologiques: mesures critiques et fondations dialectiques dans La pensée, no 197, 1978, p. 13-31.

MUELLER, F.-L., Histoire de la psychologie, Paris, Payot, 1971, 444p.

MULDER, M. et STEMERDING, A., Threat, Attraction to Group, and Need for Strong Leadership dans Human Relations, Vol. 16, 1963, p. 317-334.

MURPHY, G., The Future of Social Psychology in Historical Perspective dans KLINEBERG, O. et CHRISTIE, R., (Eds), Perspectives in Social Psychology, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 21-33.

MURPHY, G. et MURPHY, L. B., Experimental Social Psychology, New York, Harper, 1931, 572p.

MURPHY, G., MURPHY, L. B. et NEWCOMB, T. M., Experimental Social Psychology, (Rev. Ed.), New York, Harper, 1937, xii-1121p.

MYRDAL, G. Objectivity in Social Research, St-Vincent College, Latrobe, Penn., New York, Pantheon Books, 1969, viii-111p.

NEWCOMB, T. M., Interpersonal Balance dans ABELSON, R. P., et al, (Eds.), Theories of Cognitive Consistency: A Sourcebook, Chicago, Rand McNally, 1968, p. 28-51.

NOVIKOV, N. V., Critique de la sociologie bourgeoise "du comportement social" dans L'homme et la société, no 3, 1967, p. 55-68.

O'DONNELL, J. M., The Crisis of Experimentalism in the 1920s: E. G. Boring and his Uses of History dans American Psychologist, Vol. 34, 1979, p. 289-295.

OIZERMAN, T., La dialectique matérialiste et le relativisme dans Sciences sociales, no 33, 1978, p. 76-92.

ORNE, M. T., On the Social Psychology of the Psychological Experiment: With Particular Reference to Demand Characteristics and Their Implications dans American Psychologist, Vol. 17, 1962, p. 776-783.

OSBORN, R., Marxisme et psychanalyse, Paris, Petite bibliothèque-payot, no 99, 1974, 185p.

OSSIPOV, G., La sociologie et l'évolution de la société dans Sciences sociales, no 33, 1978, p. 157-169.

OUKRAINTSEV, B., Le marxisme-léninisme et les méthodes des sciences sociales dans Sciences sociales, no 33, 1978, p. 93-106.

PAGES, R., La recherche en psychologie sociale dans Revue de l'enseignement supérieur, no 2-3, 1966, p. 93-109.

-----, Daniel Lagache et la psychologie sociale dans Psychologie française, Vol. 19, 1974, p. 267-281.

PARKOVNICK, S., "Main Line" Experimental Social Psychology: A Re-evaluation, thèse de doctorat en psychologie à State University of New York, décembre 1975, 281p.

PECHEUX, M., Sur la conjoncture théorique de la psychologie sociale dans Bulletin de psychologie, no 281, 1970, p. 290-297.

PEPITONE, A., Toward a Normative and Comparative Biocultural Social Psychology dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 34, 1976, p. 641-653.

PERIGNON, S., Marxisme et positivisme dans L'homme et la société, no 7, 1968, p. 162-169.

PETROVSKIY, A. V., Some Problems of Research in Social Psychology dans Soviet Psychology, Vol. 9, 1971, p. 382-398.

-----, Paths of Development of Social Psychology in the U.S.S.R. dans Soviet Psychology, Vol. 11, 1972, p. 8-28.

PLATONOV, K. K., The Problem of Personality in Social Psychology dans Soviet Psychology, Vol. 11, 1972, p. 123-138.

PLON, M., Sur quelques aspects de la rencontre entre la psychologie sociale et la théorie des jeux dans La pensée, no 161, 1972, p. 53-80.

-----, On the Meaning of the Notion of Conflict and its Study in Social Psychology dans European Journal of Social Psychology, Vol. 4, 1974, p. 389-436.

-----, La théorie des jeux: une politique imaginaire, Paris, Maspero, 1976, 196p.

PLON, M. et PRETICEILLE, E., Théorie des jeux et le jeu de l'idéologie dans La pensée, no 166, 1972, p. 36-68.

POLITZER, G., (Ecrits 2) Les fondements de la psychologie, textes réunis par DEBOUZY, J., Paris, Editions sociales, 1973, 303p.

POPPER, K., Misère de l'historicisme, (traduit par ROUSSEAU, H.), Paris, Plon, 1956, 196p.

-----, La logique de la découverte scientifique, Paris, Payot, 1973, 480p.

-----, La connaissance objective, (traduit par BAS-TYNS, C.), Bruxelles, Editions Complexe, 1978, 175p.

PROSHANSKY, H. M., Environmental Psychology and the Real World dans American Psychologist, Vol. 31, 1976, p. 303-310.

RAPPOPORT, L., Symposium: Towards a Dialectical Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 678-680.

RAPPOPORT, L. et KREN, G., What is a Social Issue? dans American Psychologist, Vol. 30, 1975, p. 838-841.

RAYMOND, P., Matérialisme historique ou matérialisme biologique? A propos de Karl R. Popper dans La pensée, no 203, 1979, p. 20-40.

REUCHLIN, M., Histoire de la psychologie, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 125p.

RIECKEN, H. W., Research Developments in the Social Sciences dans KLINEBERG, O. et CHRISTIE, R., (Eds.) Perspectives in Social Psychology, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 12-20.

-----, Programme de recherches sur l'expérimentation en psychologie sociale dans LEMAINÉ, G., et LEMAINÉ, J.-M., Psychologie sociale et expérimentation, Paris, Mouton et Bordas, 1969, p. 271-282.

RIEGEL, K. F., Subject-Object Alienation in Psychological Experiments and Testing dans Human Development, Vol. 18, 1975, p. 181-193.

-----, The Dialectics of Human Development dans American Psychologist, Vol. 31, 1976, p. 689-700.

RING, K., Experimental Social Psychology: Some Sober Questions about Some Frivolous Values dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 3, 1967, p. 113-123.

ROCHER, G., Introduction à la sociologie générale, (l'action sociale), Montréal, Hurtubise HMH, 1969, 136p.

-----, Talcott Parsons et la sociologie américaine, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 238p.

RODIN, J., Research on Eating Behavior and Obesity: Where Does it Fit in Personality and Social Psychology? dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 333-355.

ROELEN, ., La vogue des relations humaines dans La Pensée, no 94, p. 51-67.

ROMMETVEIT, R., Language Games, Syntactic Structures, and Hermeneutics dans ISRAEL, J. et TAJFEL, H., (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 212-257.

RÖSENBAUM, M. E., The Effect of Stimulus and Background Factors on the Volunteering Response dans Journal of Abnormal and Social Psychology, Vol. 53, 1956, p. 118-121.

ROSENTHAL, R., Experimenter Outcome-Orientations and the Results of the Psychological Experiment dans Psychological Bulletin, Vol. 61, 1964, p. 405-412.

-----, L'influence de l'expérimentateur sur les résultats dans LEMAINÉ, G. et LEMAINÉ, J.-M., Psychologie sociale et expérimentation, Paris, Mouton Bordas, 1969, p. 291-310.

-----, Experimenter Effects in Behavioral Research, New York, Appleton-Century-Crofts, 1966, 464p.

ROSENTHAL, R., PERSINGER, G. W., MULRY, R. C., VIKAN-KLINE, L. et GROTHE, M., Emphasis on Experimental Procedure, Sex of Subjects, and the Biasing Effects of Experimental Hypotheses dans Journal of Projective Techniques and Personality Assessment, Vol. 28, 1964, p. 470-473.

ROSENTHAL, R. et ROSNOW, R. L., Artifact in Behavioral Research, New York, Academic Press, 1969, xiii-400p.

ROYCE, J. R., The Present Situation in Theoretical Psychology dans WOLMAN, B. B., (Eds.), Handbook of General Psychology, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1973, p. 8-21.

RUDA, O. J., Lexique philosophique-scientifique, Ottawa, Les éditions de l'université d'Ottawa, 1977, 174p.

SAMELSON, F., History, Origin Myth and Ideology: Discovery of Social Psychology dans Journal of the Theory of Social Behavior, Vol. 14, 1974, p. 217-231

SARGENT, S. S., Discussion of Gardner Murphy's Paper dans KLINEBERG, O. et CHRISTIE, R., (Eds.), Perspectives in Social Psychology, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1965, p. 34-37.

SCHACHTER, S., The Psychology of Affiliation, Stanford, Stanford University Press, 1959, 141p.

SCHACHTER, S. et SINGER, J., Cognitive, Social, and Physiological Determinants of Emotional State dans Psychological Review, Vol. 69, 1962, p. 379-399.

SCHAFF, A., La définition fonctionnelle de l'idéologie et le problème de la "fin du siècle de l'idéologie" dans L'homme et la société, no 4, 1967, p. 49-59.

-----, Marxisme et sociologie de la connaissance dans L'homme et la société, no 10, 1968, p. 118-145.

SCHLENKER, B. R., On the Ethogenic Approach: Etiquette and Revolution dans Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1977, p. 315-330.

SCHULTZ, D. P., The Human Subject in Psychological Research dans Psychological Bulletin, Vol. 72, 1969, p. 214-228.

SCRIVEN, M., Views of Human Nature dans WANN, T., (Ed.), Behaviorism and Phenomenology, Chicago, University of Chicago Press, 1964, p. 163-183.

SECORD, P. F., Person Attributes in Social Psychology Theory and Paradigms dans Representative Research in Social Psychology, Vol. 7, 1976, p. 140-146.

-----, Social Psychology in Search of A Paradigm dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 41-50.

SEEMAN, J., Deception in Psychological Research dans American Psychologist, Vol. 24, 1969, p. 1025-1028.

SEGAL, D. R. et SEGAL, M. W., How Sociological is Social Psychology? dans The American Sociologist, Vol. 7, 1972, p. 15-16.

SEIDENBERG, B. et SNADOWSKY, A., The Field of Social Psychology dans SEIDENBERG, B. et SNADOWSKY, A., (Eds.), Social Psychology, New York, Free Press, 1976, p. 3-22.

SEVE, L., Marxisme et théorie de la personnalité, Paris, Editions sociales, 1975, 598p.

SHAPER, D., The Paradigm Concept dans Science, Vol. 172, 1971, p. 706-709.

SHAW, M. E., New Science or Non-Science dans Contemporary Psychology, Vol. 19, 1974, p. 96-97.

SHERIF, M., On the Relevance of Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 25, 1970, p. 144-156.

-----, Crisis in Social Psychology: Some Remarks Towards Breaking through the Crisis dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 368-382.

SHEVENELL, R. H., Recherches et thèses, Ottawa, Les éditions de l'université d'Ottawa, 1963, 162p.

SHULMAN, A. D. et SILVERMAN, I., Profile of Social Psychology: A Preliminary Application of "Reference Analysis" dans Journal of History of the Behavioral Science, Vol. 8, 1972, p. 232-236.

SIGALL, H., ARONSON, E. et VAN HOOSE, I., The Cooperative Subject: Myth or Reality? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 6, 1970, p. 1-10.

SILVERMAN, I., Why Social Psychology Fails dans Canadian Psychological Review, Vol. 18, 1977, p. 353-358.

SINHA, D., Orientation and Attitude of the Social Psychologist in a Developing Country: the Indian Case dans International Review of Applied Psychology, Vol. 26, 1977, p. 1-10.

SMITH, M. B., Conference Report: International Conference on Social-Psychological Research in Developing Countries dans Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 8, 1968, p. 95-98.

-----, Is Experimental Social Psychology Advancing? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 8, 1972, p. 86-96.

-----, Is Psychology Relevant to New Priorities? dans American Psychologist, Vol. 28, 1973, p. 463-471.

-----, Some Perspectives on Ethical/Political Issues in Social Science Research dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 2, 1976, p. 445-453.

-----, A Dialectical Social Psychology? Comments on a Symposium dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 719-724.

SMITH, R., The Future an an Illusion: American Social Psychology dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 4, 1978, p. 173-176.

SPANER, F. E., The Psychotherapist as an Activist in Social Change: A Proponent dans KORTON, F. F., COOK, S. W. et LA-CEY, J. L., (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 58-62.

STALINE, J., Les bases du léninisme, Paris, Union générale d'éditions, 1969, 317p.

-----, Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, Montréal, Librairie progressiste, 1976, 32p.

STEINER, I. D., Whatever Happened to the Group in Social Psychology? dans Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 10, 1974, p. 94-108.

STRASSER, S., Phénoménologie et sciences de l'homme, Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1967, 347p.

STROEBE, W., Is Social Psychology Really that Complicated? A Review of Martin Irle's Lehrbuch der Sozialpsychologie dans European Journal of Social Psychology, Vol. 6, 1976, p. 509-511.

STRYKER, S., Review of Gardner Lindzey and Elliot Aronson, (Eds.), The Handbook of Social Psychology dans American Sociological Review, Vol. 36, 1971, p. 894-898.

-----, Developments in "Two Social Psychologies": Toward an Appreciation of Mutual Relevance dans Sociometry, Vol. 40, 1977, p. 145-160.

TAJFEL, H., Experiments in a Vacuum dans ISRAEL, J. et TAJFEL, H., (Eds.), The Context of Social Psychology: A Critical Assessment, London, Academic Press, 1972, p. 69-119.

-----, Some Developments in European Social Psychology dans European Journal of Social Psychology, Vol. 2, 1972, p. 307-322.

TESSER, A. et SHAFFER, D. R., Institutional Achievement in Social Psychology: An Historical Perspective dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 3, 1977, p. 641-646.

THIBAUT, J. W. et KELLY, H. H., The Social Psychology of Groups, New York, Wiley, 1959, xii-313p.

TOLMAN, E. C., A Theoretical Analysis of the Relations Between Sociology and Psychology dans Journal of Abnormal and Social Psychology, Vol. 47, 1952, p. 291-298.

TRIANDIS, H. C., Social Psychology and Cultural Analysis dans Journal for the Theory of Social Behavior, Vol. 5, 1975, p. 81-106.

-----, Some Universals of Social Behavior dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 4, 1978, p. 1-16.

TURNER, R., (Ed.), Ethnomethodology; Selected Readings, Middlesex, England: Penguin, 1974, 287p.

VINACKE, W. E., Deceiving Experimental Subjects dans American Psychologist, Vol. 9, 1954, p. 155.

VOLKART, E. H., Review of Gardner Lindzey and Elliot Aronson (Eds.), The Handbook of Social Psychology dans American Sociological Review, Vol. 36, 1971, p. 898-902.

WALLON, H., De l'acte à la pensée, Paris, Flammarion, 1970, 239p.

WARNER, W. L., Yankee-City Series, New Haven, Yale University Press, 1963, 432p.

WEST, S. G. et GUNN, S. P., Some Issues of Ethics and Social Psychology dans American Psychologist, Vol. 33, 1978, p. 30-38.

WHITE, J. H., Psychology and Community: A Personal Innovation in Teaching Social Psychology dans The Ontario Psychologist, décembre 1975, p. 24-31.

WHYTE, W. F., Street Corner Society, Chicago, The University of Chicago Press, 1956, xxi-366p.

WHYTE, W. H., L'homme de l'organisation, (traduit par RIEVEREY), Paris, Plon, 1959, 568p.

WIESNER, J., The Need for Social Engineering dans KORTON, F. F., COOK, S. W. et LACEY, J. L., (Eds.), Psychology and the Problems of Society, Washington, American Psychological Association, 1970, p. 85-94.

WILSON, D. W. et SCHAFER, R. B., Is Social Psychology Interdisciplinary? dans Personality and Social Psychology Bulletin, Vol. 4, 1978, p. 548-552.

WILSON, E. O., Sociobiology: The New Syntheses, Cambridge, Mass., Belknap Press of Harvard University Press, 1975, ix-697p.

WILSON, T. P., Conceptions of Interaction and Forms of Sociological Review, Vol. 35, 1970, p. 697-710.

WOLMAN, B. B., Concerning Psychology and the Philosophy of Science dans WOLMAN, B. B., (Ed.), Handbook of General Psychology, Englewood Cliffs; New Jersey, Prentice-Hall, 1973, p. 22-48.

WOZNIAK, R. H., A Dialectical Paradigm for Psychological Research: Implications Drawn from the History of Psychology in the Soviet Union dans Human Development, Vol. 18, 1975, p. 18-34.

WOHLFARTH, I., Presentation of Adorno dans New Left Review, Vol. 46, 1967, p. 63-80.

ZIMMERMAN, D. H., The Practicalities of Rule Use dans DOUGLAS, J. D., (Ed.), Understanding Everyday Life, London, Routledge and Kegan Paul, 1970, p. 221-238.

APPENDICE 1

SUR LA NOTION D'IDEOLOGIE

Nous allons nous arrêter ici sur le concept d'idéologie, son origine et les différentes définitions qu'on a pu lui donner. Le terme idéologie origine d'une école philosophique (sensualiste et empiriste) relativement influente en France au début du XIX^{ème} siècle¹. C'est l'un des représentants de cette école, Destutt de Tracy, qui employa le terme pour la première fois dans son livre Projet d'éléments d'idéologie publié en 1801. Les philosophes de cette école veulent constituer une science qui étudierait la genèse des idées à partir des sensations. Ceux-ci se situaient dans le prolongement de l'école sensualiste de Condillac, elle-même inspirée du système philosophique de Locke. La science des idées dont ils veulent établir la base se nomme idéologie.

Répété par la suite par Napoléon qui appelait les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques (tous des amis de Destutt de Tracy) d'idéologues et qui voyaient en eux des raisonneurs abstraits et de surcroît incommodes pour les autorités, le terme d'idéologie allait prendre une connotation péjorative qui était devenue courante à l'époque (1845-1846) où Marx et Engels écrivirent L'idéologie allemande. Marx et Engels qualifièrent d'idéologie (avec le caractère de mépris qu'avait alors ce terme)

¹ Georges Gurvitch, Vocation Actuelle de la Sociologie, Tome 11, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. 385 et suivantes.

la pensée des hegelien de gauche de l'époque en particulier celle de Bruno Bauer et de Max Stirner.

On se rappellera que la philosophie hegelienne reposait sur un monisme idéaliste. Dans le système hegelien l'objet et le sujet qui paraissent séparés et indépendants l'un de l'autre sont réunis au sein de l'unité que constitue l'Idée absolue (l'Esprit) supérieure aux sujets finis. Cet Esprit ne se réalise que grâce à la prise de conscience progressive des esprits finis. C'est ainsi que les jeunes hegelien (Bauer, Strauss, Stirner, Ruge)², comme les appellent Marx et Engels, à la suite de Feuerbach, en arrive à considérer que l'Esprit n'était en fait que la prise de conscience progressive de l'esprit humain en général parvenu à la pleine conscience de lui-même.

Ils prennent ainsi partis pour l'immanence de l'esprit contre la transcendance hegelienne. Pour Feuerbach l'Esprit devient l'homme, l'être humain au sens général; pour Stirner il devient l'individu unique, original, irréductible; pour Bauer il devient l'esprit humain. Ainsi l'idée des hommes devient chez ces auteurs le moteur de l'histoire et l'histoire elle-même est réduite à l'histoire de la philosophie. Pour Bruno Bauer, en particulier, dans la Critique pure, un rôle essentiel est dévolu à la critique. Il entend par là la critique des représentations fausses de l'homme.

Dans La Sainte-Famille (d'abord appelée critique de la cri-

² On trouvera une présentation de la pensée des hegelien de gauche dans André Laude, Histoire, Fondements, et Directions de

tique critique, contre Bruno Bauer et consort) Marx et Engels ridiculisèrent la croyance que pareille "critique" suffirait à modifier la réalité sociale et politique. Ils s'attaquaient durement aux théories de Bauer qui voulait voir dans les penseurs (les représentants de l'esprit) les porteurs de l'histoire, la masse de la population n'étant que la matière inerte du processus historique. C'est contre cette même théorie des élites, contre aussi l'idée que la seule philosophie critique suffirait à changer le cours des choses que Marx et Engels vont repartir en guerre dans L'idéologie allemande³.

Marx et Engels voulaient en finir avec l'individualisme et l'anarchisme de leurs anciens compagnons de route, en particulier Max Stirner, qui trouvait une certaine résonnance chez les intellectuels allemands à la recherche d'une forme d'opposition à l'absolutisme prussien. Dans L'unique et la propriété Max Stirner s'opposait au socialisme proposé dans Le manifeste du parti communiste⁴ en affirmant que l'épanouissement de l'individu n'est possible que dans la mesure où son originalité reste garantie, alors que le socialisme soumet toutes les individualités au nivellement universel. C'est dans un texte de L'idéologie allemande, entre autre Saint-Max, que Marx répondant à Stirner fait le passage au

de la Pensée Libertaire dans Le Nouveau Planète, octobre-novembre, 1968, p. 149-172.

3 Karl Marx et Friedrich Engels, L'idéologie allemande, Paris, Editions sociales, 1976, 621p.

4 Karl Marx, Le Manifeste du Parti Communiste, Paris, Union Générale d'Editions, Collection 10-18, 1972, 1972, 188p.

matérialisme dialectique. Dans ce texte, Marx élabore une condamnation de l'anarchisme le décrivant comme un phénomène de la vie sociale. L'anarchisme pour Marx est rendu possible que dans la mesure où le travail intellectuel est complètement séparé du travail manuel. De ce fait les philosophes oublient l'origine sociale de leurs idées. Ce faisant les philosophes amènent les hommes à se bercer d'illusions que leur propre conscience est souveraine et absolue. Stirner et par lui les jeunes hegelien est accusé d'être un idéologue pur qui raisonne abstraitement à partir des catégories hegelienues.

Ainsi L'idéologie allemande est d'une part l'aboutissement d'un long cheminement d'une réflexion qui s'était peu à peu approfondie dans La critique du droit politique hegelien (plus tard dans les Manuscrits de 1844) où Marx avait déjà conclu que les rapports juridiques ainsi que les formes de l'état ne peuvent être comprises par eux-mêmes ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils plongent au contraire leurs racines dans des conditions matérielles d'existence. L'idéologie allemande est d'une part l'occasion pour Marx et Engels de régler leur compte non seulement avec les idéalistes hegelien mais avec leur propre conscience philosophique passée. Si en 1844 Marx parlait encore le langage de Feuerbach, dans L'idéologie allemande les auteurs montrent les limites du matérialisme feuerbachien. Donc en 1845-46 Marx et Engels voyaient la nécessité de définir leur position vis-à-vis Feuerbach à qui ils reconnaissent le mérite d'avoir

apporté quelque chose de positif dans le dépassement de l'idéalisme mais à qui ils reprochaient de ne pas avoir été assez loin. Si Feuerbach s'opposant au système hegelien avait ramené l'homme du ciel sur la terre ce n'était toutefois pas un homme réel mais un homme abstrait. C'est dans une volonté de dépassement des conceptions idéalistes de Feuerbach que Marx et Engels dégageront dans L'idéologie allemande l'idée que le moteur de l'histoire ce n'est pas la pensée mais la production des moyens d'existence des hommes.

L'idéologie allemande par son côté polémique est une critique préparatoire (un nettoyage nécessaire) établissant les positions philosophiques et les conceptions socialistes sur lesquelles sa critique de l'économie politique va prendre appui:

"Il m'a paru très important de faire précéder mon exposé positif par un ouvrage polémique contre la philosophie allemande et le socialisme allemand antérieurs. C'est nécessaire pour préparer le public allemand au point de vue de mon économie diamétralement opposée à ce qu'a été jusqu'ici la science allemande."⁵

Dans L'idéologie allemande le terme idéologie est utilisé dans toute sa puissance péjorative et négative pour désigner le renversement que les idéalistes faisaient subir à la réalité et leur tendance (comme le dira Marx dans La misère de la philosophie) à transformer les chapeaux en idée. Les auteurs dans la préface de leurs textes tournent en ridicule cette façon qu'avaient les hegelien de donner priorité aux idées:

5 Marx et Engels, L'idéologie Allemande, p. xxiv.

"Naguère un brave homme s'imaginait que, si les hommes se noyaient, c'est uniquement parce qu'ils étaient possédés par l'idée de la pesanteur. Qu'ils s'ôtent de la tête cette représentation, par exemple, en déclarant que c'était là une représentation religieuse, superstitieuse, et les voilà désormais à l'abri de tout risque de noyade. Sa vie durant, il lutta contre cette illusion de la pesanteur dont toutes les statistiques lui montraient, par des preuves nombreuses et répétées, les conséquences pernicieuses. Ce brave homme, c'était le type même des philosophes révolutionnaires allemands modernes."⁶

Ainsi la métaphore qui a été la plus souvent retenue par les marxistes est celle de la chambre noire où la réalité est vue la tête en bas. L'idéologie est considérée comme un reflet inversé, mutilé, déformé de la réalité. Dans l'idéologie, les hommes et leurs conditions apparaissent renversés comme dans une chambre noire. Les individus, dans leurs représentations, mettent leur propre réalité sens dessus dessous.

Si dans L'idéologie allemande la notion de l'idéologie s'adresse aux conceptions des jeunes hegelien le terme va prendre chez Marx une extension dans les oeuvres subséquentes. Le terme d'idéologie dans Le manifeste du parti communiste a tendance à prendre une signification plus large qu'auparavant et sous ce terme sont compris les programmes, les déclarations des différents partis politiques, les représentations, les opinions des différentes classes sociales. Il comprend aussi:

"Les idées religieuses, morales, philosophiques, politiques, juridiques etc..."⁷

6 Marx et Engels, L'Ideologie Allemande, p. 9-10.

7 Karl Marx, Le Manifeste du Parti Communiste, p. 43.

A partir de la préface de La critique de l'économie politique (1859) la signification du terme idéologique devient plus étendue. En effet Marx range parmi les superstructures idéologiques toutes les oeuvres de civilisation en tant que telles (le droit, la morale, le langage, la connaissance philosophique et scientifique), toutes les doctrines et prises de positions sociales et politiques, tous les produits mentaux caractérisant la conscience de classe ou la conscience individuelle.

Plus tard on retrouvera, en particulier chez Sorel, Mannheim, chez les marxistes freudisants toute une série de significations supplémentaires qui se sont ajoutées au terme d'idéologie. Il serait ici trop long de toutes les passer en revue; mentionnons seulement les développements les plus éloignés de la pensée marxiste comme l'identification de l'idéologie à un surmoi répressif des pressions instinctuelles de l'individu. On retrouvera une conception à peu près semblable chez Marcuse lorsqu'il parlera d'une société unidimensionnelle réprimant toutes les révoltes instinctuelles des groupes potentiellement révolutionnaires tels les étudiants, les femmes, les minorités sociales.

Parce que le terme d'idéologie chez Marx a évolué et à cause des multiples définitions qui sont données à cette notion il y a lieu maintenant de consacrer quelques lignes à la définition de ce que l'on entend par idéologie. Adam Schaff⁸

8 Adam Schaff, La Définition Fonctionnelle de l'Idéologie

de l'Académie des Sciences de Varsovie identifie trois groupes de définitions du terme idéologie. Ces groupes sont les définitions génétiques, les définitions structurales et les définitions fonctionnelles. La définition génétique de l'idéologie part des conditions qui l'ont engendrées et ont accompagnées sa naissance. Sous l'angle de la structure, on définit l'idéologie en partant de ce qui la distingue de la science. Les définitions fonctionnelles soulignent les fonctions remplies par l'idéologie à l'égard de la société, des groupes sociaux et des individus. A l'instar de Schaff nous nous proposons de nous appuyer sur une définition fonctionnelle de l'idéologie laquelle est formulée de la façon suivante:

"L'idéologie désigne les opinions - fondées sur un système de valeurs admis - relatives aux problèmes de l'objectif souhaité du développement social; ces opinions déterminent les attitudes des hommes, c'est-à-dire leur disposition à des comportements donnés dans des situations données ainsi que leur comportement effectif à l'égard des problèmes sociaux".

9 Adam Schaff, Marxisme et Sociologie de la Connaissance dans L'Homme et la Société, no 10, 1968, p. 139.

APPENDICE 2

Sommaire de

APPROCHE POSITIVISTE ET APPROCHE DIALECTIQUE PSYCHOLOGIE SOCIALE

La psychologie sociale expérimentale, au cours de la décennie 70, a été sujette à une sérieuse remise en question qui lui conteste sa capacité de saisir l'essence de la réalité psycho-sociale. L'objectif du présent texte est, après avoir fait une revue de la discipline, d'identifier les fondements philosophiques sur lesquels repose l'approche expérimentaliste et d'en faire une appréciation critique en s'appuyant sur les principes de la dialectique.

Un premier niveau d'étude s'attache à dégager les bases gnoséologiques du positivisme et à les confronter à celles de la dialectique matérialiste. Dans ce cadre les notions a) d'objectivité de la connaissance, b) de pratique comme fondement de la connaissance et critère de vérité et c) de vérité concrète sont développées et présentées comme étant des éléments d'une théorie de la connaissance qui permettent de dépasser les limites de l'attitude positiviste dans les sciences.

Un second niveau d'étude examine les questions de valeur et d'idéologie dans la connaissance en considérant la portée morale et sociale de la recherche en psychologie sociale. A cette occasion la question de la neutralité de la science est débattue

et le caractère subjectif et objectif de la connaissance est étudié. Dans ce contexte il est démontré que toute science ne peut se passer d'une posture philosophique et idéologique.

Enfin un troisième niveau d'étude indique et développe les éléments pouvant servir d'appui à l'épanouissement d'une psychologie sociale dialectique. La nécessité méthodologique d'appuyer celle-ci sur une théorie générale de la société et une théorie du psychisme et de la conscience est établie et le concept d'activité est proposé comme fournissant une explication et une compréhension adéquate de la pensée humaine, celle-ci (la notion d'activité) pouvant servir de pierre d'angle à l'étude de la réalité psycho-sociale.